



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

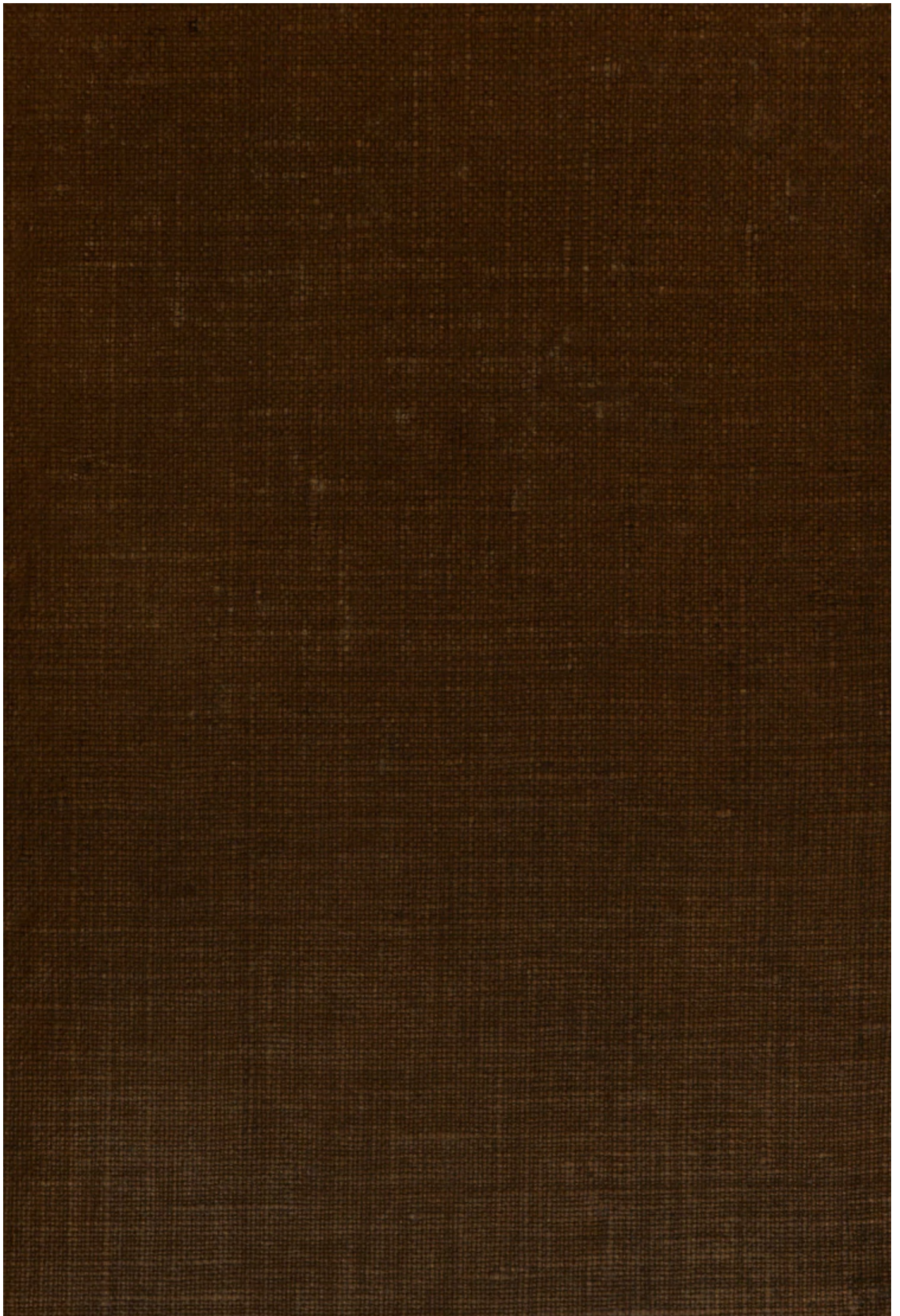
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



FRENCH SEMINAR LIBRARY,  
TAYLOR INSTITUTION,  
OXFORD.

er (T.)  
n de la



300045201F

12 E 8

FRENCH DEPARTMENTAL LIBRARY,  
TAYLOR INSTITUTION,  
OXFORD.

This book should be returned on or before  
the date last marked below.

24 MAY 1955  
15 OCT 1955  
24 NOV 1955  
20 FEB 1956

6 SEP 1957  
22 JAN. 1966

19. NOV. 1968  
12. MAY 1969

12. MAR. 1970  
16. JUN. 1976

RO  
SFA ✓

*If this book is found please return it to the  
above address—postage will be refunded.*

1000000

1000000

1000000

1000000

1000000

THÉOPHILE GAUTIER

LE ROMAN  
DE LA MOMIE  
L'ÂME DE LA MAISON  
LA TOISON D'OR



*Bibliothèque Larousse*

FRENCH SEMINAR LIBRARY,  
TAYLOR INSTITUTION,  
OXFORD.



**LE ROMAN**  
**DE LA MOMIE**  
**L'AME DE LA MAISON**  
**LA TOISON D'OR**



ŒUVRES  
DE THÉOPHILE GAUTIER  
EN CINQ VOLUMES

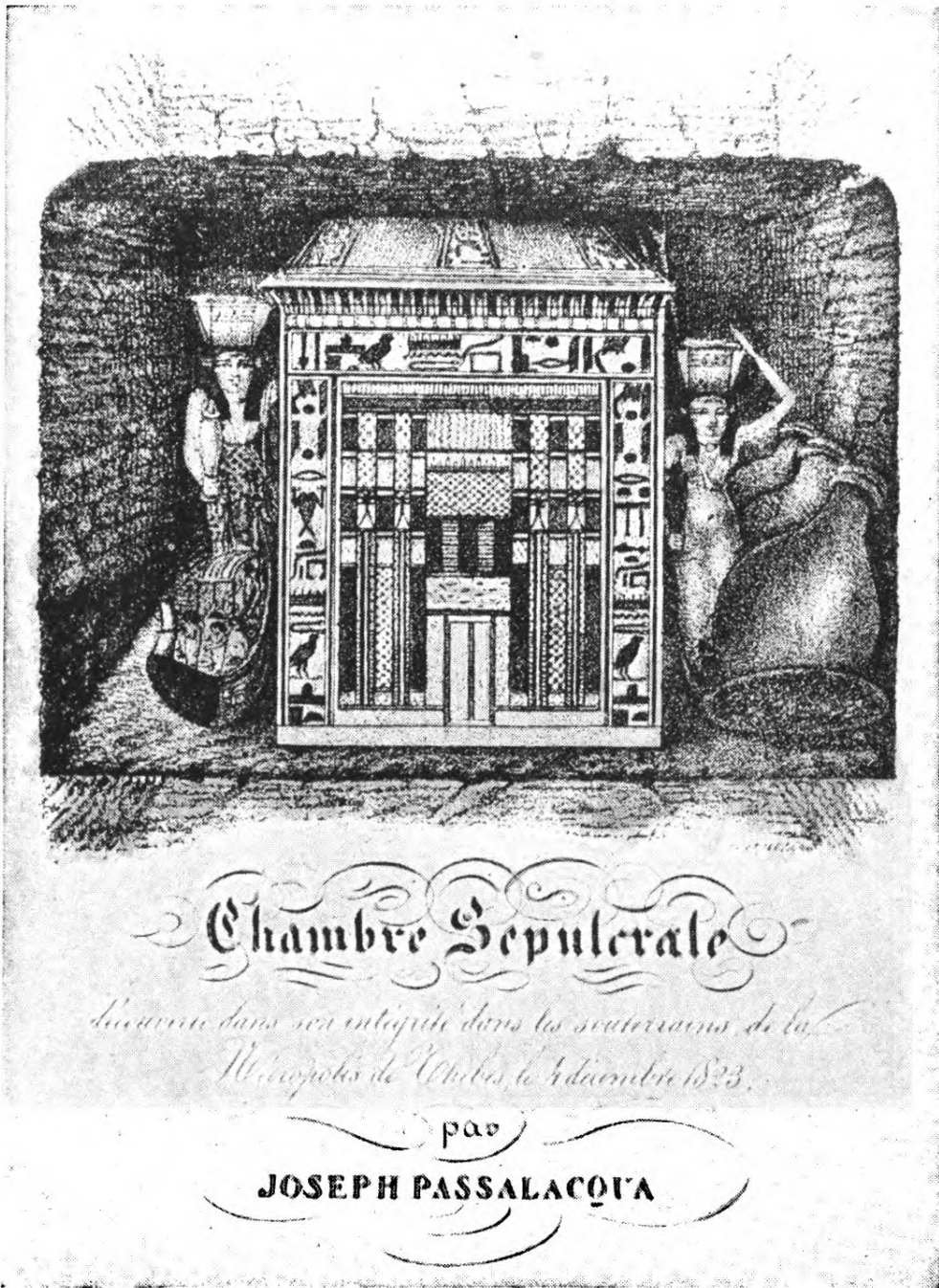
---

- I. POÉSIES DIVERSES ET ÉMAUX ET CAMÉES. 1 vol.  
II. LE ROMAN DE LA MOMIE. . . . . 1 vol.  
III. LE CAPITAINE FRACASSE. . . . . 2 vol.  
IV. CRITIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE . . . 1 vol.
- 
- 

BIBLIOTHÈQUE LAROUSSE — PARIS







VIGNETTE illustrant le *Catalogue raisonné et historique des antiquités découvertes en Egypte*, de Joseph Passalacqua.

GAUTIER — ROMAN DE LA MOMIE.



THÉOPHILE GAUTIER

LE ROMAN  
DE LA MOMIE  
L'AME DE LA MAISON  
LA TOISON D'OR

Introduction et notes  
par FERDINAND GOHIN  
Docteur ès lettres et  
ROGER TISSERAND  
Licencié ès lettres



UNE GRAVURE  
HORS TEXTE

*Bibliothèque Larousse*

*13-17, rue Montparnasse — PARIS*

FRENCH SEMINAR LIBRARY,  
TAYLOR INSTITUTION,  
OXFORD.

=====  
TOUS DROITS DE REPRODUCTION,  
DE TRADUCTION, D'ADAPTATION ET D'EXÉCUTION  
RÉSERVÉS POUR TOUS PAYS.

—————  
*Copyright 1929*  
BY AUGÉ, GILLON, HOLLIER-LAROUSSE, MOREAU ET C<sup>ie</sup>  
*(Librairie Larousse), Paris.*

=====  
.



# LE ROMAN DE LA MOMIE

---

## NOTICE

**D**EUX ANS environ avant la publication du *Roman de la Momie* parut un ouvrage d'Ernest Feydeau, le futur auteur de *Fanny*. Cet ouvrage, intitulé *Histoire des usages funèbres et des sépultures des peuples anciens*, retint longuement l'attention de Théophile Gautier qui fit, à ce propos, un grand article dans le *Moniteur Universel*<sup>1</sup>.

Il y félicitait Feydeau d'avoir cherché « la clarté, le relief, la couleur et donné à l'archéologie la forme plastique qui lui manque presque toujours », d'avoir été artiste en même temps que savant.

« Augustin Thierry, écrivait Gautier, n'a-t-il pas puisé ses *Récits des Temps mérovingiens* si vivants, si animés, si dramatiques et pourtant si vrais, dans l'histoire embrouillée, terne et diffuse de Grégoire de Tours ? Le bouquin illisible de Sauval entre les mains de Victor Hugo n'est-il pas devenu *Notre-Dame de Paris* ? Walter Scott et Shakespeare, l'un avec ses romans, l'autre avec ses drames, n'ont-ils pas rendu les plus grands services à l'histoire, en faisant vivre des chroniques mortes, en rendant le sang et l'âme à des héros sur lesquels l'oubli tamisait sa poussière dans la solitude des bibliothèques ? Croit-on que Balzac ne sera pas consulté avec fruit par les antiquaires de l'avenir, et regardé comme une précieuse mine de documents ? Quel intérêt exciterait une pareille histoire domestique, intime et familière d'un

---

1. Numéro du 31 octobre 1856.

## 6 — NOTICE

auteur d'Athènes ou de Rome ? On peut en juger par les fragments de Pétrone et les contes d'Apulée, qui en disent plus sur la vie antique que les écrivains les plus graves, à qui les événements font souvent oublier les hommes ?

« ... Il (E. Feydeau) prouve comment, sans tomber dans le roman, sans rien donner à l'imagination, et tout en gardant à l'histoire son sérieux et son autorité, on peut, par la lecture intelligente des textes, par l'étude et la comparaison des monuments, grouper, autour des faits, les mœurs, les usages, les singularités des peuples disparus, mettre l'homme à côté de la date, le fond de paysage, de ville ou d'intérieur derrière chaque événement, et l'arme qu'il a réellement portée à la main du conquérant... Comprise de cette manière, l'histoire, c'est le passé rendu présent.

« ... Thèbes aux cent portes, disait Homère. L'antiquité ne nous apprend pas autre chose sur cette aïeule des capitales. M. Ernest Feydeau, lui, nous promène dans la ville de Rhamsès; nous fait passer en revue tous les monuments, les temples, les palais, les maisons des citoyens, les jardins, le port, les flottilles; il dessine et colorie les costumes des habitants; il pénètre dans les gynécées; il nous montre les musiciennes ambulantes, les danseuses, les peuples esclaves qui bâtissent pour le compte des Égyptiens, les soldats manœuvrant au Champ de Mars, les processions d'Ammon, les peuplades étrangères venant demander un asile et du blé; les caravanes d'il y a trois mille cinq cents ans apportant le tribut; puis il décrit les collèges des prêtres, le quartier des embaumeurs, les moindres détails de l'embaumement, les services funèbres, la construction des milliers d'hypogées et de puits funéraires qui doivent recevoir les momies; enfin, il fait défiler à travers les rues de cette ville étrange le convoi d'un scribe royal avec son catafalque traîné par des bœufs, ses légions de pleureuses, son armée de serviteurs portant des armes, des offrandes.

« ... Assurément, aucun voyageur moderne n'a tracé d'une ville encore existante : Constantinople, Le Caire, Rome ou Grenade, un tableau plus détaillé, plus vivant, plus exact et plus pittoresque. On dirait que l'artiste, assis sur la terrasse d'un palais, dessine et peint d'après nature, comme s'il était contemporain de Rhamsès et que le sable n'eût pas recouvert de son linceul, que percent quelques ruines gigantesques, la cité à jamais disparue... »

Si nous avons cru devoir nous arrêter aussi longuement à cet article de Gautier, c'est que nous pensons que le travail de Feydeau et la connaissance que fit ou plutôt refit à cette

occasion Gautier avec ce dernier furent très importants quant à la réalisation du *Roman de la Momie*. Les éloges un peu trop forts — comme il sied peut-être en une semblable circonstance — que Gautier adresse à Feydeau dans la dédicace au *Roman* sont justes au fond.

Feydeau raconte<sup>1</sup> l'entrevue qu'il eut avec Gautier pour le remercier de l'article paru dans le *Moniteur* :

« Nous parlâmes de l'Égypte, de sa civilisation particulière, de son système d'art. Déjà germait dans l'esprit de Gautier le désir de faire un livre sur cette contrée si peu connue et qui donna l'impulsion aux arts plastiques. Il m'exposa son plan, ses idées, me demanda de vouloir bien le diriger dans la tâche qu'il se proposait d'entreprendre... » Puis E. Feydeau, dans ces mêmes *Souvenirs intimes*, écrit : « Nous feuilletions ensemble les cartons de dessins que j'avais rassemblés depuis longtemps pour écrire mon ouvrage d'archéologie... Cependant, la partie psychologique de l'œuvre présentait des difficultés infiniment plus sérieuses que la partie plastique. Autant, pour un esprit de la trempe de celui de Gautier, il était facile de s'assimiler et de décrire les choses extérieures : monuments, paysages, costumes, cérémonies, etc., autant il était difficile de chercher comment avaient pu sentir et penser les Égyptiens qui vivaient dans la ville de Thèbes un millier d'années avant Jésus-Christ. Gautier, dès le début, se heurtait aux graves difficultés qui devaient, quelques années plus tard, tant exercer la patience et surexciter l'intelligence de Flaubert écrivant *Salammbô*. Plusieurs fois, le bon Théo fut sur le point de tout abandonner... Il m'en voulait de lui avoir inspiré, sans y penser, l'idée d'un livre qui exigeait, pour être convenablement exécuté, les savoirs réunis d'un égyptologue, d'un historien, d'un archéologue et le génie d'un grand écrivain. »

La bibliothèque de Feydeau était assez riche en ouvrages sur l'Égypte. Feydeau, dans ses *Souvenirs intimes*, dit : « Quelques fragments de manuscrits hiéroglyphiques traduits par M. de Rougé, la lecture attentive de la *Bible* de Cahen et surtout et par-dessus tout la faculté d'intuition... mirent Gautier en état de se tirer d'affaire... » Mais les descriptions de la vie publique et privée de Pharaon et de ses sujets sont inspirées de monuments qui étaient représentés dans les ouvrages de Champollion, Rosellini, Wilkinson, Lepsius, Belzoni. Gautier l'écrit dans sa dédicace : « En m'ouvrant votre érudition et votre *bibliothèque*, » et nous le lisons à la

1. ERNEST FEYDEAU, *Théophile Gautier. Souvenirs intimes*, 1874, p. 87 et suivantes.



page 2 de l'édition nouvelle de 1888. Il est sûr que Gautier s'est servi de documents très précis. Ainsi la description qu'il fait du tombeau est tirée presque tout entière d'un ouvrage de Joseph Passalacqua de Trieste, intitulé : *Catalogue raisonné et historique des antiquités découvertes en Égypte* (Paris, 1826).

A propos des emprunts que Gautier fit à ce « Catalogue », un article fort intéressant de A. Moret : *Note sur une source du Roman de la Momie de Théophile Gautier*<sup>1</sup>, nous dit que « la plus belle pièce de la collection (que Passalacqua avait réunie) était le mobilier funéraire complet d'un certain Montouhotpou dont Passalacqua avait trouvé le tombeau inviolé dans une nécropole de Thèbes en décembre 1823... Montouhotpou était enseveli dans la nécropole nommée el-Assasif, qui se trouve à quelque distance au sud-ouest du temple de Deir-el-Bahari. À côté de quelques tombes du moyen-empire (Montouhotpou doit avoir vécu sous la XI<sup>e</sup> dynastie, environ 3 500 ans avant notre ère), on trouve là surtout des hypogées de l'époque saïte (XXVI<sup>e</sup> dynastie). L'un d'eux est célèbre par ses dimensions et dépasse même en grandeur les tombeaux royaux : c'est celui d'un grand fonctionnaire de la XXVI<sup>e</sup> dynastie, Pétamounoph. Or, l'héroïne de Gautier est fille d'un Pétamounoph; le choix de ce nom prouve que Gautier savait la tombe de Montouhotpou voisine du fameux hypogée connu depuis longtemps par les récits de Belzoni. Pour la description de la chambre funéraire, il suffit de mettre en regard du texte de Gautier celui de Passalacqua et la vignette qui l'accompagne. (Nous la donnons en hors texte.)... Gautier, qui « voyait » plus qu'il ne lisait, s'est servi de la vignette du Catalogue autant que du texte. S'il ne mentionne que « trois jarres » et « un plat contenant une pâte » (voir page 34) là où Passalacqua énumère « quatre grands vases de terre » et « trois grands plats », ce n'est point par inattention de copiste, c'est parce que la vignette ne montre au premier plan que trois vases et un seul plat. D'ailleurs, quand il s'agit d'un détail important, Gautier suit fidèlement le texte : il décrit les deux barques dont parle Passalacqua, alors que la vignette n'en reproduit qu'une, sachant que cette partie du mobilier funéraire était pour le mort égyptien de première utilité. Soit qu'il emprunte au texte de Passalacqua, soit qu'il le néglige, Gautier fait donc œuvre d'archéologue compétent et avisé ».

La critique, en effet, n'a point, en très grande majorité,

1. *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1899, p. 362 et suivantes.

mis en doute la science de Gautier. Sainte-Beuve écrira : « Il n'a pas vu de ses yeux l'Égypte, mais il l'a si bien étudiée dans les monuments, dans les dessins, qu'il l'a imaginée comme elle était et comme elle devait être. Ce roman tout rétrospectif n'offre rien qui fasse froncer le sourcil aux vrais savants et aux initiés. M. de Rougé a paru content<sup>1</sup>. » Lafcadio Hearn affirme « qu'au point de vue de l'art archéologique, le *Roman de la Momie* est l'œuvre la plus haute de Gautier<sup>2</sup> ». Baudelaire, peu de temps après l'apparition du roman, faisait paraître ces lignes : « ... Qui ne se rappelle le festin du Pharaon et la danse des esclaves et le retour de l'armée triomphante dans *le Roman de la Momie* ? L'imagination du lecteur se sent transportée dans le vrai; elle respire le vrai; elle s'enivre d'une seconde réalité créée par la sorcellerie de la Muse. Je n'ai pas choisi l'exemple; j'ai pris celui qui s'est offert le premier à ma mémoire<sup>3</sup>. »

Banville dira à Gautier :

Russie, Égypte, Espagne, Grèce  
Où les grands dieux vivent encor,  
A ta voix surgit et se dresse  
Tout le prodigieux décor<sup>4</sup>.

F. G.-R. T.




---

1. SAINTE-BEUVE, *Nouveaux Lundis*, t. VI, article du 30 novembre 1863.  
2. Lettre au révérend Wayland D. Ball, 1882.  
3. BAUDELAIRE, *Théophile Gautier*, notice littéraire, 1859.  
4. Th. DE BANVILLE, *Théophile Gautier*, Ode, 1872.

---

---

## BIBLIOGRAPHIE

*Le Roman de la Momie* fut publié d'abord dans le *Moniteur Universel* en mars, avril pour se terminer le 6 mai 1857.

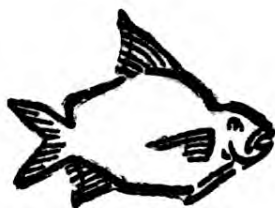
L'édition originale est de 1858 (in-16) [Hachette]; la seconde parut en 1859, également chez Hachette; nouvelle édition en 1870 (in-18) [Charpentier]. Réimpressions en 1873, 1876, 1888. Édition illustrée (Petite Bibliothèque Charpentier, 1889). Édition in-16 (Lemerre, 1893). Édition in-8° illustrée de 42 compositions originales de Alex Lunois, gravées sur burin et à l'eau-forte par Léon Boisson (Carteret, 1901). Édition in-8° illustrée de compositions de Georges Rochegrosse (Ferroud, 1920).

Cf. Œuvres I, *Romans et Contes... Le Pied de momie* (Charpentier, 1863, in-18); *Romans et Contes... Le Pied de momie* (Lemerre, 1897-1898, 2 vol. in-16).

Cf. Fanelli, Tableaux symphoniques, d'après le « Roman de la Momie... », première partie, Thèbes (1883). Partition d'orchestre... P. M. Eschig, 1913.

The Romance of a mummy, Translated from the French... by M. Young. London, J. and R. Moxwell (s. d., in-8°).

Colerman (Algernon), Some sources of *Roman de la Momie*, *Modern Philology*, mai 1922, pages 337-360.



**LE ROMAN  
DE LA MOMIE**

PAR

**THÉOPHILE GAUTIER**



**PARIS**

**LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C<sup>o</sup>**

**RUE PIERRE-SARRAZIN, N<sup>o</sup> 14**

**1858**

*Droit de traduction réservé*

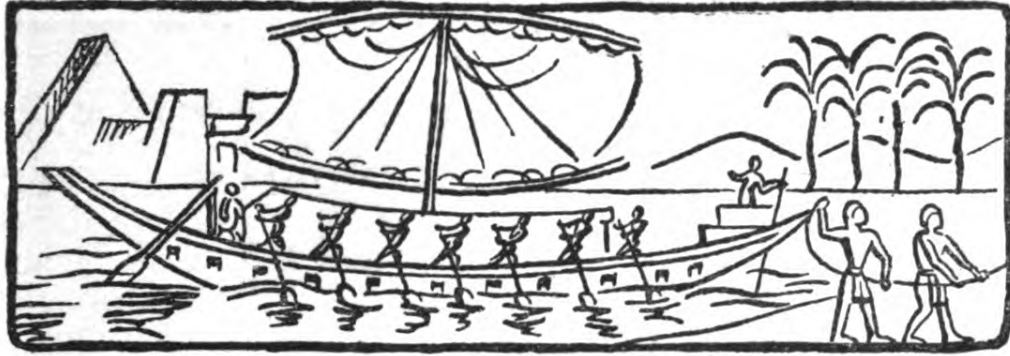
**TITRE DE L'ÉDITION  
ORIGINALE DE 1858**

A

M. ERNEST FEYDEAU

*Je vous dédie ce livre, qui vous revient de droit ; en m'ouvrant votre érudition et votre bibliothèque, vous m'avez fait croire que j'étais savant et que je connaissais assez l'antique Égypte pour la décrire ; sur vos pas, je me suis promené dans les temples, dans les palais, dans les hypogées, dans la cité vivante et dans la cité morte ; vous avez soulevé devant moi le voile de la mystérieuse Isis et ressuscité une gigantesque civilisation disparue. L'histoire est de vous, le roman est de moi ; je n'ai eu qu'à réunir par mon style, comme par un ciment de mosaïque, les pierres précieuses que vous m'apportiez.*

Th. G.



# LE ROMAN DE LA MOMIE

---

## PROLOGUE

**J**'AI un pressentiment que nous trouverons dans la vallée de Biban-el-Molouk<sup>1</sup> une tombe inviolée, disait à un jeune Anglais de haute mine un personnage beaucoup plus humble, en essuyant d'un gros mouchoir à carreaux bleus son front chauve, où perlaient des gouttes de sueur, comme s'il eût été modelé en argile poreuse et rempli d'eau ainsi qu'une gargoulette de Thèbes.

— Qu'Osiris vous entende, répondit au docteur allemand le jeune lord : c'est une invocation qu'on peut se permettre en face de l'ancienne *Diospolis magna*<sup>2</sup>; mais bien des fois déjà nous avons été déçus ; les chercheurs de trésors nous ont toujours devancés.

— Une tombe que n'auront fouillée ni les rois pasteurs, ni les Mèdes de Cambyse<sup>3</sup>, ni les Grecs, ni les Romains, ni les Arabes, et qui nous livre ses richesses intactes et son mystère vierge, continua le savant en sueur avec un enthousiasme qui faisait pétiller ses prunelles derrière les verres de ses lunettes bleues.

— Et sur laquelle vous publierez une dissertation des plus érudites, qui vous placera dans la science à côté des Champol-

---

1. C'est-à-dire les *Portes des rois*, corruption de l'ancien mot égyptien Biban-Ourôou, les *Hypogées des rois*. C'est une vallée étroite, sombre et solitaire, située au nord-ouest de l'antique Thèbes, à peu de distance des ruines de Gournah, et dans laquelle sont enterrés les pharaons — qui sont les anciens rois de l'Égypte — des xviii<sup>e</sup>, xix<sup>e</sup> et xx<sup>e</sup> dynasties.

2. Diospolis la Grande, ancien nom de Thèbes (v. p. 45).

3. Successeur de Cyrus. Roi de Perse de 529 à 522 avant Jésus-Christ. Il conquiert l'Égypte, qu'il mit à feu et à sang.

lion<sup>1</sup>, des Rosellini<sup>2</sup>, des Wilkinson<sup>3</sup>, des Lepsius<sup>4</sup> et des Belzoni<sup>5</sup>, dit le jeune lord.

— Je vous la dédierai, milord, je vous la dédierai : car sans vous qui m'avez traité avec une munificence royale, je n'aurais pu corroborer mon système par la vue des monuments, et je serais mort dans ma petite ville d'Allemagne sans avoir contemplé les merveilles de cette terre antique, » répondit le savant d'un ton ému.

Cette conversation avait lieu non loin du Nil, à l'entrée de la vallée de Biban-el-Molouk, entre le lord Evandale, monté sur un cheval arabe, et le docteur Rumphius, plus modestement juché sur un âne dont un fellah<sup>6</sup> bâtonnait la maigre croupe; la cange<sup>7</sup> qui avait amené les deux voyageurs, et qui pendant leur séjour devait leur servir de logement, était amarrée de l'autre côté du Nil, devant le village de Louqsor<sup>8</sup>, ses avirons parés, ses grandes voiles triangulaires roulées et liées aux vergues. Après avoir consacré quelques jours à la visite et à l'étude des stupéfiantes ruines de Thèbes, débris gigantesques d'un monde démesuré, ils avaient passé le fleuve sur un sandal (embarcation légère du pays) et se dirigeaient vers l'aride chaîne qui renferme dans son sein, au fond de mystérieux hypogées, les anciens habitants des palais de l'autre rive. Quelques hommes de l'équipage accompagnaient à distance lord Evandale et le docteur Rumphius, tandis que les autres, étendus sur le pont à l'ombre de la cabine, fumaient paisiblement leur pipe tout en gardant l'embarcation.

Lord Evandale était un de ces jeunes Anglais irréprochables de tout point, comme en livre à la civilisation la haute vie britannique : il portait partout avec lui la sécurité dédaigneuse que donnent une grande fortune héréditaire,

1. Égyptologue français, né à Figeac en 1790, mort à Paris en 1832. Ce fut Champollion qui parvint le premier à déchiffrer la fameuse inscription trilingue de Rosette et les hiéroglyphes de l'ancienne Égypte.

2. Archéologue et érudit italien (1800-1843) qui entreprit un voyage en Égypte avec Champollion. La mort le surprit avant qu'il eût achevé son grand ouvrage sur les *Monuments de l'Égypte et de la Nubie* et son *Dictionnaire hiéroglyphique*.

3. Égyptologue anglais (1797-1875), dont le principal ouvrage est *Description générale de l'Égypte*.

4. Égyptologue allemand (1810-1884), auteur de : *les Monuments de l'Égypte et de l'Éthiopie*, *le Livre des Rois de l'ancienne Égypte*, etc.

5. Savant voyageur italien (1778-1823) qui se consacra à l'étude des antiquités égyptiennes.

6. Paysan égyptien.

7. Barque employée sur le Nil.

8. Un des quatre villages construits sur l'emplacement de l'ancienne Thèbes. C'est à Louqsor que s'élevait l'obélisque qui, depuis 1836, orne la place de la Concorde, à Paris.

un nom historique inscrit sur le livre du *Peerage and Baronetage*, cette seconde Bible de l'Angleterre, et une beauté dont on ne pouvait rien dire, sinon qu'elle était trop parfaite pour un homme. En effet, sa tête pure, mais froide, semblait une copie en cire de la tête du Méléagre<sup>1</sup> ou de l'Antinoüs<sup>2</sup>. Le rose de ses lèvres et de ses joues avait l'air d'être produit par du carmin et du fard, et ses cheveux d'un blond foncé frisaient naturellement, avec toute la correction qu'un coiffeur émérite ou un habile valet de chambre eussent pu leur imposer. Cependant le regard ferme de ses prunelles d'un bleu d'acier, et le léger mouvement de *sneer*<sup>3</sup> qui faisait proéminer sa lèvre inférieure, corrigeaient ce que cet ensemble aurait eu de trop efféminé.

Membre du club des Yachts, le jeune lord se permettait de temps à autre le caprice d'une excursion sur son léger bâtiment appelé *Puck*, construit en bois de teck, aménagé comme un boudoir et conduit par un équipage peu nombreux, mais composé de marins choisis. L'année précédente, il avait visité l'Islande ; cette année il visitait l'Égypte, et son yacht l'attendait dans la rade d'Alexandrie ; il avait emmené avec lui un savant, un médecin, un naturaliste, un dessinateur et un photographe, pour que sa promenade ne fût pas inutile ; lui-même était fort instruit, et ses succès du monde n'avaient pas fait oublier ses triomphes à l'université de Cambridge. Il était habillé avec cette rectitude et cette propreté méticuleuse caractéristique des Anglais qui arpentent les sables du désert dans la même tenue qu'ils auraient en se promenant sur la jetée de Ramsgate<sup>4</sup> ou sur les larges trottoirs du West-End<sup>5</sup>. Un paletot, un gilet et un pantalon de coutil blanc, destiné à répercuter les rayons solaires, composaient son costume, que complétaient une étroite cravate bleue à pois blancs et un chapeau de Panama d'une extrême finesse garni d'un voile de gaze.

Rumphius, l'égyptologue, conservait, même sous ce brûlant climat, l'habit noir traditionnel du savant avec ses pans flasques, son collet récroquevillé, ses boutons éraillés, dont quelques-uns s'étaient échappés de leur capsule de soie. Son pantalon noir luisait par places et laissait voir la trame ; près du genou droit, l'observateur attentif eût remarqué

1. Roi de Calydon, ville de l'ancienne Grèce. Méléagre tua le sanglier qui désolait Calydon.

2. Bithynien d'une très grande beauté. Esclave, puis favori de l'empereur Hadrien ; il se noya dans le Nil.

3. Ricanement, moquerie.

4. Ville anglaise, du comté de Kent, à l'embouchure de la Tamise ; station balnéaire.

5. Quartier somptueux de Londres.



sur le fond grisâtre de l'étoffe un travail régulier de hachures d'un ton plus vigoureux, qui témoignait chez le savant de l'habitude d'essuyer sa plume trop chargée d'encre sur cette partie de son vêtement. Sa cravate de mousseline roulée en corde flottait lâchement autour de son col, remarquable par la forte saillie de ce cartilage appelé par les bonnes femmes la pomme d'Adam. S'il était vêtu avec une négligence scientifique, en revanche Rumphius n'était pas beau : quelques cheveux roussâtres, mélangés de fils gris, se massaient derrière ses oreilles écartées et se rebellaient contre le collet beaucoup trop haut de son habit ; son crâne, entièrement dénudé, brillait comme un os et surplombait un nez d'une prodigieuse longueur, spongieux et bulbeux du bout, configuration qui, jointe aux disques bleuâtres formés par les lunettes à la place des yeux, lui donnait une vague apparence d'ibis<sup>1</sup>, encore augmentée par l'enfoncement des épaules : aspect tout à fait convenable d'ailleurs et presque providentiel pour un déchiffreur d'inscriptions et de cartouches<sup>2</sup> hiéroglyphiques. On eût dit un dieu ibiocéphale<sup>3</sup>, comme on en voit sur les fresques funèbres, confiné dans un corps de savant par suite de quelque transmigration.

Le lord et le docteur cheminaient vers les rochers à pic qui enserrant la funèbre vallée de Biban-el-Molouk, la nécropole royale de l'ancienne Thèbes, tenant la conversation dont nous avons rapporté quelques phrases, lorsque, sortant comme un troglodyte de la gueule noire d'un sépulcre vide, habitation ordinaire des fellahs, un nouveau personnage, vêtu d'une façon assez théâtrale, fit brusquement son entrée en scène, se posa devant les voyageurs et les salua de ce gracieux salut des Orientaux, à la fois humble, caressant et digne.

C'était un Grec, entrepreneur de fouilles, marchand et fabricant d'antiquités, vendant du neuf au besoin à défaut de vieux. Rien en lui, d'ailleurs, ne sentait le vulgaire et famélique exploitateur d'étrangers. Il portait le tarbouch<sup>4</sup> de feutre rouge, inondé par derrière d'une longue houppe de soie floche bleue, et laissant voir, sous l'étroit liséré blanc d'une première calotte de toile piquée, des tempes rasées

1. Genre d'oiseaux échassiers que l'on rencontre surtout en Haute-Égypte. Les ibis étaient adorés par les anciens Égyptiens.

2. Encadrement dans lequel on a placé une inscription, une devise, des armoiries, etc. Dans les cartouches dont parle Th. Gautier, ce sont les caractères de l'écriture des anciens Égyptiens — les hiéroglyphes — qui y sont tracés.

3. A tête d'ibis, comme le dieu Thot.

4. Sorte de bonnet.

aux tons de barbe fraîchement faite. Son teint olivâtre, ses sourcils noirs, son nez crochu, ses yeux d'oiseau de proie, ses grosses moustaches, son menton presque séparé par une fossette qui avait l'air d'un coup de sabre, lui eussent donné une authentique physionomie de brigand, si la rudesse de ses traits n'eût été tempérée par l'aménité de commande et le sourire servile du spéculateur fréquemment en rapport avec le public. Son costume était fort propre : il consistait en une veste cannelle soutachée en soie de même couleur, des cnémides ou guêtres d'étoffe pareille, un gilet blanc orné de boutons semblables à des fleurs de camomille, une large ceinture rouge et d'immenses grègues aux plis multipliés et bouffants.

Ce Grec observait depuis longtemps la cange à l'ancre devant Louqsor. A la grandeur de la barque, au nombre des rameurs, à la magnificence de l'installation, et surtout au pavillon d'Angleterre placé à la poupe, il avait subodoré avec son instinct mercantile quelque riche voyageur dont on pouvait exploiter la curiosité scientifique, et qui ne se contenterait pas des statuettes en pâte émaillée bleue ou verte, des scarabées gravés, des estampages en papier de panneaux hiéroglyphiques, et autres menus ouvrages de l'art égyptien.

Il suivait les allées et les venues des voyageurs à travers les ruines, et, sachant qu'ils ne manqueraient pas, après avoir satisfait leur curiosité, de passer le fleuve pour visiter les hypogées royaux, il les attendait sur son terrain, certain de leur tirer poil ou plume ; il regardait tout ce domaine funèbre comme sa propriété, et malmenait fort les petits chacals subalternes qui s'avisait de gratter dans les tombeaux.

Avec la finesse particulière aux Grecs, d'après l'aspect de lord Evandale, il additionna rapidement les revenus probables de Sa Seigneurie, et résolut de ne pas le tromper, calculant qu'il retirerait plus d'argent de la vérité que du mensonge. Aussi renonça-t-il à l'idée de promener le noble Anglais dans des hypogées déjà cent fois parcourus, et dédaigna-t-il de lui faire entreprendre des fouilles à des endroits où il savait qu'on ne trouverait rien, pour en avoir extrait lui-même depuis longtemps et vendu fort cher ce qu'il y avait de curieux. Argyropoulos<sup>1</sup> (c'était le nom du Grec), en explorant les recoins de la vallée moins souvent sondés que les autres, parce que jusque-là les recherches n'avaient été suivies d'aucune trouvaille, s'était dit qu'à une certaine place, derrière des rochers dont l'arrangement semblait dû

1. Ce nom nous fait connaître l'objet des désirs du Grec : posséder beaucoup d'argent.

au hasard, existait certainement l'entrée d'une syringe<sup>1</sup>, masquée avec un soin tout particulier, et que sa grande expérience en ce genre de perquisition lui avait fait reconnaître à mille indices imperceptibles pour des yeux moins clairvoyants que les siens, clairs et perçants comme ceux des gypaètes perchés sur l'entablement des temples. Depuis deux ans qu'il avait fait cette découverte, il s'était astreint à ne jamais porter ses pas ni ses regards de ce côté-là, de peur de donner l'éveil aux violateurs de tombeaux.

« Votre Seigneurie a-t-elle l'intention de se livrer à quelques recherches ? » dit le Grec Argyropoulos dans une sorte de patois cosmopolite dont nous n'essayerons pas de reproduire la syntaxe bizarre et les consonances étranges, mais que s'imagineront sans peine ceux qui ont parcouru les Echelles du Levant et ont dû avoir recours aux services de ces drogmans<sup>2</sup> polyglottes qui finissent par ne savoir aucune langue. Heureusement lord Evandale et son docte compagnon connaissaient tous les idiomes auxquels Argyropoulos faisait des emprunts. « Je puis mettre à votre disposition une centaine de fellahs intrépides qui, sous l'impulsion du courbach<sup>3</sup> et du bacchich<sup>4</sup>, gratteraient avec leurs ongles la terre jusqu'au centre. Nous pourrions tenter, si cela convient à Votre Seigneurie, de déblayer un sphinx enfoui, de désobstruer un naos<sup>5</sup>, d'ouvrir un hypogée... »

Voyant que le lord restait impassible à cette alléchante énumération, et qu'un sourire sceptique errait sur les lèvres du savant, Argyropoulos comprit qu'il n'avait pas affaire à des dupes faciles, et il se confirma dans l'idée de vendre à l'Anglais la trouvaille sur laquelle il comptait pour parfaire sa petite fortune et doter sa fille.

« Je devine que vous êtes des savants, et non de simples voyageurs, et que de vulgaires curiosités ne sauraient vous séduire, continua-t-il en parlant un anglais beaucoup moins mélangé de grec, d'arabe et d'italien. Je vous révélerai une tombe qui jusqu'ici a échappé aux investigations des chercheurs, et que nul ne connaît hors moi ; c'est un trésor que j'ai précieusement gardé pour quelqu'un qui en fût digne.

— Et à qui vous le ferez payer fort cher, dit le lord en souriant.

---

1. Sépulture souterraine.  
2. Naguère, interprètes officiels,  
3. Fouet.  
4. Pourboire.  
5. Temple.

— Ma franchise m'empêche de contredire Votre Seigneurie : j'espère retirer un bon prix de ma découverte ; chacun vit, en ce monde, de sa petite industrie : je déterre des Pharaons, et je les vends aux étrangers. Le Pharaon se fait rare, au train dont on y va ; il n'y en a pas pour tout le monde. L'article est demandé, et l'on n'en fabrique plus depuis longtemps.

— En effet, dit le savant, il y a quelques siècles que les colchytes<sup>1</sup>, les paraschites<sup>2</sup> et les tarischeutes<sup>3</sup> ont fermé boutique, et que les Memnonia<sup>4</sup>, tranquilles quartiers des morts, ont été désertés par les vivants. »

Le Grec, en entendant ces paroles, jeta sur l'Allemand un regard oblique ; mais jugeant au délabrement de ses habits qu'il n'avait pas voix délibérative au chapitre, il continua à prendre le lord pour unique interlocuteur.

« Pour un tombeau de l'antiquité la plus haute, milord, et que nulle main humaine n'a troublé depuis plus de trois mille ans que les prêtres ont roulé des rochers devant son ouverture, mille guinées, est-ce trop ? En vérité, c'est pour rien : car peut-être renferme-t-il des masses d'or, des colliers de diamants et de perles, des boucles d'oreilles d'escarboucle, des cachets en saphir, d'anciennes idoles de métal précieux, des monnaies dont on pourrait tirer un bon parti.

— Rusé coquin, dit Rumphius, vous faites valoir votre marchandise ; mais vous savez mieux que personne qu'on ne trouve rien de tel dans les sépultures égyptiennes. »

Argyropoulos, comprenant qu'il avait affaire à forte partie, cessa ses hâbleries, et, se tournant du côté d'Evandale, il lui dit :

« Eh bien, milord, le marché vous convient-il ?

— Va pour mille guinées, répondit le jeune lord, si la tombe n'a jamais été ouverte comme vous le prétendez ; et rien... si une seule pierre a été remuée par la pince des fouilleurs.

— Et à condition, ajouta le prudent Rumphius, que nous emporterons tout ce qui se trouvera dans le tombeau.

— J'accepte, dit Argyropoulos avec un air de complète assurance ; Votre Seigneurie peut apprêter d'avance ses banknotes et son or.

— Mon cher monsieur Rumphius, dit lord Evandale à son

1. Hommes qui s'occupaient des embaumements, qui surveillaient les demeures funèbres.

2. Ceux qui ouvraient les cadavres pour les embaumer.

3. Embaumeurs.

4. A la limite des terres cultivées, comme les deux sentinelles de la nécropole, se dressent les **grandioses colosses** de Memnon,

acolyte, le vœu que vous formiez tout à l'heure me paraît près de se réaliser ; ce drôle semble sûr de son fait.

— Dieu le veuille ! répondit le savant en faisant remonter et redescendre plusieurs fois le collet de son habit le long de son crâne par un mouvement dubitatif et pyrrhonien ; les Grecs sont de si effrontés menteurs ! *Cretæ mendaces*<sup>1</sup>, affirme le dicton.

— Celui-ci est sans doute un Grec de la terre ferme, dit lord Evandale, et je pense que pour cette fois seulement il a dit la vérité. »

Le directeur des fouilles précédait le lord et le savant de quelques pas, en personne bien élevée et qui sait les convenances ; il marchait d'un pas allègre et sûr, comme un homme qui se sent sur son terrain.

On arriva bientôt à l'étroit défilé qui donne entrée dans la vallée de Biban-el-Molouk. On eût dit une coupure pratiquée de main d'homme à travers l'épaisse muraille de la montagne, plutôt qu'une ouverture naturelle, comme si le génie de la solitude avait voulu rendre inaccessible ce séjour de la mort.

Sur les parois à pic de la roche tranchée, l'œil discernait vaguement d'informes restes de sculptures rongés par le temps et qu'on eût pu prendre pour des aspérités de la pierre, singeant les personnages frustes d'un bas-relief à demi effacé.

Au delà du passage, la vallée, s'élargissant un peu, présentait le spectacle de la plus morne désolation.

De chaque côté s'élevaient en pentes escarpées des masses énormes de roches calcaires, rugueuses, lépreuses, effritées, fendillées, pulvérulentes, en pleine décomposition sous l'implacable soleil. Ces roches ressemblaient à des ossements de mort calcinés au bûcher, bâillaient l'ennui de l'éternité par leurs lézardes profondes, et imploraient par leurs mille gerçures la goutte d'eau qui ne tombe jamais. Leurs parois montaient presque verticalement à une grande hauteur et déchiraient leurs crêtes irrégulières d'un blanc grisâtre sur un fond de ciel indigo presque noir, comme les créneaux ébréchés d'une gigantesque forteresse en ruine.

Les rayons du soleil chauffaient à blanc l'un des côtés de la vallée funèbre, dont l'autre était baigné de cette teinte crue et bleue des pays torrides, qui paraît invraisemblable dans les pays du Nord lorsque les peintres la reproduisent, et qui se découpe aussi nettement que les ombres portées d'un plan d'architecture.

---

1. Les menteurs de Crète.

La vallée se prolongeait, tantôt faisant des coudes, tantôt s'étranglant en défilés, selon que les blocs et les mamelons de la chaîne bifurquée faisaient saillie ou retraite. Par une particularité de ces climats où l'atmosphère, entièrement privée d'humidité, reste d'une transparence parfaite, la perspective aérienne n'existait pas pour ce théâtre de désolation ; tous les détails nets, précis, arides, se dessinaient, même aux derniers plans, avec une impitoyable sécheresse, et leur éloignement ne se devinait qu'à la petitesse de leur dimension, comme si la nature cruelle n'eût voulu cacher aucune misère, aucune tristesse de cette terre décharnée, plus morte encore que les morts qu'elle renfermait.

Sur la paroi éclairée ruisselait en cascade de feu une lumière aveuglante comme celle qui émane des métaux en fusion. Chaque plan de roche, métamorphosé en miroir ardent, la renvoyait plus brûlante encore. Ces réverbérations croisées, jointes aux rayons cuisants qui tombaient du ciel et que le sol répercutait, développaient une chaleur égale à celle d'un four, et le pauvre docteur allemand ne pouvait suffire à éponger l'eau de sa figure avec son mouchoir à carreaux bleus, trempé comme s'il eût été plongé dans l'eau.

L'on n'eût pas trouvé dans toute la vallée une pincée de terre végétale ; aussi pas un brin d'herbe, pas une ronce, pas une liane, pas même une plaque de mousse ne venait interrompre le ton uniformément blanchâtre de ce paysage torréfié. Les fentes et les anfractuosités de ces roches n'avaient pas assez de fraîcheur pour que la moindre plante pariétaire pût y suspendre sa mince racine chevelue. On eût dit les tas de cendres restés sur place d'une chaîne de montagnes brûlées au temps des catastrophes cosmiques, dans un grand incendie planétaire : pour compléter l'exactitude de la comparaison, de larges zébrures noires, pareilles à des cicatrices de cautérisation, rayaient le flanc crayeux des escarpements.

Un silence absolu régnait sur cette dévastation ; aucun frémissement de vie ne le troublait, ni palpitation d'aile, ni bourdonnement d'insecte, ni fuite de lézard ou de reptile ; la cigale même, cette amie des solitudes embrasées, n'y faisait pas résonner sa grêle cymbale.

Une poussière micacée, brillante, pareille à du grès broyé, formait le sol, et de loin en loin s'arrondissaient des monticules provenant des éclats de pierre arrachés aux profondeurs de la chaîne excavée par le pic opiniâtre des générations disparues, et le ciseau des ouvriers troglodytes préparant dans l'ombre la demeure éternelle des morts. Les entrailles émietées de la montagne avaient produit d'autres montagnes.

amoncellement friable de petits fragments de roc qu'on eût pu prendre pour une chaîne naturelle.

Dans les flancs du rocher s'ouvraient çà et là des bouches noires entourées de blocs de pierre en désordre, des trous carrés flanqués de piliers historiés d'hiéroglyphes, et dont les linteaux portaient des cartouches mystérieux où se distinguaient dans un grand disque jaune le scarabée sacré, le soleil à tête de bélier et les déesses Isis et Nephtys<sup>1</sup> agenouillées ou debout.

C'étaient les tombeaux des anciens rois de Thèbes ; mais Argyropoulos ne s'y arrêta pas, et conduisit ses voyageurs par une espèce de rampe qui ne semblait d'abord qu'une écorchure au flanc de la montagne, et qu'interrompaient plusieurs fois des masses éboulées, à une sorte d'étroit plateau, de corniche en saillie sur la paroi verticale, où les rochers, en apparence groupés au hasard, avaient pourtant, en y regardant bien, une espèce de symétrie.

Lorsque le lord, rompu à toutes les prouesses de la gymnastique, et le savant, beaucoup moins agile, furent parvenus à se hisser auprès de lui, Argyropoulos désigna de sa badine une énorme pierre, et dit d'un air de satisfaction triomphale : « C'est là ! »

Argyropoulos frappa dans ses mains à la manière orientale, et aussitôt des fissures du roc, des replis de la vallée, accoururent en toute hâte des fellahs hâves et déguenillés, dont les bras couleur de bronze agitaient des leviers, des pics, des marteaux, des échelles et tous les instruments nécessaires ; ils escaladèrent la pente escarpée comme une légion de noirs fourmis. Ceux qui ne pouvaient trouver place sur l'étroit plateau occupé déjà par l'entrepreneur de fouilles, lord Evandale et le docteur Rumphius, se retenaient des ongles et s'arc-boutaient des pieds aux rugosités de la roche.

Le Grec fit signe à trois des plus robustes, qui glissèrent leurs leviers sous la plus grosse masse de rocher. Leurs muscles saillaient comme des cordes sur leurs bras maigres, et ils pesaient de tout leur poids au bout de leur barre de fer. Enfin la masse s'ébranla, vacilla quelques instants comme un homme ivre, et, poussée par les efforts réunis d'Argyropoulos, de lord Evandale, de Rumphius et de quelques Arabes qui étaient parvenus à se jucher sur le plateau, roula en rebondissant le long de la pente. Deux autres blocs de moindre

---

1. Sœur d'Isis, à laquelle elle est toujours associée dans son rôle funéraire et protecteur de la momie. C'est la « dame de la demeure », de la demeure par excellence, de la demeure funéraire.

dimension furent successivement écartés, et alors on put juger combien les prévisions du Grec étaient justes. L'entrée d'un tombeau, qui avait évidemment échappé aux investigations des chercheurs de trésors, apparut dans toute son intégrité.

C'était une sorte de portique creusé carrément dans le roc vif : sur les parois latérales, deux piliers couplés présentaient leurs chapiteaux formés de têtes de vache, dont les cornes se contournaient en croissant isiaque.

Au-dessus de la porte basse, aux jambages flanqués de longs panneaux d'hiéroglyphes, se développait un large cadre emblématique ; au centre d'un disque de couleur jaune, se voyait, à côté d'un scarabée, signe des renaissances successives, le dieu à tête de bélier, symbole du soleil couchant. En dehors du disque, Isis et Nephthys, personnifications du commencement et de la fin, se tenaient agenouillées, une jambe repliée sous la cuisse, l'autre relevée à la hauteur du coude selon la posture égyptienne, les bras étendus en avant avec une expression d'étonnement mystérieux, et le corps serré d'un pagne étroit que sanglait une ceinture dont les bouts retombaient.

Derrière un mur de pierrailles et de briques crues qui céda promptement au pic des travailleurs, on découvrit la dalle de pierre qui formait la porte du monument souterrain.

Sur le cachet d'argile qui la scellait, le docteur allemand, familier avec les hiéroglyphes, n'eut pas de peine à lire la devise du colchyte surveillant des demeures funèbres qui avait à jamais fermé ce tombeau, dont lui seul eût pu retrouver l'emplacement mystérieux sur la carte des sépultures conservée au collège des prêtres.

« Je commence à croire, dit au jeune lord le savant transporté de joie, que nous tenons véritablement la pie au nid, et je retire l'opinion défavorable que j'avais émise sur le compte de ce brave Grec.

— Peut-être nous réjouissons-nous trop tôt, répondit lord Evandale, et allons-nous éprouver le même désappointement que Belzoni, lorsqu'il crut être entré avant personne dans le tombeau de Menephtha Seti<sup>1</sup>, et trouva, après avoir parcouru un dédale de couloirs, de puits et de chambres, le sarcophage vide sous son couvercle brisé : car les chercheurs de trésors avaient abouti à la tombe royale par un de leurs sondages pratiqué sur un autre point de la montagne.

— Oh ! non, fit le savant ; la chaîne est ici trop épaisse et

---

1. Successeur de Rhamsès II et roi de 1234 à 1225 environ.



l'hypogée trop éloigné des autres pour que ces taupes de malheur aient pu, en grattant le roc, prolonger leurs mines jusqu'ici. »

Pendant cette conversation, les ouvriers, excités par Argyropoulos, attaquaient la grande dalle de pierre qui masquait l'orifice de la syringe. En déchaussant la dalle pour passer dessous leurs leviers, car le lord avait recommandé de ne rien briser, ils mirent à nu parmi le sable une multitude de petites figurines hautes de quelques pouces, en terre émaillée bleue ou verte, d'un travail parfait, mignonnes statuettes funéraires déposées là en offrande par les parents et les amis, comme nous déposons des couronnes de fleurs au seuil de nos chapelles funèbres ; seulement nos fleurs se fanent vite, et après plus de trois mille ans les témoignages de ces antiques douleurs se retrouvent intacts, car l'Égypte ne peut rien faire que d'éternel.

Lorsque la porte de pierre s'écarta, livrant, pour la première fois depuis trente-cinq siècles, passage aux rayons du jour, une bouffée d'air brûlant s'échappa de l'ouverture sombre, comme de la gueule d'une fournaise. Les poumons embrasés de la montagne parurent pousser un soupir de satisfaction par cette bouche si longtemps fermée. La lumière, se hasardant à l'entrée du couloir funèbre, fit briller du plus vif éclat les enluminures des hiéroglyphes entaillés le long des murailles par lignes perpendiculaires et reposant sur une plinthe bleue. Une figure de couleur rougeâtre, à tête d'épervier et coiffée du pschent<sup>1</sup>, soutenait un disque renfermant le globe ailé et semblait veiller au seuil du tombeau, comme un portier de l'Éternité.

Quelques fellahs allumèrent des torches et précédèrent les deux voyageurs accompagnés d'Argyropoulos : les flammes résineuses grésillaient avec peine parmi cet air épais, étouffant, concentré pendant tant de milliers d'années sous le calcaire incandescent de la montagne, dans les couloirs, les labyrinthes et les cæcums<sup>2</sup> de l'hypogée. Rumphius haletait et ruisselait comme un fleuve ; l'impassible Evandale lui-même rougissait et sentait ses tempes se mouiller. Quant au Grec, le vent de feu du désert l'avait desséché depuis longtemps, et il ne transpirait non plus qu'une momie.

Le couloir s'enfonçait directement vers le noyau de la chaîne, suivant un filon de calcaire d'une égalité et d'une pureté parfaites.

1. Coiffure des pharaons et des dieux égyptiens.

2. Détours, passages sans issue.

Au fond du couloir, une porte de pierre, scellée comme l'autre d'un sceau d'argile, et surmontée du globe aux ailes éployées, témoignait que la sépulture n'avait pas été violée, et indiquait l'existence d'un nouveau corridor plongeant plus avant dans le ventre de la montagne.

La chaleur devenait si intense que le jeune lord se défit de son paletot blanc, et le docteur de son habit noir, que suivirent bientôt leur gilet et leur chemise ; Argyropoulos, voyant leur souffle s'embarrasser, dit quelques mots à l'oreille d'un fellah, qui courut à l'entrée du souterrain et rapporta deux grosses éponges imbibées d'eau fraîche, que les deux voyageurs, d'après le conseil du Grec, se mirent sur la bouche pour respirer un air plus frais à travers les pores humides, comme cela se pratique aux bains russes quand la vapeur est poussée à outrance.

On attaqua la porte, qui céda bientôt.

Un escalier taillé dans le roc vif se présenta avec sa descente rapide.

Sur un fond vert terminé par une ligne bleue se déroulaient, de chaque côté du couloir, des processions de figurines emblématiques aux couleurs aussi fraîches, aussi vives que si le pinceau de l'artiste les eût appliquées la veille ; elles apparaissaient un moment à la lueur des torches, puis s'évanouissaient dans l'ombre comme les fantômes d'un rêve.

Au-dessous de ces bandelettes de fresques, des lignes d'hieroglyphes, disposées en hauteur comme l'écriture chinoise et séparées par des raies creusées, offraient à la sagacité le mystère sacré de leur énigme.

Le long des parois que ne couvraient pas les signes hiératiques, un chacal couché sur le ventre, les pattes allongées, les oreilles dressées, et une figure agenouillée, coiffée de la mitre, la main étendue sur un cercle, paraissaient faire sentinelle à côté d'une porte dont le linteau était orné de deux cartouches accolés, ayant pour tenants deux femmes vêtues de pagnes étroits, et déployant comme une aile leur bras empenché.

« Ah ça ! dit le docteur, reprenant haleine au bas de l'escalier, voyant que l'excavation plongeait toujours plus avant, nous allons donc descendre jusqu'au centre de la terre ? La chaleur augmente tellement que nous ne devons pas être bien loin du séjour des damnés.

— Sans doute, reprit lord Evandale, on a suivi la veine du calcaire qui s'enfonce d'après la loi des ondulations géologiques. »

Un autre passage d'une assez grande déclivité succéda aux

degrés. Les murailles en étaient également couvertes de peintures où l'on distinguait vaguement une suite de scènes allégoriques, expliquées sans doute par les hiéroglyphes inscrits au-dessous en manière de légende. Cette irise régnait tout le long du passage, et plus bas l'on voyait des figurines en adoration devant le scarabée sacré et le serpent symbolique colorié d'azur.

En débouchant du corridor, le fellah qui portait la torche se rejeta en arrière par un brusque mouvement.

Le chemin s'interrompait subitement, et la bouche d'un puits bâillait, carrée et noire, à la surface du sol.

« Il y a un puits, maître, dit le fellah en interpellant Argyropoulos ; que faut-il faire ? »

Le Grec se fit donner une torche, la secoua pour mieux l'enflammer, et la jeta dans la gueule sombre du puits, se penchant avec précaution sur l'orifice.

La torche descendit en tournoyant et en sifflant : bientôt un coup sourd se fit entendre, suivi d'un pétilllement d'étincelles et d'un flot de fumée ; puis la flamme reprit claire et vive, et l'ouverture du puits brilla dans l'ombre comme l'œil sanglant d'un cyclope.

« On n'est pas plus ingénieux, dit le jeune lord ; ces labyrinthes entrecoupés d'oubliettes auraient dû calmer le zèle des voleurs et des savants.

— Il n'en est rien cependant, répondit le docteur ; les uns cherchent l'or, les autres la vérité, les deux choses les plus précieuses du monde.

— Apportez la corde à nœuds, cria Argyropoulos à ses Arabes ; nous allons explorer et sonder les parois du puits, car l'excavation doit se prolonger bien au delà. »

Huit ou dix hommes, pour faire contrepoids, s'attelèrent à une extrémité de la corde, dont on laissa l'autre bout plonger dans le puits.

Avec l'agilité d'un singe ou d'un gymnaste de profession, Argyropoulos se suspendit au cordeau flottant et se laissa couler à une quinzaine de pieds environ, se tenant des mains aux nœuds et battant les parois du puits des talons.

Le roc ausculté rendit partout un son mat et plein ; alors Argyropoulos se laissa couler au fond du puits, frappant le sol du pommeau de son kandjar, mais la roche compacte ne résonnait pas.

Evandale et Rumphius, enfiévrés par une curiosité anxieuse, se penchaient sur le bord du puits, au risque de s'y précipiter la tête la première et suivaient avec un intérêt passionné les recherches du Grec.

« Tenez ferme là-haut, » cria enfin le Grec, lassé de l'inutilité de sa perquisition, et il empoigna la corde à deux mains pour remonter.

L'ombre d'Argyropoulos, éclairé en dessous par la torche qui continuait à brûler au fond du puits, se projetait au plafond et y dessinait comme la silhouette d'un oiseau difforme.

La figure basanée du Grec exprimait un vif désappointement, et il se mordait la lèvre sous sa moustache.

« Pas l'apparence du moindre passage ! s'écria-t-il, et pourtant l'excavation ne saurait s'arrêter là. »

— A moins pourtant, dit Rumphius, que l'Égyptien qui s'était commandé ce tombeau ne soit mort dans quelque nome<sup>1</sup> lointain, en voyage ou en guerre, et qu'on n'ait abandonné les travaux, ce qui n'est pas sans exemple.

— Espérons qu'à force de chercher nous rencontrerons quelque issue secrète, continua lord Evandale : sinon, nous essayerons de pousser une galerie transversale à travers la montagne.

— Ces damnés Égyptiens étaient si rusés pour cacher l'entrée de leurs terriers funèbres ! ils ne savaient que s'imaginer afin de désorienter le pauvre monde, et on dirait qu'ils riaient par avance de la mine décontenancée des fouilleurs, » marmottait Argyropoulos.

S'avancant sur le bord du gouffre, le Grec sonda de son regard perçant comme celui d'un oiseau nocturne les murs de la petite chambre qui formait la partie supérieure du puits. Il ne vit rien que les personnages ordinaires de la psychostasie<sup>2</sup> : le juge Osiris assis sur son trône, dans la pose consacrée, tenant le pedum<sup>3</sup> d'une main et le fouet de l'autre, et les déesses de la Justice et de la Vérité amenant l'esprit du défunt devant le tribunal de l'Amenti<sup>4</sup>.

Tout à coup il parut illuminé d'une idée subite et fit volte-face : sa vieille expérience d'entrepreneur de fouilles lui rappela un cas à peu près semblable, et d'ailleurs le désir de gagner les mille guinées du lord surexcitait ses facultés ; il prit un pic des mains d'un fellah et se mit, en rétrogradant, à heurter rudement à droite et à gauche les surfaces du rocher, au risque de marteler quelques hiéroglyphes et de casser le bec ou l'élytre d'un épervier ou d'un scarabée sacrés.

1. Division administrative de l'ancienne Égypte.

2. Jugement de l'âme après la mort.

3. Bâton en forme de crosse.

4. Ce mot signifie littéralement « la région cachée » ou « la région occidentale » ; c'est là que vont les âmes des morts.

Le mur interrogé finit par répondre aux questions du marteau et sonna creux.

Une exclamation de triomphe s'échappa de la poitrine du Grec et son œil étincela.

Le savant et le lord battirent des mains.

« Piochez là, » dit à ses hommes Argyropoulos qui avait repris son sang-froid.

On eut bientôt pratiqué une brèche suffisante pour laisser passer un homme. Une galerie, qui contournait dans l'intérieur de la montagne l'obstacle du puits opposé aux profanateurs, conduisait à une salle carrée dont le plafond bleu posait sur quatre piliers massifs enluminés de ces figures à peau rouge et à pagne blanc, qui présentent si souvent dans les fresques égyptiennes leur buste de face et leur tête de profil.

Cette salle débouchait dans une autre un peu plus haute de plafond et soutenue seulement par deux piliers. Des scènes variées, la bari<sup>1</sup> mystique, le taureau Apis emportant la momie vers les régions de l'Occident, le jugement de l'âme et le pesage des actions du mort dans la balance suprême, les offrandes faites aux divinités funéraires, ornaient les piliers et la salle.

Toutes ces figurations étaient tracées en bas-relief méplat dans un trait fermement creusé, mais le pinceau du peintre n'avait pas achevé et complété l'œuvre du ciseau. Au soin et à la délicatesse du travail, on pouvait juger de l'importance du personnage dont on avait cherché à dérober le tombeau à la connaissance des hommes.

Après quelques minutes données à l'examen de ces incises, dessinées avec toute la pureté du beau style égyptien à son époque classique, on s'aperçut que la salle n'avait pas d'issue et qu'on avait abouti à une sorte de cæcum. L'air se raréfiait ; les torches brûlaient avec peine dans une atmosphère dont elles augmentaient encore la chaleur, et leurs fumées se remployaient en nuages ; le Grec se donnait à tous les diables, comme si le cadeau n'était pas fait et accepté depuis longtemps ; mais cela ne remédiait à rien. On sonda de nouveau les murs sans aucun résultat ; la montagne, pleine, épaisse, compacte, ne rendait partout qu'un son mat : aucune apparence de porte, de couloir ou d'ouverture quelconque !

Le lord était visiblement découragé, et le savant laissait pendre flasquement ses bras maigres le long de son corps. Argyropoulos, qui craignait pour ses vingt-cinq mille francs,

1. Barque sacrée.

manifestait le désespoir le plus farouche. Cependant il fallait rétrograder, car la chaleur devenait véritablement étouffante.

La troupe repassa dans la première salle, et là, le Grec, qui ne pouvait se résigner à voir s'en aller en fumée son rêve d'or, examina avec la plus minutieuse attention le fût des piliers, pour s'assurer s'ils ne cachaiet pas quelque artifice, s'ils ne masquaient pas quelque trappe qu'on découvrirait en les déplaçant : car, dans son désespoir, il mêlait la réalité de l'architecture égyptienne aux chimériques bâtisses des contes arabes.

Les piliers, pris dans la masse même de la montagne, au milieu de la salle évidée, ne faisaient qu'un avec elle, et il aurait fallu employer la mine pour les ébranler.

Tout espoir était perdu !

« Cependant, dit Rumphius, on ne s'est pas amusé à creuser ce dédale pour rien. Il doit y avoir quelque part un passage pareil à celui qui contourne le puits. Sans doute le défunt a peur d'être dérangé par les importuns, et il se fait celer ; mais avec de l'insistance on entre partout. Peut-être une dalle habilement dissimulée, et dont la poudre répandue sur le sol empêche de voir le joint, recouvre-t-elle une descente qui mène, directement ou indirectement, à la salle funèbre.

— Vous avez raison, cher docteur, fit Evandale ; ces damnés Égyptiens joignent les pierres comme les charnières d'une trappe anglaise : cherchons encore. »

L'idée du savant avait paru judicieuse au Grec, qui se promena et fit se promener ses fellahs en frappant du talon dans tous les coins et recoins de la salle.

Enfin, non loin du troisième pilier, une sourde résonance attira l'oreille exercée du Grec, qui se précipita à genoux pour examiner la place, balayant avec la guenille de burnous qu'un de ses Arabes lui avait jetée l'impalpable poussière tamisée par trente-cinq siècles dans l'ombre et le silence ; une ligne noire, mince et nette comme le trait tracé à la règle sur un plan d'architecte, se dessina, et, suivie minutieusement, découpa sur le sol une dalle de forme oblongue.

« Je vous le disais bien, moi, s'écria le savant enthousiasmé, que le souterrain ne pouvait se terminer ainsi !

— Je me fais vraiment conscience, dit lord Evandale avec son bizarre flegme britannique, de troubler dans son dernier sommeil ce pauvre corps inconnu qui comptait si bien reposer en paix jusqu'à la consommation des siècles. L'hôte de cette demeure se passerait bien de notre visite.

— D'autant plus que la tierce personne manque pour la

régularité de la présentation, répondit le docteur ; mais rassurez-vous, milord : j'ai assez vécu du temps des Pharaons pour vous introduire auprès du personnage illustre, habitant de ce palais souterrain. »

Des pinces furent glissées dans l'étroite fissure, et après quelques pesées la dalle s'ébranla et se souleva.

Un escalier aux marches hautes et roides s'enfonçant dans l'ombre s'offrit aux pieds impatients des voyageurs, qui s'y engouffrèrent pêle-mêle. Une galerie en pente, coloriée sur ses deux faces de figures et d'hiéroglyphes, succéda aux marches ; quelques degrés se présentèrent encore au bout de la galerie, menant à un corridor de peu d'étendue, espèce de vestibule d'une salle de même style que la première, mais plus grande et soutenue par six piliers pris dans la masse de la montagne. L'ornementation en était plus riche, et les motifs ordinaires des peintures funèbres s'y multipliaient sur un fond de couleur jaune.

A droite et à gauche s'ouvraient dans le roc deux petites cryptes ou chambres remplies de figurines funéraires en terre émaillée, en bronze et en bois de sycomore.

« Nous voici dans l'antichambre de la salle où doit se trouver le sarcophage ! s'écria Rumphius, laissant voir au-dessous de ses lunettes, qu'il avait relevées sur son front, ses yeux gris clair étincelants de joie.

— Jusqu'à présent, dit Evandale, le Grec a tenu sa promesse : nous sommes bien les premiers vivants qui aient pénétré ici depuis que dans cette tombe le mort, quel qu'il soit, a été abandonné à l'éternité et à l'inconnu.

— Oh ! ce doit être un puissant personnage, répondit le docteur, un roi, un fils de roi tout au moins ; je vous le dirai plus tard, lorsque j'aurai déchiffré son cartouche ; mais pénétrons d'abord dans cette salle, la plus belle, la plus importante, et que les Égyptiens désignaient sous le nom de *Salle dorée*. »

Lord Evandale marchait le premier, précédant de quelques pas le savant moins agile, ou qui peut-être voulait laisser par déférence la virginité de la découverte au jeune lord.

Au moment de franchir le seuil, le lord se pencha comme si quelque chose d'inattendu avait frappé son regard.

Bien qu'habitué à ne pas manifester ses émotions, car rien n'est plus contraire aux règles du haut dandysme que de se reconnaître, par la surprise ou l'admiration, inférieur à quelque chose, le jeune seigneur ne put retenir un *oh !* prolongé, et modulé de la façon la plus britannique.

Voici ce qui avait extirpé une exclamation au plus parfait gentleman des trois royaumes unis,

Sur la fine poudre grise qui sablait le sol se dessinait très nettement, avec l'empreinte de l'orteil, des quatre doigts et du calcanéum, la forme d'un pied humain ; le pied du dernier prêtre ou du dernier ami qui s'était retiré, quinze cents ans avant Jésus-Christ, après avoir rendu au mort les honneurs suprêmes. La poussière, aussi éternelle en Égypte que le granit, avait moulé ce pas et le gardait depuis plus de trente siècles, comme les boues diluviennes durcies conservent la trace des pieds d'animaux qui la pétrirent.

« Voyez, dit Evandale à Rumphius, cette empreinte humaine dont la pointe se dirige vers la sortie de l'hypogée. Dans quelle syringe de la chaîne libyque repose pétrifié de bitume le corps qui l'a produite ?

— Qui sait ? répondit le savant : en tout cas, cette trace légère, qu'un souffle eût balayée, a duré plus longtemps que des civilisations, que des empires, que les religions mêmes et que des monuments que l'on croyait éternels : la poussière d'Alexandre lute<sup>1</sup> peut-être la bonde d'un tonneau de bière, selon la réflexion d'Hamlet, et le pas de cet Égyptien inconnu subsiste au seuil d'un tombeau ! »

Poussés par la curiosité qui ne leur permettait pas de longues réflexions, le lord et le docteur pénétrèrent dans la salle, prenant garde toutefois d'effacer la miraculeuse empreinte. En y entrant, l'impassible Evandale éprouva une impression singulière.

Il lui sembla, d'après l'expression de Shakspeare, que « la roue du temps était sortie de son ornière » : la notion de la vie moderne s'effaça chez lui. Il oublia et la Grande-Bretagne, et son nom inscrit sur le livre d'or de la noblesse, et ses châteaux du Lincolnshire, et ses hôtels du West-End, et Hyde-Park, et Piccadilly, et les drawing-rooms<sup>2</sup> de la reine, et le club des Yachts, et tout ce qui constituait son existence anglaise. Une main invisible avait retourné le sablier de l'éternité, et les siècles, tombés grain à grain comme des heures dans la solitude et la nuit, recommençaient leur chute. L'histoire était comme non avenue : Moïse vivait, Pharaon régnait, et lui, lord Evandale, se sentait embarrassé de ne pas avoir la coiffe à barbes cannelées, le gorgerin d'émaux, et le pagne étroit bridant sur les hanches, seul costume convenable pour se présenter à une momie royale. Une sorte d'horreur religieuse l'envahissait, quoique le lieu n'eût rien de sinistre, en violant ce palais de la Mort défendu avec tant

1. Bouche (du verbe boucher ; *luter*, enduire de lut).

2. Salons.



de soin contre les profanateurs. La tentative lui paraissait impie et sacrilège, et il se dit : « Si le Pharaon allait se relever sur sa couche et me frapper de son sceptre ! » Un instant, il eut l'idée de laisser retomber le linceul, soulevé à demi, sur le cadavre de cette antique civilisation morte ; mais le docteur, dominé par son enthousiasme scientifique, ne faisait pas ces réflexions, et il s'écriait d'une voix éclatante :

« Milord, milord, le sarcophage est intact ! »

Cette phrase rappela lord Evandale au sentiment de la réalité. Par une électrique projection de pensée, il franchit les trois mille cinq cents ans que sa rêverie avait remontés, et il répondit :

« En vérité, cher docteur, intact ? »

— Bonheur inouï ! chance merveilleuse ! trouvaille inappréciable ! » continua le docteur dans l'expansion de sa joie d'érudit.

Argyropoulos, voyant l'enthousiasme du docteur, eut un remords, le seul qu'il pût éprouver du reste, le remords de n'avoir demandé que vingt-cinq mille francs. « J'ai été naïf, se dit-il à lui-même ; cela ne m'arrivera plus ; ce milord m'a volé. » Et il se promit bien de se corriger à l'avenir.

Pour faire jouir les étrangers de la beauté du coup d'œil, les fellahs avaient allumé toutes leurs torches. Le spectacle était, en effet, étrange et magnifique ! Les galeries et les salles qui conduisent à la salle du sarcophage ont des plafonds plats et ne dépassent pas une hauteur de huit ou dix pieds ; mais le sanctuaire où aboutissent ces dédales a de tout autres proportions. Lord Evandale et Rumphius restèrent stupéfiés d'admiration, quoiqu'ils fussent déjà familiarisés avec les splendeurs funèbres de l'art égyptien.

Illuminée ainsi, la salle dorée flamboya, et, pour la première fois peut-être, les couleurs de ses peintures éclatèrent dans tout leur jour. Des rouges, des bleus, des verts, des blancs, d'un éclat neuf, d'une fraîcheur virginale, d'une pureté inouïe, se détachaient de l'espèce de vernis d'or qui servait de fond aux figures et aux hiéroglyphes, et saisissaient les yeux avant qu'on eût pu discerner les sujets que composait leur assemblage.

Au premier abord, on eût dit une immense tapisserie de l'étoffe la plus riche ; la voûte, haute de trente pieds, présentait une sorte de velarium<sup>1</sup> d'azur, bordé de longues palmettes<sup>2</sup> jaunes.

1. Toile dont on couvrait les théâtres et les amphithéâtres romains.

2. Ornements en forme de palme.

Sur les parois des murs, le globe symbolique ouvrait son envergure démesurée, et les cartouches royaux inscrivait leur contour. Plus loin, Isis et Nephthys secouaient leurs bras frangés de plumes comme des ailerons. Les uræus<sup>1</sup> gonflaient leurs gorges bleues, les scarabées essayaient de déployer leurs élytres, les dieux à têtes d'animaux dressaient leurs oreilles de chacal, aiguisaient leur bec d'épervier, ridaient leur museau de cynocéphale, rentraient dans leurs épaules leur cou de vautour ou de serpent comme s'ils eussent été doués de vie. Des baris mystiques passaient sur leurs traîneaux, tirées par des figures aux poses compassées, au geste anguleux, ou flottaient sur des eaux ondulées symétriquement, conduites par des rameurs, demi-nus. Des pleureuses, agenouillées et la main placée en signe de deuil sur leur chevelure bleue, se retournaient vers les catafalques, tandis que des prêtres à tête rase, une peau de léopard sur l'épaule, brûlaient les parfums sous le nez des morts divinisés, au bout d'une spatule terminée par une main soutenant une petite coupe. D'autres personnages offraient aux génies funéraires des lotus en fleur ou en bouton, des plantes bulbeuses, des volatiles, des quartiers d'antilope et des buires<sup>2</sup> de liqueurs. Des Justices acéphales amenaient des âmes devant des Osiris aux bras pris dans un contour inflexible, comme dans une camisole de force, qu'assistaient les quarante-deux juges de l'Amenti accroupis sur deux files et portant sur leurs têtes, empruntées à tous les règnes de la zoologie, une plume d'autruche en équilibre.

Toutes ces figurations, cernées d'un trait creusé dans le calcaire et bariolées des couleurs les plus vives, avaient cette vie immobile, ce mouvement figé, cette intensité mystérieuse de l'art égyptien, contrarié par la règle sacerdotale, et qui ressemble à un homme bâillonné tâchant de faire comprendre son secret.

Au milieu de la salle, se dressait massif et grandiose le sarcophage creusé dans un énorme bloc de basalte noir que fermait un couvercle de même matière, taillé en dos d'âne. Les quatre faces du monolithe funèbre étaient couvertes de personnages et d'hiéroglyphes aussi précieusement gravés que l'intaille d'une bague en pierre fine, quoique les Égyptiens ne connussent pas le fer et que le basalte ait un grain réfractaire à émousser les aciers les plus durs. L'imagination se perd à rêver le procédé par lequel ce peuple merveilleux

1. Les najas, ces terribles serpents qui étaient le symbole de la divinité et de la royauté ainsi que des deux divisions du ciel, Orient et Occident.

2. Vases en forme de cruche, munis d'une anse et d'un bec.

écrivait sur le porphyre et le granit, comme avec une pointe sur des tablettes de cire.

Aux angles du sarcophage étaient posés quatre vases d'albâtre oriental du galbe le plus élégant et le plus pur, dont les couvercles sculptés représentaient la tête d'homme d'Amset<sup>1</sup>, la tête de cynocéphale d'Hapi<sup>1</sup>, la tête de chacal de Soumaoutf<sup>1</sup>, la tête d'épervier de Kepsbnif<sup>1</sup> : c'étaient les vases contenant les viscères de la momie enfermée dans le sarcophage. A la tête du tombeau, une effigie d'Osiris, la barbe nattée, semblait veiller sur le sommeil du mort. Deux statues de femme coloriées se dressaient à droite et à gauche de la tombe, soutenant d'une main sur leur tête une boîte carrée, et de l'autre, appuyé à leur flanc, un vase à libations. L'une était vêtue d'un simple jupon blanc collant sur les hanches et suspendu par des bretelles croisées ; l'autre, plus richement habillée, s'emboîtait dans une espèce de fourreau étroit papelonné d'écaillés successivement rouges et vertes.

A côté de la première, l'on voyait trois jarres primitivement remplies d'eau du Nil, qui en s'évaporant n'avait laissé que son limon, et un plat contenant une pâte alimentaire desséchée.

A côté de la seconde, deux petits navires, pareils à ces modèles de vaisseaux qu'on fabrique dans les ports de mer, rappelaient avec exactitude : celui-ci, les moindres détails des barques destinées à transporter les corps de Diospolis aux Memnonia ; celui-là, la nef symbolique qui fait passer l'âme aux régions de l'Occident. Rien n'était oublié, ni les mâts, ni le gouvernail, composé d'un long aviron, ni le pilote, ni les rameurs, ni la momie entourée de pleureuses et couchée sous le naos, sur un lit à pattes de lion, ni les figures allégoriques des divinités funèbres accomplissant leurs fonctions sacrées. Barques et personnages étaient peints de couleurs vives, et sur les deux joues de la proue, relevée en bec comme la poupe, s'ouvrait le grand œil osirien allongé d'antimoine ; un bucrane<sup>2</sup> et des ossements de bœuf semés çà et là témoignaient qu'une victime avait été immolée pour assumer les mauvaises chances qui eussent pu troubler le repos du mort. Des coffrets peints et chamarrés d'hiéroglyphes étaient placés sur le tombeau ; des tables de roseau soutenaient encore les offrandes funèbres ; rien n'avait été touché dans ce palais

---

1. A ces quatre fils d'Osiris, considérés comme génies funéraires, était spécialement confiée la garde des entrailles embaumées.

2. Tête de bœuf décharnée.

de la Mort, depuis le jour où la momie, avec son cartonnage et ses deux cercueils, s'était allongée sur sa couche de basalte. Le ver du sépulcre, qui sait si bien se frayer passage à travers les bières les mieux fermées, avait lui-même rebroussé chemin, repoussé par les âcres parfums du bitume et des aromates.

« Faut-il ouvrir le sarcophage ? dit Argyropoulos après avoir laissé à lord Evandale et à Rumphius le temps d'admirer les splendeurs de la salle dorée.

— Certainement, répondit le jeune lord ; mais prenez garde d'écorner les bords du couvercle en introduisant vos leviers dans la jointure, car je veux enlever ce tombeau et en faire présent au British Museum. »

Toute la troupe réunit ses efforts pour déplacer le monolithe ; des coins de bois furent enfoncés avec précaution, et, au bout de quelques minutes de travail, l'énorme pierre se déplaça et glissa sur les tasseaux préparés pour la recevoir. Le sarcophage ouvert laissa voir le premier cercueil hermétiquement fermé. C'était un coffre orné de peintures et de dorures, représentant une espèce de naos, avec des dessins symétriques, des losanges, des quadrilles, des palmettes et des lignes d'hiéroglyphes. On fit sauter le couvercle, et Rumphius, qui se penchait sur le sarcophage, poussa un cri de surprise lorsqu'il découvrit le contenu du cercueil : « Une femme ! une femme ! » s'écria-t-il, ayant reconnu le sexe de la momie à l'absence de barbe osirienne et à la forme du cartonnage.

Le Grec aussi parut étonné ; sa vieille expérience de fouilleur le mettait à même de comprendre tout ce qu'une pareille trouvaille avait d'insolite. La vallée de Biban-el-Molouk est le Saint-Denis de l'ancienne Thèbes, et ne contient que des tombes de rois. La nécropole des reines est située plus loin, dans une autre gorge de la montagne. Les tombeaux des reines sont fort simples, et composés ordinairement de deux ou trois couloirs et d'une ou deux chambres. Les femmes, en Orient, ont toujours été regardées comme inférieures à l'homme, même dans la mort. La plupart de ces tombes, violées à des époques très anciennes, ont servi de réceptacle à des momies difformes grossièrement embaumées, où se voient encore des traces de lèpre et d'éléphantiasis. Par quelle singularité, par quel miracle, par quelle substitution ce cercueil féminin occupait-il ce sarcophage royal, au milieu de ce palais cryptique, digne du plus illustre et du plus puissant des Pharaons !

« Ceci dérange, dit le docteur à lord Evandale, toutes mes

notions et toutes mes théories, et renverse les systèmes les mieux assis sur les rites funèbres égyptiens, si exactement suivis pourtant pendant des milliers d'années ! Nous touchons sans doute à quelque point obscur, à quelque mystère perdu de l'histoire. Une femme est montée sur le trône des Pharaons et a gouverné l'Égypte. Elle s'appelait Tahoser, s'il faut en croire des cartouches gravés sur des martelages d'inscriptions plus anciennes ; elle a usurpé la tombe comme le trône, ou peut-être quelque ambitieuse, dont l'histoire n'a pas gardé souvenir, a renouvelé sa tentative.

— Personne mieux que vous n'est en état de résoudre ce problème difficile, fit lord Evandale ; nous allons emporter cette caisse pleine de secrets dans notre cange, où vous dépouillerez à votre aise ce document historique, et devinerez sans doute l'énigme que proposent ces éperviers, ces scarabées, ces figures à genoux, ces lignes en dents de scie, ces uræus ailés, ces mains en spatule que vous lisez aussi couramment que le grand Champollion. »

Les fellahs, dirigés par Argyropoulos, enlevèrent l'énorme coffre sur leurs épaules, et la momie, refaisant en sens inverse la promenade funèbre qu'elle avait accomplie du temps de Moïse, dans une bari peinte et dorée, précédée d'un long cortège, embarquée sur le sandal qui avait amené les voyageurs, arriva bientôt à la cange amarrée sur le Nil, et fut placée dans la cabine assez semblable, tant les formes changent peu en Égypte, au naos<sup>1</sup> de la barque funéraire.

Argyropoulos, ayant rangé autour de la caisse tous les objets trouvés près d'elle, se tint debout respectueusement à la porte de la cabine, et parut attendre. Lord Evandale comprit et lui fit compter les vingt-cinq mille francs par son valet de chambre.

Le cercueil ouvert posait sur des tasseaux, au milieu de la cabine, brillant d'un éclat aussi vif que si les couleurs de ses ornements eussent été appliquées d'hier, et encadrait la momie, moulée dans son cartonnage, d'un fini et d'une richesse d'exécution remarquables.

Jamais l'antique Égypte n'avait emmailloté avec plus de soin un de ses enfants pour le sommeil éternel. Quoique aucune forme ne fût indiquée dans cet Hermès<sup>2</sup> funèbre, terminé en gaine, d'où se détachaient seules les épaules et

1. Dans l'antiquité grecque, le naos était la partie la plus importante d'un temple, celle qui était, à proprement parler, le véritable temple, l'habitation de la divinité, et qui en contenait la statue. Dans le naos de la barque funéraire se trouvait l'image de la divinité.

2. Hermès, dieu grec assimilé à Mercure, dont les bustes surmontaient les bornes et les piliers qui étaient comme les gaines cachant son corps.

la tête, on devinait vaguement un corps jeune et gracieux sous cette enveloppe épaissie. Le masque doré, avec ses longs yeux cernés de noir et avivés d'émail, son nez aux ailes délicatement coupées, ses pommettes arrondies, ses lèvres épanouies et souriant de cet indescriptible sourire du sphinx, son menton, d'une courbe un peu courte, mais d'une finesse extrême de contour, offraient le plus pur type de l'idéal égyptien, et accusaient, par mille petits détails caractéristiques, que l'art n'invente pas la physionomie individuelle d'un portrait. Une multitude de fines nattes, tressées en cordelettes et séparées par des bandeaux, retombaient, de chaque côté du masque, en masses opulentes. Une tige de lotus, partant de la nuque, s'arrondissait au-dessus de la tête et venait ouvrir son calice d'azur sur l'or mat du front, et complétait, avec le cône funéraire, cette coiffure aussi riche qu'élégante.

Un large gorgerin, composé de fins émaux cloisonnés de traits d'or, cerclait la base du col et descendait en plusieurs rangs, laissant voir, comme deux coupes d'or, le contour ferme et pur de deux seins vierges.

Sur la poitrine, l'oiseau sacré à la tête de bélier, portant entre ses cornes vertes le cercle rouge du soleil occidental et soutenu par deux serpents coiffés du pschent qui gonflaient leurs poches, dessinait sa configuration monstrueuse pleine de sens symboliques. Plus bas, dans les espaces laissés libres par les zones transversales et rayées de vives couleurs représentant les bandelettes, l'épervier de Phré<sup>1</sup> couronné du globe, l'envergure éployée, le corps imbriqué de plumes symétriques, et la queue épanouie en éventail, tenait entre chacune de ses serres le Tau<sup>2</sup> mystérieux, emblème d'immortalité. Des dieux funéraires, à face verte, à museau de singe et de chacal, présentaient, d'un geste hiératiquement roide, le fouet, le pedum, le sceptre ; l'œil osirien dilatait sa prunelle rouge cernée d'antimoine ; les vipères célestes épaississaient leur gorge autour des disques sacrés ; des figures symboliques allongeaient leurs bras empennés de plumes semblables à des lames de jalousies, et les deux déesses du commencement et de la fin, la chevelure poudrée de poudre bleue, le buste nu jusqu'au-dessous du sein, le reste du corps bridé dans un étroit jupon, s'agenouillaient, à la mode égyptienne, sur des coussins verts et rouges, ornés de gros glands.

Une bandelette longitudinale d'hiéroglyphes partant de la

1. Le dieu symbole du soleil.

2. Figure héraldique en forme de T.

ceinture et se prolongeant jusqu'aux pieds contenait sans doute quelques formules du rituel funèbre, ou plutôt les noms et qualités de la défunte, problème que Rumphius se promit de résoudre plus tard.

Toutes ces peintures, par le style du dessin, la hardiesse du trait, l'éclat de la couleur, dénotaient de la façon la plus évidente, pour un œil exercé, la plus belle période de l'art égyptien.

Lorsque le lord et le savant eurent assez contemplé cette première enveloppe, ils tirèrent le cartonnage de sa boîte et le dressèrent contre une paroi de la cabine.

C'était un spectacle étrange que ce maillot funèbre à masque doré, se tenant debout comme un spectre matériel, et reprenant une fausse attitude de vie, après avoir gardé si longtemps la pose horizontale de la mort sur un lit de basalte, au cœur d'une montagne éventrée par une curiosité impie. L'âme de la défunte, qui comptait sur l'éternel repos, et qui avait pris tant de soins pour préserver sa dépouille de toute violation, dut s'en émouvoir, au delà des mondes, dans le cercle de ses voyages et de ses métamorphoses.

Rumphius, armé d'un ciseau et d'un marteau pour séparer en deux le cartonnage de la momie, avait l'air d'un de ces génies funèbres, coiffés d'un masque bestial, qu'on voit dans les peintures des hypogées s'empressez autour des morts pour accomplir quelque rite effrayant et mystérieux ; lord Evandale, attentif et calme, ressemblait, avec son pur profil, au divin Osiris attendant l'âme pour la juger, et, si l'on veut pousser la comparaison plus loin, son stick rappelait le sceptre que tient le dieu.

L'opération terminée, ce qui prit assez de temps, car le docteur ne voulait pas écailler les dorures, la boîte reposée à terre se sépara en deux comme un moule qu'on ouvre, et la momie apparut dans tout l'éclat de sa toilette funèbre, parée coquettement, comme si elle eût voulu séduire les génies de l'empire souterrain.

A l'ouverture du cartonnage, une vague et délicieuse odeur d'aromates, de liqueur de cèdre, de poudre de santal, de myrrhe et de cinnamome, se répandit par la cabine de la cange : car le corps n'avait pas été englué et durci dans ce bitume noir qui pétrifie les cadavres vulgaires, et tout l'art des embaumeurs, anciens habitants des Memnonia, semblait s'être épuisé à conserver cette dépouille précieuse.

Un lacis d'étroites bandelettes en fine toile de lin, sous lequel s'ébauchaient vaguement les traits de la figure, enveloppait la tête ; les baumes dont ils étaient imprégnés avaient

coloré ces tissus d'une belle teinte fauve. A partir de la poitrine, un filet de minces tuyaux de verre bleu, semblables à ces cannetilles de jais qui servent à broder les basquines espagnoles, croisait ses mailles réunies à leurs points d'intersection par de petits grains dorés, et, s'allongeant jusqu'aux jambes, formait à la morte un suaire de perles digne d'une reine ; les statuettes des quatre dieux de l'Amenti, en or repoussé, brillaient rangées symétriquement au bord supérieur du filet, terminé en bas par une frange d'ornements du goût le plus pur. Entre les figures des dieux funèbres s'allongeait une plaque d'or au-dessus de laquelle un scarabée de lapis-lazuli étendait ses longues ailes dorées.

Sous la tête de la momie était placé un riche miroir de métal poli, comme si l'on eût voulu fournir à l'âme de la morte le moyen de contempler le spectre de sa beauté pendant la longue nuit du sépulcre. À côté du miroir, un coffret en terre émaillée, d'un travail précieux, renfermait un collier composé d'anneaux d'ivoire, alternant avec des perles d'or, de lapis-lazuli et de cornaline. Au long du corps, on avait mis l'étroite cuvette carrée en bois de santal, où de son vivant la morte accomplissait ses ablutions parfumées. Trois vases en albâtre rubané, fixés au fond du cercueil, ainsi que la momie, par une couche de natrum<sup>1</sup>, contenaient les deux premiers des baumes d'une odeur encore appréciable, et le troisième de la poudre d'antimoine et une petite spatule pour colorer le bord des paupières et en prolonger l'angle externe, suivant l'antique usage égyptien, pratiqué de nos jours par les femmes orientales.

« Quelle touchante coutume, dit le docteur Rumphius, enthousiasmé à la vue de ces trésors, d'ensevelir avec une jeune femme tout son coquet arsenal de toilette ! car c'est une jeune femme, à coup sûr, qu'enveloppent ces bandes de toile jaunies par le temps et les essences : à côté des Égyptiens, nous sommes vraiment des barbares ; emportés par une vie brutale, nous n'avons plus le sens délicat de la mort. Que de tendresse, que de regrets, que d'amour révèlent ces soins minutieux, ces précautions infinies, ces soins inutiles que personne ne devait jamais voir, ces caresses à une dépouille insensible, cette lutte pour arracher à la destruction une forme adorée, et la rendre intacte à l'âme au jour de la réunion suprême !

— Peut-être, répondit lord Evandale tout pensif, notre civilisation, que nous croyons culminante, n'est-elle qu'une

1. Carbonate hydraté naturel de soude.



décadence profonde, n'ayant plus même le souvenir historique des gigantesques sociétés disparues. Nous sommes stupidement fiers de quelques ingénieux mécanismes récemment inventés, et nous ne pensons pas aux colossales splendeurs, aux énormités irréalisables pour tout autre peuple, de l'antique terre des Pharaons. Nous avons la vapeur ; mais la vapeur est moins forte que la pensée qui élevait les pyramides, creusait les hypogées, taillait les montagnes en sphinx, en obélisques, couvrait des salles d'un seul bloc que tout nos engins ne sauraient remuer, ciselait des chapelles monolithes et savait défendre contre le néant la fragile dépouille humaine, tant elle avait le sens de l'éternité !

— Oh ! les Égyptiens, dit Rumphius en souriant, étaient de prodigieux architectes, d'étonnants artistes, de profonds savants ; les prêtres de Memphis et de Thèbes auraient rendu des points même à nos érudits d'Allemagne et, pour la symbolique<sup>1</sup>, ils étaient de la force de plusieurs Creuzer<sup>2</sup> ; mais nous finirons par déchiffrer leurs grimoires et leur arracher leur secret. Le grand Champollion a donné leur alphabet ; nous autres, nous lisons couramment leurs livres de granit. En attendant, déshabillons cette jeune beauté, plus de trois fois millénaire, avec toute la délicatesse possible.

— Pauvre lady ! murmura le jeune lord ; des yeux profanes vont parcourir ces charmes mystérieux que l'amour même n'a peut-être pas connus. Oh ! oui, sous un vain prétexte de science, nous sommes aussi sauvages que les Perses de Cambyse ; et, si je ne craignais de pousser au désespoir cet honnête docteur, je te renfermerais, sans avoir soulevé ton dernier voile, dans la triple boîte de tes cercueils ! »

Rumphius souleva hors du cartonnage la momie, qui ne pesait pas plus que le corps d'un enfant, et il commença à la démailloter avec l'adresse et la légèreté d'une mère voulant mettre à l'air les membres de son nourrisson ; il défit d'abord l'enveloppe de toile cousue, imprégnée de vin de palmier, et les larges bandes qui, d'espace en espace, cerclaient le corps ; puis il atteignit l'extrémité d'une bandelette mince enroulant ses spirales infinies autour des membres de la jeune Égyptienne ; il pelotonnait sur elle-même la bandelette, comme eût pu le faire un des plus habiles tarseuses de la ville funèbre, la suivant dans tous ses méandres et ses convolutions. A mesure que son travail avançait, la momie, dégagée de ses épaisseurs, comme la statue qu'un praticien

1. Science qui explique les symboles.

2. Frédéric Creuzer (1771-1858), illustre savant allemand, auteur de *la Symbolique ou les Religions de l'antiquité*.

dégrossit dans un bloc de marbre, apparaissait plus svelte et plus pure. Cette bandelette déroulée, une autre se présenta, plus étroite et destinée à serrer les formes de plus près. Elle était d'une toile si fine, d'une trame si égale, qu'elle eût pu soutenir la comparaison avec la batiste et la mousseline de nos jours. Elle suivait exactement les contours, emprisonnant les doigts des mains et des pieds, moulant comme un masque les traits de la figure déjà presque visible à travers son mince tissu. Les baumes dans lesquels on l'avait baignée l'avaient comme empesée, et, en se détachant sous la traction des doigts du docteur, elle faisait un petit bruit sec comme celui du papier qu'on froisse ou qu'on déchire.

Un seul tour restait encore à enlever, et, quelque familiarisé qu'il fût avec des opérations pareilles, le docteur Rumphius suspendit un moment sa besogne, soit par une espèce de respect pour les pudeurs de la mort, soit par ce sentiment qui empêche l'homme de décacheter la lettre, d'ouvrir la porte, de soulever le voile qui cache le secret qu'il brûle d'apprendre ; il mit ce temps d'arrêt sur le compte de la fatigue, et, en effet, la sueur lui ruisselait du front sans qu'il songeât à l'essuyer de son fameux mouchoir à carreaux bleus : mais la fatigue n'y était pour rien.

Cependant la morte transparaissait sous la trame fine comme sous une gaze, et à travers les réseaux brillaient vaguement quelques dorures.

Le dernier obstacle enlevé, la jeune femme se dessina dans la chaste nudité de ses belles formes, gardant, malgré tant de siècles écoulés, toute la rondeur de ses contours, toute la grâce souple de ses lignes pures. Sa pose, peu fréquente chez les momies, était celle de la Vénus de Médicis, comme si les embaumeurs eussent voulu ôter à ce corps charmant la triste attitude de la mort, et adoucir pour lui l'inflexible rigidité du cadavre. L'une de ses mains voilait à demi sa gorge virginale, l'autre cachait des beautés mystérieuses, comme si la pudeur de la morte n'eût pas été rassurée suffisamment par les ombres protectrices du sépulcre.

Un cri d'admiration jaillit en même temps des lèvres de Rumphius et d'Evandale à la vue de cette merveille.

Jamais statue grecque ou romaine n'offrit un galbe plus élégant ; les caractères particuliers de l'idéal égyptien donnaient même à ce beau corps si miraculeusement conservé une sveltesse et une légèreté que n'ont pas les marbres antiques. L'exiguïté des mains fuselées, la distinction des pieds étroits, aux doigts terminés par des ongles brillants comme l'agate, la finesse de la taille, la coupe du sein, petit

et retroussé comme la pointe d'un tatbebs<sup>1</sup> sous la feuille d'or qui l'enveloppait, le contour peu sorti de la hanche, la rondeur de la cuisse, la jambe un peu longue aux malléoles délicatement modelées, rappelaient la grâce élancée des musiciennes et des danseuses représentées sur les fresques figurant des repas funèbres, dans les hypogées de Thèbes. C'était cette forme d'une gracilité encore infantine et possédant déjà toutes les perfections de la femme, que l'art égyptien exprime avec une suavité si tendre, soit qu'il peigne les murs des syringes d'un pinceau rapide, soit qu'il fouille patiemment le basalte rebelle.

Ordinairement, les momies pénétrées de bitume et de natrum ressemblent à de noirs simulacres taillés dans l'ébène ; la dissolution ne peut les attaquer, mais les apparences de la vie leur manquent. Les cadavres ne sont pas retournés à la poussière d'où ils étaient sortis, mais ils se sont pétrifiés sous une forme hideuse qu'on ne saurait regarder sans dégoût ou sans effroi. Ici le corps, préparé soigneusement par des procédés plus sûrs, plus longs et plus coûteux, avait conservé l'élasticité de la chair, le grain de l'épiderme et presque la coloration naturelle ; la peau, d'un brun clair, avait la nuance blonde d'un bronze florentin neuf ; et ce ton ambré et chaud qu'on admire dans les peintures de Giorgione<sup>2</sup> ou du Titien<sup>3</sup>, enfumées de vernis, ne devait pas différer beaucoup du teint de la jeune Égyptienne en son vivant.

La tête semblait endormie plutôt que morte ; les paupières, encore frangées de leurs longs cils, faisaient briller entre leurs lignes d'antimoine des yeux d'émail lustrés des humides lueurs de la vie ; on eût dit qu'elles allaient secouer comme un rêve léger leur sommeil de trente siècles. Le nez, mince et fin, conservait ses pures arêtes ; aucune dépression ne déformait les joues, arrondies comme le flanc d'un vase ; la bouche, colorée d'une faible rougeur, avait gardé ses plis imperceptibles, et sur les lèvres, voluptueusement modelées, voltigeait un mélancolique et mystérieux sourire plein de douceur, de tristesse et de charme : ce sourire tendre et résigné qui plisse d'une si délicieuse moue les bouches des têtes adorables surmontant les vases canopes<sup>4</sup> au musée du Louvre.

Autour du front uni et bas, comme l'exigent les lois de la beauté antique, se massaient des cheveux d'un noir de jais, divisés et nattés en une multitude de fines cordelettes qui

1. Chaussure recourbée.

2. Un des plus grands peintres de l'école vénitienne (1478-1511).

3. Le premier des coloristes et le chef de l'école vénitienne (1477-1576).

4. Vases de l'ancienne Égypte, portant pour couvercle une tête emblématique.

retombaient sur chaque épaule. Vingt épingles d'or, piquées parmi ces tresses comme des fleurs dans une coiffure de bal, étoilaient de points brillants cette épaisse et sombre chevelure, qu'on eût pu croire factice tant elle était abondante. Deux grandes boucles d'oreilles, arrondies en disques comme de petits boucliers, faisaient frissonner leur lumière jaune à côté de ses joues brunes. Un collier magnifique, composé de trois rangs de divinités et d'amulettes en or et en pierres fines, entourait le col de la coquette momie, et plus bas, sur sa poitrine, descendaient deux autres colliers, dont les perles et les rosettes en or, lapis-lazuli et cornaline, formaient des alternances symétriques du goût le plus exquis.

Une ceinture à peu près du même dessin enserrait sa taille svelte d'un cercle d'or et de pierres de couleur.

Un bracelet à double rang en perles d'or et de cornaline entourait son poignet gauche, et à l'index de la main, du même côté, scintillait un tout petit scarabée en émaux cloisonnés d'or, formant chaton de bague, et maintenu par un fil d'or précieusement natté.

Quelle sensation étrange ! Se trouver en face d'un être humain qui vivait aux époques où l'Histoire bégayait à peine, recueillant les contes de la tradition, en face d'une beauté contemporaine de Moïse et conservant encore les formes exquises de la jeunesse ; toucher cette petite main douce et imprégnée de parfums qu'avait peut-être baisée un Pharaon ; effleurer ces cheveux plus durables que des empires, plus solides que des monuments de granit !

À l'aspect de la belle morte, le jeune lord éprouva ce désir rétrospectif qu'inspire souvent la vue d'un marbre ou d'un tableau représentant une femme du temps passé, célèbre par ses charmes ; il lui sembla qu'il aurait aimé, s'il eût vécu trois mille cinq cents ans plus tôt, cette beauté que le néant n'avait pas voulu détruire, et sa pensée sympathique arriva peut-être à l'âme inquiète qui errait autour de sa dépouille profanée.

Beaucoup moins poétique que le jeune lord, le docte Rumphius procédait à l'inventaire des bijoux, sans toutefois les détacher, car Evandale avait désiré qu'on n'enlevât pas à la momie cette frêle et dernière consolation ; ôter ses bijoux à une femme même morte, c'est la tuer une seconde fois ! quand tout à coup un rouleau de papyrus caché entre le flanc et le bras de la momie frappa les yeux du docteur.

« Ah ! dit-il, c'est sans doute l'exemplaire du rituel funéraire qu'on plaçait dans le dernier cercueil, écrit avec plus ou moins de soin selon la richesse et l'importance du personnage. »

Et il se mit à dérouler la bande fragile avec des précautions infinies. Dès que les premières lignes apparurent, Rumphius sembla surpris ; il ne reconnaissait pas les figures et les signes ordinaires du rituel : il chercha vainement, à la place consacrée, les vignettes représentant les funérailles et le convoi funèbre qui servent de frontispice à ce papyrus ; il ne trouva pas non plus la litanie des cent noms d'Osiris, ni le passeport de l'âme, ni la supplique aux dieux de l'Amenti. Des dessins d'une nature particulière annonçaient des scènes toutes différentes, se rattachant à la vie humaine, et non au voyage de l'ombre dans l'extra-monde. Des chapitres ou des ali-néas semblaient indiqués par des caractères tracés en rouge, pour trancher sur le reste du texte écrit en noir, et fixer l'attention du lecteur aux endroits intéressants. Une inscription placée en tête paraissait contenir le titre de l'ouvrage et le nom du grammate qui l'avait écrit ou copié ; du moins, c'est ce que crut démêler à première vue la sagace intuition du docteur.

« Décidément, milord, nous avons volé le sieur Argyropoulos, dit Rumphius à Evandale, en lui faisant remarquer toutes les différences du papyrus et des rituels ordinaires. C'est la première fois que l'on trouve un manuscrit égyptien contenant autre chose que des formules hiératiques ! Oh ! je le déchiffrerai, dussé-je y perdre les yeux ! dût ma barbe non coupée faire trois fois le tour de mon bureau ! Oui, je t'arracherai ton secret, mystérieuse Égypte ; oui, je saurai ton histoire, belle morte, car ce papyrus serré sur ton cœur par ton bras charmant doit la contenir ! et je me couvrirai de gloire, et j'égalerais Champollion, et je ferai mourir Lepsius de jalousie ! »

Le docteur et le lord retournèrent en Europe ; la momie, recouverte de toutes ses bandelettes et replacée dans ses trois cercueils, habite, dans le parc de lord Evandale, au Lincolnshire, le sarcophage de basalte qu'il a fait venir à grands frais de Biban-el-Molouk et n'a pas donné au British Museum. Quelquefois le lord s'accoude sur le sarcophage, paraît rêver profondément et soupire...

Après trois ans d'études acharnées, Rumphius est parvenu à déchiffrer le papyrus mystérieux, sauf quelques endroits altérés ou présentant des signes inconnus, et c'est sa traduction latine, tournée par nous en français, que vous allez lire sous ce nom : *le Roman de la Momie*.

# LE ROMAN DE LA MOMIE

---

## I

Oph (c'est le nom égyptien de la ville que l'antiquité appelait Thèbes aux cent portes ou Diospolis Magna) semblait endormie sous l'action dévorante d'un soleil de plomb. Il était midi, une lumière blanche tombait du ciel pâle sur la terre pâmée de chaleur ; le sol brillanté de réverbérations luisait comme du métal fourbi, et l'ombre ne traçait plus au pied des édifices qu'un mince filet bleuâtre, pareil à la ligne d'encre dont un architecte dessine son plan sur le papyrus ; les maisons, aux murs légèrement inclinés en talus, flambaient comme des briques au four ; les portes étaient closes, et aux fenêtres fermées de stores en roseaux clissés, nulle tête n'apparaissait.

Au bout des rues désertes, et au-dessus des terrasses, se découpaient, dans l'air d'une incandescence pureté, la pointe des obélisques, le sommet des pylônes, l'entablement des palais et des temples, dont les chapiteaux, à face humaine ou à fleurs de lotus, émergeaient à demi, rompant les lignes horizontales des toits, et s'élevant comme des écueils parmi l'amas des édifices privés.

De loin en loin, par-dessus le mur d'un jardin, quelque palmier dardait son fût écaillé, terminé par un éventail de feuilles dont pas une ne bougeait, car nul souffle n'agitait l'atmosphère ; des acacias, des mimosas et des figuiers de Pharaon déversaient une cascade de feuillage, tachant d'une étroite ombre bleue la lumière étincelante du terrain ; ces touches vertes animaient et rafraîchissaient l'aridité solennelle du tableau, qui, sans elles, eût présenté l'aspect d'une ville morte.

Quelques rares esclaves de la race Nahasi, au teint noir, au masque simiesque, à l'allure bestiale, bravant seuls l'ardeur du jour, portaient chez leurs maîtres l'eau puisée au Nil dans des jarres suspendues à un bâton posé sur l'épaule ; quoiqu'ils n'eussent pour vêtement qu'un caleçon rayé bridant sur les hanches, leurs torses brillants et polis comme du basalte ruisselaient de sueur, et ils hâtaient le pas pour ne pas brûler la plante épaisse de leurs pieds aux dalles chaudes comme le pavé d'une étuve. Les matelots dormaient dans le naos de leurs canges amarrées au quai de briques du fleuve, sûrs que personne ne les éveillerait pour passer sur l'autre

rive, au quartier des Memnonia. Au plus haut du ciel tournoyaient des gypaètes dont le silence général permettait d'entendre le piaulement aigu, qui, à un autre moment du jour, se fût perdu dans la rumeur de la cité. Sur les corniches des monuments, deux ou trois ibis, une patte repliée sous le ventre, le bec enfoui dans le jabot, semblaient méditer profondément, et dessinaient leur silhouette grêle sur le bleu calciné et blanchissant qui leur servait de fond.

Cependant tout ne dormait pas dans Thèbes ; des murs d'un grand palais, dont l'entablement orné de palmettes traçait sa longue ligne droite sur le ciel enflammé, sortait comme un vague murmure de musique ; ces bouffées d'harmonie se répandaient de temps à autre à travers le tremblement diaphane de l'atmosphère, où l'œil eût pu suivre presque leurs ondulations sonores.

Étouffée par l'épaisseur des murailles, comme par une sourdine, la musique avait une douceur étrange : c'était un chant d'une volupté triste, d'une langueur exténuée, exprimant la fatigue du corps et le découragement de la passion ; on y pouvait deviner aussi l'ennui lumineux de l'éternel azur, l'indéfinissable accablement des pays chauds.

En longeant cette muraille, l'esclave, oubliant le fouet du maître, suspendait sa marche et s'arrêtait pour aspirer, l'oreille tendue, ce chant imprégné de toutes les nostalgies secrètes de l'âme, et qui le faisait songer à la patrie perdue, aux amours brisés et aux insurmontables obstacles du sort.

D'où venait-il, ce chant, ce soupir exhalé à petit bruit dans le silence de la ville ? Quelle âme inquiète veillait, lorsque tout dormait autour d'elle ?

La façade du palais, tournée vers une place assez vaste, avait cette rectitude de lignes et cette assiette monumentale, type de l'architecture égyptienne civile et religieuse. Cette habitation ne pouvait être que celle d'une famille princière ou sacerdotale ; on le devinait au choix des matériaux, au soin de la bâtisse, à la richesse des ornements.

Au centre de la façade s'élevait un grand pavillon flanqué de deux ailes, et surmonté d'un toit formant un triangle écimé. Une large moulure à la gorge profondément évidée, et d'un profil saillant, terminait la muraille, où l'on ne remarquait d'autre ouverture qu'une porte, non pas placée symétriquement au milieu, mais dans le coin du pavillon, sans doute pour laisser leur liberté de développement aux marches de l'escalier intérieur. Une corniche, du même style que l'entablement, couronnait cette porte unique.

Le pavillon saillait en avant d'une muraille à laquelle

s'appliquaient, comme des balcons, deux étages de galeries, espèces de portiques ouverts, faits de colonnes d'une fantaisie architecturale singulière ; les bases de ces colonnes représentaient d'énormes boutons de lotus, dont la capsule, se déchirant en lobes dentelés, laissait jaillir, comme un pistil gigantesque, la hampe renflée du bas, amenuisée du haut, étranglée sous le chapiteau par un collier de moulures, et se terminant en fleur épanouie.

Entre les larges baies des entre-colonnements, on apercevait de petites fenêtres à deux vantaux garnis de verres de couleur. Au-dessus régnait un toit en terrasse dallé d'énormes pierres.

Dans ces galeries extérieures, de grands vases d'argile, frottés en dedans d'amandes amères, bouchés de tampons de feuillage et posés sur des trépieds de bois, rafraîchissaient l'eau du Nil aux courants d'air. Des guéridons supportaient des pyramides de fruits, des gerbes de fleurs et des coupes à boire de différentes formes : car les Égyptiens aiment à manger en plein air, et prennent, pour ainsi dire, leurs repas sur la voie publique.

De chaque côté de cet avant-corps s'étendaient des bâtiments, n'ayant qu'un rez-de-chaussée, et formés d'un rang de colonnes engagées à mi-hauteur dans une muraille divisée en panneaux de manière à former autour de la maison un promenoir abrité contre le soleil et les regards. Toute cette architecture, égayée de peintures ornementales (car les chapiteaux, les fûts, les corniches, les panneaux étaient coloriés), produisait un effet heureux et splendide.

En franchissant la porte, on entraît dans une vaste cour entourée d'un portique quadrilatéral, soutenu par des piliers ayant pour chapiteaux quatre têtes de femmes aux oreilles de vache, aux longs yeux bridés, au nez légèrement camard, au sourire largement épanoui, coiffées d'un épais bourrelet rayé, qui supportaient un dé de grès dur.

Sous ce portique s'ouvraient les portes des appartements, où ne pénétrait qu'une lumière adoucie par l'ombre de la galerie.

Au milieu de la cour scintillait sous le soleil une pièce d'eau bordée d'une marge en granit de Syène<sup>1</sup>, et sur laquelle s'étalaient les larges feuilles taillées en cœur de lotus, dont les fleurs roses ou bleues se fermaient à demi, comme pâmées de chaleur, malgré l'eau où elles baignaient.

---

1. Ville qui fut longtemps une forteresse importante, aux confins de l'Éthiopie ; aujourd'hui Assouan.



Dans les plates-bandes encadrant le bassin étaient plantées des fleurs disposées en éventail sur de petits monticules de terre, et, par les étroits chemins tracés entre les touffes, se promenaient avec précaution deux cigognes familières, faisant de temps à autre claquer leur long bec et palpiter leurs ailes comme si elles voulaient s'envoler.

Aux angles de la cour, quatre grands persées<sup>1</sup> tordaient leurs troncs et découpaient leurs masses de feuillage d'un vert métallique.

Au fond, une espèce de pylône interrompait le portique, et sa large baie encadrant l'air bleu laissait apercevoir au bout d'un long berceau de treilles un kiosque d'été d'une construction aussi riche qu'élégante.

Dans les compartiments tracés à droite et à gauche de la tonnelle par des arbres nains taillés en cône, verdoyaient des grenadiers, des sycomores, des tamarisques<sup>2</sup>, des périplocas<sup>3</sup>, des mimosas, des acacias, dont les fleurs brillaient comme des étincelles colorées sur le fond intense du feuillage dépassant la muraille.

La musique faible et douce dont nous avons parlé sortait d'une des chambres ouvrant leur porte sous le portique intérieur.

Quoique le soleil donnât en plein dans la cour dont le sol brillait inondé d'une lumière crue, une ombre bleue et fraîche, transparente dans son intensité, baignait l'appartement où l'œil, aveuglé par les ardentes réverbérations, cherchait d'abord les formes et finissait par les démêler lorsqu'il s'était habitué à ce demi-jour.

Une teinte lilas tendre colorait les parois de la chambre, autour de laquelle régnait une corniche enluminée de tons éclatants et fleurie de palmettes d'or. Des divisions architecturales heureusement combinées traçaient sur ces espaces planes des panneaux qui encadraient des dessins, des ornements, des gerbes de fleurs, des figures d'oiseaux, des damiers de couleurs contrastées, et des scènes de la vie intime.

Au fond, près de la muraille, se dessinait un lit de forme bizarre, représentant un bœuf coiffé de plumes d'autruche, un disque entre les cornes, aplatissant son dos pour recevoir le dormeur ou la dormeuse sur son mince matelas rouge, arc-boutant contre le sol, en manière de pieds, ses jambes noires

1. Espèce de lotus, dont le fruit en forme de poire est représenté sur la tête d'un grand nombre de divinités égyptiennes.

2. Synonyme de tamaris ; genre de plantes dicotylédones dialypétales.

3. Genre d'asclépiadacées, renfermant des arbrisseaux souvent volubiles. On dit bien plutôt : périploque.

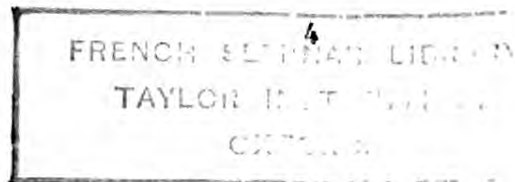
terminées par des sabots verts, et retroussant sa queue divisée en deux flocons. Ce quadrupède-lit, cet animal-meuble, eût paru étrange en tout autre pays que l'Égypte, où les lions et les chacals se laissent également arranger en lits par le caprice de l'ouvrier. Devant cette couche était placé un escabeau à quatre marches, pour y monter ; à la tête, un chevet d'albâtre oriental, destiné à soutenir le col sans déranger la coiffure, se creusait en demi-lune.

Au milieu, une table de bois précieux travaillé avec un soin charmant posait son disque sur un socle évidé. Différents objets l'encombraient : un pot de fleurs de lotus, un miroir de bronze poli à pied d'ivoire, une buire d'agate rubanée pleine de poudre d'antimoine, une spatule à parfums en bois de sycomore, formée par une jeune fille nue jusqu'aux reins, allongée dans une position de nage et semblant vouloir soutenir sa cassolette au-dessus de l'eau.

Près de la table, sur un fauteuil en bois doré réchampi de rouge, aux pieds bleus, aux bras figurés par des lions, recouvert d'un épais coussin à fond pourpre étoilé d'or et quadrillé de noir, dont le bout débordait en volute par-dessus le dossier, était assise une jeune femme ou plutôt une jeune fille d'une merveilleuse beauté, dans une gracieuse attitude de nonchalance et de mélancolie.

Ses traits, d'une délicatesse idéale, offraient le plus pur type égyptien, et souvent les sculpteurs avaient dû penser à elle en taillant les images d'Isis et d'Hathor<sup>1</sup>, au risque d'enfreindre les rigoureuses lois hiératiques ; des reflets d'or et de rose coloraient sa pâleur ardente où se dessinaient ses longs yeux noirs, agrandis par une ligne d'antimoine et alanguis d'une indicible tristesse. Ce grand œil sombre, aux sourcils marqués et aux paupières teintes, prenait une expression étrange dans ce visage mignon, presque enfantin. La bouche mi-ouverte, colorée comme une fleur de grenade, laissait briller entre ses lèvres, un peu épaisses, un éclair humide de nacre bleuâtre, et gardait ce sourire involontaire et presque douloureux qui donne un charme si sympathique aux figures égyptiennes ; le nez, légèrement déprimé à la racine, à l'endroit où les sourcils se confondaient dans une ombre veloutée, se relevait avec des lignes si pures, des arêtes si fines, et découpait ses narines d'un trait si net, que toute femme ou toute déesse s'en serait contentée, malgré son profil imperceptiblement africain ; le menton s'arrondissait par

1. Une des grandes déesses égyptiennes, la Vache nourricière qui a enfanté le monde. Les Grecs l'identifièrent avec Aphrodite.



une courbe d'une élégance extrême, et brillait poli comme l'ivoire ; les joues, un peu plus développées que chez les beautés des autres peuples, prêtaient à la physionomie une expression de douceur et de grâce d'un charme extrême.

Cette belle fille avait pour coiffure une sorte de casque formé par une pintade dont les ailes à demi déployées s'abattaient sur ses tempes, et dont la jolie tête effilée s'avancait jusqu'au milieu de son front, tandis que la queue, constellée de points blancs, se déployait sur sa nuque. Une habile combinaison d'émail imitait à s'y tromper le plumage ocellé de l'oiseau ; des pennes d'autruche, implantées dans le casque comme une aigrette, complétaient cette coiffure réservée aux jeunes vierges, de même que le vautour, symbole de la maternité, n'appartient qu'aux femmes.

Les cheveux de la jeune fille, d'un noir brillant, tressés en fines nattes, se massaient de chaque côté de ses joues rondes et lisses, dont ils accusaient le contour, et s'allongeaient jusqu'aux épaules ; dans leur ombre luisaient, comme des soleils dans un nuage, de grands disques d'or en façon de boucles d'oreilles ; de cette coiffure partaient deux longues bandes d'étoffe aux bouts frangés qui retombaient avec grâce derrière le dos. Un large pectoral composé de plusieurs rangs d'émaux, de perles d'or, de grains de cornaline, de poissons et de lézards en or estampé, couvrait la poitrine de la base du col à la naissance de la gorge, qui transparaisait rose et blanche à travers la trame aérienne de la calasiris<sup>1</sup>. La robe, quadrillée de larges carreaux, se nouait sous le sein au moyen d'une ceinture à bouts flottants, et se terminait par une large bordure à raies transversales garnie de franges. De triples bracelets en grains de lapis-lazuli, striés de distance en distance d'une rangée de perles d'or, cerclaient ses poignets minces, délicats comme ceux d'un enfant ; et ses beaux pieds étroits, aux doigts souples et longs, chaussés de tatbebs en cuir blanc gaufré de dessins d'or, reposaient sur un tabouret de cèdre incrusté d'émaux verts et rouges.

Près de Tahoser, c'est le nom de la jeune Égyptienne, se tenait agenouillée, une jambe repliée sous la cuisse et l'autre formant un angle obtus, dans cette attitude que les peintres aiment à reproduire aux murs des hypogées, une joueuse de harpe posée sur une espèce de socle bas, destiné sans doute à augmenter la résonance de l'instrument. Un morceau d'étoffe rayé de bandes de couleur, et dont les bouts rejetés en arrière flottaient en barbes cannelées, contenait ses che-

1. Selon Hérodote, vêtement de lin que portaient les Égyptiens.

veux et encadrait sa figure souriante et mystérieuse comme un masque de sphinx. Une étroite robe, ou, pour mieux dire, un fourreau de gaze transparente, moulait exactement les contours juvéniles de son corps élégant et frêle ; cette robe, coupée au-dessous du sein, laissait les épaules, la poitrine et les bras libres dans leur chaste nudité.

— Un support, fiché dans le socle sur lequel était placée la musicienne, et traversé d'une cheville en forme de clef, servait de point d'appui à la harpe, dont, sans cela, le poids eût pesé tout entier sur l'épaule de la jeune femme. Cette harpe, terminée par une sorte de table d'harmonie, arrondie en conque et colorée de peintures ornementales, portait, à son extrémité supérieure, une tête sculptée d'Hathor surmontée d'une plume d'autruche ; les cordes, au nombre de neuf, se tendaient diagonalement et frémissaient sous les doigts longs et menus de la harpiste, qui souvent, pour atteindre les notes graves, se penchait, avec un mouvement gracieux, comme si elle eût voulu nager sur les ondes sonores de la musique, et accompagner l'harmonie qui s'éloignait.

Derrière elle, une autre musicienne debout, qu'on aurait pu croire nue sans le léger brouillard blanc qui atténuait la couleur bronzée de son corps, jouait d'une espèce de mandore<sup>1</sup> au manche démesurément long, dont les trois cordes étaient coquettement ornées, à leur extrémité, de houppes de couleur. Un de ses bras, mince et rond cependant, s'allongeait jusqu'au haut du manche avec une pose sculpturale, tandis que l'autre soutenait l'instrument et agaçait les cordes.

Une troisième jeune femme, que son énorme chevelure faisait paraître encore plus fluette, marquait la mesure sur un tympanon formé d'un cadre de bois légèrement infléchi en dedans et tendu de peau d'onagre.

La joueuse de harpe chantait une mélodie plaintive, accompagnée à l'unisson, d'une douceur inexprimable et d'une tristesse profonde. Les paroles exprimaient de vagues aspirations, des regrets voilés, un hymne d'amour à l'inconnu, et des plaintes timides sur la rigueur des dieux et la cruauté du sort.

Tahoser, le coude appuyé sur un des lions de son fauteuil, la main à la joue et le doigt retroussé contre la tempe, écoutait avec une distraction plus apparente que réelle le chant de la musicienne ; parfois un soupir gonflait sa poitrine et soulevait les émaux de son gorgerin ; parfois une lueur

1. Instrument de musique à cordes pincées, à peu près semblable à la mandoline, dans des proportions un peu plus grandes.

humide, causée par une larme qui germait, lustrait le globe de son oeil entre les lignes d'antimoine, et ses petites dents mordaient sa lèvre inférieure comme si elle se fût rebellée contre son émotion.

« Satou, fit-elle en frappant l'une contre l'autre ses mains délicates pour imposer silence à la musicienne, qui étouffa aussitôt avec sa paume les vibrations de la harpe, ton chant m'énerve, m'alanguit, et me ferait tourner la tête comme un parfum trop fort. Les cordes de ta harpe semblent tordues avec les fibres de mon cœur et me résonnent douloureusement dans la poitrine ; tu me rends presque honteuse, car c'est mon âme qui pleure à travers la musique ; et qui peut t'en avoir dit les secrets ?

— Maîtresse, répondit la harpiste, le poète et le musicien savent tout ; les dieux leur révèlent les choses cachées ; ils expriment dans leurs rythmes ce que la pensée conçoit à peine et ce que la langue balbutie confusément. Mais si mon chant t'attriste, je puis, en changeant de mode, faire naître des idées plus riantes dans ton esprit. »

Et Satou attaqua les cordes de sa harpe avec une énergie joyeuse et sur un rythme vif que le tympanon accentuait de coups pressés ; après ce prélude, elle entonna un chant célébrant les charmes du vin, l'enivrement des parfums et le délire de la danse.

Quelques-unes des femmes qui, assises sur ces pliants à cols de cygnes bleus dont le bec jaune mord les bâtons du siège, ou agenouillées sur des coussins écarlates gonflés de barbe de chardon, gardaient, sous l'influence de la musique de Satou, des poses d'une langueur désespérée, frissonnèrent, ouvrirent les narines, aspirèrent le rythme magique, se dressèrent sur leurs pieds, et, mues d'une impulsion irrésistible, se mirent à danser.

Une coiffure en forme de casque échancré à l'oreille enveloppait leur chevelure, dont quelques spirales s'échappaient et flagellaient leurs joues brunes, où l'ardeur de la danse mit bientôt des couleurs roses. De larges cercles d'or battaient leur col, et à travers leur longue chemise de gaze, brodée de perles par en haut, on voyait leurs corps couleur de bronze jaune doré s'agiter avec une souplesse de couleuvre ; elles se tordaient, se cambraient, remuaient leurs hanches cerclées d'une étroite ceinture, se renversaient, prenaient des attitudes penchées, inclinaient la tête à droite et à gauche comme si elles eussent trouvé une volupté secrète à frôler de leur menton poli leur épaule froide et nue, se rengorgeaient comme des colombes, s'agenouillaient et se relevaient, ser-

raient les mains contre leur poitrine ou déployaient moelleusement leurs bras qui semblaient battre des ailes comme ceux d'Isis et de Nephthys, traînaient leurs jambes, ployaient leurs jarrets, déplaçaient leurs pieds agiles par de petits mouvements saccadés, et suivaient toutes les ondulations de la musique.

Les suivantes, debout contre la muraille pour laisser le champ libre aux évolutions des danseuses, marquaient le rythme en faisant craquer leurs doigts ou en frappant l'une contre l'autre la paume de leurs mains. Celles-ci, entièrement nues, n'avaient pour ornement qu'un bracelet en pâte émaillée ; celles-là, vêtues d'un pagne étroit retenu par des bretelles, portaient pour coiffure quelques brins de fleurs tordus. C'était étrange et gracieux. Les boutons et les fleurs, doucement agités, répandaient leurs parfums à travers la salle, et ces jeunes femmes couronnées eussent pu offrir aux poètes d'heureux sujets de comparaison.

Mais Satou s'était exagéré la puissance de son art. Le rythme joyeux semblait avoir accru la mélancolie de Tahoser. Une larme roulait sur sa belle joue, comme une goutte d'eau du Nil sur un pétale de nymphæa, et, cachant sa tête contre la poitrine de la suivante favorite qui se tenait accoudée au fauteuil de sa maîtresse, elle murmura dans un sanglot avec un gémissement de colombe étouffée :

« Oh ! ma pauvre Nofré, je suis bien triste et bien malheureuse ! »



## II

Nofré fit un signe, présentant une confiance ; la harpiste, les deux musiciennes, les danseuses et les suivantes se retirèrent silencieusement à la file, comme les figures peintes sur les fresques. Lorsque la dernière eut disparu, la suivante favorite dit à sa maîtresse d'un ton câlin et compatissant, comme une jeune mère qui berce les petits chagrins de son nourrisson :

« Qu'as-tu, chère maîtresse, pour être triste et malheureuse ? N'es-tu pas jeune, belle à faire envie aux plus belles, libre, et ton père, le grand prêtre Pétamounoph, dont la momie ignorée repose dans un riche tombeau, ne t'a-t-il pas laissé de grands biens dont tu disposes à ton gré ? Ton palais est très beau, tes jardins sont très vastes et arrosés d'eaux transparentes. Tes coffres de pâte émaillée et de bois de sycomore contiennent des colliers, des pectoraux, des gorgerins, des anneaux pour les jambes, des bagues aux chatons finement travaillés ; tes robes, tes calasiris, tes coiffures, dépassent le nombre des jours de l'année ; Hôpi-Mou, le père des eaux, recouvre régulièrement de sa vase féconde tes domaines, dont un gypaète volant à tire-d'aile ferait à peine le tour d'un soleil à l'autre ; et ton cœur, au lieu de s'ouvrir joyeusement à la vie comme un bouton de lotus au mois d'Hathor<sup>1</sup> ou de Choïack<sup>2</sup>, se referme et se contracte douloureusement. »

Tahoser répondit à Nofré :

« Oui certes, les dieux des zones supérieures m'ont favorablement traitée ; mais qu'importent toutes les choses qu'on possède, si l'on n'a pas la seule qu'on souhaite ? Un désir non satisfait rend le riche aussi pauvre dans son palais doré et peint de couleurs vives, au milieu de ses amas de blé, d'aromates et de matières précieuses, que le plus misérable ouvrier des Memnonia qui recueille avec de la sciure de bois le sang des cadavres, ou que le nègre demi-nu manœuvrant sur le Nil sa frêle barque de papyrus, à l'ardeur du soleil de midi. »

Nofré sourit et dit d'un air d'imperceptible raillerie :

« Est-il possible, ô maîtresse, qu'un de tes caprices ne

1. Troisième mois de l'année (voir p. 49).

2. Quatrième moi. de l'année, appelé ainsi d'après un génie dont le nom antique paraît être Kahiraka. C'est le dernier mois de la saison Shâ (inondation).

soit pas réalisé sur-le-champ ? Si tu rêves d'un bijou, tu livres à l'artisan un lingot d'or pur, des cornalines, du lapis-lazuli, des agates, des hématites, et il exécute le dessin souhaité ; il en est de même pour les robes, les chars, les parfums, les fleurs et les instruments de musique. Tes esclaves, de Philæ<sup>1</sup> à Héliopolis<sup>2</sup>, cherchent pour toi ce qu'il y a de plus beau, de plus rare ; si l'Égypte ne renferme pas ce que tu souhaites, les caravanes te l'apportent du bout du monde ! »

La belle Tahoser secoua sa jolie tête et parut impatientée du peu d'intelligence de sa confidente.

« Pardon, maîtresse, dit Nofré se ravisant et comprenant qu'elle avait fait fausse route, je ne songeais pas que depuis quatre mois bientôt le Pharaon est parti pour l'expédition de l'Éthiopie supérieure, et que le bel oëris (officier), qui ne passait pas sous la terrasse sans lever la tête et ralentir le pas, accompagne Sa Majesté. Qu'il avait bonne grâce en son costume militaire ! qu'il était beau, jeune et vaillant ! »

Comme si elle eût voulu parler, Tahoser ouvrit à demi ses lèvres roses ; mais un léger nuage de pourpre se répandit sur ses joues, elle pencha la tête, et la phrase prête à s'envoler ne déploya pas ses ailes sonores.

La suivante crut qu'elle avait touché juste et continua :

« En ce cas, maîtresse, ton chagrin va cesser ; ce matin un coureur haletant est arrivé, annonçant la rentrée triomphale du roi avant le coucher du soleil. N'entends-tu pas déjà mille rumeurs bourdonner confusément dans la cité qui sort de sa torpeur méridienne ? Écoute ! les roues des chars résonnent sur les dalles des rues ; et déjà le peuple se porte en masses compactes vers la rive du fleuve pour le traverser et se rendre au champ de manœuvre. Secoue ta langueur, et toi aussi viens voir ce spectacle admirable. Quand on est triste, il faut se mêler à la foule. La solitude nourrit les pensées sombres. Du haut de son char de guerre, Ahmosis te décochera un gracieux sourire, et tu rentreras plus gaie à ton palais.

— Ahmosis m'aime, répondit Tahoser, mais je ne l'aime pas.

— Propos de jeunes vierges, répliqua Nofré, à qui le beau chef militaire plaisait fort, et qui croyait jouée la nonchalance dédaigneuse de Tahoser. En effet, Ahmosis était charmant : son profil ressemblait aux images des dieux taillées par les plus habiles sculpteurs ; ses traits fiers, réguliers, égalaient en beauté ceux d'une femme ; son nez légèrement

1. Ile du Nil, dans la Haute-Égypte, près de la première cataracte.

2. Ville de la Basse-Égypte, aujourd'hui ruinée.



aquilin, ses yeux d'un noir brillant, agrandis d'antimoine, ses joues aux contours polis, d'un grain aussi doux que celui de l'albâtre oriental, ses lèvres bien modelées, l'élégance de sa haute taille, son buste aux épaules larges, aux hanches étroites, ses bras vigoureux, où cependant nul muscle ne faisait saillir son relief grossier, avaient tout ce qu'il faut pour séduire les plus difficiles ; mais Tahoser ne l'aimait pas, quoi qu'en pensât Nofré.

Une autre idée qu'elle n'exprima pas, car elle ne croyait pas Nofré capable de la comprendre, détermina la jeune fille : elle secoua sa nonchalance, quitta son fauteuil avec une vivacité qu'on n'aurait pas attendue d'elle, à l'attitude brisée qu'elle avait gardée pendant les chœurs et les danses. Nofré, agenouillée à ses pieds, lui chaussa des espèces de patins au bec recourbé, jeta de la poudre odorante sur ses cheveux, tira d'une boîte quelques bracelets en forme de serpent, quelques bagues ayant pour chaton le scarabée sacré ; lui mit aux joues un peu de fard vert, que le contact de la peau fit immédiatement rosir ; polit ses ongles avec un cosmétique, rajusta les plis un peu froissés de sa calasiris, en suivante zélée, qui veut faire paraître sa maîtresse dans tous ses avantages ; puis elle appela deux ou trois serviteurs, et leur dit de faire préparer la barque et passer de l'autre côté du fleuve le chariot et son attelage.

Le palais, ou, si ce titre semble trop pompeux, la maison de Tahoser s'élevait tout près du Nil, dont elle n'était séparée que par des jardins. La fille de Pétamounoph, la main posée sur l'épaule de Nofré, précédée de ses serviteurs, suivit jusqu'à la porte d'eau la tonnelle, dont les pampres, tamisant le soleil, bigarraient d'ombre et de clair sa charmante figure. Elle arriva bientôt sur un large quai de briques, où fourmillait une foule immense, attendant le départ ou le retour des embarcations.

Oph, la colossale cité, ne renfermait plus dans son sein que les malades, les infirmes, les vieillards incapables de se mouvoir, et les esclaves chargés de garder les maisons ; par les rues, par les places, par les dromos, par les allées de sphinx, par les pylônes<sup>1</sup>, par les quais coulait un fleuve d'êtres humains se dirigeant vers le Nil. La variété la plus étrange bariolait cette multitude ; les Égyptiens formaient la masse et se reconnaissaient à leur profil pur, à leur taille svelte et haute, à leur robe de fin lin, ou à leur calasiris soigneusement plissée ; quelques-uns, la tête enveloppée dans une

1. Construction massive, à quatre faces, formant le portail d'un monument égyptien.

etoffe à raies bleues ou vertes, les reins serrés d'un étroit caleçon, montraient jusqu'à la ceinture leur torse nu couleur d'argile cuite.

Sur ce fond indigène tranchaient des échantillons divers de races exotiques : les nègres du haut Nil, noirs comme des dieux de basalte, les bras cerclés de larges anneaux d'ivoire et faisant balancer à leurs oreilles de sauvages ornements ; les Éthiopiens bronzés, à la mine farouche, inquiets malgré eux dans cette civilisation, comme des bêtes sauvages en plein jour ; les Asiatiques au teint jaune clair, aux yeux d'azur, à la barbe frisée en spirales, coiffés d'une tiare maintenue par un bandeau, drapés d'une robe à franges chamarrée de broderies ; les Pélasges<sup>1</sup> vêtus de peaux de bêtes rattachées à l'épaule, laissant voir leurs bras et leurs jambes bizarrement tatoués, et portant des plumes d'oiseaux sur leur tête, d'où pendaient deux nattes de cheveux que terminait une mèche aiguisée en accroche-cœur.

A travers cette foule s'avançaient gravement des prêtres à la tête rasée, une peau de panthère tournée autour du corps, de façon que le mufler de l'animal simulât une boucle de ceinture, des souliers de byblos<sup>2</sup> aux pieds, à la main une haute canne d'acacia, gravée de caractères hiéroglyphiques ; des soldats, leur poignard à clous d'argent au côté, leur bouclier sur le dos, leur hache de bronze au poing ; des personnages recommandables, à la poitrine décorée de gorgerins honorifiques, que saluaient très bas les esclaves en mettant leurs mains près de terre. Se glissant le long des murs d'un air humble et triste, de pauvres femmes demi-nues cheminaient, courbées sous le poids de leurs enfants suspendus à leur cou dans des lambeaux d'étoffe ou des couffes de sparterie, tandis que de belles filles, accompagnées de trois ou quatre suivantes, passaient fièrement sous leurs longues robes transparentes nouées au-dessous du sein d'écharpes à bouts flottants, avec un scintillement d'émaux, de perles et d'or, et une fragrance<sup>3</sup> de fleurs et d'aromates.

Parmi les piétons filaient les litières portées par des Éthiopiens au pas rapide et rythmique ; des chars légers attelés de chevaux fringants aux têtes empanachées, des chariots à bœufs d'une allure pesante et contenant une famille. A peine si la foule insouciante d'être écrasée s'ouvrait pour leur

---

1. Peuple très ancien qui occupa dans les temps préhistoriques la Grèce, l'Archipel, le littoral de l'Asie Mineure et l'Italie.

2. Papyrus.

3. Parfum.

faire place, et souvent les conducteurs étaient obligés de frapper de leur fouet les retardataires ou les obstinés qui ne s'écartaient pas.

Un mouvement extraordinaire avait lieu sur le fleuve, couvert, malgré sa largeur, à ne pas en apercevoir l'eau, dans toute la longueur de la ville, de barques de toute espèce ; depuis la cange à la proue et à la poupe élevées, au naos chamarré de couleurs et de dorures, jusqu'au mince esquif de papyrus, tout était employé. On n'avait pas même dédaigné les bateaux à passer le bétail et à transporter les fruits, les radeaux de joncs soutenus par des outres qu'on charge ordinairement de vases d'argile.

Ce n'était pas une mince besogne de transvaser d'un bord du fleuve à l'autre une population de plus d'un million d'âmes et il fallait pour l'opérer toute l'adresse active des matelots de Thèbes.

L'eau du Nil, battue, fouettée, divisée par les rames, les avirons, les gouvernails, écumait comme une mer, et formait mille remous qui rompaient la force du courant.

La structure des barques était aussi variée que pittoresque : les unes se terminaient à chaque extrémité par une grande fleur de lotus recourbée en dedans et serrée à sa tige d'une cravate de banderoles ; les autres se bifurquaient à la poupe et s'aiguisaient en pointe ; celles-ci s'arrondissaient en croissant et se relevaient aux deux bouts ; celles-là portaient des espèces de châteaux ou plates-formes où se tenaient debout les pilotes ; quelques-unes consistaient en trois bandes d'écorce reliées avec des cordes et manœuvrées par une pagaie. Les bateaux destinés au transport des animaux et des chars étaient accolés bord à bord, et supportaient un plancher sur lequel se remployait un pont volant permettant d'embarquer et de débarquer sans peine : le nombre en était grand. Les chevaux surpris hennissaient et frappaient le bois de leur corne sonore ; les bœufs tournaient avec inquiétude du côté de la rive leurs mufles lustrés d'où pendaient des filaments de bave, et se calmaient sous les caresses des conducteurs.

Les contremaîtres marquaient le rythme aux rameurs en heurtant l'une contre l'autre la paume de leurs mains ; les pilotes, juchés sur la poupe ou se promenant sur le toit des naos, criaient leurs ordres, indiquant les manœuvres nécessaires pour se diriger à travers le dédale mouvant des embarcations. Parfois, malgré les précautions, les bateaux se choquaient, et les mariniers échangeaient des injures ou se frappaient de leurs rames.

Ces milliers de nefs, peintes la plupart en blanc et relevées d'ornements verts, bleus et rouges, chargées d'hommes et de femmes vêtus de costumes multicolores, faisaient disparaître entièrement le Nil sur une surface de plusieurs lieues, et présentaient, sous la vive couleur du soleil d'Égypte, un spectacle d'un éclat éblouissant dans sa mobilité; l'eau agitée en tous sens fourmillait, scintillait, miroitait comme du vif-argent, et ressemblait à un soleil brisé en millions de pièces.

Tahoser entra dans sa cange, décorée avec une richesse extrême, dont le centre était occupé par une cabine ou naos à l'entablement surmonté d'une rangée d'uræus, aux angles équarris en piliers, aux parois bariolées de dessins symétriques. Un habitacle à toit aigu chargeait la poupe, contrebalancée à l'autre extrémité par une sorte d'autel enjolivé de peintures. Le gouvernail se composait de deux immenses rames terminées en têtes d'Hathor, nouées au col de longs bouts d'étoffe et jouant sur des pieux échancrés. Au mât dressé palpitait, car le vent d'est venait de se lever, une voile oblongue fixée à deux vergues, dont la riche étoffe était brodée et peinte de losanges, de chevrons, de quadrilles, d'oiseaux, d'animaux chimériques aux couleurs éclatantes; à la vergue inférieure pendait une frange de grosses houppes.

L'amarrée dénouée et la voile tournée au vent, la cange s'éloigna de la rive, divisant de sa proue les agrégations de barques dont les rames s'enchevêtraient et s'agitaient comme des pattes de scarabées retournés sur le dos; elle filait insouciamment au milieu d'un concert d'injures et de cris; sa force supérieure lui permettait de dédaigner des chocs qui eussent coulé bas des embarcations plus frêles. D'ailleurs les matelots de Tahoser étaient si habiles, que la cange qu'ils dirigeaient semblait douée d'intelligence, tant elle obéissait avec promptitude au gouvernail et se détournait à propos des obstacles sérieux. Elle eut bientôt laissé derrière elle les bateaux appesantis, dont le naos plein de passagers à l'intérieur était encore chargé sur le toit de trois ou quatre rangées d'hommes, de femmes et d'enfants accroupis dans l'attitude si chère au peuple égyptien. A voir ces personnages agenouillés ainsi, on les eût pris pour les juges assesseurs d'Osiris, si leur physionomie, au lieu d'exprimer le recueillement propre à des conseillers funèbres, n'eût respiré la gaieté la plus franche. En effet, le Pharaon revenait vainqueur et ramenait un immense butin. Thèbes était dans la joie, et sa population tout entière allait au-devant du favori d'Ammon-Ra, seigneur des diadèmes, modérateur de

la région pure, Aroëris<sup>1</sup> tout-puissant, roi-soleil et conculcateur<sup>2</sup> des peuples !

La cange de Tahoser atteignit bientôt la rive opposée. La barque qui portait le char aborda presque en même temps : les bœufs passèrent sur le pont volant et furent placés sous le joug en quelques minutes par les serviteurs alertes débarqués avec eux.

Ces bœufs blancs, tachetés de noir, étaient coiffés d'une sorte de tiare recouvrant en partie le joug attaché au timon et maintenu par deux larges courroies de cuir, dont l'une entourait leur col, et dont l'autre, reliée à la première, leur passait sous le ventre. Leurs garrots élevés, leurs larges fanons, leurs jarrets secs et nerveux, leurs sabots mignons et brillants comme de l'agate, leur queue au flocon soigneusement peigné, montraient qu'ils étaient de race pure, et que les pénibles travaux des champs ne les avaient jamais déformés. Ils avaient cette placidité majestueuse d'Apis, le taureau sacré, lorsqu'il reçoit les hommages et les offrandes. Le char, d'une légèreté extrême, pouvait contenir deux ou trois personnes debout ; sa caisse, demi-circulaire, couverte d'ornements et de dorures distribués en lignes d'une courbe gracieuse, était soutenue par une sorte d'étau diagonal dépassant un peu le rebord supérieur, et auquel le voyageur s'accrochait de la main lorsque la route était raboteuse ou l'allure de l'attelage rapide ; sur l'essieu, placé à l'arrière de la caisse pour adoucir les cahots pivotaient deux roues à six rayons que maintenaient des clavettes rivées. Au bout d'une hampe plantée dans le fond du char s'épanouissait un parasol figurant des feuilles de palmier.

Nofré, penchée sur le rebord du char, tenait les rênes des bœufs bridés comme des chevaux, et conduisait le char suivant la coutume égyptienne, tandis que Tahoser, immobile à côté d'elle, appuyait sa main, constellée de bagues depuis le petit doigt jusqu'au pouce, à la moulure dorée de la conque.

Ces deux belles filles, l'une étincelante d'émaux et de pierres précieuses, l'autre à peine voilée d'une transparente tunique de gaze formaient un groupe charmant sur ce char aux brillantes couleurs. Huit ou dix serviteurs, vêtus d'une cote à raies obliques dont les plis se massaient par devant, accompagnaient l'équipage, se réglant sur l'allure des bœufs.

De ce côté du fleuve l'affluence n'était pas moins grande ;

1. Nom donné par Plutarque (*Isis et Osiris*, chap. XII) au dieu égyptien hiéroglyphiquement appelé Harour, c'est-à-dire Horus l'ainé.

2. Vainqueur, exterminateur (proprement : qui foule aux pieds).

les habitants du quartier des Memnonia et des villages circonvoisins arrivaient de leur côté, et à chaque instant les barques, déposant leur charge sur le quai de briques, apportaient de nouveaux curieux qui épaississaient la foule. D'innombrables chars, se dirigeant vers le champ de manœuvre, faisaient rayonner leurs roues comme des soleils parmi la poussière dorée qu'ils soulevaient. Thèbes, à ce moment, devait être déserte comme si un conquérant eût emmené son peuple en captivité.

Le cadre était d'ailleurs digne du tableau. Au milieu de verdoyantes cultures, d'où jaillissaient des aigrettes de palmiers-doums<sup>1</sup>, se dessinaient, vivement colorés, des habitations de plaisance, des palais, des pavillons d'été entourés de sycomores et de mimosas. Des bassins miroitaient au soleil, des vignes enlaçaient leurs festons à des treillages voûtés ; au fond, se découpait la gigantesque silhouette du palais de Rhamsès-Meïamoun<sup>2</sup>, avec ses pylônes démesurés, ses murailles énormes, ses mâts dorés et peints, dont les banderoles flottaient au vent ; plus au nord, les deux colosses qui trônent avec une pose d'éternelle impassibilité, montagne de granit à forme humaine, devant l'entrée de l'Aménophium<sup>3</sup>, s'ébauchaient dans une demi-teinte bleuâtre, masquant à demi le Rhamesséium<sup>4</sup> plus lointain et le tombeau en retraite du grand prêtre, mais laissant entrevoir par un de ses angles le palais de Ménéphta<sup>5</sup>.

Plus près de la chaîne libyque, le quartier des Memnonia, habité par les colchytes, les paraschistes et les tarischeutes, faisait monter dans l'air bleu les rousses fumées de ses chaudières de natron : car le travail de la mort ne s'arrête jamais, et la vie a beau se répandre tumultueuse, les bandelettes se préparent, les cartonnages se moulent, les cercueils se couvrent d'hiéroglyphes, et quelque cadavre froid, allongé sur le lit funèbre à pieds de lion ou de chacal, attend qu'on lui fasse sa toilette d'éternité.

A l'horizon, mais rapprochées par la transparence de l'air, les montagnes libyques découpaient sur le ciel pur leurs

1. Palmiers d'Égypte et d'Arabie.

2. C'est-à-dire : ami du dieu Ammon.

3. On nomme ainsi l'immense temple funéraire qu'Aménophis III s'était fait bâtir sur la rive gauche de Thèbes. Ses ruines occupent plus d'une demi-lieue de longueur. Les fameux colosses de Memnon étaient compris dans l'Aménophium ; ce sont les seules parties de l'édifice qui soient demeurées à peu près intactes.

4. Temple funéraire de Rhamsès II, roi de la XIX<sup>e</sup> dynastie, situé à l'une des extrémités de la nécropole de Thèbes.

5. Fils et successeur de Rhamsès II. On a voulu reconnaître en lui le pharaon de l'Exode.

dentelures calcaires et leurs masses arides évidées par les hypogées et les syringes.

Lorsqu'on se tournait vers l'autre rive, la vue n'était pas moins merveilleuse ; les rayons du soleil coloraient en rose, sur le fond vaporeux de la chaîne arabe, la masse gigantesque du palais du Nord, que l'éloignement pouvait à peine diminuer, et qui dressait ses montagnes de granit, sa forêt de colonnes géantes, au-dessus des habitations à toit plat.

Devant le palais s'étendait une vaste esplanade descendant au fleuve par deux escaliers placés à ses angles ; au milieu, un dromos de criosphinx<sup>1</sup>, perpendiculaire au Nil, conduisait à un pylône démesuré, précédé de deux statues colossales, et d'une paire d'obélisques dont les pyramidions<sup>2</sup>, dépassant sa corniche, découpaient leur pointe couleur de chair sur l'azur uni du ciel.

En recul au-dessus de la muraille d'enceinte se présentait par sa face latérale le temple d'Ammon, et plus à droite s'élevaient le temple de Khons et le temple d'Opht<sup>3</sup> ; un gigantesque pylône vu de profil et tourné vers le Midi, deux obélisques de soixante coudées de haut marquaient le commencement de cette prodigieuse allée de deux mille sphinx à corps de lion et à tête de bélier, se prolongeant du palais du Nord au palais du Sud ; sur les piédestaux l'on voyait s'évaser les croupes énormes de la première rangée de ces monstres tournant le dos au Nil.

Plus loin s'ébauchaient vaguement, dans une lumière rosée, des corniches où le globe mystique déployait ses vastes ailes, des têtes de colosses à figure placide, des angles d'édifices immenses, des aiguilles de granit, des superpositions de terrasses, des bouquets de palmiers, s'épanouissant comme des touffes d'herbe entre ces prodigieux entassements ; et le palais du Sud développait ses hautes parois colorées, ses mâts pavoisés, ses portes en talus, ses obélisques et ses troupeaux de sphinx.

Au delà, tant que la vue pouvait s'étendre, Oph se déployait avec ses palais, ses collèges de prêtres, ses maisons, et de faibles lignes bleues indiquaient aux derniers plans la crête de ses murailles et le sommet de ses portes.

1. Le dromos de criosphinx était une avenue bordée de sphinx à tête de bélier.

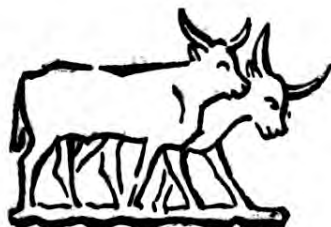
2. Petites pyramides terminant les obélisques.

3. Ce sont les temples du soleil (Ammon ou Amon se nomme très souvent Amon-Râ, c'est-à-dire Amon-soleil), du principe vivifiant, du dieu renouvelé. Khons est ainsi qualifié dans un texte : « L'ainé d'Ammon, adolescent radieux, renouvellement et rajeunissement du soleil, enfant le matin, vieillard le soir. » Et aussi du soleil couché, éclairant pendant la nuit la région infernale.

Tahoser regardait vaguement cette perspective familière pour elle, et ses yeux distraits n'exprimaient aucune admiration ; mais, en passant devant une maison presque enfouie dans une touffe de luxuriante végétation, elle sortit de son apathie, sembla chercher du regard sur la terrasse et à la galerie extérieure une figure connue.

Un beau jeune homme, nonchalamment appuyé à une des colonnettes du pavillon, paraissait regarder la foule ; mais ses prunelles sombres, devant lesquelles semblait danser un rêve, ne s'arrêtèrent pas sur le char qui portait Tahoser et Nofré.

Cependant la petite main de la fille de Pétamounoph s'accrochait nerveusement au rebord du char. Ses joues avaient pâli sous la légère couche de fard dont Nofré les avait peintes, et, comme si elle défaillait, à plusieurs reprises elle aspira l'odeur de son bouquet de lotus.





### III

Malgré sa perspicacité habituelle, Nofré n'avait pas remarqué l'effet produit sur sa maîtresse par le dédaigneux inconnu : elle n'avait vu ni sa pâleur suivie d'une rougeur foncée, ni la lueur plus vive de son regard, ni entendu le bruissement des émaux et des perles de ses colliers, que soulevait le mouvement de sa gorge palpitante ; il est vrai que son attention tout entière était occupée à diriger son attelage, chose assez difficile parmi les masses de plus en plus compactes de curieux accourus pour assister à la rentrée triomphale du Pharaon.

Enfin le char arriva au champ de manœuvre, immense enceinte aplanie avec soin pour le déploiement des pompes militaires : des terrassements, qui avaient dû employer pendant des années les bras de trente nations emmenées en esclavage, formaient un cadre en relief au gigantesque parallélogramme ; des murs de briques crues formant talus revêtaient ces terrassements ; leurs crêtes étaient garnies, sur plusieurs rangées de profondeur, par des centaines de mille d'Égyptiens dont les costumes blancs ou bigarrés de couleurs vives papillotaient au soleil dans ce fourmillement perpétuel qui caractérise la multitude, même lorsqu'elle semble immobile ; en arrière de ce cordon de spectateurs, les chars, les chariots, les litières, gardés par les cochers, les conducteurs et les esclaves, avaient l'aspect d'un campement de peuple en migration, tant le nombre en était considérable : car Thèbes, la merveille du monde antique, comptait plus d'habitants que certains royaumes.

Le sable uni et fin de la vaste arène bordée d'un million de têtes scintillait de points micacés, sous la lumière tombant d'un ciel bleu comme l'émail des statuettes d'Osiris.

Sur le côté sud du champ de manœuvre, le revêtement s'interrompait et laissait déboucher dans la place une route se prolongeant vers l'Éthiopie supérieure, le long de la chaîne libyque. A l'angle opposé, le talus coupé permettait au chemin de se continuer jusqu'au palais de Rhamsès-Meïamoun, en passant à travers les épaisses murailles de briques.

La fille de Pétamounoph et Nofré, à qui les serviteurs avaient fait faire place, se tenaient à cet angle, sur le som-

met du talus, de façon à voir défilér tout le cortège sous leurs pieds.

Une prodigieuse rumeur, sourde, profonde et puissante comme celle d'une mer qui approche, se fit entendre dans le lointain et couvrit les mille susurrements de la foule : ainsi le rugissement d'un lion fait taire les miaulements d'une troupe de chacals. Bientôt le bruit particulier des instruments se détacha de ce tonnerre terrestre produit par le roulement des chars de guerre et le pas rythmé des combattants à pied ; une sorte de brume roussâtre, comme celle que soulève le vent du désert, envahit le ciel de ce côté, et pourtant la brise était tombée ; il n'y avait pas un souffle d'air, et les branches les plus délicates des palmiers restaient immobiles comme si elles eussent été sculptées dans le granit des chapiteaux ; pas un cheveu ne frissonnait sur la tempe moite des femmes, et les barbes<sup>1</sup> cannelées de leurs coiffures s'allongeaient flasquement derrière leur dos. Ce brouillard poudreux était produit par l'armée en marche, et planait au-dessus d'elle comme un nuage fauve.

Le tumulte augmentait ; les tourbillons de poussière s'ouvrirent, et les premières files de musiciens débouchèrent dans l'immense arène, à la grande satisfaction de la multitude, qui, malgré son respect pour la majesté pharaonique, commençait à se lasser d'attendre sous un soleil qui eût fait fondre tout autre crâne que des crânes égyptiens.

L'avant-garde des musiciens s'arrêta quelques instants ; des collègues de prêtres, des députations des principaux habitants de Thèbes, traversèrent le champ de manœuvre pour aller au-devant du Pharaon, et se rangèrent en haie dans les poses du respect le plus profond, de manière à laisser le passage libre au cortège.

La musique, qui, à elle seule, eût pu former une petite armée, se composait de tambours, de tambourins, de trompettes et de sistres<sup>2</sup>.

Le premier peloton passa, sonnante une retentissante fanfare de triomphe dans ses courts clairons de cuivre brillants comme de l'or. Chacun de ces musiciens portait un second clairon sous le bras, comme si l'instrument avait dû se fatiguer plutôt que l'homme. Le costume de ces trompettes consistait en une sorte de courte tunique serrée par une ceinture dont les larges bouts retombaient par devant ;

1. Pièces de toile ou de dentelle qu'on portait à la coiffure.

2. Cet instrument de musique consistait en une lame métallique recourbée, armée d'un manche, traversée de baguettes mobiles qui retentissaient lorsqu'on agitait l'appareil.

une bandelette où s'implantaient deux plumes d'autruche divergentes serrait leur épaisse chevelure. Ces plumes ainsi posées rappelaient les antennes des scarabées et donnaient à ceux qui en étaient coiffés une bizarre apparence d'insectes.

Les tambours, vêtus d'une simple cotte plissée et nus jusqu'à la ceinture, frappaient avec des baguettes en bois de sycomore la peau d'onagre de leurs caisses au ventre bombé, suspendues à un baudrier de cuir, d'après le rythme que leur indiquait en tapant dans ses mains un maître tambour qui se retournait souvent vers eux.

Après les tambours venaient les joueurs de sistre, qui secouaient leur instrument par un geste brusque et saccadé, et faisaient sonner, à intervalles mesurés, les anneaux de métal sur les quatre tringles de bronze.

Les tambourins portaient transversalement devant eux leur caisse oblongue, rattachée par une écharpe passée derrière leur col, et frappaient à pleins poings la peau tendue aux deux bouts.

Chaque corps de musique ne comptait pas moins de deux cents hommes ; mais l'ouragan de bruit que produisaient clairons, tambours, sistres, tambourins, et qui eût fait saigner les oreilles dans l'intérieur d'un palais, n'avait rien de trop éclatant ni de trop formidable sous la vaste coupole du ciel, au milieu de cet immense espace, parmi ce peuple bourdonnant, en tête de cette armée à lasser les nomenclateurs, qui s'avavançait avec le grondement des grandes eaux.

Était-ce trop d'ailleurs de huit cents musiciens pour précéder un Pharaon bien-aimé d'Amoun-Ra, représenté par des colosses de basalte et de granit de soixante coudées de haut, ayant son nom écrit dans des cartouches sur des monuments impérissables, et son histoire sculptée et peinte sur les murs des salles hypostyles<sup>1</sup>, sur les parois des pylônes, en interminables bas-reliefs, en fresques sans fin ? était-ce trop, en vérité, pour un roi soulevant par leur chevelure cent peuples conquis<sup>2</sup>, et du haut de son trône morigénant les nations avec son fouet, pour un Soleil vivant brûlant les yeux éblouis, pour un dieu, à l'éternité près ?

Après la musique arrivaient les captifs barbares, à tournures étranges, à masque bestial, à peau noire, à chevelure crépue, ressemblant autant au singe qu'à l'homme, et vêtus du costume de leur pays ; une jupe au-dessus des hanches et

1. Dont le plafond est soutenu au moyen de colonnes.

2. V. page 140.

retenue par une bretelle unique brodée d'ornements de couleurs diverses.

Une cruauté ingénieuse et fantasque avait présidé à l'enchaînement de ces prisonniers. Les uns étaient liés derrière le dos par les coudes ; les autres, par les mains élevées au-dessus de la tête, dans la position la plus gênante ; ceux-ci avaient les poignets pris dans des cangues de bois ; ceux-là, le col étranglé dans un carcan ou dans une corde qui enchaînait tout une file, faisant un nœud à chaque victime. Il semblait qu'on eût pris plaisir à contrarier autant que possible les attitudes humaines, en garrottant ces malheureux, qui s'avançaient devant leur vainqueur d'un pas gauche et contraint, roulant de gros yeux et se livrant à des contorsions arrachées par la douleur.

Des gardiens marchant à côté d'eux réglaient leur allure à coups de bâton.

Des femmes basanées, aux longues tresses pendantes, portant leurs enfants dans un lambeau d'étoffe noué à leur front, venaient derrière, honteuses, courbées, laissant voir leur nudité grêle et difforme, vil troupeau dévoué aux usages les plus infimes.

D'autres, jeunes et belles, la peau d'une nuance moins foncée, les bras ornés de larges cercles d'ivoire, les oreilles allongées par de grands disques de métal, s'enveloppaient de longues tuniques à manches larges, entourées au col d'un ourlet de broderies et tombant à plis fins et pressés jusque sur leurs chevilles, où bruissaient des anneaux ; pauvres filles arrachées à leur patrie, à leurs parents, à leurs amours peut-être ; elles souriaient cependant à travers leurs larmes, car le pouvoir de la beauté est sans bornes, l'étrangeté fait naître le caprice, et peut-être la faveur royale attendait-elle une de ces captives barbares dans les profondeurs secrètes du gynécée.

Des soldats les accompagnaient et les préservaient du contact de la foule.

Les porte-étendards venaient ensuite, élevant les hampes dorées de leurs enseignes représentant des baris mystiques, des éperviers sacrés, des têtes d'Hathor surmontées de plumes d'autruche, des ibex<sup>1</sup> ailés, des cartouches historiés au nom du roi, des crocodiles et autres symboles religieux ou guerriers. A ces étendards étaient nouées de longues cravates blanches, ocellées de points noirs que le mouvement de la marche faisait gracieusement voltiger.

---

1. Nom scientifique du bouquetin.

A l'aspect des étendards annonçant la venue du Pharaon, les députations de prêtres et de notables tendirent vers lui leurs mains suppliantes, ou les laissèrent pendre sur leurs genoux, les paumes tournées en l'air. Quelques-uns même se prosternèrent les coudes serrés au long du corps, le front dans la poudre, avec des attitudes de soumission absolue et d'adoration profonde ; les spectateurs agitaient en tous sens leurs grandes palmes.

Un héraut ou lecteur, tenant à la main un rouleau couvert de signes hiéroglyphiques, s'avança tout seul entre les porte-étendards et les thuriféraires qui précédaient la litière du roi.

Il proclamait d'une voix forte, retentissante comme une trompette d'airain, les victoires du Pharaon : il disait les fortunes des divers combats, le nombre des captifs et des chars de guerre enlevés à l'ennemi, le montant du butin, les mesures de poudre d'or, les dents d'éléphant, les plumes d'autruche, les masses de gomme odorante, les girafes, les lions, les panthères et autres animaux rares ; il citait le nom des chefs barbares tués par les javelines ou les flèches de Sa Majesté, l'Aroëris tout-puissant, le favori des dieux.

A chaque énonciation, le peuple poussait une clameur immense, et, du haut des talus, jetait sur la route du vainqueur de longues branches vertes des palmiers qu'il balançait.

Enfin le Pharaon parut !

Des prêtres, se retournant à intervalles égaux, allongeaient vers lui leurs amschirs<sup>1</sup> après avoir jeté de l'encens sur les charbons allumés dans la petite coupe de bronze, soutenue par une main emmanchée d'une espèce de sceptre terminé à l'autre bout par une tête d'animal sacré, et marchaient respectueusement à reculons pendant que la fumée odorante et bleue montait aux narines du triomphateur, en apparence indifférent à ces honneurs comme une divinité de bronze ou de basalte.

Douze oëris ou chefs militaires, la tête couverte d'un léger casque surmonté d'une plume d'autruche, le torse nu, les reins enveloppés d'un pagne à plis roides, portant devant eux leur targe<sup>2</sup> suspendue à leur ceinture, soutenaient une sorte de pavois sur lequel posait le trône du Pharaon. C'était un siège à pieds et à bras de lion, au dossier élevé, garni d'un coussin débordant, orné sur sa face latérale d'un laciis de fleurs roses et bleues ; les pieds, les bras, les nervures du

1. Brûle-parfums (voir page 33).

2. Petit boucier.

trône étaient dorés, et de vives couleurs remplissaient les places laissées vides par la dorure.

De chaque côté du brancard, quatre flabellifères<sup>1</sup> agitaient au bout de hampes dorées d'énormes éventails de plumes d'une forme semi-circulaire ; deux prêtres soulevaient une grande corne d'abondance richement ornementée, d'où retombaient en gerbes de gigantesques fleurs de lotus.

Le Pharaon était coiffé d'un casque allongé en mitre, découpant par une échancrure la conque de l'oreille et se rabattant vers la nuque pour la protéger. Sur le fond bleu du casque scintillait un semis de points semblables à des prunelles d'oiseau et formés de trois cercles noirs, blancs et rouges ; un liséré écarlate et jaune en garnissait le bord, et la vipère symbolique, tordant ses anneaux d'or sur la partie antérieure, se redressait et se rengorgeait au-dessus du front royal ; deux longues barbes cannelées et de couleur pourpre flottaient sur les épaules et complétaient cette coiffure d'une majestueuse élégance.

Un large gorgerin à sept rangs d'émaux, de pierres précieuses et de perles d'or, s'arrondissait sur la poitrine du Pharaon et jetait de vives lueurs au soleil. Pour vêtement supérieur, il portait une espèce de brassière quadrillée de rose et de noir, dont les bouts allongés en bandelettes tournaient plusieurs fois autour du buste et le serraient étroitement ; les manches, coupées à la hauteur du biceps et bordées de lignes transversales d'or, de rouge et de bleu, laissaient voir des bras ronds et forts, dont le gauche était garni d'un large poignet de métal destiné à amortir le frôlement de la corde lorsque le Pharaon décochait une flèche de son arc triangulaire, et dont le droit, orné d'un bracelet composé d'un serpent enroulé plusieurs fois sur lui-même, tenait un long sceptre d'or terminé par un bouton de lotus. Le reste du corps était enveloppé d'une draperie du plus fin lin à plis multipliés, arrêtée aux hanches par une ceinture imbriquée de plaquettes en émail et en or. Entre la brassière et la ceinture, le torse apparaissait luisant et poli comme le granit rose travaillé par un ouvrier habile. Des sandales à pointes recourbées, pareilles à des patins, chaussaient ses pieds étroits et longs, rapprochés l'un de l'autre comme les pieds des dieux sur les murailles des temples.

Sa figure lisse, imberbe, aux grands traits purs, qu'il ne semblait au pouvoir d'aucune émotion humaine de déranger et que le sang de la vie vulgaire ne colorait pas, avec sa

1. Porteurs d'éventail.

pâleur morte, ses lèvres scellées, ses yeux énormes, agrandis de lignes noires, dont les paupières ne s'abaissaient non plus que celles de l'épervier sacré, inspirait par son immobilité même une respectueuse épouvante. On eût dit que ces yeux fixes ne regardaient que l'éternité et l'infini ; les objets environnants ne paraissaient pas s'y refléter. Les satiétés de la jouissance, le blasement des volontés satisfaites aussitôt qu'exprimées, l'isolement du demi-dieu qui n'a pas de semblables parmi les mortels, le dégoût des adorations et comme l'ennui du triomphe, avaient figé à jamais cette physionomie, implacablement douce et d'une sérénité granitique. Osiris jugeant les âmes n'eût pas eu l'air plus majestueux et plus calme.

Un grand lion privé, couché à côté de lui sur le brancard, allongeait ses énormes pattes comme un sphinx sur son piédestal, et clignait ses prunelles jaunes.

Une corde, attachée à la litière, reliait au Pharaon les chars de guerre des chefs vaincus ; il les traînait derrière lui, comme des animaux à la laisse. Ces chefs, à l'attitude morne et farouche, dont les coudes rapprochés par une ligature formaient un angle disgracieux, vacillaient gauchement à la trépidation des chars, que menaient des cochers égyptiens.

Ensuite venaient les chars de guerre des jeunes princes de la famille royale ; des chevaux de race pure, aux formes élégantes et nobles, aux jambes fines, aux jarrets nerveux, à la crinière taillée en brosse, les traînaient, attelés deux à deux, en secouant leurs têtes empanachées de plumes rouges ornées de têtiers et de frontaux à bossettes de métal. Un timon courbe appuyait sur leurs garrots garnis de panneaux écarlates deux sellettes surmontées de boules en airain poli, et que réunissait un joug léger, infléchi, comme un arc dont les cornes rebrousseraient ; une sous-ventrière et une courroie pectorale richement piquée et brodée, de riches housses rayées de bleu ou de rouge et frangées de houppes, complétaient ce harnachement solide, gracieux et léger.

La caisse du char, peinte de rouge et de vert, garnie de plaques et de demi-sphères de bronze, semblable à l'*umbo*<sup>1</sup> des boucliers, était flanquée de deux grands carquois posés diagonalement en sens contraire, dont l'un renfermait des javelines et l'autre des flèches. Sur chaque face, un lion sculpté et doré, les pattes en arrêt, le mufle plissé par un

---

1. Cône faisant saillie au milieu du bouclier.

effroyable rictus, semblait rugir et vouloir s'élancer sur les ennemis.

Les jeunes princes avaient pour coiffure une bandelette qui serrait leurs cheveux et où s'entortillait, en gonflant sa gorge, la vipère royale ; pour vêtement, une tunique ornée au col et aux manches de broderies éclatantes et cerclée à la taille d'un ceinturon de cuir fermé par une plaque de métal gravée d'hieroglyphes ; à ce ceinturon était passé un long poignard à lame d'airain triangulaire, dont la poignée cannelée transversalement se terminait en tête d'épervier.

Sur le char, à côté de chaque prince, se tenaient le cocher chargé de conduire le char pendant la bataille, et l'écuyer occupé à parer avec le bouclier les coups dirigés vers le combattant, pendant que lui-même décochait les flèches ou dardait les javelines puisées aux carquois latéraux.

A la suite des princes arrivaient les chars, cavalerie des Égyptiens, au nombre de vingt mille, chacun traîné par deux chevaux et monté par trois hommes. Ils s'avançaient par dix de front, les essieux se touchant presque et ne se heurtant jamais, tant l'habileté des cochers était grande.

Quelques chars moins pesants, destinés aux escarmouches et aux reconnaissances, marchaient en tête et ne portaient qu'un seul guerrier ayant, pour garder les mains libres pendant la bataille, les rênes de son attelage passées autour du corps ; avec quelques pesées à droite, à gauche ou en arrière, il dirigeait et arrêtait ses chevaux ; et c'était vraiment merveilleux de voir ces nobles bêtes, qui semblaient abandonnées à elles-mêmes, guidées par d'imperceptibles mouvements, conserver une imperturbable régularité d'allure.

Sur un de ces chars, l'élégant Ahmosis, le protégé de Nofré, dressait sa haute taille et promenait ses regards sur la foule, en cherchant à y découvrir Tahoser.

Le piétinement des chevaux, contenus à grand'peine, le tonnerre des roues garnies de bronze, le frisson métallique des armes, donnaient à ce défilé quelque chose d'imposant et de formidable, fait pour jeter la terreur dans les âmes les plus intrépides. Les casques, les plumes, les boucliers, les corselets papelonnés<sup>1</sup> d'écailles vertes, rouges et jaunes, les arcs dorés, les glaives d'airain, reluisaient et flamboyaient terriblement au soleil ouvert dans le ciel, au-dessus de la chaîne libyque, comme un grand œil osirien, et l'on sentait que le choc d'une pareille armée devait balayer les nations comme l'ouragan chasse devant lui une paille légère.

1. Recouverts d'un treillis en forme d'écailles de poisson.



Sous ces roues innombrables, la terre résonnait et tremblait sourdement, comme si une catastrophe de la nature l'eût agitée.

Aux chars succédèrent les bataillons d'infanterie, marchant en ordre, le bouclier au bras gauche, et, suivant leur arme, la lance, la harpé<sup>1</sup>, l'arc, la fronde ou la hache à la main droite ; les têtes de ces soldats étaient couvertes d'armets<sup>2</sup> ornés de deux mèches de crin, leurs corps sanglés par une ceinture-cuirasse en peau de crocodile. Leur air impassible, la régularité parfaite de leurs mouvements, leur teint de cuivre rouge foncé encore par une expédition récente aux régions brûlantes de l'Éthiopie supérieure, la poudre du désert tamisée sur leurs vêtements, inspiraient l'admiration pour leur discipline et leur courage. Avec de tels soldats, l'Égypte pouvait conquérir le monde. Ensuite venaient les troupes alliées, reconnaissables à la forme barbare de leurs casques pareils à des mitres tronquées, ou surmontés de croissants embrochés dans une pointe. Leurs glaives aux larges tranchants, leurs haches tailladées, devaient faire d'inguérissables blessures.

Des esclaves portaient le butin annoncé par le héraut, sur leurs épaules ou sur des brancards, et des belluaires traînaient en laisse des panthères, des guépards s'écrasant contre terre comme pour se cacher, des autruches battant des ailes, des girafes dépassant la foule de toute la longueur de leur col, et jusqu'à des ours bruns pris, disait-on, dans les montagnes de la Lune.

Depuis longtemps déjà le roi était rentré dans son palais, que le défilé continuait encore.

En passant devant le talus où se tenaient Tahoser et Nofré, le Pharaon, que sa litière posée sur les épaules des oëris mettait par-dessus la foule au niveau de la jeune fille, avait lentement fixé sur elle son regard noir ; il n'avait pas tourné la tête, pas un muscle de sa face n'avait bougé, et son masque était resté immobile comme le masque d'or d'une momie ; pourtant ses prunelles avaient glissé entre ses paupières peintes du côté de Tahoser, et une étincelle de désir avait animé leurs disques sombres : effet aussi effrayant que si les yeux de granit d'un simulacre<sup>3</sup> divin, s'illuminant tout à coup, exprimaient une idée humaine. Une de ses mains avait quitté le bras de son trône et s'était levée à

---

1. Espèce de coutelas à lame très recourbée.

2. Casques.

3. Statue.

demi ; geste imperceptible pour tout le monde, mais que remarqua un des serviteurs marchant près du brancard, et dont les yeux se dirigèrent vers la fille de Pétamounoph.

Cependant la nuit était tombée subitement, car il n'y a pas de crépuscule en Égypte ; la nuit, ou plutôt un jour bleu succédant à un jour jaune. Sur l'azur d'une transparence infinie s'allumaient d'innombrables étoiles, dont les scintillations tremblaient confusément dans l'eau du Nil, agitée par les barques qui ramenaient à l'autre rive la population de Thèbes ; et les dernières cohortes de l'armée se déroulaient encore sur la plaine comme les anneaux d'un serpent gigantesque, lorsque la cange déposa Tahoser à la porte d'eau de son palais.



## IV

Le Pharaon arriva devant son palais, situé à peu de distance du champ de manœuvre, sur la rive gauche du Nil.

Dans la transparence bleuâtre de la nuit, l'immense édifice prenait des proportions encore plus colossales et découpait ses angles énormes sur le fond violet de la chaîne libyque, avec une vigueur effrayante et sombre. L'idée d'une puissance absolue s'attachait à ces masses inébranlables, sur lesquelles l'éternité semblait devoir glisser comme une goutte d'eau sur un marbre.

Une grande cour entourée d'épaisses murailles ornées à leur sommet de profondes moulures précédait le palais ; au fond de cette cour se dressaient deux hautes colonnes à chapiteaux de palmes, marquant l'entrée d'une seconde enceinte. Derrière les colonnes s'élevait un pylône gigantesque composé de deux monstrueux massifs, enserrant une porte monumentale plutôt faite pour laisser passer des colosses de granit que des hommes de chair. Au delà de ces propylées<sup>1</sup>, remplissant le fond d'une troisième cour, le palais proprement dit apparaissait avec sa majesté formidable ; deux avant-corps pareils aux bastions d'une forteresse se projetaient carrément, offrant sur leurs faces des bas-reliefs méplats d'une dimension prodigieuse, qui représentaient sous la forme consacrée le Pharaon vainqueur flagellant ses ennemis et les foulant aux pieds ; pages d'histoire démesurées, écrites au ciseau sur un colossal livre de pierre, et que la postérité la plus reculée devait lire.

Ces pavillons dépassaient de beaucoup la hauteur du pylône, et leur corniche évasée et crénelée de merlons<sup>2</sup> s'arrondissait orgueilleusement sur la crête des montagnes libyques, dernier plan du tableau. Reliant l'un à l'autre, la façade du palais occupait tout l'espace intermédiaire. Au-dessus de sa porte géante, flanquée de sphinx, flamboyaient trois étages de fenêtres carrées trahissant au dehors l'éclairage intérieur et découpant sur la paroi sombre une sorte de damier lumineux. Au premier étage saillaient des balcons soutenus par des statues de prisonniers accroupis sous la tablette.

---

1. Édifices.

2. Partie du parapet entre deux embrasures.

Les officiers de la maison du roi, les eunuques, les serviteurs, les esclaves, prévenus de l'approche de Sa Majesté par la fanfare des clairons et le roulement des tambours, s'étaient portés à sa rencontre et l'attendaient agenouillés ou prosternés sur le dallage des cours ; des captifs de la mauvaise race de Schéto<sup>1</sup> portaient des urnes remplies de sel et d'huile d'olive, où trempait une mèche dont la flamme crépitait vive et claire, et se tenaient rangés en ligne, de la porte du palais à l'entrée de la première enceinte, immobiles comme des lampadaires de bronze.

Bientôt la tête du cortège pénétra dans le palais, et, répercutés par les échos, les clairons et les tambours résonnèrent avec un fracas qui fit s'envoler les ibis endormis sur les entablements.

Les oëris s'arrêtèrent à la porte de la façade, entre les deux pavillons. Des esclaves apportèrent un escabeau à plusieurs marches et le placèrent à côté du brancard ; le Pharaon se leva avec une lenteur majestueuse, et se tint debout quelques secondes dans une immobilité parfaite. Ainsi monté sur ce socle d'épaules, il planait au-dessus des têtes et paraissait avoir douze coudées ; éclairé bizarrement, moitié par la lune qui se levait, moitié par la lueur des lampes, sous ce costume dont les dorures et les émaux scintillaient brusquement, il ressemblait à Osiris ou plutôt à Typhon<sup>2</sup> ; il descendit les marches d'un pas de statue, et pénétra enfin dans le palais.

Une première cour intérieure, encadrée d'un rang d'énormes piliers bariolés d'hiéroglyphes et soutenant une frise terminée en volute, fut traversée lentement par le Pharaon au milieu d'une foule d'esclaves et de servantes prosternés.

Une autre cour se présenta ensuite, entourée d'un promenoir couvert et de colonnes trapues portant pour chapiteau un dé de grès dur sur lequel pesait une massive architrave. Un caractère d'indestructibilité était écrit dans les lignes droites et les formes géométriques de cette architecture bâtie avec des quartiers de montagnes : les piliers et les colonnes semblaient se piéter<sup>3</sup> puissamment pour soutenir le poids des

1. Il est possible que Schéto soit la transcription de Khéta, c'est-à-dire Hittite. Les Hittites, peuple de l'Asie Mineure, ont laissé dans la Syrie septentrionale, dans le Taurus et sur le plateau d'Anatolie un grand nombre de monuments qui sont les témoins de leur civilisation. Ils soutinrent de longues guerres contre les pharaons et, en particulier, contre Sétî I<sup>er</sup> et Ramsès II.

2. C'est le nom grec du dieu égyptien *Touphon* ou *Set-Siton*, lequel fut le dieu de la terre et du désert avant de devenir, quand il eut tué son frère Osiris, celui des ténèbres et de la stérilité.

3. S'affermir sur ses bases, sur ses pieds.

immenses pierres appuyées sur les cubes de leurs chapiteaux ; les murs se renverser en talus afin d'avoir plus d'assiette, et les assises se joindre de façon à ne former qu'un seul bloc : mais des décorations polychromes, des bas-reliefs en creux rehaussés de teintes plates d'un vif éclat, donnaient, dans le jour, de la légèreté et de la richesse à ces énormes masses, qui, la nuit, reprenaient toute leur carrure.

Sur la corniche de style égyptien, dont la ligne inflexible tranchait dans le ciel un vaste parallélogramme d'azur foncé, tremblotaient au souffle intermittent de la brise des lampes allumées de distance en distance ; le vivier, placé au milieu de la cour, mêlait, en les reflétant, leurs étincelles rouges aux étincelles bleues de la lune ; des rangées d'arbustes plantés autour du bassin dégageaient leurs parfums faibles et doux.

Au fond s'ouvrait la porte du gynécée et des appartements secrets, décorés avec une magnificence toute particulière.

Au-dessous du plafond régnait une frise d'uræus dressés sur la queue et gonflant la gorge. Sur l'entablement de la porte, dans la courbure de la corniche, le globe mystique déployait ses immenses ailes imbriquées ; des colonnes disposées en lignes symétriques supportaient d'épaisses membrures de grès formant des soffites<sup>1</sup>, dont le fond bleu était constellé d'étoiles d'or. Sur les murailles, de grands tableaux découpés en bas-reliefs méplats et colorés des teintes les plus brillantes représentaient les occupations familières du gynécée et les scènes de la vie intime. On y voyait le Pharaon sur son trône et jouant gravement aux échecs avec une de ses femmes se tenant nue et debout devant lui, la tête ceinte d'un large bandeau d'où s'épanouissaient en gerbe des fleurs de lotus. Dans un autre tableau, le Pharaon, sans rien perdre de son impassibilité souveraine et sacerdotale, allongeait la main et touchait le menton d'une jeune fille, vêtue d'un collier et d'un bracelet, qui lui présentait un bouquet à respirer.

Ailleurs on l'apercevait incertain et souriant, comme s'il eût malicieusement suspendu son choix, au milieu des jeunes reines agaçant sa gravité par toutes sortes de coquetteries caressantes et gracieuses.

D'autres panneaux représentaient des musiciennes et des danseuses, des femmes au bain, inondées d'essence et massées par des esclaves, avec une élégance de poses, une suavité

1. Plafonds ornés de compartiments, de rosaces.

juvénile de formes et une pureté de trait qu'aucun art n'a dépassées.

Des dessins d'ornementation d'un goût riche et compliqué, d'une exécution parfaite, où se mariaient le vert, le rouge, le bleu, le jaune, le blanc, couvraient les espaces laissés vides.

Dans des cartouches et des bandes allongées en stèles, se lisaient les titres du Pharaon et des inscriptions en son honneur.

Sur le fût des énormes colonnes tournaient des figures décoratives ou symboliques coiffées du pschent, armées du tau, qui se suivaient processionnellement, et dont l'œil, dessiné de face sur une tête de profil, semblait regarder curieusement dans la salle. Des lignes d'hiéroglyphes perpendiculaires séparaient les zones de personnages. Parmi les feuilles vertes découpées sur le tambour du chapiteau, des boutons et des calices de lotus se détachaient avec leurs couleurs naturelles et simulaient des corbeilles fleuries.

Entre chaque colonne, une selle élégante de bois de cèdre peint et doré soutenait sur sa plate-forme une coupe de bronze remplie d'huile parfumée, où les mèches de coton puisaient une clarté odorante.

Des groupes de vases allongés et reliés par des guirlandes alternaient avec les lampes et faisaient épanouir aux pieds des colonnes des gerbes aux barbes d'or, mêlées d'herbes des champs et de plantes balsamiques.

Au milieu de la salle, une table ronde en porphyre, dont le disque était supporté par une figure de captif, disparaissait sous un entassement d'urnes, de vases, de buires, de pots, d'où jaillissait une forêt de fleurs artificielles gigantesques : car des fleurs vraies eussent semblé mesquines au centre de cette salle immense, et il fallait mettre la nature en proportion avec le travail grandiose de l'homme ; les plus vives couleurs, jaune d'or, azur, pourpre, diapraient ces calices énormes.

Au fond s'élevait le trône ou fauteuil du Pharaon, dont les pieds croisés bizarrement et retenus par des nervures enroulées contenaient, dans l'ouverture de leurs angles, quatre statuette de prisonniers barbares asiatiques ou africains, reconnaissables à leurs physionomies et à leurs vêtements ; ces malheureux, les coudes noués derrière le dos, à genoux dans une posture incommode, le corps tendu, portaient sur leur tête humiliée le coussin quadrillé d'or, de rouge et de noir, où s'asseyait leur vainqueur. Des mufles d'animaux chimériques, dont la gueule laissait échapper en

guise de langue une longue houppe rouge, ornaient les traverses du siège.

De chaque côté du trône étaient rangés, pour les princes, des fauteuils moins riches, mais encore d'une élégance extrême et d'un caprice charmant : car les Égyptiens ne sont pas moins adroits à sculpter le bois de cèdre, de cyprès et de sycamore, à le dorer, à le colorier, à l'incruster d'émaux, qu'à tailler dans les carrières de Philæ ou de Syène de monstrueux blocs granitiques pour les palais des Pharaons et le sanctuaire des dieux.

Le roi traversa la salle d'un pas lent et majestueux, sans que ses paupières teintes eussent palpité une fois ; rien n'indiquait qu'il entendît les cris d'amour qui l'accueillaient, ou qu'il aperçût les êtres humains agenouillés ou prosternés, dont les plis de sa calasiris effleuraient le front en écumant autour de ses pieds ; il s'assit les chevilles jointes et les mains posées sur les genoux, dans l'attitude solennelle des divinités.

Les jeunes princes, beaux comme des femmes, prirent place à la droite et à la gauche de leur père. Des serviteurs les dépouillèrent de leurs gorgerins d'émaux, de leurs ceinturons et de leurs glaives, versèrent sur leurs cheveux des flacons d'essences, leur frottèrent les bras d'huiles aromatiques, et leur présentèrent des guirlandes de fleurs, frais collier de parfums, luxe odorant, mieux accommodé aux fêtes que la lourde richesse de l'or, des pierres précieuses et des perles, et qui, du reste, s'y marie admirablement.

De belles esclaves nues, dont le corps svelte offrait le gracieux passage de l'enfance à l'adolescence, les hanches cerclées d'une mince ceinture qui ne voilait aucun de leurs charmes, une fleur de lotus dans les cheveux, une buire d'albâtre rubané à la main, s'empressaient timidement autour du Pharaon, et répandaient l'huile de palme sur ses épaules, ses bras et son torse polis comme le jaspe. D'autres servantes agitaient autour de sa tête de larges éventails de plumes d'autruche peintes, ajustées à des manches d'ivoire ou de bois de santal qui, échauffé par leurs petites mains, dégageait une odeur délicieuse ; quelques-unes élevaient à la hauteur des narines du Pharaon des tiges de nymphæa au calice épanoui comme la coupe des amschirs. Tous ces soins étaient rendus avec une dévotion profonde et une sorte de terreur respectueuse, comme à une personne divine, immortelle, descendue par pitié des zones supérieures parmi le vil troupeau des hommes. Car le roi est le fils des dieux, le favori de Phré, le protégé d'Ammon-Râ.

Les femmes du gynécée s'étaient relevées de leurs pros-

trations et assises sur de beaux fauteuils sculptés, dorés et peints, aux coussins de cuir rouge gonflés avec de la barbe de chardon : rangées ainsi, elles formaient une ligne de têtes gracieuses et souriantes, que la peinture eût aimé à reproduire.

Les unes avaient pour vêtement des tuniques de gaze blanche à raies alternativement opaques et transparentes, dont les manches courtes mettaient à nu un bras mince et rond couvert de bracelets du poignet au coude ; les autres, nues jusqu'à la ceinture, portaient une cotte lilas tendre, striée de bandes plus foncées, recouverte d'un filet de petits tubes en verre rose laissant voir entre leurs losanges le cartouche du Pharaon tracé sur l'étoffe ; d'autres avaient la jupe rouge et le filet en perles noires ; celles-ci, drapées d'un tissu aussi léger que l'air tramé, aussi translucide que du verre, en tournaient les plis autour d'elles, s'arrangeant de façon à faire ressortir coquettement le contour de leur gorge pure ; celles-là s'emprisonnaient dans un fourreau papelonné d'écaillés bleues, vertes et rouges, qui moulaient exactement leurs formes ; il y en avait aussi dont les épaules étaient couvertes d'une sorte de mante plissée, et qui serraient au-dessous du sein, par une ceinture à bouts flottants, leur longue robe garnie de franges.

Les coiffures n'étaient pas moins variées : tantôt les cheveux nattés s'effilaient en spirales ; tantôt ils se divisaient en trois masses, dont l'une s'allongeait sur le dos et les deux autres tombaient de chaque côté des joues ; de volumineuses perruques à petites boucles fortement crépées, à innombrables cordelettes maintenues transversalement par des fils d'or, des rangs d'émaux ou de perles, s'ajustaient comme des casques à des têtes jeunes et charmantes, qui demandaient à l'art un secours inutile à leur beauté.

Toutes ces femmes tenaient à la main une fleur de lotus bleue, rose ou blanche, et respiraient amoureusement, avec des palpitations de narines, l'odeur pénétrante qui s'exhalait du large calice. Une tige de la même fleur, partant de leur nuque, se courbait gracieusement sur leur tête et allongeait son bouton entre leurs sourcils rehaussés d'antimoine.

Devant elles, des esclaves noires ou blanches, n'ayant d'autres vêtements que le cercle lombaire, leur tendaient des colliers fleuris tressés de crocus<sup>1</sup>, dont la fleur, blanche en dehors, est jaune en dedans, de carthames<sup>2</sup> couleur de

1. Genre d'iridacées.

2. Genre de composées.



pourpre, d'héliochryses<sup>1</sup> couleur d'or, de trychos à baies rouges, de myosotis aux fleurs qu'on croirait faites avec l'émail bleu des statuettes d'Isis, de népenthès<sup>2</sup> dont l'odeur enivrante fait tout oublier, jusqu'à la patrie lointaine.

A ces esclaves d'autres succédaient qui, sur la paume de leur main droite renversée, portaient des coupes d'argent ou de bronze pleines de vin, et de la gauche tenaient une serviette où les convives s'essuyaient les lèvres.

Ces vins étaient puisés dans des amphores d'argile, de verre ou de métal, que contenaient d'élégants paniers clissés, posant sur des bases à quatre pieds, faites d'un bois léger et souple, entrelaçant ses courbures d'une manière ingénieuse. Les paniers contenaient sept sortes de vins, de dattier, de palmier et de vigne, du vin blanc, du vin rouge, du vin vert, du vin nouveau, du vin de Phénicie et de Grèce, du vin blanc de Maréotique<sup>3</sup> au bouquet de violette.

Le Pharaon prit aussi la coupe des mains de l'échanson debout près de son trône, et trempa ses lèvres royales au breuvage fortifiant.

Alors résonnèrent les harpes, les lyres, les doubles flûtes, les mandores, accompagnant un chant triomphal qu'accroissaient les choristes rangés en face du trône, un genou en terre et l'autre relevé, en frappant la mesure avec la paume de leurs mains.

Le repas commença. Les mets, apportés par des Éthiopiens des immenses cuisines du palais, où mille esclaves s'occupaient dans une atmosphère de flamme des préparations du festin, étaient placés sur des guéridons à quelque distance des convives ; les plats de bronze, de bois odorant précieusement sculpté, de terre ou de porcelaine émaillée de couleurs vives, contenaient des quartiers de bœuf, des cuisses d'antilope, des oies troussées, des silures du Nil, des pâtes étirées en longs tuyaux et roulées, des gâteaux de sésame et de miel, des pastèques vertes à pulpe rose, des grenades pleines de rubis, des raisins couleur d'ambre ou d'améthyste. Des guirlandes de papyrus couronnaient ces plats de leur feuillage vert ; les coupes étaient également cerclées de fleurs, et au centre des tables, du milieu d'un amoncellement de pains à croûte blonde, estampés de dessins et marqués d'hiéroglyphes, s'élançait un long vase d'où retombait, élargie en ombelle, une monstrueuse gerbe de persolutas, de

1. Nom scientifique du genre immortelle.

2. Genre de plantes dicotylédones à pétales.

3. Contrée proche d'Alexandrie. Ce vin de Maréotique était probablement celui qu'Athénée appelait vin d'Alexandrie.

myrtes, de grenadiers, de convolvulus<sup>1</sup>, de chrysanthèmes, d'héliotropes, de sériphjums<sup>2</sup> et de périplocas, mariant toutes les couleurs, confondant tous les parfums. Sous les tables mêmes, autour du socle, étaient rangés des pots de lotus. Des fleurs, des fleurs, des fleurs, encore des fleurs, partout des fleurs ! Il y en avait jusque sous les sièges des convives ; les femmes en portaient aux bras, au col, sur la tête, en bracelets, en colliers, en couronnes ; les lampes brûlaient au milieu d'énormes bouquets ; les plats disparaissaient dans les feuillages ; les vins pétillaient, entourés de violettes et de roses : c'était une gigantesque débauche de fleurs, une colossale orgie aromale, d'un caractère tout particulier, inconnu chez les autres peuples.

A chaque instant, des esclaves apportaient des jardins, qu'ils dépouillaient sans pouvoir les appauvrir, des brassées de clématites, de lauriers-roses, de grenadiers, de xéranthèmes<sup>3</sup>, de lotus, pour renouveler les fleurs fanées déjà, tandis que des serviteurs jetaient sur les charbons des amschirs, des grains de nard et de cinnamome.

Lorsque les plats et les boîtes sculptées en oiseaux, en poissons, en chimères, qui contenaient les sauces et les condiments, furent emportés ainsi que les spatules d'ivoire, de bronze ou de bois, les couteaux d'airain ou de silex, les convives se lavèrent les mains, et les coupes de vin ou de boisson fermentée continuèrent à circuler.

L'échanson puisait, avec un godet de métal armé d'un long manche, le vin sombre et le vin transparent dans deux grands vases d'or ornés de figures de chevaux et de béliers, que des trépieds maintenaient en équilibre devant le Pharaon.

Des musiciennes parurent, car le chœur des musiciens s'était retiré : une large tunique de gaze couvrait leurs corps sveltes et jeunes, sans plus les voiler que l'eau pure d'un bassin ne dérobe les formes de la baigneuse qui s'y plonge ; une guirlande de papyrus nouait leur épaisse chevelure et se prolongeait jusqu'à terre en brindilles flottantes ; une fleur de lotus s'épanouissait au sommet de leur tête ; de grands anneaux d'or scintillaient à leurs oreilles ; un gorgerin d'émaux et de perles cerclait leur col, et des bracelets se heurtaient en bruissant sur leurs poignets.

1. Nom scientifique du liseron, appelé aussi belle-de-jour.

2. Genre de plantes de la famille des composées.

3. Genre de composées xéranthémées, renfermant des herbes annuelles dressées, rameuses, à feuilles linéaires ou oblongues, groupées en capitules terminaux. (Le xéranthème annuel ou rayonné est cultivé dans nos jardins sous les noms d'immortelle annuelle ou immortelle de Belleville.)

L'une jouait de la harpe, l'autre de la mandore, la troisième de la double flûte que manœuvraient ses bras bizarrement croisés, le droit sur la flûte gauche, le gauche sur la flûte droite ; la quatrième appliquait horizontalement contre sa poitrine une lyre à cinq cordes ; la cinquième frappait la peau d'onagre d'un tambour carré. Une petite fille de sept ou huit ans, nue, coiffée de fleurs, sanglée d'une ceinture, frappant ses mains l'une contre l'autre, battait la mesure.

Les danseuses firent leur entrée : elles étaient minces, élancées, souples comme des serpents ; leurs grands yeux brillaient entre les lignes noires de leurs paupières, leurs dents de nacre entre les lignes rouges de leurs lèvres ; de longues spirales de cheveux leur flagellaient les joues ; quelques-unes portaient une ample tunique rayée de blanc et de bleu, nageant autour d'elles comme un brouillard ; les autres n'avaient qu'une simple cote plissée, commençant aux hanches et s'arrêtant aux genoux, qui permettait d'admirer leurs jambes élégantes et fines, leurs cuisses rondes, nerveuses et fortes.

Elles exécutèrent d'abord des poses d'une volupté lente, d'une grâce paresseuse ; puis, agitant des rameaux fleuris, choquant des cliquettes de bronze à tête d'Hathor, heurtant des timbales de leur petit poing fermé, faisant ronfler sous leur pouce la peau tannée des tambourins, elles se livrèrent à des pas plus vifs, à des cambrures plus hardies ; elles firent des pirouettes, des jetés-battus, et tourbillonnèrent avec un entrain toujours croissant. Mais le Pharaon, soucieux et rêveur, ne daigna leur donner aucun signe d'assentiment ; ses yeux fixes ne les avaient même pas regardées.

Elles se retirèrent rougissantes et confuses, pressant de leurs mains leur poitrine haletante.

Des nains aux pieds tors, au corps gibbeux et difforme, dont les grimaces avaient le privilège de dérider la majesté granitique du Pharaon, n'eurent pas plus de succès : leurs contorsions n'arrachèrent pas un sourire à ses lèvres, dont les coins ne voulaient pas se relever.

Au son d'une musique bizarre composée de harpes triangulaires, de sistres, de cliquettes, de cymbales et de clairons, des bouffons égyptiens, coiffés de hautes mitres blanches de forme ridicule, s'avancèrent, deux doigts de la main fermés, les trois autres étendus, répétant leurs gestes grotesques avec une précision automatique et chantant des chansons extravagantes entremêlées de dissonances. Sa Majesté ne sourcilla pas.

Des femmes coiffées d'un petit casque d'où pendaient

trois longs cordons terminés en houppe, les chevilles et les poignets cerclés de bandes de cuir noir, vêtues d'un étroit caleçon retenu par une bretelle unique passant sur l'épaule, exécutèrent des tours de force et de souplesse plus surprenants les uns que les autres, se cambrant, se renversant, ployant comme une branche de saule leurs corps disloqués, touchant le sol de leur nuque sans déplacer leurs talons, supportant, dans cette pose impossible, le poids de leurs compagnes. D'autres jonglèrent avec une boule, deux boules, trois boules, en avant, en arrière, les bras croisés, à cheval ou debout sur les reins d'une des femmes de la troupe ; une même, la plus habile, se mit des œillères comme Tmei, déesse de la justice, pour se rendre aveugle, et reçut les globes dans ses mains sans en laisser tomber un seul. Ces merveilles laissèrent le Pharaon insensible. Il ne prit pas plus de goût aux prouesses de deux combattants qui, le bras gauche garni d'un ceste<sup>1</sup>, s'escrimaient avec des bâtons. Des hommes lançant dans un bloc de bois des couteaux dont la pointe se fichait à la place désignée d'une façon miraculeusement précise ne l'amusèrent pas davantage. Il repoussa même l'échiquier que lui présentait en s'offrant pour adversaire la belle Twéa, qu'ordinairement il regardait d'un œil favorable ; en vain Amensé, Taïa, Hont-Réché, essayèrent quelques caresses timides ; il se leva, et se retira dans ses appartements sans avoir prononcé un mot.

Immuable sur le seuil se tenait le serviteur qui avait, pendant le défilé triomphal, remarqué l'imperceptible geste de Sa Majesté.

Il dit : « O roi aimé des dieux, je me suis détaché du cortège, j'ai traversé le Nil sur une frêle barque de papyrus, et j'ai suivi la cange de la femme sur laquelle ton regard d'épervier a daigné s'abattre : c'est Tahoser, la fille du prêtre Pétamounoph ! »

Le Pharaon sourit et dit : « Bien ! je te donne un char et ses chevaux, un pectoral en grains de lapis-lazuli et de cornaline, avec un cercle d'or pesant autant que le poids de basalte vert. »

Cependant les femmes désolées arrachaient les fleurs de leur coiffure, déchiraient leurs robes de gaze, et sanglotaient étendues sur les dalles polies qui reflétaient comme des miroirs l'image de leurs beaux corps, en disant : « Il faut qu'une de ces maudites captives barbares ait pris le cœur de notre maître ! »

1. Gantelet garni de fer ou de plomb.

## V

Sur la rive gauche du Nil s'étendait la villa de Poëri, le jeune homme qui avait tant troublé Tahoser, lorsque, en allant voir la rentrée triomphale du Pharaon, elle était passée dans son char, traîné par des bœufs, sous le balcon où s'appuyait indolemment le beau rêveur.

C'était une exploitation considérable, tenant de la ferme et de la maison de plaisance, et qui occupait, entre les bords du fleuve et les premières croupes de la chaîne libyque, une vaste étendue de terrain que recouvrait, à l'époque de l'inondation, l'eau rougeâtre chargée du limon fécondant, et dont, pendant le reste de l'année, des dérivations habilement pratiquées entretenaient la fraîcheur.

Une enceinte de murs en pierre calcaire tirée des montagnes voisines enfermait le jardin, les greniers, le cellier et la maison ; ces murs, légèrement inclinés en talus, étaient surmontés d'un acrotère<sup>1</sup> à pointes de métal capable d'arrêter quiconque eût essayé de les franchir.

Trois portes, dont les valves s'accrochaient à de massifs piliers décorés chacun d'une gigantesque fleur de lotus plantée au sommet de son chapiteau, coupaient la muraille sur trois de ses pans ; à la place de la quatrième porte s'élevait le pavillon, regardant le jardin par une de ses façades, et la route par l'autre.

Ce pavillon ne ressemblait en aucune manière aux maisons de Thèbes : l'architecte qui l'avait bâti n'avait pas cherché la forte assiette, les grandes lignes monumentales, les riches matériaux des constructions urbaines, mais bien une élégance légère, une simplicité fraîche, une grâce champêtre en harmonie avec la verdure et le repos de la campagne.

Les assises inférieures, que le Nil pouvait atteindre dans ses hautes crues, étaient en grès, et le reste en bois de sycomore.

De longues colonnes évidées, d'une extrême sveltesse, pareilles aux hampes qui portent des étendards devant les palais du roi, partaient du sol et filaient d'un seul jet jusqu'à la corniche à palmettes, évasant sous un petit cube leurs chapiteaux en calice de lotus.

L'étage unique élevé au-dessus du rez-de-chaussée n'atteignait pas les moulures bordant le toit en terrasse, et lais-

---

1. Socle.

sait ainsi un étage vide entre son plafond et la couverture horizontale de la villa.

De courtes colonnettes à chapiteaux fleuris, séparées de quatre en quatre par les longues colonnes, formaient une galerie à claire-voie autour de cette espèce d'appartement aérien ouvert à toutes les brises.

Des fenêtres plus larges à la base qu'au sommet de leur ouverture, suivant le style égyptien, et se fermant avec de doubles vantaux, donnaient du jour au premier étage. Le rez-de-chaussée était éclairé par des fenêtres plus étroites et plus rapprochées.

Au-dessus de la porte, décorée de deux moulures d'une forte saillie, se voyait une croix plantée dans un cœur et encadrée par un parallélogramme tronqué à sa partie inférieure pour laisser passer ce signe de favorable augure dont le sens, comme chacun sait, est « la bonne maison ».

Toute cette construction était peinte de couleurs tendres et riantes ; les lotus des chapiteaux s'échappaient alternativement bleus et roses de leurs capsules vertes ; les palmettes des corniches colorées d'un vernis d'or s'inscrivaient sur un fond d'azur ; les parois blanches des façades faisaient valoir les encadrements peints des fenêtres, et des filets de rouge et de vert-prasin dessinaient des panneaux ou simulaient des joints de pierre.

En dehors du mur d'enceinte, qu'affleurait le pavillon, se dressait une rangée d'arbres taillés en pointe et formant un rideau pour arrêter le vent poudreux du sud, toujours chargé des ardeurs du désert.

Devant le pavillon verdoyait une immense plantation de vignes ; des colonnes de pierre aux chapiteaux de lotus, symétriquement distancées, dessinaient dans le vignoble des allées qui se coupaient à angle droit ; les ceps jetaient de l'une à l'autre leurs guirlandes de pampres, et formaient une suite d'arceaux en feuillage sous lesquels on pouvait se promener la tête haute. La terre, ratissée avec soin et ramenée en monticule au pied de chaque plant, faisait ressortir par sa couleur brune le vert gai des feuilles, où jouaient des oiseaux et des rayons.

De chaque côté du pavillon, deux bassins oblongs laissaient flotter sur leurs miroirs transparents des fleurs et des oiseaux aquatiques. Aux angles de ces bassins, quatre grands palmiers déployaient comme une ombrelle, à l'extrémité de leur tronc sculpté en écailles, leur verte auréole de feuilles.

Des compartiments, régulièrement tracés par des sentiers étroits, divisaient le jardin autour du vignoble, marquant la

place à chaque culture. Dans une sorte d'allée de ceinture qui permettait de faire le tour de l'enclos, les palmiers-doums alternaient avec les sycomores ; des carrés étaient plantés de figuiers, de pêcheurs, d'amandiers, d'oliviers, de grenadiers et autres arbres à fruit ; des portions n'avaient reçu que des arbres d'agrément, tamarix, acacias, cassies<sup>1</sup>, myrtes, mimosas, et quelques essences plus rares trouvées au delà des cataractes du Nil, sous le tropique du Cancer, dans les oasis du désert libyque et sur les bords du golfe Érythrée : car les Égyptiens sont très adonnés à la culture des arbustes et des fleurs, et ils exigent les espèces nouvelles comme tributs des peuples conquis.

Des fleurs de toutes sortes, des variétés de pastèques, des lupins<sup>2</sup>, des oignons, garnissaient les plates-bandes ; deux autres pièces d'eau d'une dimension plus grande, alimentées par un canal couvert venant du Nil, portaient chacune une petite barque pour faciliter au maître de la maison le plaisir de la pêche : car des poissons de formes diverses et de couleurs brillantes se jouaient dans leur eau limpide à travers les tiges et les larges feuilles de lotus. Des masses de végétation luxuriante entouraient ces pièces d'eau et se renversaient dans leur vert miroir.

Près de chaque bassin s'élevait un kiosque formé de colonnettes supportant un toit léger et entouré d'un balcon à claire-voie, où l'on pouvait jouir de la vue des eaux et respirer la fraîcheur du matin et du soir, à demi couché sur des sièges rustiques de bois et de jonc.

Ce jardin, éclairé par le soleil naissant, avait un aspect de gaieté, de repos et de bonheur. Le vert des arbres était si vivace, les nuances des fleurs si éclatantes, l'air et la lumière baignaient si joyeusement la vaste enceinte de souffles et de rayons ; le contraste de cette riche verdure avec la blancheur décharnée et l'aridité crayeuse de la chaîne libyque, qu'on apercevait par-dessus les murs déchiquetant de sa crête la teinte bleue du ciel, était tellement tranché, qu'on se sentait le désir de s'arrêter là et d'y planter sa tente. On eût dit un nid fait tout à souhait pour un bonheur rêvé.

Dans les allées marchaient des serviteurs portant sur leur épaule une barre de bois courbé, aux extrémités de laquelle pendaient à des cordes deux pots d'argile remplis aux réservoirs, dont ils versaient le contenu dans le petit bassin creusé

1. Nom vulgaire de l'*acacia de Farnèse*.

2. Plantés à racines pivotantes, à feuilles digitées ou entières, à fleurs de couleurs vives et variées, et disposées en épis ou grappes.

au pied de chaque plante. D'autres, manœuvrant un vase suspendu à une perche jouant sur un poteau, alimentaient une rigole de bois distribuant l'eau aux terres les plus altérées du jardin.

Des tondeurs taillaient les arbres et leur donnaient une forme ronde ou ellipsoïde ; à l'aide d'une houe faite de deux pièces de bois dur reliées par une corde formant crochet, des travailleurs penchés ameublissaient le sol pour quelques plantations.

C'était un spectacle charmant de voir ces hommes à la noire chevelure crépue, au torse couleur de brique, vêtus d'un simple caleçon blanc, aller et venir parmi les feuillages avec une activité sans désordre, en chantant une chanson rustique qui rythmait leur pas. Les oiseaux perchés sur les arbres paraissaient les connaître, et s'envolaient à peine lorsqu'en passant ils frôlaient une branche.

La porte du pavillon s'ouvrit, et Poëri parut sur le seuil. Quoiqu'il fût vêtu à la mode égyptienne, ses traits ne se rapportaient pas cependant au type national, et il n'eût pas fallu l'observer longtemps pour voir qu'il n'appartenait point à la race autochtone de la vallée du Nil. Ce n'était pas assurément un *Rot-en-ne-rôme*<sup>1</sup> ; son nez aquilin et mince, ses joues aplanies, ses lèvres sérieuses et d'un dessin serré, l'ovale parfait de sa figure, différaient essentiellement du nez africain, des pommettes saillantes, de la bouche épaisse et du masque large que présentent habituellement les Égyptiens.

La coloration, non plus, n'était pas la même ; la teinte de cuivre rouge était remplacée par une pâleur olivâtre, que nuançait imperceptiblement de rose un sang riche et pur ; les yeux, au lieu de rouler entre leurs lignes d'antimoine une prunelle de jais, étaient d'un bleu sombre comme le ciel de la nuit ; les cheveux, plus soyeux et plus doux, se crépaient en ondulations moins rebelles ; les épaules n'offraient pas cette ligne transversalement rigide que répètent, comme signe caractéristique de la race, les statues des temples et les fresques des tombeaux.

Toutes ces étrangetés composaient une beauté rare, à laquelle la fille de Pétamounoph n'avait pu rester insensible. Depuis le jour où, par hasard, Poëri lui était apparu, accoudé à la galerie du pavillon, sa place favorite, lorsque les travaux de la ferme ne l'occupaient plus, bien des fois elle était reve-

---

1. V. page 139.



nue, sous prétexte de promenade, et avait fait passer son char sous le balcon de la villa.

Mais, bien qu'elle eût revêtu ses plus fines tuniques, mis à son col ses plus précieux gorgerins, cerclé ses poignets de ses bracelets les plus précieusement ciselés, couronné sa tête des plus fraîches fleurs de lotus, allongé jusqu'aux tempes la ligne noire de ses yeux, avivé sa joue de fard, jamais Poëri n'avait semblé y faire attention. Pourtant Tahoser était bien belle, et l'amour qu'ignorait ou dédaignait le mélancolique habitant de la villa, Pharaon l'eût acheté bien cher ; pour la fille du prêtre, il eût donné Twéa, Taïa, Amensé, Hont-Réché, ses captives asiatiques, ses vases d'argent et d'or, ses hausse-cols de pierres colorées, ses chars de guerre, son armée invincible, son sceptre, tout, jusqu'à son tombeau auquel, depuis le commencement de son règne, travaillaient dans l'ombre des milliers d'ouvriers !

L'amour n'est pas le même sous les chaudes régions qu'embrase un vent de feu, qu'aux rives hyperborées d'où le calme descend du ciel avec les frimas ; ce n'est pas du sang, mais de la flamme qui circule dans les veines : aussi Tahoser languissait-elle et défaillait-elle, quoiqu'elle respirât des parfums, s'entourât de fleurs et bût les breuvages qui font oublier.

La musique l'ennuyait ou développait outre mesure sa sensibilité ; elle ne prenait plus aucun plaisir aux danses de ses compagnes ; la nuit, le sommeil fuyait ses paupières, et, haletante, étouffée, la poitrine gonflée de soupirs, elle quittait sa couche somptueuse et s'étendait sur les larges dalles, appuyant sa gorge au dur granit comme pour en aspirer la fraîcheur.

La nuit qui suivit la rentrée triomphale du Pharaon, Tahoser se sentit si malheureuse, si incapable de vivre, qu'elle ne voulut pas du moins mourir sans avoir tenté un suprême effort.

Elle s'enveloppa d'une draperie d'étoffe commune, ne garda qu'un bracelet de bois odorant, tourna une gaze rayée autour de sa tête, et, à la première lueur du jour, sans que Nofré, qui rêvait du bel Ahmosis, l'entendît, elle sortit de sa chambre, traversa le jardin, tira les verrous de la porte d'eau, s'avança vers le quai, éveilla un rameur qui dormait au fond de sa nacelle de papyrus, et se fit passer à l'autre rive du fleuve.

Chancelante et mettant sa petite main sur son cœur pour en comprimer les battements, elle s'avança vers le pavillon de Poëri.

Il faisait grand jour, et les portes s'ouvraient pour laisser passer les attelages de bœufs allant au travail et les troupeaux sortant pour la pâture.

Tahoser s'agenouilla sur le seuil, porta sa main au-dessus de sa tête avec un geste suppliant ; elle était peut-être encore plus belle dans cette humble attitude, sous ce pauvre accoutrement. Sa poitrine palpait, des larmes coulaient sur ses joues pâles.

Poëri l'aperçut et la prit pour ce qu'elle était en effet, pour une femme bien malheureuse.

« Entre, dit-il, entre sans crainte, la demeure est hospitalière. »



## VI

Tahoser, encouragée par la phrase amicale de Poëri, quitta sa pose suppliante et se releva. Une vive couleur rose avait envahi ses joues tout à l'heure si pâles : la pudeur lui revenait avec l'espoir ; elle rougissait de l'action étrange où l'amour la poussait, et, sur ce seuil que ses rêves avaient franchi tant de fois, elle hésita : ses scrupules de vierge, étouffés par la passion, renaissaient en présence de la réalité.

Le jeune homme, croyant que la timidité, compagne du malheur, empêchait seule Tahoser de pénétrer dans la maison, lui dit d'une voix musicale et douce où perçait un accent étranger :

« Entre, jeune fille, et ne tremble pas ainsi ; la demeure est assez vaste pour t'abriter. Si tu es lasse, repose-toi ; si tu as soif, mes serviteurs t'apporteront de l'eau pure rafraîchie dans des vases d'argile poreuse ; si tu as faim, ils mettront devant toi du pain de froment, des dattes et des figes sèches. »

La fille de Pétamounoph, encouragée par ces paroles hospitalières, entra dans la maison, qui justifiait l'hiéroglyphe de bienvenue inscrit sur sa porte.

Poëri l'emmena dans la chambre du rez-de-chaussée, dont les murailles étaient peintes d'une couche de blanc sur laquelle des baguettes vertes terminées par des fleurs de lotus dessinaient des compartiments agréables à l'œil. Une fine natte de joncs tressés, où se mélangeaient diverses couleurs formant des symétries, couvrait le plancher ; à chaque angle de la pièce, de grosses bottes de fleurs débordaient de longs vases tenus en équilibre par des socles, et répandaient leurs parfums dans l'ombre fraîche de la chambre. Dans le fond, un canapé bas, dont le bois était orné de feuillages et d'animaux chimériques, étalait les tentations de son large coussin à la fatigue ou à la nonchalance. Deux sièges foncés de roseaux du Nil, et dont le dossier se renversait arc-bouté par des supports, un escabeau de bois creusé en conque, appuyé sur trois pieds, une table oblongue à trois pieds également, bordée d'un cadre d'incrustations, historiée au centre d'uræus, de guirlandes et de symboles d'agriculture, et sur laquelle était posé un vase de lotus roses et bleus, complétaient cet ameublement d'une simplicité et d'une grâce champêtres.

Poëri s'assit sur le canapé. Tahoser, repliant une jambe sous la cuisse et relevant un genou, s'accroupit devant le jeune homme, qui fixait sur elle un œil plein d'interrogations bienveillantes.

Elle était ravissante ainsi : le voile de gaze dont elle s'enveloppait, retombant en arrière, découvrait les masses opulentes de sa chevelure nouée d'une étroite bandelette blanche, et permettait de voir en plein sa physionomie douce, charmante et triste. Sa tunique sans manches montrait jusqu'à l'épaule ses bras élégants et leur laissait toute liberté de gesticulation.

« Je me nomme Poëri, dit le jeune homme, et je suis intendant des biens de la couronne, ayant droit de porter dans ma coiffure de cérémonie les cornes de bélier dorées.

— Je me nomme Hora, répondit Tahoser, qui d'avance avait arrangé sa petite fable ; mes parents sont morts, et leurs biens vendus par les créanciers n'ont laissé que juste de quoi subvenir à leurs funérailles. Je suis donc restée seule et sans ressource ; mais, puisque tu veux bien m'accueillir, je saurai reconnaître ton hospitalité : j'ai été instruite aux ouvrages de femmes, quoique ma condition ne m'obligeât pas à les exercer. Je sais tourner le fuseau, tisser la toile en y mêlant des fils de diverses couleurs, imiter les fleurs et tracer des ornements avec l'aiguille sur les étoffes ; je pourrai même, lorsque tu seras las de tes travaux et que la chaleur du jour t'accablera, te réjouir avec le chant, la harpe ou la mandore.

— Hora, sois la bienvenue chez Poëri, dit le jeune homme. Tu trouveras ici, sans briser tes forces, car tu sembles délicate, une occupation convenable pour une jeune fille qui connut des temps plus prospères. Il y a parmi mes servantes des filles très douces et très sages qui te seront d'agréables compagnes, et qui te montreront comment la vie est réglée dans cette habitation champêtre. En attendant, les jours succéderont aux jours, et il en viendra peut-être de meilleurs pour toi. Sinon, tu pourras doucement vieillir chez moi dans l'abondance et la paix : l'hôte que les dieux envoient est sacré. »

Ces paroles prononcées, Poëri se leva comme pour se soustraire aux remerciements de la fausse Hora, qui s'était prosternée à ses pieds et les baisait comme font les malheureux à qui l'on vient d'accorder quelque grâce ; mais l'amoureuse avait remplacé la suppliante, et ses fraîches lèvres roses se détachaient avec peine de ces beaux pieds purs et blancs comme les pieds de jaspe des divinités.

Avant de sortir pour aller surveiller les travaux du domaine, Poëri se retourna sur le seuil de l'appartement et dit à Hora :

« Reste ici jusqu'à ce que je t'aie désigné une chambre. Je vais t'envoyer de la nourriture par un de mes serviteurs. »

Et il s'éloigna d'un pas tranquille, balançant à son poignet le fouet du commandement. Les travailleurs le saluaient en mettant une main sur leur tête et l'autre près de terre ; mais à la cordialité de leur salut on voyait que c'était un bon maître. Quelquefois il s'arrêtait, donnant un ordre ou un conseil, car il était très savant aux choses de l'agriculture et du jardinage ; puis il reprenait sa marche, jetant les yeux à droite, à gauche, inspectant soigneusement tout. Tahoser, qui l'avait humblement accompagné jusqu'à la porte et s'était pelotonnée sur le seuil, le coude au genou, le menton dans la paume de la main, le suivit du regard jusqu'à ce qu'il se perdit sous les arceaux de feuillage. Depuis longtemps déjà il avait disparu par la porte des champs, qu'elle le regardait encore.

Un serviteur, d'après l'ordre donné en passant par Poëri, apporta sur un plateau une cuisse d'oie, des oignons cuits sous la cendre, un pain de froment et des figues, ainsi qu'un vase d'eau bouché par des feuilles de myrte.

« Voici ce que le maître t'envoie ; mange, jeune fille, et reprends des forces. »

Tahoser n'avait pas grand'faim, mais il était dans son rôle de montrer de l'appétit : les malheureux doivent se jeter sur les mets que la pitié leur présente. Elle mangea donc et but un long trait d'eau fraîche.

Le serviteur s'étant éloigné, elle reprit sa pose contemplative. Mille pensées contraires roulaient dans sa jeune tête : tantôt, avec sa pudeur de vierge, elle se repentait de sa démarche ; tantôt, avec sa passion d'amoureuse, elle s'applaudissait de son audace. Puis elle se disait : « Me voilà, il est vrai, sous le toit de Poëri, je le verrai librement, tous les jours ; je m'enivrerais silencieusement de sa beauté, qui est d'un dieu plus que d'un homme ; j'entendrai sa voix charmante, pareille à une musique de l'âme : mais lui, qui n'a jamais fait attention à moi lorsque je passais sous son pavillon, couverte de mes habits aux couleurs brillantes, parée de mes plus fins bijoux, parfumée d'essences et de fleurs, montée sur mon char peint et doré que surmonte une ombrelle, entourée comme une reine d'un cortège de serviteurs, remarquera-t-il davantage la pauvre jeune fille suppliante accueillie par pitié et couverte d'étoffes communes ? »

« Ce que mon luxe n'a pu faire, ma misère le fera-t-elle ? Peut-être, après tout, suis-je laide, et Nofré est-elle une flatteuse lorsqu'elle prétend que, de la source inconnue du Nil jusqu'à l'endroit où il se jette dans la mer, il n'y a pas de plus belle fille que sa maîtresse... Non, je suis belle : les yeux ardents des hommes me l'ont dit mille fois, et surtout les airs dépités et les petites moues dédaigneuses des femmes qui passaient près de moi. Poëri, qui m'a inspiré une si folle passion, m'aimera-t-il jamais ? Il eût reçu tout aussi bien une vieille femme au front coupé de rides, à la poitrine décharnée, empaquetée de hideux haillons et les pieds gris de poussière. Tout autre que lui aurait reconnu à l'instant, sous le déguisement d'Hora, Tahoser, la fille du grand prêtre Pétamounoph ; mais il n'a jamais abaissé son regard sur moi, pas plus que la statue d'un dieu de basalte sur les dévots qui lui offrent des quartiers d'antilope et des bouquets de lotus. »

Ces réflexions abattaient le courage de Tahoser ; puis elle reprenait confiance et se disait que sa beauté, sa jeunesse, son amour, finiraient bien par attendrir ce cœur insensible : elle serait si douce, si attentive, si dévouée, elle mettrait tant d'art et de coquetterie à sa pauvre toilette, que certainement Poëri n'y résisterait pas. Alors elle se promettait de lui découvrir que l'humble servante était une fille de haut rang, possédant des esclaves, des terres et des palais, et elle s'arrangeait en rêve, après la félicité obscure, une vie de bonheur splendide et rayonnant.

« D'abord soyons belle, » dit-elle en se levant et en se dirigeant vers une des pièces d'eau.

Arrivée là, elle s'agenouilla sur la margelle de pierre, lava son visage, son col et ses épaules ; l'eau agitée, dans son miroir brisé en mille morceaux, lui montrait son image confuse et tremblante, qui lui souriait comme à travers une gaze verte, et les petits poissons, voyant son ombre et croyant qu'on allait leur jeter quelques miettes, s'approchaient du bord en troupes.

Elle cueillit deux ou trois fleurs de lotus qui s'épanouissaient à la surface du bassin, en tortilla la tige autour de la bandelette de ses cheveux, et se composa une coiffure que tout l'art de Nofré n'eût pas égalée en vidant les coffres à bijoux.

Quand elle eut fini et qu'elle se releva fraîche et radieuse, un ibis familier, qui l'avait gravement regardée faire, se haussa sur ses longues pattes, tendit son long col, et battit deux ou trois fois des ailes comme pour l'applaudir.

Sa toilette achevée, Tahoser revint prendre sa place sur la porte du pavillon en attendant Poëri. Le ciel était d'un bleu profond ; la lumière frissonnait en ondes visibles dans l'air transparent ; des aromes enivrants se dégageaient des fleurs et des plantes ; les oiseaux sautillaient à travers les rameaux, picorant quelques baies ; les papillons se poursuivaient et dansaient sur leurs ailes. A ce riant spectacle se mêlait celui de l'activité humaine, qui l'égayait encore en lui prêtant une âme. Les jardiniers allaient et venaient ; des serviteurs rentraient, chargés de bottes d'herbes et de paquets de légumes ; d'autres, debout au pied des figuiers, recevaient dans des corbeilles les fruits que leur jetaient des singes dressés à la cueillette et juchés sur les hautes branches.

Tahoser contemplant avec ravissement cette fraîche nature, dont la paix gagnait son âme, et elle se dit : « Oh ! qu'il serait doux d'être aimée ici, dans la lumière, les parfums et les fleurs ! »

Poëri reparut ; il avait terminé son inspection, et il se retira dans sa chambre pour laisser passer les heures brûlantes du jour. Tahoser le suivit timidement, se tint près de la porte, prête à sortir au moindre geste ; mais Poëri lui fit signe de rester.

Elle s'avança de quelques pas et s'agenouilla sur la natte.

« Tu m'as dit, Hora, que tu savais jouer de la mandore ; prends cet instrument accroché au mur ; fais résonner les cordes et chante-moi quelque ancien air bien doux, bien tendre et bien lent. Le sommeil est plein de beaux rêves, qui vient bercé par la musique. »

La fille du prêtre décrocha la mandore, s'approcha du lit de repos sur lequel Poëri s'était étendu, appuyant la tête au chevet de bois creusé en demi-tune, allongea son bras jusqu'au bout du manche de l'instrument, dont elle pressait la caisse sur son cœur ému, laissa errer sa main le long des cordes, et en tira quelques accords. Puis elle chanta d'une voix juste, quoiqu'un peu tremblante, un vieil air égyptien, vague soupir des aïeux transmis de génération en génération, où revenait toujours une même phrase d'une monotonie pénétrante et douce.

« En effet, dit Poëri en tournant ses prunelles d'un bleu sombre vers la jeune fille, tu ne m'avais pas trompé. Tu connais les rythmes comme une musicienne de profession, et tu pourrais exercer ton art dans le palais des rois. Mais tu donnes à ton chant une expression nouvelle. Cet air que tu récites, on dirait que tu l'inventes, et tu lui prêtes un charme magique. Ta physionomie n'est plus ce qu'elle était

ce matin ; une autre femme semble apparaître à travers toi comme une lumière derrière un voile. Qui es-tu ?

— Je suis Hora, répondit Tahoser ; ne t'ai-je pas déjà raconté mon histoire ? Seulement j'ai essuyé de mon visage la poussière de la route, rajusté les plis de ma robe fripée, et mis un brin de fleur dans mes cheveux. Si je suis pauvre, ce n'est pas une raison pour être laide, et les dieux parfois refusent la beauté aux riches. Mais te plaît-il que je continue ?

— Oui ! répète cet air qui me fascine, m'engourdit et m'ôte la mémoire comme ferait une coupe de népenthès ; répète-le, jusqu'à ce que le sommeil descende avec l'oubli sur mes paupières. »

Les yeux de Poëri, fixés d'abord sur Tahoser, se fermèrent bientôt à demi, puis tout à fait. La jeune fille continuait à faire bourdonner les cordes de la mandore, et répétait d'une voix de plus en plus basse le refrain de sa chanson. Poëri dormait ; elle s'arrêta, et se mit à l'éventer avec un éventail de feuilles de palmier jeté sur la table.

Poëri était beau, et le sommeil donnait à ses traits purs une ineffable expression de langueur et de tendresse ; ses longs cils abaissés sur ses joues semblaient lui voiler quelque vision céleste, et ses belles lèvres rouges à demi ouvertes frémissaient, comme si elles eussent adressé de muettes paroles à un être invisible.

Après une longue contemplation, enhardie par le silence et la solitude, Tahoser, éperdue, se pencha sur le front du dormeur, retenant son souffle, pressant son cœur de sa main, et y posa un baiser peureux, furtif, ailé ; puis elle se releva toute honteuse et toute rougissante.

Le dormeur avait senti vaguement, à travers son rêve, les lèvres de Tahoser ; il poussa un soupir et dit en hébreu : « O Ra'hel, bien-aimée Ra'hel ! »

Heureusement, ces mots d'une langue inconnue ne présentaient aucun sens à la fille de Pétamounoph ; et elle reprit l'éventail de feuilles de palmier, espérant et craignant que Poëri se réveillât.





## VII

Lorsque le jour parut, Nofré, qui couchait sur un petit lit aux pieds de sa maîtresse, fut surprise de ne pas entendre Tahoser l'appeler comme d'habitude en frappant ses mains l'une contre l'autre. Elle se souleva sur son coude et vit que le lit était vide. Cependant les premiers rayons du soleil, atteignant la frise du portique, commençaient seulement à jeter sur le mur l'ombre des chapiteaux et le haut du fût des colonnes. Tahoser ordinairement n'était pas si matinale, et elle ne quittait guère sa couche sans l'aide de ses femmes ; jamais non plus elle ne sortait qu'après avoir fait réparer dans sa coiffure le désordre de la nuit et verser sur son beau corps des affusions d'eau parfumée qu'elle recevait à genoux, les bras repliés devant sa poitrine.

Nofré, inquiète, jeta sur elle une chemise transparente, plaça ses pieds dans des sandales en fibres de palmier, et se mit à la recherche de sa maîtresse.

Elle la chercha d'abord sous les portiques des deux cours, pensant que, ne pouvant dormir, Tahoser était peut-être allée respirer la fraîcheur de l'aube le long de ces promenoirs intérieurs.

Tahoser n'y était pas.

« Visitons le jardin, se dit Nofré ; elle aura peut-être eu la fantaisie de voir briller la rosée nocturne sur les feuilles des plantes et d'assister une fois au réveil des fleurs. »

Le jardin, battu en tous sens, ne contenait que la solitude. Allées, tonnelles, berceaux, bosquets, Nofré interrogea tout sans succès. Elle entra dans le kiosque situé au bout de la treille ; point de Tahoser. Elle courut à la pièce d'eau où sa maîtresse pouvait avoir eu le caprice de se baigner, comme elle le faisait quelquefois avec ses compagnes, sur l'escalier de granit descendant du bord du bassin jusqu'à un fond de sable tamisé. Les larges feuilles de nymphæas flottaient à la surface et ne paraissaient pas avoir été dérangées ; les canards plongeant leurs cols d'azur dans l'eau tranquille y faisaient seuls des rides, et ils saluèrent Nofré de leurs cris joyeux. La fidèle suivante commençait à s'alarmer sérieusement ; elle donna l'éveil à toute la maison ; les esclaves et les servantes sortirent de leurs cellules et, mis au fait par Nofré de l'étrange disparition de Tahoser, se livrèrent aux perquisitions les plus minutieuses ; ils montèrent sur les terrasses,

fouillèrent chaque chambre, chaque réduit, tous les endroits où elle pouvait être. Nofré, dans son trouble, alla jusqu'à ouvrir les coffres à serrer les robes, les écrins qui renfermaient les bijoux, comme si ces boîtes eussent pu contenir sa maîtresse.

Tahoser n'était décidément pas dans la maison.

Un vieux serviteur d'une prudence consommée eut l'idée d'inspecter le sable des allées et d'y chercher les empreintes de sa jeune maîtresse ; les lourds verrous de la porte de ville étaient à leur place et faisaient repousser la supposition que Tahoser fût sortie de ce côté. Il est vrai que Nofré avait parcouru étourdiment tous les sentiers, y marquant la trace de ses sandales ; mais, en se penchant vers le sol, le vieux Souhem ne tarda pas à reconnaître, parmi les pas de Nofré, une légère dépression qui dessinait une semelle étroite, mignonne, appartenant à un pied beaucoup plus petit que le pied de la suivante. Il suivit cette trace, qui le mena, en passant sous la tonnelle, du pylône de la cour à la porte d'eau. Les verrous, comme il en fit la remarque à Nofré, avaient été tirés, et les battants ne joignaient que par leur poids ; donc la fille de Pétamounoph s'était envolée par là.

Plus loin la trace se perdait. Le quai de briques n'avait gardé aucune empreinte. Le batelier qui avait passé Tahoser n'était pas revenu à sa station. Les autres dormaient, et, interrogés, répondirent qu'ils n'avaient rien vu. Un seul dit qu'une femme, pauvrement vêtue et semblant appartenir à la dernière classe du peuple, s'était rendue de grand matin de l'autre côté du fleuve, au quartier des Memnonia, sans doute pour accomplir quelque rite funèbre.

Ce signalement, qui ne se rapportait en aucune façon à l'élégante Tahoser, dérouta complètement les idées de Nofré et de Souhem.

Ils rentrèrent dans la maison, tristes et désappointés. Les serviteurs et les servantes s'assirent à terre dans des attitudes de désolation, laissant pendre une de leurs mains la paume tournée vers le ciel et mettant l'autre sur leur tête, et tous s'écrièrent comme un chœur plaintif : « Malheur ! malheur ! malheur ! la maîtresse est partie ! »

« Par Oms, chien des enfers ! je la retrouverai, dit le vieux Souhem, dussé-je pénétrer vivant jusqu'au fin fond de la région occidentale vers laquelle voyagent les morts. C'était une bonne maîtresse ; elle nous donnait la nourriture en abondance, n'exigeait pas de nous des travaux excessifs, et ne nous faisait battre qu'avec justice et modération. Son

pied n'était pas lourd à nos nuques inclinées, et chez elle l'esclave pouvait se croire libre.

« Malheur ! malheur ! malheur ! répétèrent hommes et femmes en se jetant de la poussière sur la tête.

— Hélas ! chère maîtresse, qui sait où tu es maintenant ? dit la fidèle suivante, laissant couler ses larmes. Peut-être un magicien t'a fait sortir de ton palais par quelque conjuration irrésistible, pour accomplir sur toi un odieux maléfice ; il lacérera ton beau corps, en retirera le cœur par une incision, comme un paraschite, jettera tes restes à la voracité des crocodiles, et ton âme mutilée ne retrouvera au jour de la réunion que des lambeaux informes. Tu n'iras pas rejoindre au fond des seringues, dont le colchyte garde le plan, la momie peinte et dorée de ton père, le grand prêtre Pétamounoph, dans la chambre funèbre creusée pour toi !

— Calme-toi, Nofré, dit le vieux Souhem, ne nous désespérons pas trop d'avance ; il se peut que Tahoser rentre bientôt. Elle a cédé sans doute à quelque fantaisie qui nous est inconnue, et tout à l'heure nous allons la voir reparaître gaie et souriante, tenant des fleurs d'eau dans ses mains. »

Passant le coin de sa robe sur ses paupières, la suivante fit un signe d'adhésion.

Souhem s'accroupit, ployant ses genoux comme ces images de cynocéphales taillées vaguement dans un bloc carré de basalte, et, serrant ses tempes entre ses paumes sèches, parut réfléchir profondément.

Sa figure, d'un brun rougeâtre, ses orbites enfoncées, ses mâchoires proéminentes, ses joues plissées de grandes rides, ses cheveux roides encadrant son masque comme des poils, complétaient sa ressemblance avec les dieux à tête simiesque ; ce n'était pas un dieu, certes, mais il avait bien l'air d'un singe.

Le résultat de sa méditation, anxieusement attendu par Nofré, fut celui-ci :

« La fille de Pétamounoph est amoureuse.

— Qui te l'a dit ? s'écria Nofré, qui croyait lire seule dans le cœur de sa maîtresse.

— Personne, mais Tahoser est très belle ; elle a vu déjà seize fois la crue et la retraite du Nil. Seize est le nombre emblématique de la volupté, et depuis quelque temps elle appelait à des heures étranges ses joueuses de harpe, de mandore et de flûte, comme quelqu'un qui veut calmer le trouble de son cœur par de la musique.

— Tu parles très bien, et la sagesse habite ta vieille tête chauve ; mais comment as-tu appris à connaître les femmes,

toi qui ne fais que piocher la terre du jardin et porter des vases d'eau sur ton épaule ? »

L'esclave élargit ses lèvres dans un sourire silencieux et montra deux rangées de longues dents blanches capables de broyer des noyaux de dattes ; cette grimace voulait dire : « Je n'ai pas toujours été vieux et captif. »

Illuminée par la suggestion de Souhem, Nofré pensa tout de suite au bel Ahmosis, l'oëris de Pharaon, qui passait si souvent au bas de la terrasse et qui avait si bonne grâce sur son char de guerre au défilé triomphal ; comme elle l'aimait elle-même, sans bien s'en rendre compte, elle prêtait ses sentiments à sa maîtresse. Elle revêtit une robe moins légère et se rendit à la demeure de l'officier : c'était là, imaginait-elle, que devait inmanquablement se trouver Tahoser.

Le jeune oëris était assis au fond de sa chambre sur un siège bas. Aux murs se groupaient en trophées différentes armes : la tunique de cuir écaillée de plaquettes de bronze où se lisait gravé le cartouche du Pharaon, le poignard d'airain à manche de jade évidé pour laisser passer les doigts, la hache de bataille à tranchant de silex, la harpé à lame courbe, le casque à double plume d'autruche, l'arc triangulaire et les flèches empennées de rouge ; sur des socles étaient posés les gorgerins d'honneur, et quelques coffres ouverts montraient le butin pris à l'ennemi.

Quand il vit Nofré, qu'il connaissait bien et qui se tenait debout sur le seuil, Ahmosis éprouva un vif mouvement de plaisir ; ses joues brunes se colorèrent, ses muscles tressaillirent, son cœur palpita. Il crut que Nofré lui apportait quelque message de la part de Tahoser, bien que la fille du prêtre n'eût jamais répondu à ses œillades. Mais l'homme à qui les dieux ont fait le don de la beauté s'imagine aisément que toutes les femmes se prennent d'amour pour lui.

Il se leva et fit quelques pas vers Nofré, dont le regard inquiet scrutait les recoins de la chambre pour s'assurer de la présence ou de l'absence de Tahoser.

« Qui t'amène ici, Nofré ? dit Ahmosis, voyant que la jeune suivante, préoccupée de sa recherche, ne rompait pas le silence. Ta maîtresse va bien, je l'espère, car il me semble l'avoir vue hier à l'entrée du Pharaon.

— Si ma maîtresse va bien, tu dois le savoir mieux que tout autre, répondit Nofré : car elle s'est enfuie de la maison sans confier ses projets à personne, et l'asile qu'elle s'est choisi, j'aurais juré par Hathor que tu le connaissais.

— Elle a disparu ! que me dis-tu là ? fit Ahmosis avec une surprise qui certes n'était pas jouée.

— Je croyais qu'elle t'aimait, dit Nofré, et quelquefois les jeunes filles les plus retenues font des coups de tête. Elle n'est donc pas ici ?

— Le dieu Phré, qui voit tout, sait où elle est ; mais aucun de ses rayons terminés par des mains ne l'a atteinte chez moi. Regarde plutôt et visite les chambres.

— Je te crois, Ahmosis, et je me retire : car, si Tahoser était venue, tu ne le cacherais pas à la fidèle Nofré, qui n'eût pas mieux demandé que de servir vos amours. Tu es beau, elle est libre, riche et vierge. Les dieux eussent vu cette union avec plaisir. »

Nofré revint à la maison plus inquiète et plus bouleversée que jamais ; elle craignait qu'on ne soupçonnât les serviteurs d'avoir tué Tahoser pour s'emparer de ses richesses, et qu'on ne voulût leur faire avouer sous le bâton ce qu'ils ne savaient pas.

Pharaon, de son côté, pensait aussi à Tahoser. Après avoir fait les libations et les offrandes exigées par le rituel, il s'était assis dans la cour intérieure du gynécée, et rêvait, sans prendre garde aux ébats de ses femmes, qui, nues et couronnées de fleurs, se jouaient dans la transparence de la piscine, se jetant de l'eau et poussant des éclats de rire grêles et sonores pour attirer l'attention du maître, qui n'avait pas décidé, contre son habitude, quelle serait la reine en faveur cette semaine-là.

C'était un tableau charmant que ces belles femmes dont les corps sveltes luisaient sous l'eau comme des statues de jaspe submergées, dans ce cadre d'arbustes et de fleurs, au milieu de cette cour entourée de colonnes peintes de couleurs éclatantes, à la pure lumière d'un ciel d'azur, que traversait de temps à autre un ibis le bec au vent et les pattes tendues en arrière.

Amensé et Twéa, lasses de nager, étaient sorties de l'eau, et, agenouillées au bord du bassin, étalaient au soleil pour la sécher leur épaisse chevelure noire, dont les mèches d'ébène faisaient paraître leur peau plus blanche encore ; les dernières perles du bain roulaient sur leurs épaules lustrées et sur leurs bras polis comme le jade ; des servantes les frottaient d'essences et d'huiles aromatiques, tandis qu'une jeune Éthiopienne leur offrait à respirer le calice d'une large fleur.

On eût dit que l'ouvrier qui avait sculpté les bas-reliefs décoratifs des salles du gynécée avait pris ces groupes pleins de grâce pour modèles ; mais Pharaon n'eût pas regardé d'un œil plus froid le dessin incisé dans la pierre.

Juché sur le dossier du fauteuil, le singe privé croquait des dattes et faisait claquer ses dents ; contre les jambes du maître, le chat favori se frottait en arrondissant le dos ; le nain difforme tirait la queue du singe et les moustaches du chat, dont l'un glapissait et l'autre jurait, ce qui ordinairement déridait Sa Majesté ; mais Sa Majesté n'était pas ce jour-là en train de rire. Elle écarta le chat, fit descendre le singe du fauteuil, donna un coup de poing sur la tête du nain, et se dirigea vers les appartements de granit.

Chacune de ces chambres était formée de blocs d'une grandeur prodigieuse, et fermée par des portes de pierre qu'aucune puissance humaine n'eût pu forcer, à moins de savoir le secret qui les faisait s'ouvrir.

Dans ces chambres étaient enfermés les richesses du Pharaon et le butin enlevé aux nations conquises. Il y avait là des lingots de métaux précieux, des couronnes d'or et d'argent, des gorgerins et des bracelets d'émaux cloisonnés, des boucles d'oreilles reluisant comme le disque de Moui ; des colliers à rangs septuples de cornaline, de lapis-lazuli, de jaspe sanguin, de perles, d'agates, de sardoines, d'onyx ; des cercles finement travaillés pour les jambes, des ceintures à plaques d'or gravées d'hiéroglyphes, des bagues à chaton de scarabée ; des files de poissons, de crocodiles et de cœurs en estampage d'or, des serpents d'émail se repliant plusieurs fois sur eux-mêmes ; des vases de bronze, des buires d'albâtre rubané, de verre bleu où se tordaient des spirales blanches ; des coffrets de terre émaillée, des boîtes en bois de sandal affectant des formes bizarres et chimériques, des monceaux d'aromates de tous les pays, des blocs d'ébène ; des étoffes précieuses si fines, que la pièce eût passé par un anneau ; des plumes d'autruche noires et blanches, ou colorées de diverses teintes ; des défenses d'éléphant d'une monstrueuse grosseur, des coupes en or, en argent, en verre doré, des statuettes excellentes, tant pour la matière que pour le travail.

Dans chaque chambre, le Pharaon fit prendre la charge d'un brancard porté par deux esclaves robustes de Kousch<sup>1</sup> et de Schéto, et, frappant des mains, il appela Timopht, le serviteur qui avait suivi Tahoser, et lui dit :

« Fais porter cela à Tahoser, fille de Pétamounoph, de la part de Pharaon. »

Timopht se mit en tête du cortège, qui traversa le Nil sur

---

1. Forme hébraïque du nom Kaoushou, Koushou, que les Égyptiens donnaient aux pays situés au sud de la première cataracte.

une cange royale, et bientôt les esclaves arrivèrent avec leur charge à la maison de Tahoser.

« Pour Tahoser, de la part de Pharaon, » dit Timopht en heurtant la porte.

A la vue de ces trésors, Nofré manqua de s'évanouir, moitié peur, moitié éblouissement ; elle craignait que le roi ne la fît mourir lorsqu'il apprendrait que la fille du prêtre n'était plus là.

« Tahoser s'en est allée, répondit-elle en tremblant à Timopht, et, je le jure par les quatre oies sacrées, Amset, Sis, Soumauts et Kebhsniv, qui volent aux quatre points du vent, j'ignore où elle est.

— Pharaon, préféré de Phré, favori d'Amon-Râ, a envoyé ces présents, je ne puis les remporter ; garde-les jusqu'à ce qu'elle se retrouve. Tu m'en réponds sur ta tête ; fais-les serrer dans des chambres et garder par des serviteurs fidèles, » répondit l'envoyé du roi.

Quand Timopht revint au palais, et que, prosterné, les coudes serrés aux flancs, le front dans la poussière, il dit que Tahoser était disparue, le roi entra en une grande fureur et il frappa si violemment de son sceptre contre le pavé, que la dalle se fendit.



## VIII

Tahoser, il faut le dire, ne pensait guère à Nofré, sa suivante favorite, ni à l'inquiétude que devait causer son absence. Cette chère maîtresse avait tout à fait oublié sa belle maison de Thèbes, ses serviteurs et ses parures, chose bien difficile et bien incroyable pour une femme.

La fille de Pétamounoph ne se doutait aucunement de l'amour du Pharaon : elle n'avait pas remarqué l'oeillade chargée de volupté tombée sur elle du haut de cette majesté que rien sur terre ne pouvait émouvoir ; l'eût-elle vue, elle eût déposé ce désir royal en offrande, avec toutes les fleurs de son âme, aux pieds de Poëri.

Tout en repoussant de l'orteil son fuseau pour le faire remonter le long du fil, car on lui avait donné cette tâche, elle suivait du coin de l'œil tous les mouvements du jeune Hébreu et l'enveloppait de son regard comme d'une caresse ; elle jouissait silencieusement du bonheur de rester près de lui, dans le pavillon dont il lui avait permis l'accès.

Si Poëri avait tourné la tête vers elle, il eût été frappé sans doute de la lumière humide de ses yeux, des rougeurs subites qui passaient sur ses belles joues comme des nuages roses, du battement profond de son cœur qu'on devinait au tremblement de son sein. Mais, assis à la table, il se penchait sur une feuille de papyrus où, puisant de l'encre dans une tablette d'albâtre creusée, il inscrivait des comptes en chiffres démotiques<sup>1</sup> à l'aide d'un roseau.

Poëri comprenait-il l'amour si visible de Tahoser pour lui ? ou bien, pour quelque raison cachée, faisait-il semblant de ne pas s'en apercevoir ? Ses manières envers elle étaient douces, bienveillantes, mais réservées comme s'il eût voulu prévenir ou refouler quelque aveu importun auquel il lui eût été pénible de répondre. Pourtant la fausse Hora était bien belle ; ses charmes, trahis par la pauvreté de sa toilette, n'en avaient que plus de puissance ; et, comme on voit aux heures les plus chaudes du jour une vapeur lumineuse frissonner sur la terre luisante, une atmosphère d'amour frissonnait autour d'elle. Sur ses lèvres entr'ouvertes, sa passion palpait comme un oiseau qui veut prendre son vol ; et bas, bien bas, quand elle était sûre de ne pas être entendue,

---

1. De l'écriture égyptienne populaire.



elle répétait comme une monotone cantilène : « Poëri, je t'aime. »

On était au temps de la moisson, et Poëri sortit pour inspecter les travailleurs. Tahoser, qui ne pouvait pas plus s'en détacher que l'ombre ne peut se détacher du corps, le suivit timidement, craignant qu'il ne lui enjoignît de rester à la maison ; mais le jeune homme lui dit d'une voix où ne perçait nul accent de colère :

« Le chagrin se soulage à la vue des paisibles travaux de l'agriculture, et, si quelque douloureux souvenir de la prospérité évanouie oppresse ton âme, il se dissipera au spectacle de cette activité joyeuse. Ces choses doivent être nouvelles pour toi : car ta peau, que n'a jamais baisée le soleil, tes pieds délicats, tes mains fines, l'élégance avec laquelle tu drapes le morceau d'étoffe grossière qui te sert de vêtement, me montrent, à n'en pouvoir douter, que tu as toujours habité les villes, au sein des recherches et du luxe. Viens donc et assieds-toi, tout en tournant ton fuseau, à l'ombre de cet arbre où les moissonneurs ont suspendu, pour la rafraîchir, l'outre qui contient leur boisson. »

Tahoser obéit et se plaça sous l'arbre, les bras croisés sur les genoux, et les genoux au menton.

De la muraille du jardin, la plaine s'étendait jusqu'aux premiers escarpements de la chaîne libyque, comme une mer jaune, où le moindre souffle d'air creusait des vagues d'or. La lumière était si intense, que le ton d'or du blé blanchissait par places et prenait des teintes d'argent. Dans l'opulent limon du Nil, les épis avaient poussé vigoureux, drus et hauts comme des javelines, et jamais plus riche moisson ne s'était déployée au soleil, flambante et crépitante de chaleur ; il y avait de quoi remplir jusqu'au faite la ligne de greniers voûtés qui s'arrondissaient près des celliers.

Les travailleurs étaient depuis longtemps déjà à l'ouvrage, et l'on voyait de loin émerger des vagues du blé leur tête crépue ou rase, coiffée d'un morceau d'étoffe blanche, et leur torse nu, couleur de brique cuite. Ils se penchaient et se relevaient avec un mouvement régulier, sciant le blé de leurs faucilles au-dessous de l'épi, avec autant de régularité que s'ils eussent suivi une ligne tirée au cordeau.

Derrière eux marchaient dans les sillons des glaneurs, avec des couffes de sparterie où ils serraient les épis moissonnés, et qu'ils portaient sur leur épaule ou suspendus à une barre transversale, aidés par un compagnon, à des meules placées de distance en distance.

Quelquefois les moissonneurs essoufflés s'arrêtaient, repre-

naient haleine, et, rejetant leur faucille sous leur bras droit, buvaient un coup d'eau ; puis ils se remettaient en hâte à l'ouvrage, craignant le bâton du contremaître ; les épis récoltés s'étaient étalés sur l'aire par couches égalisées à la fourche et légèrement relevées au bord par les nouveaux paniers qu'on y versait.

Alors Poëri fit signe au bouvier de faire avancer ses bêtes. C'étaient de superbes animaux, aux longues cornes évasées comme la coiffure d'Isis, au garrot élevé, au fanon puissant, aux jambes sèches et nerveuses. La marque du domaine, empreinte au fer chaud, estampillait leurs hanches. Ils marchaient gravement, assujettis sous un joug horizontal reliant leurs quatre têtes.

On les poussa sur l'aire ; activés par le fouet à double mèche, ils se mirent à piétiner circulairement, faisant jaillir sous leurs sabots fourchus le grain de l'épi : le soleil brillait sur leur poil luisant, et la poussière qu'ils soulevaient leur montait aux naseaux ; aussi, au bout d'une vingtaine de tours, s'appuyaient-ils les uns contre les autres, et, malgré les lanières sifflantes qui voltigeaient sur leurs flancs, ralentissaient-ils sensiblement le pas. Pour les encourager, le conducteur, qui les suivait en tenant par la queue la bête sous la main, entonna, sur un rythme joyeux et vif, la vieille chanson des bœufs : « Tournez pour vous-mêmes ; ô bœufs, tournez pour vous-mêmes ; des mesures pour vous, des mesures pour vos maîtres ! »

Et l'attelage ranimé se portait en avant et disparaissait dans un nuage de poussière blonde où scintillaient des étincelles d'or.

La besogne des bœufs terminée, vinrent des serviteurs qui, armés d'écofes de bois, élevaient le blé en l'air et le laissaient retomber pour le séparer des pailles, des barbes et des cosses.

Le blé ainsi vanné était mis dans des sacs dont un grammate prenait note, et porté aux greniers où conduisaient des échelles.

Tahoser, à l'ombre de son arbre, prenait plaisir à ce spectacle plein d'animation et de grandeur, et souvent sa main distraite oubliait de tordre le fil. La journée s'avancait, et déjà le soleil, levé derrière Thèbes, avait franchi le Nil et se dirigeait vers la chaîne libyque, derrière laquelle son disque se couche chaque soir. C'était l'heure où les animaux reviennent des champs et rentrent à l'étable. Elle assista, près de Poëri, à ce grand défilé pastoral.

On vit d'abord s'avancer un immense troupeau de bœufs,

les uns blancs, les autres roux ; ceux-ci noirs et mouchetés de points clairs, ceux-là pies, quelques-uns rayés de zébrures sombres ; il y en avait de tout pelage et de toute nuance ; ils passaient levant leurs mufles lustrés, d'où pendaient des filaments de bave, ouvrant leurs grands yeux doux. Les plus impatientes, sentant l'étable, se dressaient quelques instants à demi et apparaissaient au-dessus de la foule cornue, avec laquelle, en retombant, ils se confondaient bientôt ; les moins adroits, devancés par leurs compagnons, poussaient de longs meuglements plaintifs comme pour protester.

Près des bœufs marchaient les gardiens avec leur fouet et leur corde roulée.

Arrivés devant Poëri, ils s'agenouillaient, et, les coudes aux flancs, touchaient la terre du front en signe de respect.

Des grammates inscrivaient le nombre des têtes de bétail sur des tablettes.

Aux bœufs succédèrent des ânes trotinant et ruant sous le bâton d'âniers à tête rase et vêtus d'une simple ceinture de toile, dont le bout retombait entre leurs cuisses ; ils défilaient, secouant leurs longues oreilles, martelant la terre de leurs petits sabots durs.

Les âniers firent la même genuflexion que les bouviers, et les grammates marquèrent aussi le chiffre exact de leurs bêtes.

Ce fut ensuite le tour des chèvres : elles arrivaient précédées de leurs boucs et faisant trembler de plaisir leur voix cassée et grêle ; les chevriers avaient grand'peine à contenir leur pétulance et à ramener au gros de l'armée les maraudeuses qui s'écartaient. Elles furent comptées comme les bœufs et les ânes, et, avec le même cérémonial, les bergers se prosternèrent aux pieds de Poëri.

Le cortège était fermé par des oies, qui, fatiguées de la route, se dandinaient sur leurs larges pattes, battaient bruyamment des ailes, allongeaient leur col et poussaient des piailllements rauques ; leur nombre fut inscrit, et les tablettes remises à l'inspecteur du domaine.

Longtemps après que bœufs, ânes, chèvres, oies, étaient rentrés, une colonne de poussière, que le vent ne pouvait parvenir à balayer, s'élevait lentement dans le ciel.

« Eh bien, Hora, dit Poëri à Tahoser, la vue de ces moissonneurs et de ces troupeaux t'a-t-elle amusée ? Ce sont les plaisirs des champs ; nous n'avons pas ici, comme à Thèbes, des joueurs de harpe et des danseuses. Mais l'agriculture est sainte ; elle est la mère nourrice de l'homme, et celui qui sème un grain de blé fait une action agréable aux dieux.

Maintenant, va prendre ton repas avec tes compagnes ; moi je rentre au pavillon, et je vais calculer combien de boisseaux de froment ont rendus les épis. »

Tahoser mit une main par terre et l'autre sur sa tête en signe d'acquiescement respectueux, et se retira.

Dans la salle du repas riaient et babillaient plusieurs jeunes servantes, mangeant des oignons crus, des gâteaux de dourah<sup>1</sup> et des dattes ; un petit vase de terre plein d'huile où trempait une mèche les éclairait : car la nuit était venue, et répandait une lueur jaune sur leurs joues brunes et leurs torses fauves que ne voilait aucun vêtement. Les unes étaient assises sur de simples sièges de bois, les autres adossées au mur, un genou replié.

« Où le maître peut-il aller ainsi chaque soir ? dit une petite fille à l'air malicieux, en épluchant une grenade avec de jolis mouvements de singe.

— Le maître va où il veut, répondit une grande esclave qui mâchait des pétales de fleur ; ne faut-il pas qu'il te rende des comptes ? Ce n'est pas toi, en tout cas, qui le retiendras ici.

— Aussi bien moi qu'une autre, » répondit l'enfant piquée. La grande fille haussa les épaules.

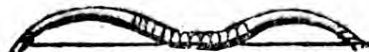
« Hora elle-même, qui est plus blanche et plus belle que nous toutes, n'y parviendrait pas. Quoiqu'il porte un nom égyptien et soit au service du Pharaon, il appartient à cette race barbare d'Israël ; et, s'il sort la nuit, c'est sans doute pour assister aux sacrifices d'enfants que célèbrent les Hébreux dans les endroits déserts où la chouette piaule, où l'hyène glapit, où la vipère siffle. »

Tahoser quitta doucement la chambre sans rien dire et se tapit dans le jardin derrière une touffe de mimosa ; et, au bout de deux heures d'attente, elle vit Poëri sortir dans la campagne.

Légère et silencieuse comme une ombre, elle se mit à le suivre.

---

1. Graminées originaires des régions chaudes du globe ; plus connues sous le nom de sorgho.



## IX

Poëri, dont la main était armée d'un fort bâton de palmier, se dirigea vers le fleuve en suivant une étroite chaussée élevée à travers un champ de papyrus submergés qui, feuillés à leur base, dressaient de chaque côté leurs hampes rectilignes hautes de six ou huit coudées et terminées par un flocon de fibres, comme les lances d'une armée rangée en bataille.

Retenant son souffle, posant à peine la pointe du pied sur le sol, Tahoser s'engagea après lui dans le petit chemin. Il n'y avait pas de lune cette nuit-là, et l'épaisseur des papyrus eût d'ailleurs suffi pour cacher la jeune fille, qui se tenait un peu en arrière.

Il fallut après franchir un espace découvert. La fausse Hora laissa prendre de l'avance à Poëri, courba sa taille, se fit petite et rampa contre le sol.

Un bois de mimosas se présenta ensuite, et, dissimulée par les touffes d'arbres, Tahoser put s'avancer sans prendre autant de précautions. Elle était si près de Poëri, qu'elle craignait de perdre dans l'obscurité, que souvent les branches qu'il déplaçait lui fouettaient la figure ; mais elle n'y faisait pas attention : un sentiment d'ardente jalousie la poussait à la recherche du mystère qu'elle n'interprétait pas comme les servantes de la maison. Elle n'avait pas cru un instant que le jeune Hébreu sortît ainsi chaque soir pour accomplir quelque rite infâme et barbare ; elle pensait qu'une femme devait être le motif de ces excursions nocturnes, et elle voulait connaître sa rivale. La bienveillance froide de Poëri lui montrait qu'il avait le cœur occupé : autrement serait-il resté insensible à des charmes célèbres dans Thèbes et dans toute l'Égypte ? eût-il feint de ne pas comprendre un amour qui eût fait l'orgueil des oëris, des grands prêtres, des basilico-grammates<sup>1</sup>, et même des princes de la race royale ?

Arrivé à la berge du fleuve, Poëri descendit quelques marches taillées dans l'escarpement de la rive, et se courba comme s'il défaisait un lien.

Tahoser, couchée à plat ventre sur le sommet du talus que dépassait seulement le haut de sa tête, vit, à son grand désespoir, que le promeneur mystérieux détachait une mince

---

1. Greffiers royaux.

barque de papyrus étroite et longue comme un poisson, et qu'il se préparait à traverser le fleuve.

Il sauta, en effet, dans la barque, repoussa le bord du pied, et prit le large en manœuvrant la rame unique placée à l'arrière de la frêle embarcation.

La pauvre fille se tordait les mains de douleur ; elle allait perdre la piste du secret qu'il lui importait tant de savoir. Que faire ? Retourner sur ses pas, le cœur en proie au soupçon et à l'incertitude, le pire des maux ? Elle rassembla son courage, et sa résolution fut bientôt prise. Chercher une autre barque, il n'y fallait pas penser. Elle se laissa couler le long du talus, enleva sa robe en un tour de main et la roula sur sa tête ; puis elle se glissa courageusement dans le fleuve, en ayant soin de ne pas faire rejaillir d'écume. Souple comme une couleuvre d'eau, elle allongea ses beaux bras sur le flot sombre où tremblait élargi le reflet des étoiles, et se mit à suivre de loin la barque. Elle nageait admirablement : car, chaque jour, elle s'exerçait avec ses femmes dans la vaste piscine de son palais, et nulle n'était plus habile à couper l'onde que Tahoser.

Le courant, endormi en cet endroit, ne lui opposait pas beaucoup de résistance ; mais au milieu du fleuve, pour ne pas être emportée à la dérive, il lui fallut donner de vigoureux coups de pied à l'eau bouillonnante et multiplier ses brasées. Sa respiration devenait courte, haletante, et elle la retenait de peur que le jeune Hébreu ne l'entendît. Quelquefois, une vague plus haute lavait d'écume ses lèvres entr'ouvertes, trempait ses cheveux et même atteignait sa robe pliée en paquet : heureusement pour elle, car ses forces commençaient à l'abandonner, elle se retrouva bientôt dans des eaux plus calmes. Un faisceau de joncs qui descendait le fleuve et la frôla en passant lui causa une vive terreur. Cette masse, d'un vert sombre, prenait, à travers l'obscurité, l'apparence d'un dos de crocodile ; Tahoser avait cru sentir la peau rugueuse du monstre, mais elle se remit de sa frayeur et se dit en continuant à nager : « Qu'importe que les crocodiles me mangent, si Poëri ne n'aime pas ? »

Le danger était réel, surtout la nuit ; pendant le jour, le mouvement perpétuel des barques, le travail des quais, le tumulte de la ville, éloignent les crocodiles, qui vont, sur des rives moins fréquentées par l'homme, se vautrer dans la vase et se réjouir au soleil ; mais l'ombre leur rend toute leur audace.

Tahoser n'y avait pas pensé. La passion ne calcule pas. L'idée de ce péril lui fût-elle venue, elle l'aurait bravé, elle

si timide pourtant, et qu'effrayait un papillon obstiné qui voltigeait autour d'elle, la prenant pour une fleur.

Tout à coup la barque s'arrêta, quoique la rive fût encore à quelque distance. Poëri, suspendant son travail de pagaie, parut promener ses regards autour de lui avec inquiétude. Il avait aperçu la tache blanchâtre produite sur l'eau par la robe roulée de Tahoser.

Se croyant découverte, l'intrépide nageuse plongea bravement, résolue à ne remonter à la surface, dût-elle étouffer, que lorsque les soupçons de Poëri seraient dissipés.

« J'aurais cru que quelqu'un me suivait à la nage, se dit Poëri en se remettant à ramer. Mais qui se risquerait dans le Nil à cette heure ? J'étais fou. J'ai pris pour une tête humaine coiffée d'un linge une touffe de lotus blancs, peut-être même un simple flocon d'écume, car je ne vois plus rien. »

Lorsque Tahoser, dont les veines sifflaient dans les tempes, et qui commençait à voir passer des lueurs rouges dans l'eau sombre du fleuve, revint en toute hâte dilater ses poumons par une longue gorgée d'air, la barque de papyrus avait repris son allure confiante, et Poëri manœuvrait l'aviron avec le flegme imperturbable des personnes allégoriques qui conduisent la bari de Maüt<sup>1</sup> sur les bas-reliefs et les peintures des temples.

La rive n'était plus qu'à quelques brassées ; l'ombre prodigieuse des pylônes et des murs énormes du palais du Nord, qui ébauchait ses entassements opaques, surmontés par les pyramidions de six obélisques, à travers le bleu violâtre de la nuit, s'étalait immense et formidable sur le fleuve, et protégeait Tahoser, qui pouvait nager sans crainte d'être aperçue.

Poëri aborda un peu au-dessous du palais en descendant le Nil, et il attacha sa barque à un pieu, de façon à la retrouver pour le retour ; puis il prit son bâton de palmier et monta la rampe du quai d'un pas alerte.

La pauvre Tahoser, presque à bout de forces, suspendit ses mains crispées à la première marche de l'escalier, et sortit avec peine du fleuve ses membres ruisselants, que le contact de l'air alourdit en leur faisant sentir subitement la fatigue ; mais le plus difficile de sa tâche était accompli.

Elle gravit les marches, une main sur son cœur qui battait violemment, l'autre sur sa tête pour maintenir sa robe

1. Ce nom signifie mère, en égyptien. Maüt est l'épouse d'Amon-Râ ; elle est le dédoublement féminin du dieu solaire ; c'est dans son sein qu'il s'engendre.

roulée et trempée. Après avoir vu la direction que prenait Poëri, elle s'assit au haut de la rampe, déplia sa tunique et la revêtit. Le contact de l'étoffe mouillée lui causa un léger frisson. La nuit pourtant était douce, et la brise du sud soufflait tiède ; mais la courbature l'enfiévrant, et ses petites dents se heurtèrent ; elle fit un appel à son énergie, et, rasant les murailles en talus des gigantesques édifices, elle parvint à ne pas perdre de vue le jeune Hébreu, qui tourna l'angle de l'immense enceinte de briques du palais, et s'enfonça à travers les rues de Thèbes.

Au bout d'un quart d'heure de marche, les palais, les temples, les riches maisons, disparurent pour faire place à des habitations plus humbles ; au granit, au calcaire, au grès, succédaient les briques crues, le limon pétri avec de la paille. Les formes architecturales s'effaçaient ; des cahutes s'arrondissaient comme des ampoules ou des verrues sur des terrains déserts, à travers de vagues cultures, empruntant à la nuit des configurations monstrueuses ; des pièces de bois, des briques moulées, rangées en tas, encombraient le chemin. Du silence se dégageaient des bruits étranges, inquiétants ; une chouette coupait l'air de son aile muette ; des chiens maigres, levant leur long museau pointu, suivaient d'un aboiement plaintif le vol inégal d'une chauve-souris ; des scarabées et des reptiles peureux se sauvaient en faisant bruire l'herbe sèche.

« Est-ce que Harphré aurait dit vrai ? pensait Tahoser, impressionnée par l'aspect sinistre du lieu ; Poëri viendrait-il là sacrifier un enfant à ces dieux barbares, qui aiment le sang et la souffrance ? Jamais endroit ne fut plus propice à des rites cruels. »

Cependant, profitant des angles d'ombre, des bouts de murs, des touffes de végétation, des inégalités de terrain, elle se maintenait toujours à une distance égale de Poëri :

« Quand je devrais assister, témoin invisible, à quelque scène effroyable comme un cauchemar, entendre les cris de la victime, voir le sacrificateur les mains rouges de sang retirer du petit corps le cœur fumant, j'irai jusqu'au bout, » se dit Tahoser en regardant le jeune Hébreu pénétrer dans une hutte de terre dont les crevasses laissaient filtrer quelques rayons de lumière jaune.

Quand Poëri fut entré, la fille de Pétamounoph s'approcha, sans qu'un caillou eût crié sous son pas de fantôme, sans qu'un chien eût signalé sa présence en donnant de la voix ; elle fit le tour de la cahute, comprimant son cœur, retenant son haleine, et découvrit, en la voyant luire sur le fond sombre



de la muraille d'argile, une fente assez large pour laisser pénétrer le regard à l'intérieur.

Une petite lampe éclairait la chambre, moins pauvre qu'on n'eût pu le penser d'après l'apparence du taudis ; les parois lissées avaient un poli de stuc. Sur des socles de bois peints de couleurs variées étaient posés des vases d'or et d'argent ; des bijoux scintillaient dans des coffres entr'ouverts. Des plats de métal brillant rayonnaient sur le mur, et un bouquet de fleurs rares s'épanouissait dans un pot de terre émaillée au milieu d'une petite table.

Mais ce n'étaient pas ces détails d'ameublement qui intéressaient Tahoser, quoique le contraste de ce luxe caché avec la misère extérieure de l'habitation lui eût d'abord causé quelque surprise. Son attention était invinciblement attirée par un autre objet.

Sur une estrade tapissée de nattes, se tenait une femme de race inconnue et merveilleusement belle. Elle était blanche plus qu'aucune des filles d'Égypte, blanche comme le lait, comme le lis, blanche comme les brebis qui montent du lavoir ; ses sourcils s'étendaient comme des arcs d'ébène, et leurs pointes se rencontraient à la racine d'un nez mince, aquilin, aux narines colorées de tons roses comme le dedans des coquillages. Ses yeux ressemblaient à des yeux de tourterelle, vifs et langoureux à la fois ; ses lèvres étaient deux bandelettes de pourpre, et en se dénouant montraient des éclairs de perles ; ses cheveux se suspendaient, de chaque côté de ses joues de grenade, en touffes noires et lustrées comme deux grappes de raisin mûr ; des pendeloques frissonnaient à ses oreilles, et des colliers d'or à plaquettes incrustées d'argent scintillaient autour de son col rond et poli comme une colonne d'albâtre.

Son vêtement était singulier ; il consistait en une large tunique brodée de zébrures et de dessins symétriques de diverses couleurs, descendant des épaules jusqu'à mi-jambe et laissant les bras libres et nus.

Le jeune Hébreu s'assit près d'elle, sur la natte, et lui tint des discours dont Tahoser ne pouvait comprendre la lettre, mais dont elle devinait trop bien le sens pour son malheur : car Poëri et Ra'hel s'exprimaient dans la langue de la patrie, si douce à l'exilé et au captif.

L'espérance est dure à mourir au cœur amoureux.

« Peut-être est-ce sa sœur, se dit Tahoser, et vient-il la voir secrètement, ne voulant pas qu'on sache qu'il appartient à cette race réduite en servitude. »

Puis elle appliquait son visage à la crevasse, écoutant

avec une douloureuse intensité d'attention ces mots harmonieux et cadencés dont chaque syllabe contenait un secret qu'elle eût donné sa vie pour savoir, et qui bruissaient vagues, fugitifs, dénués de signification à ses oreilles, comme le vent dans les feuilles et l'eau contre la rive.

« Elle est bien belle... pour une sœur... » murmurait-elle, en dévorant d'un œil jaloux cette figure étrange et charmante au teint pâle, aux lèvres rouges, que rehaussaient des parures de formes exotiques, et dont la beauté avait quelque chose de mystérieusement fatal.

« O Ra'hel ! ma bien-aimée Ra'hel, » disait souvent Poëri.

Tahoser se souvint de lui avoir entendu murmurer ce mot pendant qu'elle éventait et berçait son sommeil.

« Il y pensait même en rêve : Ra'hel, c'est son nom sans doute. » Et la pauvre enfant sentit à la poitrine une souffrance aiguë, comme si tous les uræus des entablements, toutes les vipères royales des couronnes pharaoniques lui eussent planté leurs crochets venimeux au cœur.

Ra'hel inclina sa tête sur l'épaule de Poëri, comme une fleur trop chargée de parfums et d'amour ; les lèvres du jeune homme effleuraient les cheveux de la belle Juive, qui se renversait lentement, offrant son front moite et ses yeux demi-fermés à cette caresse suppliante et timide ; leurs mains qui se cherchaient s'étaient unies et se pressaient nerveusement.

« Oh ! que ne l'ai-je surpris à quelque cérémonie impie et monstrueuse, égorgeant de ses mains une victime humaine, buvant le sang dans une coupe de terre noire, s'en frottant la face ! il me semble que cela m'eût fait moins souffrir que l'aspect de cette belle femme qu'il embrasse si timidement, » balbutia Tahoser d'une voix faible, en s'affaissant sur la terre dans l'ombre de la cahute.

Deux fois elle essaya de se relever, mais elle retomba à genoux ; un nuage couvrit ses yeux ; ses membres fléchirent ; elle roula évanouie.

Cependant Poëri sortait de la cabane et donnait à Ra'hel un dernier baiser.



## X

Pharaon, inquiet et furieux de la disparition de Tahoser, avait cédé à ce besoin de changer de place qui agite les cœurs tourmentés d'une passion inassouvie. Au grand chagrin d'Amensé, de Hont-Réché et de Twéa, ses favorites, qui s'étaient efforcées de le retenir au pavillon d'été par toutes les ressources de la coquetterie féminine, il habitait le palais du Nord, sur l'autre rive du Nil. Sa préoccupation farouche s'irritait de la présence et du babil de ses femmes. Tout ce qui n'était pas Tahoser lui déplaisait ; il trouvait laides maintenant ces beautés qui lui paraissaient si charmantes naguère ; leurs corps jeunes, sveltes, gracieux, aux poses pleines de volupté ; leurs longs yeux avivés d'antimoine où brillait le désir ; leurs bouches pourprées aux dents blanches et au sourire languissant : tout en elles, jusqu'aux parfums suaves qui émanaient de leur peau fraîche comme d'un bouquet de fleurs ou d'une boîte d'aromates, lui était devenu odieux, intolérable ; il semblait leur en vouloir de les avoir aimées, et ne plus comprendre comment il s'était épris de charmes si vulgaires. Lorsque Twéa lui posait sur la poitrine les doigts effilés et roses de sa petite main tremblante d'émotion, comme pour faire renaître le souvenir d'une familiarité ancienne, que Hont-Réché poussait devant lui l'échiquier supporté par deux lions adossés, afin d'engager une partie, ou qu'Amensé lui présentait une fleur de lotus avec une grâce respectueuse et suppliante, il se retenait à peine de les frapper de son sceptre, et ses yeux d'épervier lançaient de tels éclairs de dédain, que les pauvres femmes qui s'étaient risquées à ces hardiesses se retiraient interdites, les paupières moites de larmes, et s'appuyaient silencieusement à la muraille peinte, tâchant de se confondre par leur immobilité avec les figures des fresques.

Pour éviter ces scènes de pleurs et de violence, il s'était retiré au palais de Thèbes, seul, taciturne et farouche ; et là, au lieu de rester assis sur son trône, dans l'attitude solennelle des dieux et des rois qui, pouvant tout, ne remuent pas et ne font pas de gestes, il se promenait fiévreusement à travers les immenses salles.

C'était un spectacle étrange que de voir ce Pharaon à la haute stature, au maintien imposant, formidable comme les

colosses de granit, ses images, faire retentir les larges dalles sous le patin recourbé de sa chaussure.

A son passage, les gardes terrifiés semblaient se figer en statues ; leur souffle s'arrêtait, et l'on ne voyait même plus trembler la double plume d'autruche de leur coiffure. Lorsqu'il était loin, à peine osaient-ils se dire :

« Qu'a donc aujourd'hui le Pharaon ? Il serait rentré vaincu de son expédition, qu'il ne serait pas plus morose et plus sombre. »

Si, au lieu d'avoir remporté dix victoires, tué vingt mille ennemis, ramené deux mille vierges choisies parmi les plus belles, rapporté cent charges de poudre d'or, mille charges de bois d'ébène et de dents d'éléphant, sans compter les productions rares et les animaux inconnus, Pharaon eût vu son armée taillée en pièces, ses chars de guerre renversés et brisés, et se fût sauvé seul de la déroute sous une nuée de flèches, poudreux, sanglant, prenant les rênes des mains de son cocher mort à côté de lui, il n'eût pas eu, certes, un visage plus morne et plus désespéré. Après tout, la terre d'Égypte est fertile en soldats ; d'innombrables chevaux hennissent et fouillent le sol du pied dans les écuries du palais, et les ouvriers ont bientôt courbé le bois, fondu le cuivre, aiguisé l'airain ! La fortune des combats est changeante ; un désastre se répare ! mais avoir souhaité une chose qui ne s'était pas accomplie sur-le-champ, rencontré un obstacle entre sa volonté et la réalisation de cette volonté, lancé comme une javeline un désir qui n'avait pas atteint le but : voilà ce qui étonnait ce Pharaon dans les zones supérieures de sa toute-puissance ! Un instant il eut l'idée qu'il n'était qu'un homme !

Il errait donc par les vastes cours, suivant les dromos de colonnes géantes, passant sous les pylônes démesurés, entre les obélisques élancés d'un seul jet et les colosses qui le regardaient de leurs grands yeux effarés ; il parcourait la salle hypostyle et se perdait à travers la forêt granitique de ses cent soixante-deux colonnes hautes et fortes comme des tours. Les figures de dieux, de rois et d'êtres symboliques peintes sur les murailles semblaient fixer sur lui l'œil inscrit de face en lignes noires sur leur masque de profil, les uræus se tordre et gonfler leur gorge, les divinités ibiocéphales allonger leur col, les globes<sup>1</sup> dégager des corniches leurs ailes de pierre et les faire palpiter. Une vie étrange et fantastique animait ces représentations bizarres, peuplant d'ap-

1. Poissons du genre tétrodon.

parences vivantes la solitude de la salle énorme, grande à elle seule comme un palais tout entier. Ces divinités, ces ancêtres, ces monstres chimériques, dans leur immobilité éternelle, étaient surpris de voir le Pharaon, ordinairement aussi calme qu'eux-mêmes, aller, venir, comme si ses membres fussent de chair, et non de porphyre ou de basalte.

Las de tourner dans ce monstrueux bois de colonnes soutenant un ciel de granit, comme un lion qui cherche la piste de sa proie et flaire de son muflé froncé le sable mobile du désert, Pharaon monta sur une terrasse du palais, s'allongea sur un lit bas et fit appeler Timopht.

Timopht parut et s'avança du haut de l'escalier jusqu'au Pharaon en se prosternant à chaque pas. Il redoutait la colère du maître dont un instant il avait espéré la faveur. L'habileté déployée à découvrir la demeure de Tahoser suffirait-elle pour faire excuser le crime d'avoir perdu la trace de cette belle fille.

Relevant un genou et laissant l'autre ployé, Timopht étendit ses bras vers le roi avec un geste suppliant.

« O roi, ne me fais pas mourir ni battre outre mesure ; la belle Tahoser, fille de Pétamounoph, sur laquelle ton désir a daigné descendre comme un épervier qui fond sur une colombe, se retrouvera sans doute, et quand, de retour à sa demeure, elle verra tes magnifiques présents, son cœur sera touché, et, d'elle-même, elle viendra, parmi les femmes qui habitent ton gynécée, prendre la place que tu lui assigneras.

— As-tu interrogé ses servantes et ses esclaves ? dit le Pharaon ; le bâton délie les langues les plus rebelles, et la souffrance fait dire ce qu'on voudrait cacher.

— Nofré et Souhem, sa suivante favorite et son plus vieux serviteur, m'ont dit qu'ils avaient remarqué que les verrous de la porte du jardin étaient tirés, et que probablement leur maîtresse était sortie par là. La porte donne sur le fleuve, et l'eau ne garde pas le sillage des barques.

— Qu'ont dit les bateliers du Nil ?

— Ils n'avaient rien vu : un seul a dit qu'une femme pauvrement vêtue avait passé le fleuve aux premières lueurs du jour. Mais ce ne pouvait être la belle et riche Tahoser dont tu as remarqué toi-même la figure, et qui marche comme une reine sous des vêtements splendides. »

Le raisonnement de Timopht ne parut pas convaincre Pharaon ; il appuya son menton dans sa main et réfléchit quelques minutes. Le pauvre Timopht attendait en silence, craignant quelque explosion de fureur. Les lèvres du roi

remuaient comme s'il se fût parlé à lui-même : « Cet humble habit était un déguisement... Oui, c'est cela... Ainsi travestie, elle est passée de l'autre côté du fleuve... Ce Timopht est un imbécile, sans la moindre pénétration. J'ai bien envie de le faire jeter aux crocodiles ou rouer de coups... — mais pour quel motif ? Une vierge de haute naissance, fille d'un grand prêtre, s'échapper ainsi de son palais, seule, sans prévenir personne de son dessein !... Il y a peut-être quelque amour au fond de ce mystère. »

A cette idée, la face du Pharaon s'empourpra comme à un reflet d'incendie : tout le sang lui était monté du cœur au visage ; à la rougeur succéda une pâleur affreuse, ses sourcils se tordirent comme les vipères des diadèmes, sa bouche se contracta, ses dents grincèrent, et sa physionomie devint si terrible, que Timopht épouvanté se laissa tomber le nez sur les dalles, comme tombe un homme mort.

Mais le Pharaon se calma ; sa figure reprit son aspect majestueux, ennuyé et placide ; et, voyant que Timopht ne se relevait pas, il le poussa dédaigneusement du pied.

Quand Timopht, qui se regardait déjà comme étendu sur le lit funèbre à pieds de chacal, au quartier des Memnonia, le flanc ouvert, le ventre vidé et prêt à prendre le bain de saumure, se redressa, il n'osa pas lever les yeux vers le roi et resta affaissé sur ses talons, en proie à l'angoisse la plus poignante.

« Allons, Timopht, dit Sa Majesté, lève-toi, cours, dépêche des émissaires de tous côtés, fais fouiller les temples, les palais, les maisons, les villas, les jardins, jusqu'aux plus humbles cahutes, et retrouve Tahoser ; envoie des chars sur toutes les routes, fais sillonner le Nil en tous sens par des barques ; va toi-même, et demande à ceux que tu rencontreras s'ils n'ont pas vu une femme de telle sorte ; viole les tombeaux si elle s'est réfugiée dans l'asile de la mort, au fond de quelque syringe ou de quelque hypogée ; cherche-la comme Isis a cherché son mari Osiris déchiré par Typhon, et, morte ou vivante, ramène-la, ou, par l'uræus de mon pschent, par le bouton de lotus de mon sceptre, tu périras dans d'affreux supplices. »

Timopht s'élança avec la rapidité de l'ibex pour exécuter les ordres du Pharaon, qui, rasséréiné, prit une de ces poses de grandeur tranquille que les sculpteurs aiment à donner aux colosses assis à la porte des temples et des palais, et, calme comme il convient à ceux dont les sandales estampées de captifs liés par les coudes reposent sur la tête des peuples, il attendit.

Un tonnerre sourd résonna autour du palais, et, si le ciel n'eût été d'un bleu de lapis-lazuli immuable, on eût pu croire à un orage ; c'étaient les bruits des chars lancés au galop dans toutes les directions, et dont les roues tourbillonnantes retentissaient sur le sol.

Bientôt le Pharaon put apercevoir du haut de sa terrasse les barques coupant l'eau du fleuve sous l'effort des rameurs, et les émissaires se répandre sur l'autre rive à travers la campagne.

La chaîne libyque, avec ses lumières roses et ses ombres d'un bleu de saphir, fermait l'horizon et servait de fond aux gigantesques constructions des Rhamsès, d'Amenoph et de Menephtâ ; les pylônes aux angles en talus, les murailles aux corniches évasées, les colosses aux mains posées sur les genoux, se dessinaient, dorés par un rayon de soleil, sans que l'éloignement pût leur ôter de leur grandeur. Mais ce n'étaient pas ces orgueilleux édifices que regardait Pharaon ; parmi les bouquets de palmiers et les champs cultivés, des maisons, des kiosques coloriés s'élevaient çà et là, tachetant la teinte vivace de la végétation. Sous un de ces toits, sous une de ces terrasses, Tahoser se cachait sans doute, et, par une opération magique, il eût voulu les soulever ou les rendre transparents.

Les heures succédèrent aux heures : déjà le soleil avait disparu derrière les montagnes, lançant ses derniers feux à Thèbes, et les messagers ne revenaient pas. Pharaon gardait toujours son attitude immobile. La nuit s'étendit sur la ville, calme, fraîche et bleue ; les étoiles se mirent à scintiller et à faire trembler leurs longs cils d'or dans l'azur profond ; et sur le coin de la terrasse le Pharaon silencieux, impassible, découpait ses noirs contours comme une statue de basalte scellée à l'entablement. Plusieurs fois les oiseaux nocturnes voltigèrent autour de sa tête pour s'y poser ; mais, effrayés par sa respiration lente et profonde, ils s'enfuyaient en battant des ailes.

De cette hauteur, le roi dominait sa ville déployée à ses pieds. Du sein de l'ombre bleuâtre jaillissaient les obélisques aux pyramidions aigus, les pylônes, portes gigantesques traversées de rayons, les hautes corniches, les colosses émergeant jusqu'aux épaules du tumulte des constructions, les propylées, les colonnes épanouissant leurs chapiteaux comme d'énormes fleurs de granit, les angles des temples et des palais révélés par une touche argentée de lumière ; les viviers sacrés s'étalaient en miroitant comme du métal poli ; les sphinx et les criosphinx alignés en dromos allongeaient leurs

pattes, évasaient leur croupe, et les toits plats se succédaient à l'infini, blanchissant sous la lune en masses coupées çà et là de tranches profondes par les places et les rues : des points rouges piquaient cette obscurité bleue, comme si les étoiles eussent laissé tomber des étincelles sur la terre ; c'étaient les lampes qui veillaient encore dans la ville endormie ; plus loin, entre les édifices moins serrés, de vagues touffes de palmiers balançaient leurs éventails de feuilles ; au delà les contours et les formes se perdaient dans la vaporeuse immensité, car l'œil de l'aigle même n'aurait pu atteindre aux limites de Thèbes, et de l'autre côté le vieil Hopi-Mou descendait majestueusement vers la mer.

Planant par l'œil et la pensée sur cette ville démesurée dont il était le maître absolu, Pharaon réfléchissait tristement aux bornes du pouvoir humain, et son désir, comme un vautour affamé, lui rongea le cœur ; il se disait :

« Toutes ces maisons renferment des êtres dont mon aspect fait courber le front dans la poussière, et pour qui ma volonté est un ordre des dieux. Lorsque je passe sur mon char d'or ou dans ma litière portée par des oëris, les vierges sentent leur sein palpiter en me suivant d'un long regard timide ; les prêtres m'encensent avec la fumée des amschirs ; le peuple balance des palmes ou répand des fleurs ; le sifflement d'une de mes flèches fait trembler les nations, et les murs des pylônes, immenses comme des montagnes taillées à pic, suffisent à peine pour inscrire mes victoires ; les carrières s'épuisent à fournir du granit pour mes images colossales ; une fois, dans ma satiété superbe, je forme un souhait, et ce souhait je ne peux l'accomplir ! Timopht ne reparait pas : il n'aura rien trouvé sans doute. O Tahoser, Tahoser, que de bonheur tu me dois pour cette attente ! »

Cependant les émissaires, Timopht en tête, visitaient les maisons, battaient les routes, s'informant de la fille du prêtre, donnant son signalement aux voyageurs qu'ils rencontraient. Mais personne ne pouvait leur répondre.

Un premier messenger parut sur la terrasse, annonçant au Pharaon que Tahoser ne se retrouvait pas.

Le Pharaon étendit son sceptre ; le messenger tomba mort, malgré la dureté proverbiale du crâne des Egyptiens.

Un second se présenta ; il heurta du pied le corps de son camarade, allongé sur la dalle ; un tremblement le prit, car il vit que le Pharaon était en colère.

« Et Tahoser ? dit le Pharaon sans changer de posture.

— O Majesté ! sa trace est perdue, » répondit le malheureux agenouillé dans l'ombre, devant cette ombre noire qui



ressemblait plutôt à une statue osirienne qu'à un roi vivant.

Le bras de granit se détacha du torse immobile, et le sceptre de métal descendit comme un carreau de foudre. Le second messager roula à côté du premier.

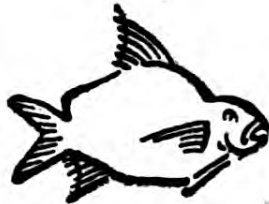
Un troisième eut le même sort.

... De maison en maison, Timopht arriva au pavillon de Poëri, qui, rentré de son excursion nocturne, s'était étonné le matin de ne pas voir la fausse Hora. Harphré et les servantes qui la veille avaient soupé avec elle ne savaient pas ce qu'elle pouvait être devenue ; sa chambre visitée était vide ; on l'avait cherchée vainement dans les jardins, les celliers, les greniers et les lavoirs.

Aux questions de Timopht, Poëri répondit qu'en effet une jeune fille s'était présentée à sa porte avec l'attitude suppliante du malheur, implorant à genoux l'hospitalité, qu'il l'avait accueillie favorablement, lui offrant le couvert et la nourriture, mais qu'elle s'en était allée d'une façon mystérieuse, et pour une cause qu'il ne pouvait soupçonner. Quel chemin avait-elle pris ? il l'ignorait. Sans doute, un peu reposée, elle avait continué sa route vers un but inconnu. Elle était belle, triste, couverte d'une simple étoffe, et semblait pauvre ; le nom d'Hora qu'elle s'était donné déguisait-il le nom de Tahoser ? il laissait la sagacité de Timopht décider cette question.

Muni de ces renseignements, Timopht revint au palais, et, se tenant hors de la portée du sceptre du Pharaon, il lui raconta ce qu'il avait appris.

« Qu'est-elle allée faire chez Poëri ? se dit le Pharaon : si vraiment Hora cache Tahoser, elle aime Poëri. Non, car elle ne se serait pas enfuie de la sorte après avoir été reçue sous son toit. Ah ! je la retrouverai, dussé-je bouleverser l'Égypte, des cataractes au Delta. »



## XI

Ra'hel, qui du seuil de la cabane regardait Poëri s'éloigner, crut entendre un faible soupir ; elle écouta. Quelques chiens aboyaient à la lune ; la chouette poussait son cri funèbre, et les crocodiles vagissaient entre les roseaux du fleuve, imitant le cri d'un enfant en détresse. La jeune Israélite allait rentrer, lorsqu'un gémissement plus distinct, qui ne pouvait être attribué aux vagues plaintes de la nuit, et sortait à coup sûr d'une poitrine humaine, frappa une seconde fois son oreille.

Elle s'approcha avec précaution, redoutant quelque embûche, de l'endroit d'où venait le son, et près du mur de la cabane elle aperçut dans l'ombre bleuâtre et transparente comme la forme d'un corps affaissé à terre ; la draperie mouillée moulait les formes de la fausse Hora et trahissait son sexe par de pures rondeurs. Ra'hel, voyant qu'elle n'avait affaire qu'à une femme évanouie, perdit toute crainte et s'agenouilla près d'elle, interrogeant le souffle de sa bouche et le battement de son cœur. L'un expirait sur des lèvres pâles, l'autre soulevait à peine une gorge froide. Sentant l'eau qui trempait la robe de l'inconnue, Ra'hel crut d'abord que c'était du sang, et s'imagina avoir devant elle la victime d'un meurtre, et, pour lui porter un secours plus efficace, elle appela Thamar, sa servante, et à elles deux elles portèrent Tahoser dans la cabane.

Les deux femmes l'étendirent sur le lit de repos. Thamar tint la lampe élevée, pendant que Ra'hel, penchée sur la jeune fille, cherchait sa blessure, mais aucune raie rouge ne tranchait sur la blancheur mate de Tahoser, et sa robe ne présentait pas de tache pourprée ; elles lui enlevèrent son vêtement humide, et jetèrent sur elle une étoffe de laine rayée dont la douce chaleur eut bientôt fait reprendre son cours à la vie suspendue. Tahoser ouvrit lentement les yeux et promena autour d'elle son regard effaré, comme une gazelle prise.

Il lui fallut quelques minutes pour renouer le fil rompu de ses idées. Elle ne pouvait comprendre encore comment elle se trouvait dans cette chambre, sur ce lit où, tout à l'heure, elle avait vu Poëri et la jeune Israélite assis l'un près de l'autre et les mains enlacées, se parlant d'amour, tandis qu'elle, haletante, éperdue, regardait à travers la

fissure de la muraille ; mais bientôt la mémoire lui revint, et avec elle le sentiment de sa situation.

La lumière donnait en plein sur la figure de Ra'hel, et Tahoser l'étudiait en silence, malheureuse de la trouver si régulièrement belle. En vain, avec toute l'âpreté de la jalousie féminine, elle y chercha un défaut ; elle se sentit non pas vaincue, mais égalée ; Ra'hel était l'idéal israélite comme Tahoser était l'idéal égyptien. Chose dure pour un cœur aimant, elle fut forcée d'admettre la passion de Poëri comme juste et bien placée. Ces yeux aux cils noirs recourbés, ce nez d'une coupe si noble, cette bouche rouge au sourire éblouissant, cet ovale allongé avec tant d'élégance, ces bras forts près des épaules et terminés par des mains enfantines, ce col rond et gras qui se tournait en formant des plis plus beaux que des colliers de pierres précieuses, tout cela, rehaussé d'une parure exotique et bizarre, devait inmanquablement plaire.

« J'ai commis une grande faute, se disait Tahoser, quand je me suis présentée à Poëri sous l'humble aspect d'une suppliante, me fiant à mes charmes trop vantés par des flatteurs. Insensée ! j'ai fait comme un soldat qui s'en irait à la guerre sans cuirasse et sans harpé. Si j'avais paru armée de mon luxe, couverte de bijoux et d'émaux, debout sur mon char d'or, suivie de mes nombreux esclaves, j'aurais peut-être intéressé sa vanité, sinon son cœur.

— Comment te trouves-tu maintenant ? » dit Ra'hel en langue égyptienne à Tahoser ; car à la coupe du visage et aux cheveux nattés en cordelettes, elle avait reconnu que la jeune fille n'appartenait pas à la race israélite.

Le son de cette voix était compatissant et doux, et l'accent étranger lui donnait une grâce de plus.

Tahoser en fut touchée malgré elle, et répondit :

« Je vais un peu mieux ; tes bons soins m'auront bientôt guérie.

— Ne te fatigue pas à parler, répondit l'Israélite en posant sa main sur la bouche de Tahoser. « Tâche de dormir pour reprendre des forces ; Thamar et moi nous veillerons sur ton sommeil. »

Les émotions, la traversée du Nil, la longue course à travers les quartiers perdus de Thèbes, avaient épuisé la fille de Pétamounoph. Son corps délicat était brisé, et bientôt ses longs cils s'abaissèrent, formant un demi-cercle noir sur ses joues que coloraient les rougeurs de la fièvre. Le sommeil vint, mais agité, inquiet, traversé de songes bizarres, hanté d'hallucinations menaçantes ; des soubresauts nerveux fai-

saient tressaillir la dormeuse, et des paroles sans suite, répliquant au dialogue intérieur du rêve, balbutiaient sur ses lèvres entr'ouvertes.

Assise au chevet du lit, Ra'hél suivait les mouvements de physionomie de Tahoser, s'inquiétant lorsqu'elle voyait les traits de la jeune malade se contracter et prendre une expression douloureuse, se rassérénant quand le calme lui revenait ; Thamar, accroupie en face de sa maîtresse, observait aussi la fille du prêtre, mais sa figure exprimait moins de bienveillance. Des instincts vulgaires se lisaient dans les rides de son front bas, pressé par la large bandelette de la coiffure israélite ; ses yeux, éclatants encore malgré l'âge, pétillaient de curiosité interrogative dans leurs orbites de rides brunes ; son nez osseux, luisant et recourbé comme le bec d'un gypaète, semblait subodorer des secrets, et ses lèvres remuées silencieusement avaient l'air de préparer des questions.

Cette inconnue ramassée à la porte de la cabane l'intriguait vivement ; d'où venait-elle ? comment se trouvait-elle là ? dans quel but ? qui pouvait-elle être ? Telles étaient les demandes que se posait Thamar, et auxquelles, à son grand regret, elle n'imaginait pas de réponses satisfaisantes. Il faut dire aussi que Thamar, comme toutes les vieilles femmes, avait une prévention contre la beauté ; et, sous ce rapport, Tahoser lui déplaisait. La fidèle servante pardonnait à sa maîtresse seulement d'être jolie, et cette beauté, elle la considérait comme sienne : elle en était fière et jalouse.

Voyant que Ra'hél gardait le silence, la vieille se leva, vint s'asseoir près d'elle, et faisant clignoter ses yeux, dont la paupière bistrée s'abaissait et s'élevait comme une aile de chauve-souris, elle lui dit à voix basse et en langue hébraïque :

« Maîtresse, je n'augure rien de bon de cette femme.

— Et pourquoi, Thamar ? répondit Ra'hél sur le même ton et dans le même idiome.

— Il est singulier, reprit la défiante Thamar, qu'elle se soit évanouie là, et non ailleurs.

— Elle s'est affaissée à l'endroit où le mal l'a prise. »

La vieille hocha la tête d'un air de doute.

« Croirais-tu, dit la bien-aimée de Poëri, que son évanouissement n'était pas réel ? Le paraschite eût pu lui inciser le flanc de sa pierre tranchante, tellement elle ressemblait à un cadavre. Ce regard éteint, ces lèvres pâles, ces joues décolorées, ces membres inertes, cette peau froide comme celle d'une morte, tout cela ne se contrefait pas.

— Non sans doute, reprit Thamar, quoiqu'il y ait des femmes assez habiles pour feindre tous ces symptômes dans un intérêt quelconque, de manière à tromper les plus clairvoyants. Je pense que cette jeune fille avait en effet perdu connaissance.

— Alors sur quoi portent tes soupçons ?

— Comment se trouvait-elle là, au milieu de la nuit, dans ce quartier lointain, habité seulement par les pauvres captifs de notre tribu, que le méchant Pharaon emploie à faire des briques, sans vouloir leur donner la paille pour cuire l'argile moulée ? Quel motif amenait cette Égyptienne autour de nos misérables cabanes ? Pourquoi son vêtement était-il trempé comme si elle sortait d'une piscine ou d'un fleuve ?

— Je l'ignore comme toi, répondit Ra'hel.

— Si c'était une espionne de nos maîtres ? dit la vieille, dont les yeux fauves s'allumèrent d'un éclair de haine. De grandes choses se préparent ; qui sait si l'éveil n'a pas été donné ?

— Comment cette jeune fille malade pourrait-elle nous nuire ? elle est entre nos mains, faible, isolée et géante : nous pouvons d'ailleurs, à la moindre apparence suspecte, la retenir prisonnière jusqu'au jour de la délivrance.

— En tout cas, il faut s'en défier ; regarde comme ses mains sont délicates et douces. »

Et la vieille Thamar souleva un des bras de Tahoser endormie.

« En quoi la finesse de sa peau peut-elle nous mettre en danger ?

— O jeunesse imprudente ! dit Thamar ; ô jeunesse folle, qui ne sait rien voir, et qui marche dans la vie pleine de confiance, sans croire aux embûches, à la ronce cachée sous l'herbe, au charbon couvert de cendre, et qui caresserait volontiers la vipère, prétendant que ce n'est qu'une couleuvre ! Comprends donc, Ra'hel, et dessille tes yeux. Cette femme n'appartient pas à la classe dont elle semble faire partie ; son pouce ne s'est pas aplati sur le fil du fuseau ! et cette petite main adoucie par les pâtes et les aromates n'a jamais travaillé ; cette misère est un déguisement. »

Les paroles de Thamar parurent faire impression sur Ra'hel ; elle examina Tahoser avec plus d'attention.

La lampe versait sur elle ses rayons tremblotants, et les formes pures de la fille du prêtre se dessinaient à la jaune clarté dans l'abandon du sommeil. Le bras que Thamar avait soulevé reposait encore sur le manteau de laine rayée.

rendu plus blanc par le contraste de l'étoffe sombre ; au poignet s'arrondissait le bracelet en bois de santal, parure grossière de la coquetterie pauvre, mais si l'ornement était rude et mal ciselé, la chair, en effet, semblait avoir été pétrie dans le bain parfumé de la richesse. Ra'hel vit alors combien Tahoser était belle ; mais cette découverte ne fit naître aucun mauvais sentiment dans son cœur. Cette beauté l'attendrit au lieu de l'irriter comme Thamar. Elle ne put croire que cette perfection cachât une âme abjecte et perfide, et en cela sa jeune candeur jugeait mieux que l'antique expérience de sa suivante.

Le jour parut enfin, et la fièvre de Tahoser s'accrut ; elle eut quelques instants de délire suivis de longues somnolences.

« Si elle allait mourir ici, disait Thamar, on nous accuserait de l'avoir tuée.

— Elle ne mourra pas, répondit Ra'hel en approchant des lèvres de la jeune malade que la soif brûlait une coupe d'eau pure.

— J'irais de nuit jeter le corps au Nil, continuait l'obstinée Thamar, et les crocodiles se chargeraient de le faire disparaître. »

La journée se passa ; la nuit vint, et, à l'heure accoutumée, Poëri, ayant fait le signal convenu, parut comme la veille sur le seuil de la cabane. Ra'hel vint au-devant de lui le doigt sur la bouche, lui faisant signe de garder le silence et de baisser la voix, car Tahoser dormait.

Poëri, que Ra'hel prit par la main pour le conduire au lit où reposait Tahoser, reconnut aussitôt la fausse Hora, dont la disparition le préoccupait surtout depuis la visite de Timopht, qui la cherchait au nom de son maître.

Un vif étonnement se peignit sur ses traits lorsqu'il se releva, après s'être penché sur le lit pour bien s'assurer que là gisait réellement la jeune fille qu'il avait accueillie, car il ne pouvait concevoir comment elle se trouvait en cet endroit.

Cette surprise alla au cœur de Ra'hel : elle se plaça devant Poëri pour lire de plus près la vérité dans ses yeux, lui mit les mains sur les épaules, et, le pénétrant du regard, lui dit d'une voix sèche et brève, contrastant avec sa parole douce d'ordinaire comme un roucoulement de tourterelle :

« Tu la connais donc ? »

La figure de Thamar s'était contractée en une grimace de satisfaction ; elle était fière de sa perspicacité, et presque contente de voir ses soupçons à l'endroit de l'étrangère en partie réalisés.

« Oui, » répondit simplement Poëri.

Les yeux de charbon de la servante pétillèrent de curiosité maligne.

La figure de Ra'hel reprit son expression de sécurité ; elle ne doutait plus de son amant.

Poëri lui raconta qu'une jeune fille, se donnant le nom d'Hora, s'était présentée chez lui en suppliante, qu'il l'avait accueillie comme on doit le faire de tout hôte ; que, le lendemain, elle manquait parmi les servantes, et qu'il ne pouvait s'expliquer comment elle se retrouvait là ; il ajouta aussi que des émissaires de Pharaon cherchaient partout Tahoser, la fille du grand prêtre Pétamounoph, disparue de son palais.

« Tu vois bien que j'avais raison, maîtresse, dit Thamar d'un ton de triomphe ; Hora et Tahoser sont la même personne.

— Cela est possible, répondit Poëri. Mais il y a ici plusieurs mystères que ma raison ne s'explique pas : d'abord, pourquoi Tahoser (si c'est elle) aurait-elle pris ce déguisement ? et ensuite par quel prodige rencontré-je ici cette jeune fille que j'ai laissée hier soir de l'autre côté du Nil, et qui, certes, ne pouvait savoir où j'allais ?

— Elle t'a suivi sans doute, dit Ra'hel.

— Il n'y avait, j'en suis sûr, à cette heure, d'autre barque sur le fleuve que la mienne.

— C'est donc pour cela que ses cheveux ruisselaient et que sa robe était trempée ; elle aura traversé le Nil à la nage.

— En effet, il m'a semblé un instant entrevoir dans l'obscurité une tête humaine au-dessus de l'eau.

— C'était elle, la pauvre enfant, dit Ra'hel : son évanouissement et sa fatigue le prouvent ; car, après ton départ, je l'ai relevée étendue sans connaissance en dehors de cette cabane.

— Les choses doivent en effet s'être passées de la sorte, dit le jeune homme. Je vois bien les actions, mais je n'en comprends pas les motifs.

— Je vais te les expliquer, dit en souriant Ra'hel, quoique je ne sois qu'une pauvre ignorante et qu'on te compare pour la science à ces prêtres d'Égypte qui étudient nuit et jour au fond de sanctuaires chamarrés d'hiéroglyphes mystérieux, dont eux seuls pénètrent les sens profonds ; mais quelquefois les hommes, si occupés de l'astronomie, de la musique et des nombres, ne devinent pas ce qui se passe dans le cœur des jeunes filles. Ils voient au ciel une étoile lointaine et ne remarquent pas un amour tout près d'eux : Hora, ou plutôt Tahoser, car c'est elle, a pris ce déguisement

pour s'introduire dans ta maison, pour vivre près de toi ; jalouse, elle s'est glissée dans l'ombre derrière tes pas ; au risque d'être dévorée par les crocodiles du fleuve, elle a traversé le Nil ; arrivée ici, elle nous a épiés par quelque fente de la muraille et n'a pu supporter le spectacle de notre bonheur. Elle t'aime parce que tu es très beau, très fort et très doux ; mais cela m'est bien égal, puisque tu ne l'aimes pas. As-tu compris, maintenant ? »

Une légère rougeur monta aux joues de Poëri ; il craignait que Ra'hel ne fût irritée et ne parlât ainsi pour lui tendre un piège ; mais le regard de Ra'hel, lumineux et pur, ne trahissait aucune arrière-pensée. Elle n'en voulait pas à Tahoser d'aimer celui qu'elle aimait elle-même.

A travers les fantômes de ses rêves, Tahoser aperçut Poëri debout auprès d'elle. Une joie extatique se peignit sur sa figure, et, se soulevant à demi, elle saisit la main pendante du jeune homme pour la porter à ses lèvres.

« Ses lèvres brûlent, dit Poëri en retirant sa main.

— D'amour autant que de fièvre, fit Ra'hel ; mais elle est vraiment malade ; si Thamar allait chercher Mosché<sup>1</sup> ? il est plus savant que les sages et les devins de Pharaon, dont il imite tous les prodiges ; il connaît la vertu des plantes et sait en composer des breuvages qui ressusciteraient les morts ; il guérira Tahoser, car je ne suis pas assez cruelle pour vouloir qu'elle perde la vie. »

Thamar partit en rechignant, et bientôt elle revint suivie d'un vieillard de haute stature, dont l'aspect majestueux commandait le respect : une immense barbe blanche descendait à flots sur sa poitrine, et de chaque côté de son front deux protubérances énormes accrochaient et retenaient la lumière ; on eût dit deux cornes ou deux rayons. Sous ses épais sourcils ses yeux brillaient comme des flammes. Il avait l'air, malgré ses habits simples, d'un prophète ou d'un dieu.

Mis au fait par Poëri, il s'assit près de la couche de Tahoser, et dit en étendant les mains sur elle : « Au nom de Celui qui peut tout et près de qui les autres dieux ne sont que des idoles et des démons, quoique tu n'appartiennes pas à la race élue du Seigneur, jeune fille, sois guérie ! »

1. C'est le nom hébreu de Moïse.



## XII

Le grand vieillard se retira d'un pas lent et solennel, laissant comme une lueur après lui. Tahoser, surprise de se sentir abandonnée subitement par le mal, promenait ses yeux autour de la chambre, et bientôt, se drapant de l'étoffe dont la jeune Israélite l'avait couverte, elle glissa ses pieds à terre et s'assit au bord du lit : la fatigue et la fièvre avaient complètement disparu. Elle était fraîche comme après un long repos, et sa beauté rayonnait dans toute sa pureté. Chassant de ses petites mains les masses tressées de sa coiffure derrière ses oreilles, elle dégagea sa figure illuminée d'amour, comme si elle eût voulu que Poëri pût y lire. Mais, voyant qu'il restait immobile près de Ra'hel, sans l'encourager d'un signe ou d'un regard, elle se leva lentement, s'avança vers la jeune Israélite et lui jeta éperdument les bras autour du col.

Elle resta ainsi, la tête cachée dans le sein de Ra'hel, lui mouillant en silence la poitrine de larmes tièdes.

Quelquefois un sanglot qu'elle ne pouvait réprimer la faisait convulsivement tressaillir, et la secouait sur le cœur de sa rivale ; cet abandon entier, cette désolation franche, touchèrent Ra'hel ; Tahoser s'avouait vaincue, et implorait sa pitié par des supplications muettes, faisant appel aux générosités de la femme.

Ra'hel, émue, l'embrassa et lui dit : « Sèche tes pleurs et ne te désole pas de la sorte. Tu aimes Poëri ; eh bien ! aime-le : je ne serai pas jalouse. Yacoub<sup>1</sup>, un patriarche de notre race, eut deux femmes : l'une s'appelait Ra'hel comme moi, et l'autre Lia ; Yacoub préférait Ra'hel, et cependant Lia, qui n'avait pas ta beauté, vécut heureuse près de lui. »

Tahoser s'agenouilla aux pieds de Ra'hel et lui baisa la main ; Ra'hel la releva et lui entoura amicalement le corps d'un de ses bras.

C'était un groupe charmant que celui formé par ces deux femmes de races différentes dont elles résumaient la beauté. Tahoser, élégante, gracieuse et fine comme une enfant grandie trop vite ; Ra'hel, éclatante, forte et superbe dans sa maturité précoce.

« Tahoser, dit Poëri, car c'est là ton nom, je pense, Tahoser, fille du grand prêtre Pétamounoph... »

La jeune fille fit un signe d'acquiescement.

---

1. Nom hébreu de Jacob.

« Comment se fait-il que toi qui vis à Thèbes dans un riche palais, entourée d'esclaves, et que les plus beaux parmi les Égyptiens désirent, tu aies choisi, pour l'aimer, le fils d'une race réduite en esclavage, un étranger qui ne partage pas ta croyance, et dont une si grande distance te sépare ? »

Ra'hel et Tahoser sourirent, et la fille du grand prêtre répondit :

« C'est précisément pour cela.

— Quoique je sois en faveur auprès de Pharaon, intendant du domaine, et portant des cornes dorées dans les fêtes de l'agriculture, je ne puis m'élever à toi ; aux yeux des Égyptiens, je ne suis qu'un esclave, et tu appartiens à la caste sacerdotale la plus haute, la plus vénérée. Si tu m'aimes, et je n'en puis douter, il faut descendre de ton rang...

— Ne m'étais-je pas déjà faite ta servante ? Hora n'avait rien gardé de Tahoser, pas même les colliers d'émaux et les calasiris de gaze transparente ; aussi tu m'as trouvée laide.

— Il faut renoncer à ton pays et me suivre aux régions inconnues, à travers le désert, où le soleil brûle, où le vent de feu souffle, où le sable mobile mêle et confond les chemins, où pas un arbre ne pousse, où ne sourd aucune fontaine, parmi les vallées d'égarement et de perdition, semées d'os blanchis pour jalons de route.

— J'irai, dit tranquillement Tahoser.

— Ce n'est pas assez, continua Poëri : tes dieux ne sont pas les miens, tes dieux d'airain, de basalte et de granit que façonna la main de l'homme, monstrueuses idoles à tête d'épervier, de singe, d'ibis, de vache, de chacal, de lion, qui prennent des masques de bête comme s'ils étaient gênés par la face humaine où brille le reflet de Jéhovah<sup>1</sup>. Il est dit : « Tu n'adoreras ni la pierre, ni le bois, ni le métal. » Au fond de ces temples énormes cimentés avec le sang des races opprimées, ricanent hideusement accroupis d'impurs démons qui usurpent les libations, les offrandes et les sacrifices : un seul Dieu, infini, éternel, sans forme, sans couleur, suffit à remplir l'immensité des cieux que vous peuplez d'une multitude de fantômes. Notre Dieu nous a créés, et c'est vous qui créez vos dieux. »

Quelque éprise que Tahoser fût de Poëri, ces paroles produisirent sur elle un étrange effet, et elle se recula épouvantée. Fille d'un grand prêtre, elle était habituée à vénérer ces dieux que le jeune Hébreu blasphémait avec tant d'audace ; elle avait offert sur leurs autels des bouquets de lotus et

1. Nom par excellence de Dieu, dans la langue hébraïque.

brûlé des parfums devant leurs images impassibles : étonnée et ravie, elle s'était promené à travers leurs temples bariolés d'éclatantes peintures. Elle avait vu son père accomplir les rites mystérieux, elle avait suivi les collèges de prêtres qui portaient la bari symbolique par les propylées énormes et les interminables dromos de sphinx, admiré non sans terreur les psychostasis où l'âme tremblante comparait devant Osiris armé du fouet et du pédum, et contemplé d'un œil rêveur les fresques représentant les figures emblématiques voyageant vers les régions occidentales : elle ne pouvait renoncer ainsi à ses croyances.

Elle se tut quelques minutes, hésitant entre la religion et l'amour ; l'amour l'emporta, et elle dit :

« Tu m'expliqueras ton Dieu, et je tâcherai de le comprendre.

— C'est bien, dit Poëri, tu seras ma femme ; en attendant, reste ici, car le Pharaon, sans doute amoureux de toi, te fait chercher par ses émissaires ; il ne te découvrira pas sous cet humble toit, et dans quelques jours nous serons hors de sa puissance. Mais la nuit s'avance, il faut que je parte.

Poëri s'éloigna, et les deux jeunes femmes, couchées l'une près de l'autre sur le petit lit, s'endormirent bientôt, se tenant par la main comme deux sœurs.

Thamar, qui pendant la scène précédente s'était tenue blottie dans un coin de la chambre, comme une chauve-souris accrochée à un angle par les ongles de ses membranes, marmottant des paroles entrecoupées et contractant les rides de son front bas, déplia ses membres anguleux, se dressa sur ses pieds, et, se penchant vers le lit, écouta la respiration des deux dormeuses. Lorsqu'à la régularité de leur souffle elle fut convaincue que leur sommeil était profond, elle se dirigea du côté de la porte, suspendant ses pas avec des précautions infinies.

Arrivée dehors, elle s'élança d'un pas rapide dans la direction du Nil, secouant les chiens qui se suspendaient par les dents au bords de sa tunique, ou les traînant quelques pas dans la poussière jusqu'à ce qu'ils lâchassent prise ; d'autres fois elle les regardait avec des yeux si flamboyants qu'ils reculaient en poussant des abois plaintifs et la laissaient passer.

Elle eut bientôt franchi les espaces dangereux et déserts qu'habitent la nuit les membres de l'association des voleurs, et pénétra dans les quartiers opulents de Thèbes ; trois ou quatre rues bordées de hauts édifices dont les ombres se projetaient par grands angles la conduisirent à l'enceinte du palais qui était le but de sa course.

Il s'agissait d'y entrer, et la chose n'était pas facile à cette heure de nuit pour une vieille servante israélite, les pieds blancs de poussière et vêtue de haillons douteux.

Elle se présenta au pylône principal, devant lequel veillent accroupis cinquante criosphinx rangés sur deux lignes, comme des monstres prêts à broyer entre leurs mâchoires de granit les imprudents qui voudraient forcer le passage.

Les sentinelles l'arrêtèrent et la frappèrent rudement du bois de leurs javelines, puis ils lui demandèrent ce qu'elle voulait.

« Je veux voir Pharaon, répondit la vieille en se frottant le dos.

— Très bien... c'est cela... déranger, pour cette sorcière, Pharaon, favori de Phré, préféré d'Amon-Ra, conculcateur des peuples ! » firent les soldats en se tenant les côtes de rire.

Thamar répéta opiniâtrément : « Je veux voir Pharaon tout de suite.

— Le moment est bien choisi ! Pharaon a tué tantôt à coups de sceptre trois messagers ; il se tient sur sa terrasse, immobile et sinistre comme Typhon, dieu du mal, » dit un soldat daignant descendre à quelque explication.

La servante de Ra'hel essaya de forcer la consigne ; les javelines lui tombèrent en cadence sur la tête comme des marteaux sur l'enclume.

Elle se mit à pousser des cris d'orfraie plumée vive.

Au tumulte, un oëris accourut ; les soldats cessèrent de battre Thamar.

« Que prétend cette femme, dit l'oëris, et pourquoi la frappez-vous de la sorte ?

— Je veux voir Pharaon ! s'écria Thamar se traînant aux genoux de l'officier.

— Impossible, répondit l'oëris, quand même, au lieu d'être une misérable, tu serais un des plus hauts personnages du royaume.

— Je sais où est Tahoser, lui chuchota la vieille, » accentuant chaque syllabe.

L'oëris, à ces mots, prit Thamar par la main, lui fit franchir le premier pylône, et la conduisit, à travers l'allée de colonnes et la salle hypostyle, dans la seconde cour, où s'élève le sanctuaire de granit, précédé de deux colonnes à chapiteau de lotus ; là, appelant Timopht, il lui remit Thamar.

Timopht conduisit la servante sur la terrasse où se tenait Pharaon, morne et silencieux.

« Ne lui parle que hors de portée de son sceptre, » recommanda Timopht à l'Israélite.

Dès qu'elle aperçut le roi dans l'ombre, Thamar se laissa tomber la face contre les dalles à côté des corps qu'on n'avait point relevés, et bientôt, se redressant, elle dit d'une voix assurée :

« O Pharaon ! ne me tue pas, j'apporte une bonne nouvelle.

— Parle sans crainte, répondit le roi, dont la fureur était calmée.

— Cette Tahoser, que tes messagers ont cherchée aux quatre points du vent, je connais sa retraite. »

Au nom de Tahoser, Pharaon se leva tout d'une pièce et fit quelques pas vers Thamar toujours agenouillée.

« Si tu dis vrai, tu peux prendre dans mes chambres de granit tout ce que tu seras capable de soulever d'or et de choses précieuses.

— Je te la livrerai, sois tranquille, » dit la vieille avec un rire strident.

Quel motif avait poussé Thamar à dénoncer au Pharaon la retraite où se cachait la fille du prêtre ? Elle voulait empêcher une union qui lui déplaisait ; elle avait pour la race d'Égypte une haine aveugle, farouche, irraisonnée, presque bestiale, et l'idée de briser le cœur de Tahoser lui souriait ; une fois aux mains de Pharaon, la rivale de Ra'hel ne pouvait plus s'échapper ; les murs de granit du palais sauraient garder leur proie.

« Où est-elle ? dit Pharaon ; désigne l'endroit, je veux la voir sur-le-champ.

— Majesté, moi seule peux te guider ; je connais les détours de ces quartiers immondes où le plus humble de tes serviteurs dédaignerait de mettre le pied. Tahoser est là, dans une cabane de terre mêlée de paille, que rien ne distingue des huttes qui l'avoisinent, parmi les tas de briques que les Hébreux moulent pour toi, hors des habitations régulières de la ville.

— Bien, je me fie à toi ; Timopht, fais atteler un char. »

Timopht disparut.

Bientôt l'on entendit rouler les roues sur les dalles de la cour et piétiner les chevaux que les écuyers attachaient au joug.

Pharaon descendit, suivi de Thamar.

Il s'élança sur le char, prit les rênes, et, comme Thamar hésitait : « Allons, monte, » dit-il ; il clappa de la langue, et les chevaux partirent. Les échos, réveillés, répétèrent le bruit des roues, qui retentirent comme un tonnerre sourd, au milieu du silence nocturne, par les salles vastes et profondes.

Cette vieille hideuse, s'accrochant de ses doigts osseux au rebord du char, à côté de ce Pharaon de stature colossale et semblable à un dieu, formait un étrange spectacle qui, heureusement, n'avait pour témoin que les étoiles scintillant dans le bleu noir du ciel ; placée ainsi, elle ressemblait à un de ces mauvais génies à configuration monstrueuse qui accompagnent les âmes coupables aux enfers. Les passions rapprochent ceux qui ne devraient jamais se rencontrer.

« Est-ce par ici ? » dit le Pharaon à la servante, au bout d'une rue qui se bifurquait.

« Oui, » répondit Thamar en étendant sa main sèche dans la bonne direction.

Les chevaux, excités par le fouet, se précipitaient en avant, et le char sautait sur les pierres avec un bruit d'airain.

Pendant ce temps, Tahoser dormait près de Ra'hel : un rêve bizarre hantait son sommeil.

Il lui semblait être dans un temple d'une grandeur immense ; d'énormes colonnes d'une hauteur prodigieuse soutenaient un plafond bleu constellé d'étoiles comme le ciel ; d'innombrables lignes d'hiéroglyphes montaient et descendaient le long des murailles, entre les panneaux de fresques symboliques bariolés de couleurs lumineuses. Tous les dieux de l'Égypte s'étaient donné rendez-vous dans ce sanctuaire universel, non pas en effigie d'airain, de basalte ou de porphyre, mais sous les formes vivantes. Au premier rang étaient assis les dieux super-célestes : Knef<sup>1</sup>, Bouto<sup>2</sup>, Phta<sup>3</sup>, Pan-Mendès<sup>4</sup>, Hathor, Phré, Isis ; ensuite venaient douze dieux célestes, six dieux mâles : Rempha<sup>5</sup>, Pi-Zéous<sup>6</sup>,

---

1. L'un des grands dieux égyptiens, le premier des *Khaméphis*, et le principe fécondant du monde. Il sortit des ténèbres infinies, à la fois mâle et femelle, portant en lui la lumière et la vie, et créa toutes choses. On le représentait sous la figure d'un homme, tenant à la main un sceptre, la tête ornée d'un plumage magnifique, et laissant sortir de sa bouche l'œuf primitif dont les autres êtres étaient formés.

2. Divinité égyptienne, identifiée par les Grecs avec la Nuit, les Ténèbres et le Chaos.

3. Nom égyptien du dieu qui présidait aux religions de Memphis et du nome memphite. Sa forme habituelle est celle d'un homme momifié, dont les deux mains, dégagées du maillot funèbre, tiennent les emblèmes de la toute-puissance et de la vie.

4. Une des huit principales divinités des Mendésiens. Il n'était autre que le Pan des Grecs, adoré sous la forme d'un bouc à quatre cornes.

5. Dom Calmet, dans sa *Dissertation sur l'idolâtrie des Hébreux*, pense que *Rempha* est un des noms du soleil.

6. Il est possible que ce nom soit un nom de ville formé avec le mot Zéous, lequel est peut-être une transcription de Zeho, en grec Teôs, surnom de Thoth à l'époque ptolémaïque. Mais on ne comprend pas pourquoi Th. Gautier a placé dans cette liste de dieux égyptiens Pi-Zéous, pas plus que Pi-Hermès, car Pi signifie, en égyptien, ville, maison, temple. Puis, quelques lignes plus loin, Th. Gautier nous dit qu'« apparaissent » le second Osiris, la deuxième Isis ; or, la religion égyptienne n'a jamais compté qu'un seul Osiris et qu'une seule Isis.

Ertosi, Pi-Hermès, Imuthès<sup>1</sup>; et six dieux femelles : la Lune, l'Éther, le Feu, l'Air, l'Eau, la Terre. Derrière eux fourmillaient, foule indistincte et vague, les trois cent soixante-cinq Décans ou démons familiers de chaque jour. Ensuite apparaissaient les divinités terrestres : le second Osiris, Haroéri<sup>2</sup>, Typhon, la deuxième Isis, Nephthys, Anubis à la tête de chien<sup>3</sup>, Thoth<sup>4</sup>, Busiris<sup>5</sup>, Bubastis<sup>6</sup>, le grand Sérapis<sup>7</sup>. Au delà, dans l'ombre, s'ébauchaient les idoles à formes animales : bœufs, crocodiles, ibis, hippopotames. Au milieu du temple, dans son cartonage ouvert, gisait le grand prêtre Pétamounoph, qui, la face démaillotée, regardait d'un air ironique cette assemblée étrange et monstrueuse. Il était mort, mais il vivait et parlait, comme cela arrive souvent en rêve, et il disait à sa fille : « Interroge-les, et demande-leur s'ils sont des dieux. »

Et Tahoser allait posant à chacun la question et tous répondaient : « Nous ne sommes que des nombres, des lois, des forces, des attributs, des effluves et des pensées de Dieu ; mais aucun de nous n'est le vrai Dieu. »

Et Poëri paraissait sur le seuil du temple et, prenant Tahoser par la main, la conduisait vers une lumière si vive, qu'auprès le soleil eût paru noir, et au milieu de laquelle scintillaient dans un triangle des mots inconnus.

Cependant le char de Pharaon volait à travers les obstacles, et les essieux rayaient les murs aux passages étroits.

« Modère tes chevaux, dit Thamar au Pharaon ; le fracas des roues dans cette solitude et ce silence pourrait donner l'éveil à la fugitive, et elle t'échapperait encore. »

Pharaon, trouvant le conseil judicieux, ralentit, malgré son impatience, l'allure impétueuse de son attelage.

« C'est là, dit Thamar, j'ai laissé la porte ouverte ; entre, et je garderai les chevaux. »

1. Imuthès est Imhotep, architecte de la III<sup>e</sup> dynastie, qui fut divinisé.

2. C'est Horus, représenté tantôt par un épervier, tantôt par un homme à tête d'épervier. Il personnifiait, à l'origine, le ciel, puis le soleil.

3. C'était le dieu qui, figuré avec le corps d'un homme et la tête d'un chacal ou d'un chien, présidait à la sépulture et à l'embaumement.

4. Dieu qui paraît provenir de la confusion de deux divinités lunaires : un dieu ibis et un dieu cynocéphale. Les Grecs l'identifièrent avec Hermès.

5. Roi fabuleux d'Égypte. Il faisait périr tous les étrangers qui entraient dans ses États mais fut tué par Hercule, qu'il voulait immoler.

6. C'est Bast, déesse à tête de chatte, adorée surtout à Bubastis, ville de Basse-Égypte, actuellement Tell Basta.

7. Dieu égyptien de l'époque ptolémaïque et romaine, qui résulta de la confusion d'Apis divinisé, ou Osiris-Apis, avec un dieu étranger à l'Égypte. Plus tard, Sérapis fut identifié avec Pluton, Esculape ou Jupiter.

Le roi descendit du char, et, baissant la tête, pénétra dans la cabane.

La lampe brûlait encore et versait sa clarté mourante sur le groupe des deux jeunes filles endormies.

Pharaon prit Tahoser dans ses bras robustes et se dirigea vers la porte de la hutte.

Quand la fille du prêtre s'éveilla et qu'elle vit flamboyer près de son visage la face étincelante du Pharaon, elle crut d'abord que c'était une fantasmagorie de son rêve transformé ; mais l'air de la nuit qui la vint frapper au visage lui rendit bientôt le sentiment de la réalité. Folle d'épouvante, elle voulut crier, appeler au secours : sa voix ne put jaillir de son gosier. Qui d'ailleurs lui eût porté aide contre Pharaon ?

D'un bond, le roi sauta sur son char, passa les rênes autour de ses reins, et, serrant sur son cœur Tahoser demi-morte, il lança ses coursiers au galop vers le palais du Nord.

Thamar se glissa comme un reptile dans la cabane, s'accroupit à sa place accoutumée et contempla avec un regard presque aussi tendre que celui d'une mère sa chère Ra'hel, qui dormait toujours.





### XIII

Le courant d'air frais que produisait le mouvement rapide du char fit bientôt revenir Tahoser à la vie. Pressée et comme écrasée contre la poitrine du Pharaon par deux bras de granit, elle avait à peine la place d'un battement pour son cœur, et sur sa gorge pantelante s'imprimaient les durs colliers d'émaux. Les chevaux, auxquels le roi rendait les rênes en se penchant vers le bord du char, se précipitaient avec furie ; les roues tourbillonnaient, les plaques d'airain sonnaient, les essieux enflammés fumaient. Tahoser, effarée, voyait vaguement, comme à travers un rêve, s'envoler à droite et à gauche des formes confuses de constructions, de masses d'arbres, de palais, de temples, de pylônes, d'obélisques, de colosses rendus fantastiques et terribles par la nuit. Quelles pensées pouvaient traverser son esprit pendant cette course effrénée ? Elle n'avait pas plus d'idées que la colombe palpitante aux serres du faucon qui l'emporte dans son aire ; une terreur muette la stupéfiait, glaçait son sang, suspendait ses facultés. Ses membres flottaient inertes, sa volonté était dénouée comme ses muscles, et, si les bras du Pharaon ne l'eussent retenue, elle aurait glissé et se serait ployée au fond du char comme une étoffe qu'on abandonne. Deux fois elle crut sentir sur sa joue un souffle ardent et deux lèvres de flamme ; elle n'essaya pas de détourner la tête ; l'épouvante chez elle avait tué la pudeur. A un heurt violent du char contre une pierre, un obscur instinct de conservation lui fit crisper les mains sur l'épaule du roi et se serrer contre lui, puis elle s'abandonna de nouveau et pesa de tout son poids, bien léger, sur ce cercle de chair qui la meurtrissait.

L'attelage s'engagea dans un dromos de sphinx au bout duquel s'élevait un gigantesque pylône couronné d'une corniche où le globe emblématique déployait son envergure ; la nuit, déjà moins opaque, permit à la fille du prêtre de reconnaître le palais du roi. Alors le désespoir s'empara d'elle ; elle se débattit, elle essaya de se débarrasser de l'étreinte qui l'enlaçait, elle appuya ses mains frêles sur la dure poitrine du Pharaon, raidissant les bras, se renversant sur le bord du char. Efforts inutiles, lutte insensée ! son ravisseur souriant la ramenait d'une pression irrésistible et lente contre son cœur, comme s'il eût voulu l'y incruste ; elle se mit à crier, un baiser furtif lui ferma la bouche.

Cependant les chevaux arrivèrent en trois ou quatre bonds devant le pylône qu'ils traversèrent au galop, joyeux de rentrer à l'étable, et le char roula dans une immense cour.

Les serviteurs accoururent et se jetèrent à la tête des chevaux, dont les mors blanchissaient d'écume.

Tahoser promena autour d'elle ses regards effrayés ; de hauts murs de briques formaient une vaste enceinte carrée où se dressait, au levant, un palais, au couchant, un temple entre deux vastes pièces d'eau, piscines des crocodiles sacrés. Les premiers rayons du soleil, dont le disque émergeait déjà derrière la chaîne arabique, jetaient une lueur rose sur le sommet des constructions, dont le reste baignait encore dans une ombre bleuâtre. Aucun espoir de fuite ; l'architecture, quoiqu'elle n'eût rien de sinistre, présentait un caractère de force inéluctable, de volonté sans réplique, de persistance éternelle ; un cataclysme cosmique seul eût pu ouvrir une issue dans ces murailles épaisses, à travers ces entassements de grès dur. Pour faire tomber ces pylônes composés de quartiers de montagnes, il eût fallu que la planète s'agitât sur ses bases ; l'incendie même n'eût fait que lécher de sa langue ces blocs indestructibles.

La pauvre Tahoser n'avait pas à sa disposition ces moyens violents, et force lui fut de se laisser emporter comme un enfant par le Pharaon, sauté à bas de son char.

Quatre hautes colonnes à chapiteaux de palmes formaient les propylées du palais où le roi pénétra, tenant toujours sur sa poitrine la fille de Pétamounoph. Quand il eut dépassé la porte, il posa délicatement son fardeau à terre, et, voyant Tahoser chanceler, il lui dit :

« Rassure-toi ; tu règnes sur Pharaon, et Pharaon règne sur le monde. »

C'était la première parole qu'il lui adressait.

Si l'amour se décidait d'après la raison, certes, Tahoser eût dû préférer Pharaon à Poëri. Le roi était doué d'une beauté surhumaine : ses traits grands, purs, réguliers, semblaient l'ouvrage du ciseau, et l'on n'eût pu y reprendre la moindre imperfection. L'habitude du pouvoir avait mis dans ses yeux cette lumière pénétrante qui fait reconnaître entre tous les divinités et les rois. Ses lèvres, dont un mot eût changé la face du monde et le sort des peuples, étaient d'un rouge pourpre comme du sang frais sur la lame d'un glaive, et, quand il souriait, avaient cette grâce des choses terribles, à laquelle rien ne résiste. Sa taille haute, bien proportionnée, majestueuse, offrait la noblesse de lignes qu'on admire dans les statues des temples ; et quand il apparaissait solennel et

radieux, couvert d'or, d'émaux et de pierres précieuses, au milieu de la vapeur bleuâtre des amschirs, il ne semblait pas faire partie de cette frêle race qui, génération par génération, tombe comme les feuilles et va s'étendre, engluée de bitume, dans les ténébreuses profondeurs des syringes.

Qu'était auprès de ce demi-dieu le chétif Poëri ? et pourtant Tahoser l'aimait. Les sages ont, depuis longtemps, renoncé à expliquer le cœur des femmes ; ils possèdent l'astronomie, l'astrologie, l'arithmétique ; ils connaissent le thème natal de l'univers, et peuvent dire le domicile des planètes au moment même de la création du monde. Ils sont sûrs qu'alors la lune était dans le signe du Cancer, le soleil dans le Lion, Mercure dans la Vierge, Vénus dans la Balance, Mars dans le Scorpion, Jupiter dans le Sagittaire, Saturne dans le Capricorne ; ils tracent sur le papyrus ou le granit le cours de l'océan céleste qui va d'orient en occident ; ils ont compté les étoiles semées sur la robe bleue de la déesse Neith<sup>1</sup>, et font voyager le soleil à l'hémisphère supérieur et à l'hémisphère inférieur, avec les douze baris diurnes et les douze baris nocturnes, sous la conduite du pilote hié racocéphale et de Neb-Wa, la Dame de la barque ; ils savent qu'à la dernière moitié du mois de Tôbi<sup>2</sup>, Orion<sup>3</sup> influe sur l'oreille gauche et Sirius<sup>4</sup> sur le cœur ; mais ils ignorent entièrement pourquoi une femme préfère un homme à un autre, un misérable Israélite à un Pharaon illustre.

Après avoir traversé plusieurs salles avec Tahoser, qu'il guidait par la main, le roi s'assit sur un siège en forme de trône, dans une chambre splendidement décorée.

Au plafond bleu scintillaient des étoiles d'or, et contre les piliers qui supportaient la corniche s'adossaient des statues de rois coiffés du pschent, les jambes engagées dans le bloc et les bras croisés sur la poitrine, dont les yeux bordés de lignes noires regardaient dans la chambre avec une intensité effrayante.

Entre chaque pilier brûlait une lampe posée sur un socle, et les panneaux des murailles représentaient une sorte de

---

1. Déesse égyptienne, l'Athéné des Grecs, regardée tantôt comme la fille et la femme de Knepp et la mère de Phta, tantôt comme la mère de Phré et la femme de Phta. Elle représentait l'esprit divin qui dirigeait l'univers.

2. Cinquième mois de l'année et le premier de la saison Pro (semailles).

3. Constellation de l'hémisphère méridional, qui se trouve sur l'équateur, dans le voisinage du Taureau. La mythologie nous raconte qu'Orion était un chasseur béotien d'une taille gigantesque et d'une grande beauté, qui, après sa mort, fut changé par Diane en constellation avec son chien Sirios.

4. Sirios, qui est la plus brillante étoile du ciel, fait partie de la constellation du Grand Chien.

défilé ethnographique. On y voyait figurées avec leurs physionomies spéciales et leurs costumes particuliers les nations des quatre parties du monde.

En tête de la série, guidée par Horus, le pasteur des peuples, marchait l'homme par excellence, l'Égyptien, le Rot-en-ne-rôme, à la physionomie douce, au nez légèrement aquilin, à la chevelure nattée, à la peau d'un rouge sombre, que faisait ressortir un pagne blanc. Ensuite venait le nègre ou Nahasi, avec sa peau noire, ses lèvres bouffies, ses pommettes saillantes, ses cheveux crépus ; puis l'Asiatique ou Namou, à couleur de chair tirant sur le jaune, à nez fortement aquilin, à barbe noire et fournie, aiguisée en pointe, vêtu d'une jupe bariolée, frangée de houppes ; puis l'Européen ou Tamhou, le plus sauvage de tous, différant des autres par son teint blanc, ses yeux bleus, sa barbe et sa chevelure rousses, une peau de bœuf non préparée jetée sur l'épaule, des tatouages aux bras et aux jambes.

Des scènes de guerre et de triomphe remplissaient les autres panneaux, et des inscriptions hiéroglyphiques en expliquaient le sens.

Au milieu de la chambre, sur une table que supportaient des captifs liés par les coudes, sculptés si habilement qu'ils paraissaient vivre et souffrir, s'épanouissait une énorme gerbe de fleurs dont les émanations suaves parfumaient l'atmosphère.

Ainsi, dans cette chambre magnifique qu'entouraient les effigies de ses aïeux, tout racontait et chantait la gloire du Pharaon. Les nations du monde marchaient derrière l'Égypte et reconnaissaient sa suprématie, et lui commandait à l'Égypte ; cependant la fille de Pétamounoph, loin d'être éblouie de cette splendeur, pensait au pavillon champêtre de Poëri, et surtout à la misérable hutte de boue et de paille du quartier des Hébreux, où elle avait laissé Ra'hel endormie, Ra'hel maintenant l'heureuse et seule épouse du jeune Hébreu.

Pharaon tenait le bout des doigts de Tahoser debout devant lui, et il fixait sur elle ses yeux de faucon, dont jamais les paupières ne palpitaient ; la jeune fille n'avait pour vêtement que la draperie substituée par Ra'hel à sa robe mouillée pendant la traversée du Nil ; mais sa beauté n'y perdait rien ; elle était là demi-nue, retenant d'une main la grossière étoffe qui glissait, et tout le haut de son corps charmant apparaissait dans sa blancheur dorée. Quand elle était parée, on pouvait regretter la place qu'occupaient ses gorgerins, ses bracelets et ses ceintures en or ou en pierres de couleur ;

mais, à la voir privée ainsi de tout ornement, l'admiration se rassasiait ou plutôt s'exaltait.

Certes, beaucoup de femmes très belles étaient entrées dans le gynécée de Pharaon ; mais aucune n'était comparable à Tahoser, et les prunelles du roi dardaient des flammes si vives qu'elle fut obligée de baisser les yeux, n'en pouvant supporter l'éclat.

En son cœur Tahoser était orgueilleuse d'avoir excité l'amour de Pharaon : car quelle est la femme, si parfaite qu'elle soit, qui n'ait pas de vanité ? Pourtant elle eût préféré suivre au désert le jeune Hébreu. Le roi l'épouvantait, elle se sentait éblouie des splendeurs de sa face, et ses jambes se dérobaient sous elle. Pharaon, qui vit son trouble, la fit asseoir à ses pieds sur un coussin rouge brodé et orné de houppes.

« Ô Tahoser, dit-il en la baisant sur les cheveux, je t'aime. Quand je t'ai vue du haut de mon palanquin de triomphe porté au-dessus du front des hommes par les oëris, un sentiment inconnu est entré dans mon âme. Moi, que les désirs préviennent, j'ai désiré quelque chose ; j'ai compris que je n'étais pas tout. Jusque-là j'avais vécu solitaire dans ma toute-puissance, au fond de mes gigantesques palais, entouré d'ombres souriantes qui se disaient des femmes et ne produisaient pas plus d'impression sur moi que les figures peintes des fresques. J'écoutais au loin bruire et se plaindre vaguement les nations sur la tête desquelles j'essuyais mes sandales ou que j'enlevais par leurs chevelures, comme me représentent les bas-reliefs symboliques des pylônes, et, dans ma poitrine froide et compacte comme celle d'un dieu de basalte, je n'entendais pas le battement de mon cœur. Il me semblait qu'il n'y eût pas sur terre un être pareil à moi et qui pût m'émouvoir ; en vain de mes expéditions chez les nations étrangères je ramenaient des vierges choisies et des femmes célèbres dans leur pays à cause de leur beauté : je les jetais là comme des fleurs, après les avoir respirées un instant. Aucune ne me faisait naître l'idée de la revoir. Présentes, je les regardais à peine ; absentes, je les avais aussitôt oubliées. Twea, Taia, Amensé, Hont-Réché, que j'ai gardées par le dégoût d'en chercher d'autres qui m'eussent le lendemain été aussi indifférentes que celles-là n'ont jamais été entre mes bras que des fantômes vains, que des formes parfumées et gracieuses, que des êtres d'une autre race, auxquels ma nature ne pouvait s'associer, pas plus que le léopard ne peut s'unir à la gazelle, l'habitant des airs à l'habitant des eaux ; et je pensais que, placé par les dieux

en dehors et au-dessus des mortels, je ne devais partager ni leurs douleurs ni leurs joies. Un immense ennui, pareil à celui qu'éprouvent sans doute les momies qui, emmaillottées de bandelettes, attendent dans leurs cercueils, au fond des hypogées, que leur âme ait accompli le cercle des migrations, s'était emparé de moi sur mon trône, où souvent je restais les mains sur mes genoux comme un colosse de granit, songeant à l'impossible, à l'infini, à l'éternel. Bien des fois j'ai pensé à lever le voile d'Isis, au risque de tomber foudroyé aux pieds de la déesse. « Peut-être, » me disais-je, « cette figure mystérieuse est-elle la figure que je rêve, celle qui doit m'inspirer de l'amour. Si la terre me refuse le bonheur, j'escaladerai le ciel... » Mais je t'ai aperçue, j'ai éprouvé un sentiment bizarre et nouveau ; j'ai compris qu'il existait en dehors de moi un être nécessaire, impérieux, fatal, dont je ne saurais me passer, et qui avait le pouvoir de me rendre malheureux. J'étais un roi, presque un dieu ; ô Tahoser ! tu as fait de moi un homme ! »

Jamais peut-être Pharaon n'avait prononcé un si long discours. Habituellement un mot, un geste, un clignement d'œil, lui suffisaient pour manifester sa volonté, aussitôt devinée par mille regards attentifs, inquiets. L'exécution suivait sa pensée comme l'éclair suit la foudre. Pour Tahoser, il semblait avoir renoncé à sa majesté granitique ; il parlait, il s'expliquait comme un mortel.

Tahoser était en proie à un trouble singulier. Quoiqu'elle fût sensible à l'honneur d'avoir inspiré de l'amour au préféré de Phré, au favori d'Amon-Ra, au conculcateur des peuples, à l'être effrayant, solennel et superbe, vers qui elle osait à peine lever les yeux, elle n'éprouvait pour lui aucune sympathie, et l'idée de lui appartenir lui inspirait une épouvante répulsive. A ce Pharaon qui avait enlevé son corps, elle ne pouvait donner son âme restée avec Poëri et Ra'hel, et, comme le roi paraissait attendre une réponse, elle dit :

« Comment se fait-il, ô roi, que, parmi toutes les filles d'Égypte, ton regard soit tombé sur moi, que tant d'autres surpassent en beauté, en talents et en dons de toutes sortes ? Comment, au milieu des touffes de lotus blancs, bleus et roses, à la corolle ouverte, au parfum suave, as-tu choisi l'humble brin d'herbe que rien ne distingue ? »

— Je l'ignore ; mais sache que toi seule existes au monde pour moi, et que je ferai les filles de roi tes servantes.

— Et si je ne t'aimais pas ? dit timidement Tahoser.

— Que m'importe ? si je t'aime, répondit Pharaon ; est-ce que les plus belles femmes de l'univers ne se sont pas cou-

chées en travers de mon seuil, pleurant et gémissant, s'égratignant les joues, se meurtrissant le sein, s'arrachant les cheveux, et ne sont pas mortes implorant un regard d'amour qui n'est pas descendu ? La passion d'une autre n'a jamais fait palpiter ce cœur d'airain dans cette poitrine marmoreenne ; résiste-moi, hais-moi, tu n'en seras que plus charmante ; pour la première fois, ma volonté rencontrera un obstacle, et je saurai le vaincre.

— Et si j'en aimais un autre, » continua Tahoser enhardie.

A cette supposition, les sourcils de Pharaon se contractèrent ; il mordit violemment sa lèvre inférieure, où ses dents laissèrent des marques blanches, et il serra jusqu'à lui faire mal les doigts de la jeune fille qu'il tenait toujours ; puis il se calma et dit d'une voix lente et profonde :

« Quand tu auras vécu dans ce palais, au milieu de ces splendeurs, entourée de l'atmosphère de mon amour, tu oublieras tout, comme oublie celui qui mange le népenthès. Ta vie passée te semblera un rêve ; tes sentiments antérieurs s'évaporeront comme l'encens sur le charbon de l'amschir ; la femme aimée d'un roi ne se souvient plus des hommes. Va, viens, accoutume-toi aux magnificences pharaoniques, puise à même mes trésors, fais couler l'or à flots, amoncelle les pierreries, commande, fais, défais, abaisse, élève, sois ma maîtresse, ma femme et ma reine. Je te donne l'Égypte avec ses prêtres, ses armées, ses laboureurs, son peuple innombrable, ses palais, ses temples, ses villes ; fripe-la comme un morceau de gaze ; je t'aurai d'autres royaumes, plus grands, plus beaux, plus riches. Si le monde ne te suffit pas, je conquerrai des planètes, je détrônerai des dieux. Tu es celle que j'aime. Tahoser, la fille de Pétamounoph, n'existe plus. »



## XIV

Quand Ra'hel s'éveilla, elle fut surprise de ne pas trouver Tahoser à côté d'elle, et promena ses regards autour de la chambre, croyant que l'Égyptienne s'était déjà levée. Accroupie dans un coin, Thamar, les bras croisés sur les genoux, la tête posée sur ses bras, oreiller osseux, dormait ou plutôt faisait semblant de dormir : car, à travers les mèches grises de sa chevelure en désordre qui ruisselaient jusqu'à terre, on eût pu entrevoir ses prunelles fauves comme celles d'un hibou, phosphorescentes de joie maligne et de méchanceté satisfaite.

« Thamar, s'écria Ra'hel, qu'est devenue Tahoser ? »

La vieille, comme si elle se fût éveillée en sursaut à la voix de sa maîtresse, déplia lentement ses membres d'araignée, se dressa sur ses pieds, frotta à plusieurs reprises ses paupières bistrées avec le dos de sa main jaune plus sèche que celle d'une momie, et dit d'un air d'étonnement très bien joué :

« Est-ce qu'elle n'est plus là ? »

— Non, répondit Ra'hel, et, si je ne voyais encore sa place creusée sur le lit à côté de la mienne, et pendue à cette cheville la robe qu'elle a quittée, je croirais que les bizarres événements de cette nuit n'étaient que les illusions d'un rêve. »

Quoiqu'elle sût parfaitement à quoi s'en tenir sur la disparition de Tahoser, Thamar souleva un bout de draperie tendu à l'angle de la chambre, comme si l'Égyptienne eût pu se cacher derrière ; elle ouvrit la porte de la cabane, et, debout sur le seuil, explora minutieusement du regard les environs, puis, se retournant vers l'intérieur, elle fit à sa maîtresse un signe négatif.

« C'est étrange, dit Ra'hel pensive.

— Maîtresse, dit la vieille en se rapprochant de la belle Israélite avec des façons doucereuses et câlines, tu sais que cette étrangère m'avait déplu.

— Tout le monde te déplaît, Thamar, répondit Ra'hel en souriant.

— Excepté toi, maîtresse, dit la vieille en portant à ses lèvres la main de la jeune femme.

— Oh ! je le sais, tu m'es dévouée.

— Je n'ai jamais eu d'enfants, et parfois je me figure que je suis ta mère.



— Bonne Thamar ! dit Ra'hel attendrie.

— Avais-je tort, continua Thamar, de trouver son apparition étrange ? sa disparition l'explique. Elle se disait Tahoser, fille de Pétamounoph ; ce n'était qu'un démon ayant pris cette forme pour séduire et tenter un enfant d'Israël. As-tu vu comme elle s'est troublée lorsque Poëri a parlé contre les idoles de pierre, de bois et de métal ; et comme elle a eu de la peine à prononcer ces paroles : « Je tâcherai de croire à ton Dieu. » On eût dit que le mot lui brûlait les lèvres comme un charbon.

— Ses larmes qui tombaient sur mon cœur étaient bien de vraies larmes, des larmes de femme, dit Ra'hel.

— Les crocodiles pleurent quand ils veulent, et les hyènes rient pour attirer leur proie, continua la vieille : les mauvais esprits qui rôdent la nuit parmi les pierres et les ruines savent bien des ruses et jouent tous les rôles.

— Ainsi, selon toi, cette pauvre Tahoser n'était qu'un fantôme animé par l'enfer ?

— Assurément, répondit Thamar : est-il vraisemblable que la fille du grand prêtre Pétamounoph se soit éprise de Poëri et l'ait préféré à Pharaon, qu'on prétend amoureux d'elle ? »

Ra'hel, qui ne mettait personne au monde au-dessus de Poëri, ne trouvait pas la chose si invraisemblable.

« Si elle l'aimait autant qu'elle le disait, pourquoi s'est-elle sauvée lorsque, avec ton consentement, il l'admettait comme seconde épouse ? C'est la condition de renoncer aux faux dieux et d'adorer Jéhovah, qui a mis en fuite ce diable déguisé.

— En tout cas, dit Ra'hel, ce démon avait la voix bien douce et les yeux bien tendres. »

Au fond Ra'hel n'était peut-être pas très mécontente de la disparition de Tahoser. Elle gardait tout entier le cœur dont elle avait bien voulu céder la moitié, et la gloire du sacrifice lui restait.

Sous prétexte d'aller aux provisions, Thamar sortit et se dirigea vers le palais du roi, dont sa cupidité n'avait pas oublié la promesse ; elle s'était munie d'un grand sac de toile grise pour le remplir d'or.

Quand elle se présenta à la porte du palais, les soldats ne la battirent plus comme la première fois ; elle avait déjà du crédit, et l'oëris de garde la fit entrer tout de suite. Timopht la conduisit au Pharaon.

Lorsqu'il aperçut l'immonde vieille qui rampait vers son trône comme un insecte à moitié écrasé, le roi se souvint de

sa promesse et donna ordre qu'on ouvrît une des chambres de granit à la Juive, et qu'on l'y laissât prendre autant d'or qu'elle en pourrait porter.

Timopht, en qui Pharaon avait confiance et qui connaissait le secret de la serrure, ouvrit la porte de pierre.

L'immense tas d'or étincela sous un rayon de soleil ; mais l'éclair du métal ne fut pas plus brillant que le regard de la vieille ; ses prunelles jaunirent et scintillèrent étrangement. Après quelques minutes de contemplation éblouie, elle releva les manches de sa tunique rapiécée, mit à nu ses bras secs dont les muscles saillaient comme des cordes, et que plissaient à la saignée d'innombrables rides ; puis elle ouvrit et referma ses doigts recourbés, pareils à des serres de griffon, et se lança sur l'amas de sicles d'or<sup>1</sup> avec une avidité farouche et bestiale.

Elle se plongeait dans les lingots jusqu'aux épaules, les brassait, les agitait, les roulait, les faisait sauter ; ses lèvres tremblaient, ses narines se dilataient, et sur son échine convulsive couraient des frissons nerveux. Enivrée, folle, secouée de trépidations et de rires spasmodiques, elle jetait des poignées d'or dans son sac en disant : « Encore ! encore ! encore ! » tant qu'il fut bientôt plein jusqu'à l'ouverture. Timopht, que le spectacle amusait, la laissait faire, n'imaginant pas que ce spectre décharné pût remuer ce poids énorme ; mais Thamar lia d'une corde le sommet de son sac, et, à la grande surprise de l'Égyptien, le chargea sur son dos. L'avarice prêtait à cette carcasse délabrée des forces inconnues : tous les muscles, tous les nerfs, toutes les fibres des bras, du cou, des épaules, tendus à rompre, soutenaient une masse de métal qui eût fait plier le plus robuste porteur de la race Nahasi ; le front penché comme celui d'un bœuf quand le soc de la charrue a rencontré une pierre, Thamar, dont les jambes titubaient, sortit du palais, se heurtant aux murs, marchant presque à quatre pattes, car souvent elle envoyait ses mains à terre pour ne pas être écrasée sous le poids ; mais enfin elle sortit, et la charge d'or lui appartenait légitimement.

Haletante, épuisée, couverte de sueur, le dos meurtri, les

---

1. Poids et monnaie de l'Orient. Chez toutes les populations araméennes et sémitiques, les échanges et les transactions commerciales s'opéraient par l'intermédiaire des métaux, l'or, l'argent et le cuivre. On ne savait encore apprécier ces métaux qu'au poids ; de là vient que le mot *sicle* (dans les langues sémitiques, *sehel*) signifie à la fois *peser* et *payer*. « Le marchand pèse l'argent et mesure le grain », dit un texte assyrien. Chez les populations araméennes, les Phéniciens et les Juifs, nous trouvons usité, pour l'or, le système des Chaldéens-Assyriens dans lequel le grand sicle pèse 16 gr. 82 et le petit sicle 8 gr. 41.

doigts coupés, elle s'assit à la porte du palais sur son bienheureux sac, et jamais siège ne lui parut plus moelleux.

Au bout de quelque temps, elle aperçut deux Israélites qui passaient avec une civière, revenant de porter quelque fardeau ; elle les appela, et, en leur promettant une bonne récompense, elle les détermina à se charger du sac et à la suivre.

Les deux Israélites, que Thamar précédait, s'engagèrent dans les rues de Thèbes, arrivèrent aux terrains vagues, mamelonnés de cahutes en boue, et déposèrent le sac dans l'une d'elles. Thamar leur donna, quoique en rechignant, la récompense promise.

Cependant Tahoser avait été installée dans un appartement splendide, un appartement royal, aussi beau que celui de Pharaon. D'élégantes colonnes à chapiteaux de lotus soutenaient le plafond étoilé, qu'encadrait une corniche à palmettes bleues peintes sur un vernis d'or ; des panneaux lilas tendre, avec des filets verts terminés par des boutons de fleurs, dessinaient leurs symétries sur les murailles. Une fine natte recouvrait les dalles ; des canapés incrustés de plaquettes de métal alternant avec des émaux, et garnis d'étoffes à fond noir semé de cercles rouges ; des fauteuils à pieds de lion, dont le coussin débordait sur le dossier ; des escabeaux formés de cols de cygne enlacés, des piles de carreaux en cuir pourpre et gonflés de barbe de chardon, des sièges où l'on pouvait s'asseoir deux, des tables de bois précieux que soutenaient des statues de captifs asiatiques, composaient l'ameublement.

Sur des socles richement sculptés posaient de grands vases et de larges cratères d'or, d'un prix inestimable, dont le travail l'emportait sur la matière. L'un d'eux, effilé à la base, était soutenu par deux têtes de chevaux s'encapuchonnant sous leur harnais à frange. Deux tiges de lotus retombant avec grâce par-dessus deux rosaces formaient les anses : des ibex hérissaient le couvercle de leurs oreilles et de leurs cornes, et sur la panse couraient, parmi des hampes de papyrus, des gazelles poursuivies.

Un autre, non moins curieux, avait pour couvercle une tête monstrueuse de Typhon, coiffée de palmes et grimaçant entre deux vipères ; ses flancs étaient ornés de feuilles et de zones denticulées.

L'un des cratères, qu'élevaient en l'air deux personnages mitrés, vêtus de robes à larges bordures, qui d'une main soutenaient l'anse, et, de l'autre, le pied, étonnait par sa dimension énorme, par la valeur et le fini de ses ornements.

L'autre, plus simple et plus dur de forme peut-être, s'évasait gracieusement, et des chacals, posant leurs pattes sur son bord comme pour y boire, lui dessinaient des anses avec leur corps svelte et souple.

Des miroirs de métal entouré de figures difformes, comme pour donner à la beauté qui s'y regardait le plaisir du contraste, des coffres en bois de cèdre ou de sycomore ornements et peints, des coffrets en terre émaillée, des buires d'albâtre, d'onyx et de verre, des boîtes d'aromates, témoignaient de la magnificence de Pharaon à l'endroit de Tahoser.

Avec les choses précieuses que contenait cette chambre, on eût pu payer la rançon d'un royaume.

Assise sur un siège d'ivoire, Tahoser regardait les étoffes et les bijoux que lui montraient des jeunes filles nues éparpillant les richesses contenues dans les coffres.

Tahoser sortait du bain, et les huiles aromatiques dont on l'avait frottée assouplissaient encore la pulpe moelleuse et fine de sa peau. Sa chair prenait des transparences d'agate et la lumière semblait la traverser ; elle était d'une beauté surhumaine, et, quand elle fixa sur le métal bruni du miroir ses yeux avivés d'antimoine, elle ne put s'empêcher de sourire à son image.

Une large robe de gaze enveloppait son beau corps sans le cacher, et pour tout ornement elle portait un collier composé de cœurs en lapis-lazuli, surmontés de croix et suspendus à un fil de perles d'or.

Pharaon parut sur le seuil de la salle ; une vipère d'or ceignait son épaisse chevelure, et une calasiris, dont les plis ramenés par devant formaient la pointe, lui entourait le corps de la ceinture aux genoux. Un seul gorgerin cerclait son cou aux muscles invaincus.

En apercevant le roi, Tahoser voulut se lever de son siège et se prosterner ; mais Pharaon vint à elle, la releva et la fit asseoir.

« Ne t'humilie pas ainsi, Tahoser, lui dit-il d'une voix douce ; je veux que tu sois mon égale : il m'ennuie d'être seul dans l'univers ; quoique je sois tout-puissant et que je t'aie en ma possession, j'attendrai que tu m'aimes comme si je n'étais qu'un homme. Écarte toute crainte ; sois une femme avec ses volontés, ses sympathies, ses antipathies, ses caprices ; je n'en ai jamais vu ; mais si ton cœur parle enfin pour moi, pour que je le sache, tends-moi, quand j'entrerai dans ta chambre, la fleur de lotus de ta coiffure. »

Quoi qu'il fût pour l'empêcher, Tahoser se précipita aux genoux du Pharaon et laissa tomber une larme sur ses pieds nus.

« Pourquoi mon âme est-elle à Poëri ? » se disait-elle en reprenant sa place sur son siège d'ivoire.

Timopht, mettant une main à terre et l'autre sur sa tête, pénétra dans la chambre :

« Roi, dit-il, un personnage mystérieux demande à te parler. Sa barbe immense descend jusqu'à son ventre ; des cornes luisantes bossellent son front dénudé, et ses yeux brillent comme des flammes. Une puissance inconnue le précède, car tous les gardes s'écartent et toutes les portes s'ouvrent devant lui. Ce qu'il dit, il faut le faire, et je suis venu à toi au milieu de tes plaisirs, dût la mort punir mon audace.

— Comment s'appelle-t-il ? » dit le roi.

Timopht répondit : « Mosché. »



## XV

Le roi passa dans une autre salle pour recevoir Mosché, et s'assit sur un trône dont les bras étaient formés par des lions ; il entourra son cou d'un large pectoral, saisit son sceptre et prit une pause de superbe indifférence.

Mosché parut : un autre Hébreu, nommé Aharon, l'accompagnait. Quelque auguste que fût le Pharaon sur son trône d'or, entouré de ses oëris et de ses flabellifères, dans cette haute salle aux colonnes énormes, sur ce fond de peinture représentant les hauts faits de ses aïeux ou les siens, Mosché n'était pas moins imposant : la majesté de l'âge équivalait chez lui à la majesté royale ; quoiqu'il eût quatre-vingts ans, il semblait d'une vigueur toute virile, et rien en lui ne trahissait les décadences de la sénilité. Les rides de son front et de ses joues, pareilles à des traces de ciseau sur du granit, le rendaient vénérable, sans accuser la date des années ; son cou brun et plissé se rattachait à ses fortes épaules par des muscles décharnés, mais puissants encore, et un lacis de veines drues se tordait sur ses mains que n'agitait pas le tremblement habituel aux vieillards. Une âme plus énergique que l'âme humaine vivifiait son corps, et sur sa face brillait, même dans l'ombre, une lueur singulière. On eût dit le reflet d'un soleil invisible.

Sans se prosterner, comme c'était l'habitude lorsqu'on approchait du roi, Mosché s'avança vers le trône de Pharaon et lui dit :

« Ainsi a parlé l'Éternel, le Dieu d'Israël : « Laisse aller mon peuple, pour qu'il me célèbre une solennité au désert. »

Pharaon répondit : « Qui est l'Éternel dont je dois écouter la voix pour laisser partir Israël ? Je ne connais pas l'Éternel, et je ne laisserai pas partir Israël. »

Sans se laisser intimider par les paroles du roi, le grand vieillard répéta avec netteté, car l'ancien bégayement dont il était affligé avait disparu :

« Le Dieu des Hébreux s'est manifesté à nous. Nous voulons donc aller à une distance de trois jours dans le désert et y sacrifier à l'Éternel, notre Dieu, de peur qu'il ne nous frappe de la peste ou du glaive. »

Aharon confirma par un signe de tête la demande de Mosché.

« Pourquoi détournez-vous le peuple de ses occupations ?

répondit le Pharaon. Allez à vos travaux. Heureusement pour vous que je suis aujourd'hui d'humeur clémente, car j'aurais pu vous faire battre de verges, couper le nez et les oreilles, jeter tout vifs aux crocodiles. Sachez, je veux bien vous le dire, qu'il n'y a d'autre dieu qu'Amon-Ra, l'être suprême et primordial, à la fois mâle et femelle, son propre père et sa propre mère, dont il est aussi le mari ; de lui découlent tous les autres dieux qui relient le ciel à la terre, et ne sont que des formes de ces deux principes constituants ; les sages le connaissent, et les prêtres qui ont longtemps étudié les mystères dans les collèges et au fond des temples consacrés à ses représentations diverses. N'alléguez donc pas un autre dieu de votre invention pour émouvoir les Hébreux à la révolte et les empêcher d'accomplir la tâche imposée. Votre prétexte de sacrifice est transparent : vous voulez fuir ; retirez-vous de devant ma face et continuez à mouler l'argile pour mes édifices royaux et sacerdotaux, pour mes pyramides, mes palais et mes murailles. Allez ; j'ai dit. »

Mosché, voyant qu'il ne pouvait émouvoir le cœur du Pharaon, et que, s'il insistait, il exciterait sa colère, se retira en silence, suivi d'Aaron consterné.

« J'ai obéi aux ordres de l'Éternel, dit Mosché à son compagnon lorsqu'il eut franchi le pylône : mais Pharaon est resté insensible comme si j'eusse parlé à ces hommes de granit assis sur des trônes à la porte des palais, ou à ces idoles à tête de chien, de singe ou d'épervier, qu'encensent les prêtres au fond des sanctuaires. Qu'allons-nous répondre au peuple quand il nous interrogera sur le succès de notre mission ? »

Pharaon, craignant que les Hébreux n'eussent l'idée de secouer le joug d'après les suggestions de Mosché, les fit travailler plus rudement encore et leur refusa la paille pour mêler à leurs briques. Aussi les enfants d'Israël se répandirent-ils par toute l'Égypte, arrachant le chaume et maudissant les exacteurs, car ils se trouvaient très malheureux et ils disaient que les conseils de Mosché avaient redoublé leur misère.

Un jour, Mosché et Aaron reparurent au palais et sommèrent encore une fois le roi de laisser partir les Hébreux, pour aller sacrifier à l'Éternel, dans le désert.

« Qui me prouve, répondit Pharaon, que vraiment l'Éternel vous envoie vers moi pour me dire ces choses et que vous n'êtes pas, comme je l'imagine, de vils imposteurs ? »

Aaron jeta son bâton devant le roi, et le bois commença à se tordre, à onduler, à se couvrir d'écailles, à remuer la tête et la queue, à se dresser et à pousser des sifflements

horribles. Le bâton s'était changé en serpent. Il faisait bruire ses anneaux sur les dalles, gonflait sa gorge, dardait sa langue fourchue, et, roulant ses yeux rouges, semblait choisir la victime qu'il devait piquer.

Les oëris et les serviteurs rangés autour du trône restaient immobiles et muets d'effroi à la vue de ce prodige. Les plus braves avaient tiré à demi leur épée.

Mais Pharaon ne s'en émut aucunement ; un sourire dédaigneux voltigea sur ses lèvres, et il dit :

« Voilà ce que vous savez faire. Le miracle est mince et le prestige grossier. Qu'on fasse venir mes sages, mes magiciens et mes hiéroglyphites. »

Ils arrivèrent ; c'étaient des personnages d'un aspect formidable et mystérieux, la tête rasée, chaussés de souliers de byblos, vêtus de longues robes de lin, tenant en main des bâtons gravés d'hiéroglyphes : ils étaient jaunes et desséchés comme des momies, à force de veilles, d'études et d'austérités ; les fatigues des initiations successives se lisaient sur leurs visages, où les yeux seuls semblaient vivants.

Ils se rangèrent en ligne devant le trône de Pharaon, sans faire même attention au serpent qui frétillait, rampait et sifflait.

« Pouvez-vous, dit le roi, changer vos cannes en reptiles comme vient de le faire Aharon ?

— O roi ! est-ce pour ce jeu d'enfant, dit le plus ancien de la bande, que tu nous as fait venir du fond des chambres secrètes, où, sous des plafonds constellés, à la lueur des lampes, nous rêvons, penchés sur des papyrus indéchiffrables, agenouillés devant des stèles hiéroglyphiques aux sens mystérieux et profonds, crochetant les secrets de la nature, calculant la force des nombres, portant notre main tremblante au bord du voile de la grande Isis ? Laisse-nous retourner, car la vie est courte, et à peine le sage a-t-il le temps de jeter à l'autre le mot qu'il a saisi ; laisse-nous retourner à nos travaux ; le premier jongleur, le psyllé<sup>1</sup> qui joue son air de flûte sur les places, suffit à te contenter.

— Ennana, fais ce que je désire, » dit Pharaon au chef des hiéroglyphites et des magiciens.

Le vieil Ennana se retourna vers le collège des sages qui se tenaient debout, immobiles, et l'esprit déjà replongé dans l'abîme des méditations.

« Jetez vos cannes à terre en prononçant tout bas le mot magique. »

1. Jongleur qui présente des serpents apprivoisés.



Les bâtons avec un bruit sec tombèrent ensemble sur les dalles, et les sages reprirent leur pose perpendiculaire, semblables aux statues adossées aux piliers des temples ; ils ne daignaient même pas regarder à leurs pieds si le prodige s'accomplissait, tellement ils étaient sûrs de la puissance de leur formule.

Et alors ce fut un étrange et horrible spectacle : les cannes se tordirent comme des branches de bois vert sur le feu ; leurs extrémités s'aplatirent en têtes, s'effilèrent en queues ; les unes restèrent lisses, les autres s'écaillèrent selon l'espèce du serpent. Cela grouillait, cela rampait, cela sifflait, cela s'enlaçait et se nouait hideusement. Il y avait des vipères portant la marque d'un fer de lance sur leur front écrasé, des cérastes aux protubérances menaçantes, des hydres verdâtres et visqueuses, des aspics aux crochets mobiles, des trigonocéphales jaunes, des orvets ou serpents de verre, des crotales au museau court, à la robe noirâtre, faisant sonner les osselets de leur queue ; des amphibènes marchant en avant et en arrière ; des boas ouvrant leur large gueule capable d'engloutir le bœuf Apis ; des serpents aux yeux entourés de disques comme ceux des hiboux : le pavé de la salle en était couvert.

Tahoser, qui partageait le trône du Pharaon, levait ses beaux pieds nus et les ramenait sous elle, toute pâle d'épouvante.

« Eh bien, dit Pharaon à Mosché, tu vois que la science de mes hiéroglyphites égale ou surpasse la tienne : leurs bâtons ont produit des serpents comme celui d'Aaron. Invente un autre prodige, si tu veux me convaincre. »

Mosché étendit la main, et le serpent d'Aaron se précipita vers les vingt-quatre reptiles. La lutte ne fut pas longue ; il eut bientôt englouti les affreuses bêtes, créations réelles ou apparentes des sages d'Égypte ; puis il reprit sa forme de bâton.

Ce résultat parut étonner Ennana. Il pencha la tête, réfléchit et dit comme un homme qui se ravise :

« Je trouverai le mot et le signe. J'ai mal interprété le quatrième hiéroglyphe de la cinquième ligne perpendiculaire où se trouve la conjuration des serpents... O roi ! as-tu encore besoin de nous ? dit tout haut le chef des hiéroglyphites. Il me tarde de reprendre la lecture d'Hermès Trismégiste<sup>1</sup>, qui contient bien d'autres secrets que ces tours de passe-passe. »

---

1. Hermès trois fois grand.

Pharaon fit signe au vieillard qu'il pouvait se retirer, et le cortège silencieux rentra dans les profondeurs du palais.

Le roi revint au gynécée avec Tahoser. La fille du prêtre, effrayée et toute tremblante encore de ces prodiges, s'agenouilla devant lui et lui dit :

« O Pharaon, ne crains-tu pas d'irriter par ta résistance ce Dieu inconnu auquel les Israélites veulent aller sacrifier dans le désert, à trois jours de distance ? Laisse partir Mosché et ses Hébreux pour accomplir leurs rites, car peut-être l'Éternel, comme ils le nomment, éprouvera la terre d'Égypte et nous fera mourir.

— Quoi ! cette jonglerie de reptiles t'épouvante ! répondit Pharaon ; ne vois-tu pas que mes sages ont produit des serpents avec leurs bâtons ?

— Oui, mais celui d'Aaron les a dévorés, et c'est un mauvais présage.

— Qu'importe ? ne suis-je pas le favori de Phré, le préféré d'Amon-Ra ? n'ai-je pas sous mes sandales l'effigie des peuples vaincus ? D'un souffle je balayerai, quand je voudrai, toute cette engeance hébraïque, et nous verrons si leur Dieu saura les protéger !

— Prends garde, Pharaon, dit Tahoser, qui se souvenait des paroles de Poëri sur la puissance de Jéhovah ; ne laisse pas l'orgueil endurcir ton cœur. Ce Mosché et cet Aaron m'épouvantent ; pour qu'ils affrontent ton courroux, il faut qu'ils soient soutenus par un dieu bien terrible !

— Si leur Dieu avait tant de puissance, dit Pharaon répondant à la crainte exprimée par Tahoser, les laisserait-il ainsi captifs, humiliés et pliant comme des bêtes de somme sous les plus durs travaux ? Oublions donc ces vains prodiges et vivons en paix. Pense plutôt à l'amour que j'ai pour toi, et songe que Pharaon a plus de pouvoir que l'Éternel, chimérique divinité des Hébreux.

— Oui, tu es le conculcateur des peuples, le dominateur des trônes, et les hommes sont devant toi comme les grains de sable que soulève le vent du sud ; je le sais, répliqua Tahoser.

— Et pourtant je ne puis me faire aimer de toi, dit Pharaon en souriant.

— L'ibex a peur du lion, la colombe redoute l'épervier, la prunelle craint le soleil, et je ne te vois encore qu'à travers les terreurs et les éblouissements ; la faiblesse humaine est longue à se familiariser avec la majesté royale. Un dieu effraye toujours une mortelle.

— Tu m'inspires le regret, Tahoser, de n'être pas le premier venu, un oëris, un monarque, un prêtre, un agriculteur, ou

moins encore. Mais, puisque je ne saurais faire du roi un homme, je peux faire de la femme une reine et nouer la vipère d'or à ton front charmant. La reine n'aura plus peur du roi.

— Même lorsque tu me fais asseoir près de toi, sur ton trône, ma pensée reste agenouillée à tes pieds. Mais tu es si bon, malgré ta beauté surhumaine, ton pouvoir sans borne et ton éclat fulgurant, que peut-être mon cœur s'enhardira et osera battre sur le tien. »

C'est ainsi que devisaient Pharaon et Tahoser ; la fille du prêtre ne pouvait oublier Poëri, et cherchait à gagner du temps en flattant de quelque espoir la passion du roi. S'échapper du palais, aller retrouver le jeune Hébreu, était chose impossible. Poëri, d'ailleurs, acceptait son amour plutôt qu'il ne le partageait. Ra'hel, malgré sa générosité, était une dangereuse rivale, et puis la tendresse de Pharaon touchait la fille du prêtre ; elle eût désiré l'aimer, et peut-être en était-elle moins loin qu'elle ne le croyait.



## XVI

A quelques jours de là, Pharaon côtoyait le Nil, debout sur son char et suivi de son cortège ; il allait voir quel degré atteignait la crue du fleuve, lorsqu'au milieu du chemin se dressèrent comme deux fantômes Aharon et Mosché. Le roi retint ses chevaux, qui secouaient déjà leur bave sur la poitrine du grand vieillard immobile.

Mosché, d'une voix lente et solennelle, répéta son adjuration.

« Prouve par quelque miracle la puissance de ton Dieu, répondit le roi, et je t'accorde ta demande. »

Se tournant vers Aharon, qui le suivait à quelques pas, Mosché dit :

« Prends ton bâton et étends la main sur les eaux des Égyptiens, sur leurs rivières, leurs fleuves, leurs lacs et leurs rassemblements d'eau ; qu'ils deviennent du sang ; il y aura du sang dans tout le pays d'Égypte, ainsi que dans les vases de bois et de pierre. »

Aharon brandit sa verge et en frappa l'eau du fleuve.

La suite de Pharaon attendait le résultat avec anxiété. Le roi, qui portait un cœur d'airain dans une poitrine de granit, souriait dédaigneusement, se fiant à la science de ses hiéroglyphites pour confondre ces magiciens étrangers.

Dès que le bâton de l'Hébreu, ce bâton qui avait été serpent, frappa le fleuve, les eaux commencèrent à se troubler et à bouillonner, leur couleur limoneuse s'altéra d'une façon sensible : des tons rougeâtres s'y mêlèrent, puis toute la masse prit une sombre couleur de pourpre, et le Nil parut comme un fleuve de sang roulant des vagues écarlates et brochant ses rives d'écumes roses. On eût dit qu'il reflétait un immense incendie ou un ciel flamboyant d'éclairs ; mais l'atmosphère était calme. Thèbes ne brûlait pas, et le bleu immuable s'étendait sur cette nappe rougie que tachetaient çà et là des ventres blancs de poissons morts. Les longs crocodiles squameux, s'aidant de leurs pattes coudées, émergeaient du fleuve sur la rive, et les lourds hippopotames, pareils à des blocs de granit rose recouverts d'une lèpre de mousse noire, s'enfuyaient à travers les roseaux ou levaient au-dessus du fleuve leurs mufles énormes, ne pouvant plus respirer dans cette eau sanglante.

Les canaux, les viviers, les piscines, avaient pris les mêmes

teintes, et les coupes pleines d'eau étaient rouges comme les cratères où l'on reçoit le sang des victimes.

Pharaon ne s'étonna pas de ce prodige, et il dit aux deux Hébreux :

« Ce miracle pourrait épouvanter une populace crédule et ignorante ; mais il n'y a là rien qui me surprenne. Qu'on fasse venir Ennana et le collègue des hiéroglyphites ; ils vont refaire ce tour de magie. »

Les hiéroglyphites vinrent, leur chef en tête : Ennana jeta un regard sur le fleuve roulant des flots empourprés, et il vit de quoi il s'agissait.

« Remets les choses en l'état primitif, dit-il au compagnon de Mosché, que je refasse ton enchantement. »

Aharon frappa de nouveau le fleuve, qui reprit aussitôt sa couleur naturelle.

Ennana fit un signe d'approbation, comme un savant impartial qui rend justice à l'habileté d'un confrère. Il trouvait la chose bien faite pour quelqu'un qui n'avait pas eu, ainsi que lui, l'avantage d'étudier la sagesse dans les chambres mystérieuses du Labyrinthe, où quelques rares initiés peuvent seuls parvenir, tant les épreuves à subir sont rebutantes.

« A mon tour, dit-il, maintenant. »

Et il étendit sur le Nil sa canne gravée de signes hiéroglyphiques, en marmottant quelques mots d'une langue si ancienne qu'elle ne devait déjà plus être comprise au temps de Ménei<sup>1</sup>, le premier roi d'Égypte ; une langue de sphinx, aux syllabes de granit.

Une immense nappe rouge s'étendit soudainement d'une rive à l'autre, et le Nil recommença à rouler ses ondes sanglantes vers la mer.

Les vingt-quatre hiéroglyphites saluèrent le roi comme s'ils allaient se retirer.

« Restez, » dit Pharaon.

Ils reprirent leur contenance impassible.

« N'as-tu pas d'autre preuve à me donner de ta mission que celle-là ? Mes sages, comme tu vois, imitent assez bien tes prestiges. »

Sans paraître découragé des paroles ironiques du roi, Mosché lui dit :

« Dans sept jours, si tu n'es décidé à laisser aller les Israélites au désert pour sacrifier à l'Éternel selon leurs rites, je reviendrai et je ferai devant toi un autre miracle. »

1. Ménei ou Menès régnait, croit-on, aux environs de 3300 avant notre ère.

Au bout de sept jours, Mosché reparut. Il dit à son serviteur Aharon les paroles de l'Éternel :

« Étends ta main avec ton bâton sur les rivières, les fleuves, les étangs, et fais monter les grenouilles sur le pays d'Égypte. »

Aussitôt qu'Aharon eut fait le geste, du fleuve, des canaux, des rivières, des marais, surgirent des millions de grenouilles ; elles couvraient les champs et les chemins, sautaient sur les marches des temples et des palais, envahissaient les sanctuaires et les chambres les plus retirées ; et toujours des légions nouvelles succédaient aux premières apparues : il y en avait dans les maisons, dans les pétrins, dans les fours, dans les coffres ; on ne pouvait poser le pied nulle part sans en écraser une ; mues comme par des ressorts, elles bondissaient entre les jambes, à droite, à gauche, en avant, en arrière. A perte de vue, on les voyait clapoter, sauteler, passer les unes sur les autres : car déjà la place leur manquait, et leurs rangs s'épaississaient, s'entassaient, s'empilaient : leurs innombrables dos verts formaient sur la campagne comme une prairie animée et vivante, où brillaient, pour fleurs, leurs yeux jaunes. Les animaux, chevaux, ânes, chèvres, effrayés et révoltés, fuyaient à travers champs, mais retrouvaient partout cette immonde pullulation.

Pharaon, qui du seuil de son palais contemplait cette marée montante de grenouilles d'un air ennuyé et dégoûté, en écrasait le plus qu'il pouvait du bout de son sceptre, et repoussait les autres de son patin recourbé. Peine inutile ! de nouvelles venues, sorties on ne sait d'où, remplaçaient les mortes, plus grouillantes, plus coassantes, plus immondes, plus incommodes, plus effrontées, faisant saillir l'os de leur échine, fixant sur lui leurs gros yeux ronds, écarquillant leurs doigts palmés, ridant la peau blanche de leurs goitres. Les sales bêtes semblaient douées d'intelligence, et leurs bancs étaient plus denses autour du roi que partout ailleurs.

L'inondation fourmillante montait, montait toujours ; sur les genoux des colosses, sur les corniches des pylônes, sur le dos des sphinx et des criosphinx, sur l'entablement des temples, sur les épaules des dieux, sur le pyramidion des obélisques, les hideuses bestioles, le dos gonflé, les pattes reployées, avaient pris position ; les ibis qui, d'abord réjouis de cette aubaine inattendue, les piquaient de leurs longs becs et les avalaient par centaines, commençant à s'alarmer de cet envahissement prodigieux, s'envolaient au plus haut du ciel, avec des claquements de mandibules.

Aharon et Mosché triomphaient ; Ennana, convoqué,

paraissait réfléchir. Le doigt posé sur son front chauve, les yeux demi-fermés, on eût dit qu'il cherchait au fond de sa mémoire une formule magique oubliée.

Pharaon, inquiet, se tourna vers lui.

« Eh bien, Ennana ! A force de rêver, as-tu perdu la tête ? et ce prodige serait-il au-dessus de ta science ? »

— Nullement, ô roi ; mais quand on mesure l'infini, qu'on suppose l'éternité, et qu'on épelle l'incompréhensible, il peut arriver qu'on n'ait pas présent à l'esprit le mot baroque qui domine les reptiles, les fait naître ou les anéantit. Regarde bien ! Toute cette vermine va disparaître. »

Le vieil hiéroglyphite agita sa baguette et dit tout bas quelques syllabes.

En un instant, les champs, les places, les chemins, les quais du fleuve, les rues de la ville, les cours des palais, les chambres des maisons, furent nettoyés de leurs hôtes coassants et rendus à leur état primitif.

Le roi sourit, fier du pouvoir de ses magiciens.

« Ce n'est pas assez d'avoir rompu l'enchantement d'Aharon, dit Ennana ; je vais le refaire. »

Ennana agita sa baguette en sens inverse et prononça tout bas la formule contraire.

Aussitôt les grenouilles reparurent en plus grand nombre que jamais, sautillant et coassant ; en un clin d'œil la terre en fut couverte ; mais Aharon étendit son bâton, et le magicien d'Égypte ne put dissiper l'invasion provoquée par ses enchantements. Il eut beau redire les mots mystérieux, l'incantation avait perdu sa puissance.

Le collège des hiéroglyphites se retira rêveur et confus, poursuivi par l'immonde fléau. Les sourcils de Pharaon se contractèrent de fureur ; mais il resta dans son endurcissement, et ne voulut pas obtempérer à la supplication de Mosché. Son orgueil essaya de lutter jusqu'au bout contre le Dieu inconnu d'Israël.

Cependant, ne pouvant se débarrasser de ces horribles bêtes, Pharaon promit à Mosché, s'il intercédait pour lui près de son Dieu, d'accorder aux Hébreux la liberté de sacrifier dans le désert.

Les grenouilles moururent ou rentrèrent sous les eaux ; mais le cœur de Pharaon s'appesantit, et, malgré les douces remontrances de Tahoser, il ne tint pas sa promesse.

Alors ce fut sur l'Égypte un déchaînement de fléaux et de plaies ; une lutte insensée s'établit entre les hiéroglyphites et les deux Hébreux dont ils répétaient les prodiges. Mosché changea toute la poussière d'Égypte en insectes, Ennana en

fit autant. Mosché prit deux poignées de suie et les lança vers le ciel devant le Pharaon ; et aussitôt une peste rouge, des feux ardents s'attachèrent à la peau du peuple d'Égypte, respectant les Hébreux.

« Imite ce prodige, s'écria Pharaon hors de lui et rouge comme s'il avait eu sur la face le reflet d'une fournaise, en s'adressant au chef des hiéroglyphites.

— A quoi bon ? répondit le vieillard d'un ton découragé ; le doigt de l'Inconnu est dans tout ceci. Nos vaines formules ne sauraient prévaloir contre cette force mystérieuse. Soumets-toi, et laisse-nous rentrer dans nos retraites pour étudier ce Dieu nouveau, cet Éternel plus puissant qu'Amon-Ra, qu'Osiris et que Typhon ; la science d'Égypte est vaincue ; l'énigme que garde le sphinx n'a pas de mot, et la grande Pyramide ne recouvre que le néant de son énorme mystère. »

Comme Pharaon refusait toujours de laisser partir les Hébreux, tout le bétail des Égyptiens fut frappé de mort ; les Israélites n'en perdirent pas une seule tête.

Un vent du sud s'éleva et souffla toute la nuit, et lorsqu'au matin le jour parut, un immense nuage roux voilait le ciel d'un bout à l'autre ; à travers ce brouillard fauve, le soleil luisait rouge comme un bouclier dans la forge, et semblait dépouillé de rayons.

Ce nuage différait des autres nuages ; il était vivant, il bruissait et battait des ailes, et s'abattait sur la terre non en grosses gouttes de pluie, mais en bancs de sauterelles roses, jaunes et vertes, plus nombreuses que les grains de sable du désert libyque ; elles se succédaient par tourbillons, comme la paille que disperse l'orage ; l'air en était obscurci, épaissi ; elles comblaient les fossés, les ravines, les cours d'eau, éteignaient sous leurs masses les feux allumés pour les détruire ; elles se heurtaient aux obstacles et s'y amoncelaient, puis les débordaient. Ouvrait-on la bouche, on en respirait une ; elles se logaient dans les plis des vêtements, dans les cheveux, dans les narines ; leurs épaisses colonnes faisaient rebrousser les chars, renversaient le passant isolé et le recouvraient bientôt ; leur formidable armée, sautelant et battant de l'aile, s'avancait sur l'Égypte, des Cataractes au Delta, occupant une largeur immense, fauchant l'herbe, réduisant les arbres à l'état de squelettes, dévorant les plantes jusqu'à la racine, et ne laissant derrière elle qu'une terre nue et battue comme une aire.

A la prière du Pharaon, Mosché fit cesser le fléau ; un vent d'ouest d'une violence extrême emporta toutes les saute-



relles dans la mer des Algues<sup>1</sup> ; mais ce cœur obstiné, plus dur que l'airain, le porphyre et le basalte, ne se rendit pas encore.

Une grêle, fléau inconnu à l'Égypte, tomba du ciel, parmi des éclairs aveuglants et des tonnerres à rendre sourd, par grêlons énormes, hachant tout, brisant tout, rasant le blé comme l'eût fait une faucille ; puis, des ténèbres noires, opaques, effrayantes, où les lampes s'éteignaient comme dans les profondeurs des syringes privées d'air, étendirent leurs nuages lourds sur cette terre d'Égypte si blonde, si lumineuse, si dorée sous son ciel d'azur, dont la nuit est plus claire que le jour des autres climats. Le peuple, épouvanté, se croyant déjà enveloppé par l'ombre impénétrable du sépulcre, errait à tâtons ou s'asseyait le long des propylées, poussant des cris plaintifs et déchirant ses habits.

Une nuit, nuit d'épouvante et d'horreur, un spectre vola sur toute l'Égypte, entrant dans chaque maison dont la porte n'était pas marquée de rouge, et tous les premiers-nés mâles moururent, le fils de Pharaon comme le fils du plus misérable paraschite ; et le roi, malgré tous ces signes terribles, ne voulait pas céder.

Il se tenait au fond de son palais, farouche, silencieux, regardant le corps de son fils étendu sur le lit funèbre à pieds de chacal, et ne sentant pas les larmes dont Tahoser lui baignait les mains.

Mosché se dressa sur le seuil de la chambre sans que personne l'eût introduit, car tous les serviteurs s'étaient enfuis de côté et d'autre, et il répéta sa demande avec une solennité imperturbable.

« Allez ! dit enfin Pharaon ; sacrifiez à votre Dieu comme il vous conviendra. »

Tahoser sauta au cou du roi et lui dit :

« Je t'aime maintenant ; tu es un homme, et non un dieu de granit. »

---

1. C'est la mer Rouge, qui paraît devoir la couleur qu'elle prend parfois, et qui lui a valu son nom, à une a'gue microscopique.



## XVII

Pharaon ne répondit pas à Tahoser ; il regardait toujours d'un œil sombre le cadavre de son fils premier-né ; son orgueil indompté se révoltait même en se soumettant. Dans son cœur, il ne croyait pas encore à l'Éternel, et il expliquait les plaies dont l'Égypte avait été frappée par le pouvoir magique de Mosché et d'Aharon, plus grand que celui de ses hiéroglyphites. L'idée de céder exaspérait cette âme violente et farouche ; mais, quand même il eût voulu retenir les Israélites, son peuple effrayé ne l'eût pas permis ; les Égyptiens ayant peur de mourir, tous eussent chassé ces étrangers, cause de leurs maux. Ils s'écartaient d'eux avec une terreur superstitieuse, et, lorsque le grand Hébreu passait, suivi d'Aharon, les plus braves s'enfuyaient, redoutant quelque nouveau prodige, et ils se disaient : « La verge de son compagnon va-t-elle encore se changer en serpent et s'enlacer autour de nous ? »

Tahoser avait-elle donc oublié Poëri en jetant ses bras au cou de Pharaon ? Nullement ; mais elle sentait sourdre dans cette âme obstinée des projets de vengeance et d'extermination. Elle craignait des massacres où se fussent trouvés enveloppés le jeune Hébreu et la douce Ra'hel, une tuerie générale qui cette fois eût changé les eaux du Nil en véritable sang, et elle tâchait de détourner la colère du roi par ses caresses et ses douces paroles.

Le cortège funèbre vint prendre le corps du jeune prince pour l'emporter au quartier des Memnonia, où il devait subir les préparations de l'embaumement, qui durent soixante-dix jours. Pharaon le vit partir d'un air morne, et il dit, comme agité d'un pressentiment mélancolique :

« Voici que je n'ai plus de fils, ô Tahoser ; si je meurs, tu seras reine d'Égypte.

— Pourquoi parles-tu de mort ? dit la fille du prêtre ; les années succéderont aux années sans laisser trace de leur passage sur ton corps robuste, et autour de toi les générations tomberont comme les feuilles autour d'un arbre qui reste debout.

— Moi, l'invincible, n'ai-je pas été vaincu ? répondit Pharaon. A quoi sert que les bas-reliefs des temples et des palais me représentent armé du fouet et du sceptre, poussant mon char de guerre sur les cadavres, enlevant par leurs che-

velures les nations soumises, si je suis obligé de céder aux sorcelleries de deux magiciens étrangers, si les dieux, auxquels j'ai élevé tant de temples immenses bâtis pour l'éternité, ne me défendent pas contre le Dieu inconnu de cette race obscure ? Le prestige de ma puissance est à jamais détruit. Mes hiéroglyphites réduits au silence m'abandonnent ; mon peuple murmure ; je ne suis plus qu'un vain simulacre : j'ai voulu, et je n'ai pas pu. Tu avais bien raison de le dire tout à l'heure, Tahoser ; me voilà descendu au niveau des hommes. Mais puisque tu m'aimes maintenant, je tâcherai d'oublier, et je t'épouserai quand seront terminées les cérémonies funèbres. »

Craignant de voir le Pharaon revenir sur sa parole, les Hébreux se préparaient au départ, et bientôt leurs cohortes s'ébranlèrent, conduites par une colonne de fumée pendant le jour, de flamme pendant la nuit. Elles s'enfoncèrent dans les solitudes sablonneuses entre le Nil et la mer des Algues, évitant les peuplades qui eussent pu s'opposer à leur passage.

Les tribus l'une après l'autre défilèrent devant la statue de cuivre fabriquée par les magiciens, et qui a le pouvoir d'arrêter les esclaves en fuite. Mais cette fois le charme, infailible depuis des siècles, n'opéra pas : l'Éternel l'avait rompu.

L'immense multitude s'avancait lentement, couvrant l'espace avec ses troupeaux, ses bêtes de somme chargées des richesses empruntées aux Égyptiens, traînant l'énorme bagage d'un peuple qui se déplace tout d'un coup : l'œil humain ne pouvait atteindre ni la tête ni la queue de la colonne se perdant aux deux horizons sous un brouillard de poussière.

Si quelqu'un se fût assis sur le bord de la route pour attendre la fin du défilé, il aurait vu le soleil se lever et se coucher plus d'une fois : il en passait, il en passait toujours.

Le sacrifice à l'Éternel n'était qu'un vain prétexte ; Israël quittait à jamais la terre d'Égypte, et la momie d'Yousouf<sup>1</sup>, dans son cercueil peint et doré, s'en allait sur les épaules des porteurs qui se relayaient.

Aussi Pharaon entra dans une grande fureur, et il résolut de poursuivre les Hébreux qui s'enfuyaient. Il fit atteler six cents chars de guerre, convoqua ses commandants, serra autour de son corps sa large ceinture en peau de crocodile,

---

1. Joseph, le patriarche hébreu, fils de Jacob et de Rachel, dont l'histoire est racontée dans la *Genèse*.

remplit les deux carquois de son char de flèches et de javelines, arma son poignet du bracelet d'airain qui amortit le vibration de la corde, et se mit en route, entraînant à sa suite tout un peuple de soldats.

Furieux et terrible, il pressait ses chevaux à outrance, et derrière lui les six cents chars retentissaient avec des bruits d'airain, comme des tonnerres terrestres. Les fantassins hâtaient le pas, et ne pouvaient suivre cette course impétueuse.

Souvent Pharaon était obligé de s'arrêter pour attendre le reste de son armée. Pendant ces stations, il frappait du poing le rebord du char, piétinait d'impatience et grinçait des dents. Il se penchait vers l'horizon, cherchant à deviner derrière le sable soulevé par le vent les tribus fuyardes des Hébreux, et pensant avec rage que chaque heure augmentait l'intervalle qui les séparait. Si les oëris ne l'eussent retenu, il eût poussé toujours droit devant lui, au risque de se trouver seul contre tout un peuple.

Ce n'était plus la verte vallée d'Égypte que l'on traversait, mais des plaines mamelonnées de changeantes collines et striées d'ondes comme la face de la mer ; la terre écorchée laissait voir ses os ; des rocs anfractueux et pétris en forme bizarres, comme si des animaux gigantesques les eussent foulés aux pieds quand la terre était encore à l'état de limon, au jour où le monde émergeait du chaos, bossuaient çà et là l'étendue et rompaient de loin en loin par de brusques ressauts la ligne plate de l'horizon, fondue avec le ciel dans une zone de brume rousse. A d'énormes distances s'élevaient des palmiers épanouissant leur éventail poudreux près de quelque source souvent tarie, dont les chevaux altérés fouillaient la vase de leurs narines sanglantes. Mais Pharaon, insensible à la pluie de feu qui ruisselait du ciel chauffé à blanc, donnait aussitôt le signal du départ, et coursiers, fantassins, se remettaient en marche.

Des carcasses de bœufs ou de bêtes de somme couchées sur le flanc, au-dessus desquelles tournoyaient des spirales de vautours, marquaient le passage des Hébreux et ne permettaient pas à la colère du roi de s'égarer.

Une armée alerte, exercée à la marche, va plus vite qu'une migration de peuple traînant après elle femmes, enfants, vieillards, bagages et tentes ; aussi l'espace diminuait rapidement entre les troupes égyptiennes et les tribus israélites.

Ce fut vers Pi-ha'hirot, près de la mer des Algues, que les Égyptiens atteignirent les Hébreux. Les tribus étaient campées sur le rivage, et, quand le peuple vit étinceler au soleil

le char d'or de Pharaon suivi de ses chars de guerre et de son armée, il poussa une immense clameur d'épouvante, et se mit à maudire Mosché qui l'avait entraîné à sa perte.

En effet, la situation était désespérée.

Devant les Hébreux, le front de la bataille ; derrière, la mer profonde.

Les femmes se roulaient à terre, déchiraient leurs habits, s'arrachant les cheveux, se meurtrissant le sein. « Que ne nous laissais-tu en Égypte ? la servitude vaut encore mieux que la mort, et tu nous as emmenés au désert pour y périr : avais-tu donc peur de nous voir manquer de sépulcres ? » Ainsi vociféraient les multitudes furieuses contre Mosché, toujours impassible ; les plus courageux se jetaient sur leurs armes et se préparaient à la défense ; mais la confusion était horrible et les chars de guerre, en se lançant à travers cette masse compacte, devaient y faire d'affreux ravages.

Mosché étendit son bâton sur la mer après avoir invoqué l'Éternel ; et alors eut lieu un prodige que nul hiéroglyphite n'eût pu contrefaire. Il se leva un vent d'orient d'une violence extraordinaire, qui creusa l'eau de la mer des Algues comme le soc d'une charrue gigantesque, rejetant à droite et à gauche des montagnes salées couronnées de crêtes d'écume. Séparées par l'impétuosité de ce souffle irrésistible qui eût balayé les Pyramides comme des grains de poussière, les eaux se dressaient en murailles liquides et laissaient libre entre elles un large chemin où l'on pouvait passer à pied sec : à travers leur transparence, comme derrière un verre épais, on voyait les monstres marins se tordre, épouvantés d'être surpris par le jour dans les mystères de l'abîme.

Les tribus se précipitèrent par cette issue miraculeuse ; torrent humain coulant à travers deux rives escarpées d'eau verte. L'innombrable fourmilière tachait de deux millions de points noirs le fond livide du gouffre, et imprimait ses pieds sur la vase que raye seul le ventre des léviathans<sup>1</sup>. Et le vent terrible soufflait toujours passant par-dessus la tête des Hébreux, qu'il eût couchés comme des épis, et retenant par sa pression les vagues amoncelées et rugissantes. C'était la respiration de l'Éternel qui séparait en deux la mer !

Effrayés de ce miracle, les Égyptiens hésitaient à poursuivre les Hébreux ; mais Pharaon, avec son courage altier

---

1. C'est-à-dire : des monstres énormes. Léviathan est le monstre dont il est question dans la Bible, au Livre de Job (III, 8) ; le nom a passé dans la langue pour désigner quelque chose de colossal et de monstrueux.

que rien ne pouvait abattre, poussa ses chevaux qui se cabraient et se renversaient sur le timon, les fouaillant à tour de bras de son fouet à double lanière, les yeux pleins de sang, l'écume aux lèvres et rugissant comme un lion dont la proie s'échappe ! il les détermina enfin à entrer dans cette voie si étrangement ouverte !

Les six cents chars suivirent : les derniers Israélites, parmi lesquels se trouvaient Poëri, Ra'hel et Thamar, se crurent perdus, voyant l'ennemi prendre le même chemin qu'eux ; mais, lorsque les Égyptiens furent bien engagés, Mosché fit un signe : les roues des chars se détachèrent, et ce fut une horrible confusion de chevaux, de guerriers, se heurtant et s'entre-choquant ; puis les montagnes d'eau miraculeusement suspendues s'écroulèrent, et la mer se referma, roulant dans des tourbillons d'écume hommes, bêtes, chars, comme des pailles saisies par un remous au courant d'un fleuve.

Seul, Pharaon, debout dans la conque de son char surnageant, lançait, ivre d'orgueil et de fureur, les dernières flèches de son carquois aux Hébreux arrivant sur l'autre rive : les flèches épuisées, il prit sa javeline, et, déjà plus qu'à moitié englouti, n'ayant plus que le bras hors de l'eau, il la darda, trait impuissant, contre le Dieu inconnu qu'il bravait encore du fond de l'abîme.

Une lame énorme, se roulant deux ou trois fois sur le bord de la mer, fit couler bas les derniers débris : de la gloire et de l'armée de Pharaon il ne restait plus rien !

Et sur le rivage opposé, Miriam, la sœur d'Aaron, exultait et chantait en jouant du tambourin, et toutes les femmes d'Israël marquaient le rythme sur la peau d'onagre. Deux millions de voix entonnaient l'hymne de délivrance !



## XVIII

Tahoser attendit en vain Pharaon et régna sur l'Égypte, puis elle mourut au bout de peu de temps. On la déposa dans la tombe magnifique préparée pour le roi, dont on ne put retrouver le corps, et son histoire, écrite sur papyrus avec des têtes de chapitre en caractères rouges, par Kakevou, grammate de la double chambre de lumière et gardien des livres, fut placée à côté d'elle sous le lacis des bandelettes.

Était-ce Pharaon ou Poëri qu'elle regrettait ? Le grammate Kakevou ne le dit pas, et le docteur Rumphius, qui a traduit les hiéroglyphes du grammate égyptien, n'a pas osé prendre sur lui de décider la question. Quant à lord Evandale, il n'a jamais voulu se marier, quoiqu'il soit le dernier de sa race. Les jeunes misses ne s'expliquent pas sa froideur à l'endroit du beau sexe ; mais, en conscience, peuvent-elles imaginer que lord Evandale est rétrospectivement amoureux de Tahoser, fille du grand prêtre Pétamounoph, morte il y a trois mille cinq cents ans ? Il y a pourtant des folies anglaises moins motivées que celle-là.



L'AME  
DE LA MAISON

*CONTE*







# L'AME DE LA MAISON

---

---

## NOTICE

C E conte, dont la publication avait eu lieu dans le *Livre d'or*, keepsake hebdomadaire, le 17 août 1839, reparut dans le journal *la Presse* les 13, 14, 15 novembre 1839, comme une œuvre inédite.

Il fut inséré, en 1840, dans le tome I du *Fruit défendu* publié par Désessart. On le retrouve dans le tome III de la *Peau de Tigre* sous le titre de *la Maison de mon Oncle* et, en 1865, dans l'édition in-12 du même ouvrage, sous son titre définitif : *l'Ame de la Maison*. En 1873, cette nouvelle fut insérée dans le recueil des contes humoristiques de Th. Gautier, à la suite des *Jeunes-France*.

*L'Ame de la Maison* est une adaptation littéraire de la populaire légende du grillon ; le sujet avait déjà inspiré à Th. Gautier deux poésies, intitulées l'une et l'autre « le Chant du Grillon », publiées, la première en septembre 1832, la seconde en 1833 ; elles reparurent en 1838 dans *la Comédie de la Mort* et toujours depuis dans les *Poésies complètes*. Le conte en prose de Th. Gautier peut soutenir la comparaison avec celui que, cinq ans plus tard, Dickens fit paraître dans *Contes de Noël*.

On retrouve dans *l'Ame de la Maison* la fantaisie, la grâce, l'aisance d'un style élégant et lumineux, qui caractérisent toutes les œuvres de notre poète ; on y remarque surtout une fraîcheur de sentiment, un accent délicat et discret d'intime tendresse qui, à cette date surtout, méritent d'être retenus. Ce conte exquis est un des nombreux témoignages, non le moindre, qu'on peut opposer aux critiques qui méconnaissent ce qu'il y a d'émotion profonde et voilée dans les écrits de l'« impassible » artiste. A cette fiction charmante, il lui a plu de donner la forme de souvenirs personnels : il y a mis, en effet, beaucoup de lui-même.



# L'ÂME DE LA MAISON

## CONTE

---

### I

**L**ORSQUE je suis seul, et que je n'ai rien à faire, ce qui m'arrive souvent, je me jette dans un fauteuil, je croise les bras ; puis, les yeux au plafond, je passe ma vie en revue.

Ma mémoire, pittoresque magicienne, prend la palette, trace, à grands traits et à larges touches, une suite de tableaux diaprés des couleurs les plus étincelantes et les plus diverses ; car, bien que mon existence extérieure ait été presque nulle, au dedans j'ai beaucoup vécu.

Ce qui me plaît surtout dans ce panorama, ce sont les derniers plans, la bande qui bleuit et touche à l'horizon, les lointains ébauchés dans la vapeur, vague comme le souvenir d'un rêve, doux à l'œil et au cœur.

Mon enfance est là, joueuse et candide, belle de la beauté d'une matinée d'avril, vierge de corps et d'âme, souriant à la vie comme à une bonne chose. Hélas ! mon regard s'arrête complaisamment à cette représentation de mon moi d'alors, qui n'est plus mon moi d'aujourd'hui. J'éprouve, en me voyant, une espèce d'hésitation ; comme lorsqu'on rencontre par hasard un ami ou un parent, après une si longue absence qu'on a eu le temps d'oublier ses traits, j'ai quelquefois toutes les peines du monde à me reconnaître. A dire vrai, je ne me ressemble guère.

Depuis, tant de choses ont passé par ma pauvre tête ! Ma physionomie physique et morale est totalement changée.

Au souffle glacial du prosaïque, j'ai perdu une à une toutes mes illusions ; elles sont tombées de mon âme, comme les fleurs de l'amandier par une bise froide, et les hommes ont marché dessus avec leurs pieds de fange ; ma pensée adolescente, touchée et polluée par leurs mains grossières, n'a rien conservé de sa fraîcheur et de sa pureté primitives ; sa fleur, son velouté, son éclat, tout a disparu ; comme l'aile de papil-

lon qui laisse aux doigts une poussière d'or, d'azur et de carmin, elle a laissé son principe odorant sur l'index et le pouce de ceux qui voulaient la saisir dans son vol de sylphide.

Avec la jeunesse de ma pensée, celle de mon corps s'en est allée aussi ; mes joues, rebondies et roses comme des pommes, se sont profondément creusées ; ma bouche, qui riait toujours, et que l'on eût prise pour un coquelicot noyé dans une jatte de lait, est devenue horizontale et pâle ; mon profil se dessine en méplats fortement accusés ; une ride précoce commence à se dessiner sur mon front ; mes yeux n'ont plus cette humidité limpide qui les faisait briller comme deux sources où le soleil donne ; les veilles, les chagrins les ont fatigués et rougis, leur orbite s'est cavée, de sorte qu'on peut déjà comprendre les os sous la chair, c'est-à-dire le cadavre sous l'homme, le néant sous la vie.

Oh ! s'il m'était donné de revenir sur moi-même ! Mais ce qui est fait est fait, n'y pensons plus.

Parmi tous ces tableaux, un surtout se détache nettement, de même qu'au bout d'une plaine uniforme, un bouquet de bois, une flèche d'église dorée par le couchant.

C'est le prieuré de mon oncle le chanoine ; je le vois encore d'ici, au revers de la colline, entre les grands châtaigniers, à deux pas de la chapelle de Saint-Caribert.

Il me semble être en ce moment dans la cuisine ; je reconnais le plafond rayé de solives de chêne noircies par la fumée ; la lourde table aux pieds massifs ; la fenêtre étroite taillée à vitraux qui ne laissent passer qu'un demi-jour vague et mystérieux, digne d'un intérieur de Rembrandt ; les tablettes disposées par étages qui soutiennent une grande quantité d'ustensiles de cuivre jaune et rouge, de formes bizarres, les unes fondues dans l'ombre, les autres se détachant du fond, une paillette saillante sur la partie lumineuse et des reflets sur le bord ; rien n'est changé ! Les assiettes, les plats d'étain, clairs comme de l'argent ; les pots de faïence à fleurs ; les bouteilles à large ventre ; les fioles grêles à goulot allongé, ainsi qu'on les trouve dans les tableaux de vieux maîtres flamands ; tout est à la même place, le petit détail est minutieusement conservé. A l'angle du mur, irisée par un rayon de soleil, j'aperçois la toile de l'araignée à qui, tout enfant, je donnais des mouches après leur avoir coupé les ailes, et le profil grotesque de Jacobus Pragmater, sur une porte condamnée où le plâtre est plus blanc. Le feu brille dans la cheminée ; la fumée monte en tourbillonnant le long de la plaque armoriée aux armes de France ; des

gerbes d'étincelles s'échappent des tisons qui craquent ; la fine poularde, préparée pour le dîner de mon oncle, tourne lentement devant la flamme. J'entends le tic tac du tournebroche, le pétilllement des charbons, et le grésillement de la graisse qui tombe goutte à goutte dans la lèchefrite brûlante. Berthe, son tablier blanc retroussé sur la hanche, l'arrose de temps en temps avec une cuiller de bois et veille sur elle comme une mère sur sa fille.

Et la porte du jardin s'ouvre. Jacobus Pragmater, le maître d'école, entre à pas mesurés, tenant d'une main un bâton de houx et de l'autre la petite Maria, qui rit et chante...

Pauvre enfant : en écrivant ton nom, une larme tremble au bout de mes cils humides. Mon cœur se serre.

Dieu te mette parmi ses anges, douce et bonne créature ! tu le mérites, car tu m'aimais bien, et, depuis que tu ne m'accompagnes plus dans la vie, il me semble qu'il n'y a rien autour de moi.

L'herbe doit croître bien haute sur ta fosse, car tu es morte là-bas, et personne n'y est allé ; pas même moi, que tu préférais à tout autre, et que tu appelais ton petit mari.

Pardonne, ô Maria ! je n'ai pu, jusqu'à présent, faire ce voyage ; mais j'irai, je chercherai la place ; pour la découvrir, j'interrogerai les inscriptions de toutes les croix, et quand j'en aurai trouvée, je me mettrai à genoux, je prierai longtemps, bien longtemps, afin que ton ombre soit consolée ; je jetterai, sur la pierre verte de mousse, tant de guirlandes blanches et de fleurs d'oranger, que ta fosse semblera une corbeille de mariage.

Hélas ! la vie est faite ainsi. C'est un chemin âpre et montueux ; avant que d'être au but, beaucoup se lassent, les pieds endoloris et sanglants ; beaucoup s'asseyent sur le bord d'un fossé, et ferment leurs yeux pour ne plus les rouvrir. A mesure que l'on marche, le cortège diminue ; l'on était parti vingt, on arrive seul à cette dernière hôtellerie de l'homme, le cercueil ; car il n'est pas donné à tous de mourir jeunes, ... et tu n'es pas, ô Maria, la seule perte que j'aie à déplorer.

Jacobus Pragmater est mort, Berthe est morte ; ils reposent oubliés au fond d'un cimetière de campagne. Tom, le chat favori de Berthe, n'a pas survécu à sa maîtresse ; il est mort de douleur sur la chaise vide où elle s'asseyait pour filer, et personne ne l'a enterré ; car qui s'intéressait au pauvre Tom, excepté Jacobus Pragmater et la vieille Berthe ?

Moi seul, je suis resté pour me souvenir d'eux et écrire leur histoire, afin que la mémoire ne s'en perde pas.

## II

C'était un soir d'hiver ; le vent, en s'engouffrant dans la cheminée, en faisait sortir des lamentations et des gémissements étranges ; on eût dit ces soupirs vagues et inarticulés qu'envoie l'orgue aux échos de la cathédrale. Les gouttes de pluie cinglaient les vitres avec un son clair et argenté.

Moi et Maria, nous étions seuls. Assis tous les deux sur la même chaise, paresseusement appuyés l'un sur l'autre, mon bras autour d'elle, le sien autour de moi, nos joues se touchant presque, les boucles de nos cheveux mêlées ensemble, si tranquilles, si reposés, si détachés du monde, si oublieux de toute chose, que nous entendions notre chair vivre, nos artères battre et nos nerfs tressaillir. Notre respiration venait se briser à temps égaux sur nos lèvres, comme la vague sur le sable, avec un bruit doux et monotone ; nos cœurs palpaient à l'unisson ; nos paupières s'élevaient et s'abaissaient simultanément ; tout dans nos âmes et dans nos corps était en harmonie et vivait de concert, ou plutôt nous n'avions qu'une âme à deux, tant la sympathie avait fondu nos existences dans une seule et même individualité.

Un fluide magnétique entrelaçait autour de nous, comme une résille de soie aux mille couleurs, ses filaments magiques ; il en partait un de chaque atome de mon être, qui allait se nouer à un atome de Maria ; nous étions si puissamment, si intimement liés, que je suis sûr que la balle qui aurait frappé l'un aurait tué l'autre sans le toucher.

Oh ! qui pourrait, au prix de ce qui me reste à vivre, me rendre une de ces minutes si courtes et si longues, dont chaque seconde renferme tout un roman intérieur, tout un drame complet, toute une existence entière, non pas d'homme, mais d'ange ! Age fortuné des premières émotions, où la vie vous apparaît comme à travers un prisme, fleurie, pailletée, chatoyante, avec les couleurs de l'arc-en-ciel, où le passé et l'avenir sont rattachés à un présent sans chagrin, par de douces souvenirs et un espoir qui n'a pas été trompé, âge de poésie et d'amour, où l'on n'est pas encore méchant, parce qu'on n'a pas été malheureux, pourquoi faut-il que tu passes si vite, et que tous nos regrets ne puissent te faire revenir une fois passé !

Sans doute, il faut que cela soit ainsi ; car qui voudrait mourir et faire place aux autres, s'il nous était donné de

ne pas perdre cette virginité d'âme et les riantes illusions qui l'accompagnent ? L'enfant est un ange descendu de là-haut, à qui Dieu a coupé les ailes en le posant sur le monde, mais qui se souvient encore de sa première patrie. Il s'avance d'un pas timide dans les chemins des hommes, et tout seul ; son innocence se déflore à leur contact, et bientôt il a tout à fait oublié qu'il vient du ciel et qu'il doit y retourner.

Abîmés dans la contemplation l'un de l'autre, nous ne pensions pas à notre propre vie ; spectateurs d'une existence en dehors de nous, nous avons oublié la nôtre.

Cependant cette espèce d'extase ne nous empêchait pas de saisir jusqu'aux moindres bruits intérieurs, jusqu'aux moindres jeux de lumière dans les recoins obscurs de la cuisine et les interstices des poutres ; les ombres, découpées en atomes baroques, se dessinaient nettement au fond de notre prunelle ; les reflets étincelants des chaudrons, les diamants phosphoriques, allumés aux reflets des cafetières argentées, jetaient des rayons prismatiques dans chacun de nos cils. Le son monotone du coucou juché dans son armoire de chêne, le craquement des vitrages de plomb, les jérémiades du vent, le caquetage des fagots flambants dans l'âtre, toutes les harmonies domestiques parvenaient distinctement à notre oreille, chacune avec sa signification particulière. Jamais nous n'avions aussi bien compris le bonheur de la maison et les voluptés indéfinissables du foyer.

Nous étions si heureux d'être là, cois et chauds, dans une chambre bien close, devant un feu clair, seuls et libres de toute gêne, tandis qu'il pleuvait, ventait et grêlait au dehors ; jouissant d'une tiède atmosphère d'été, tandis que l'hiver, faisant craqueter<sup>1</sup> ses doigts blancs de givre, mugissait à deux pas, séparé de nous par une vitre et une planche. A chaque sifflement aigu de la bise, à chaque redoublement de pluie, nous nous serrions l'un contre l'autre, pour être plus forts, et nos lèvres, lentement déjointes, laissaient aller un *Ah ! mon Dieu !* profond et sourd.

« Ah ! mon Dieu ! qu'ils sont à plaindre, les pauvres gens qui sont en route ! »

Et puis nous nous taisions, pour écouter les abois du chien de la ferme, le galop heurté d'un cheval sur le grand chemin, le criaillement de la girouette enroutée ; et par-dessus tout, le cri du grillon tapi entre les briques de l'âtre, vernissées et bistrées par une fumée séculaire.

« J'aimerais bien être grillon, dit la petite Maria en met-

1. *Craqueter*, craquer à petits coups (ne s'emploie guère en ce sens).

tant ses mains roses et potelées dans les miennes, surtout en hiver ; je choisirais une crevasse aussi près du feu que possible, et j'y passerais le temps à me chauffer les pattes. Je tapisserais bien ma cellule avec de la barbe de chardon et de pissenlit ; je ramasserais les duvets qui flottent en l'air, je m'en ferais un matelas et un oreiller bien souples, bien moelleux, et je me coucherais dessus. Du matin jusqu'au soir, je chanterais ma petite chanson de grillon, et je ferais *cri cri* ; et puis je ne travaillerais pas, je n'irais pas à l'école. Oh ! quel bonheur ! Mais je ne voudrais pas être noir comme ils sont... N'est-ce pas, Théophile, que c'est vilain d'être noir ?... »

Et, en prononçant ces mots, elle jeta une œillade coquette sur la main que je tenais.

« Tu es folle ! lui dis-je en l'embrassant. Toi qui ne peux rester un seul instant tranquille, tu t'ennuierais bien vite de cette vie égale et dormante. Ce pauvre reclus de grillon ne doit guère s'amuser dans son ermitage ; il ne voit jamais le soleil, le beau soleil aux cheveux d'or, ni le ciel de saphir, avec ses beaux nuages de toutes couleurs ; il n'a pour perspective que la plaque noircie de l'âtre, les chenets et les tisons ; il n'entend d'autre musique que la bise et le tic tac du tournebroche...

« Quel ennui !...

« Si je voulais être quelque chose, j'aimerais bien mieux être demoiselle ; parle-moi de cela, à la bonne heure, c'est si joli !... On a un corset d'émeraude, un diamant pour œil, de grandes ailes de gaze d'argent, de petites pattes frêles, veloutées. Oh ! si j'étais demoiselle !... comme je volerais par la campagne, à droite, à gauche, selon ma fantaisie... au long des haies d'aubépine, des mûriers sauvages et des églantiers épanouis ! Effleurant du bout de l'aile un bouton d'or, une pâquerette ployée au vent, j'irais, je courrais du brin d'herbe au bouleau, du bouleau au chêne, tantôt dans la nue, tantôt rasant le sol, égratignant les eaux transparentes de la rivière, dérangeant dans les feuilles de nénufar les criocères<sup>1</sup> écarlates, effrayant de mon ombre les petits goujons qui s'agitent frétilleurs et peureux...

« Au lieu d'un trou dans la cheminée, j'aurais pour logis la coupe d'albâtre d'un lis, ou la campanule d'azur de quelque volubilis, tapissée à l'intérieur de perles de rosée. J'y vivrais de parfums et de soleil, loin des hommes, loin des villes, dans une paix profonde, ne m'inquiétant de rien que de jouer

1. *Criocère*, petit coléoptère rouge qui se trouve surtout dans les lis.



autour des roseaux panachés de l'étang, et de me mêler en bourdonnant aux quadrilles et aux valse des moucheron... »

J'allais commencer une autre phrase, quand Maria m'interrompit.

« Ne te semble-t-il pas, dit-elle, que le cri du grillon a tout à fait changé de nature ? J'ai cru plusieurs fois, pendant que tu parlais, saisir, parmi ses notes, des mots clairement articulés ; j'ai d'abord pensé que c'était l'écho de ta voix, mais je suis à présent bien certaine du contraire. Écoute, le voici qui recommence. »

En effet, une voix grêle et métallique partait de la loge du grillon :

« Enfant, si tu crois que je m'ennuie, tu te trompes étrangement : j'ai mille sujets de distraction que tu ne connais pas ; mes heures, qui te paraissent être si longues, coulent comme des minutes. La bouilloire me chante à demi-voix sa chanson ; la sève qui sort en écumant par l'extrémité des bûches me siffle des airs de chasse ; les braises qui craquent, les étincelles qui pétillent me jouent des duos dont la mélodie échappe à vos oreilles terrestres. Le vent qui s'engouffre dans la cheminée me fredonne des ballades fantastiques et me raconte de mystérieuses histoires.

« Puis les paillettes de feu, dirigées en l'air par des salamandres<sup>1</sup> de mes amies, forment, pour me récréer, des gerbes éblouissantes, des globes lumineux rouges et jaunes, des pluies d'argent qui retombent en réseaux bleuâtres ; des flammes de mille nuances, vêtues de robes de pourpre, dansent le fandango<sup>2</sup> sur les tisons ardents, et moi, penché au bord de mon palais, je me chauffe, je me chauffe jusqu'à faire rougir mon corset noir, et je savoure à mon aise toutes les voluptés du nonchaloir et le bien-être du chez-soi.

« Quand vient le soir, je vous écoute causer et lire. L'hiver dernier, Berthe vous répétait, tout en filant, de beaux contes de fées : *l'Oiseau bleu*, *Riquet à la houppe*, *Maguelonne* et *Pierre de Provence*. J'y prenais un singulier plaisir, et je les sais presque tous par cœur. J'espère que cette année elle en aura appris d'autres, et que nous passerons encore de joyeuses soirées.

« Eh bien, cela ne vaut-il pas mieux que d'être demoiselle et de vagabonder par les champs !

« Passe pour l'été ; mais quand arrive l'automne, que les

1. *Salamandre*, esprit du feu selon les croyances cabalistiques.

2. *Fandango*, danse espagnole à trois temps, d'un mouvement assez vif avec accompagnement de castagnettes.

feuilles, couleur de safran, tourbillonnent dans les bois, qu'il commence à geler blanc ; quand la brume, froide et piquante, raye le ciel gris de ses innombrables filaments ; que le givre enveloppe les branches dépouillées d'une peluche scintillante ; quand on n'a plus de fleurs pour se gîter le soir, que devenir, où réchauffer ses membres engourdis, où sécher son aile trempée de pluie ? Le soleil n'est plus assez fort pour percer les brouillards ; on ne peut plus voler, et, d'ailleurs, quand on le pourrait, où irait-on ?

« Adieu, les haies d'aubépine, les boutons d'or et les pâquerettes ! La neige a tout couvert ; les eaux qu'on égratignait en passant ne forment plus qu'un cristal solide ; les roses sont mortes, les parfums évaporés ; les oiseaux gourmands vous prennent dans leur bec et vous portent dans leur nid pour se repaître de vos chairs. Affaiblis par le jeûne et le froid, comment fuir ? Les petits polissons du village vous attrapent sous leur mouchoir, et vous piquent à leur chapeau avec une longue épingle. Là, vivante cocarde, vous souffrez mille morts avant de mourir. Vous avez beau agiter vos pattes suppliantes, on n'y fait pas attention, car les enfants sont, comme les vieillards, cruels : les uns, parce qu'ils ne sentent pas encore ; les autres, parce qu'ils ne sentent plus.



### III

Comme vous n'avez probablement pas vu la caricature de Jacobus Pragmater, dessinée au charbon sur la porte de la cuisine de mon oncle le chanoine, et qu'il est peu probable que vous alliez à \*\*\* pour la voir, vous vous contenterez d'un portrait à la plume.

Jacobus Pragmater, qui joue en cette histoire le rôle de la fatalité antique, avait toujours eu soixante ans ; il était né avec des rides, la nature l'avait jeté en moule tout exprès pour faire un bedeau ou un maître d'école de village ; en nourrice, il était déjà pédant.

Étant jeune, il avait écrit en petite bâtarde l'*Ave* et le *Credo* dans un rond de parchemin de la grandeur d'un petit écu. Il l'avait présenté à M. le marquis de \*\*\*, dont il était le filleul ; celui-ci, après l'avoir considéré attentivement, s'était écrié à plusieurs reprises :

« Voilà un garçon qui n'est pas manchot ! »

Il se plaisait à nous raconter cette anecdote, ou, comme il l'appelait, cet apophtegme ; le dimanche, quand il avait bu deux doigts de vin, et qu'il était en belle humeur, il ajoutait, par manière de réflexion, que M. le marquis de \*\*\* était bien le gentilhomme de France le plus spirituel et le mieux appris qu'il eût jamais connu.

Quoique, aux importantes fonctions de maître d'école, il ajoutât celles non moins importantes de bedeau, de chantre, de sonneur, il n'en était pas plus fier. A ses heures de relâche, il soignait le jardin de mon oncle, et, l'hiver, il lisait une page ou deux de Voltaire ou de Rousseau en cachette ; car, étant plus d'à moitié prêtre, comme il le disait, une pareille lecture n'eût pas été convenable en public.

C'était un esprit sec, exact cependant, mais sans rien d'onctueux. Il ne comprenait rien à la poésie, il n'avait jamais été amoureux et n'avait pas pleuré une seule fois dans sa vie. Il n'avait aucune des charmantes superstitions de campagne, et il grondait toujours Berthe, quand elle nous racontait une histoire de fée ou de revenant. Je crois qu'au fond il pensait que la religion n'était bonne que pour le peuple. En un mot, c'était la prose incarnée, la prose dans toute son étroitesse, la prose de Barrême et de Lhomond<sup>1</sup>.

---

1. François *Barrême* (1640-1703), célèbre calculateur français et auteur d'un *Livre de Comptes faits* ; c'est pourquoi — ayant sans raison supprimé un *r* — on appelle *barême* un livre ou un tableau contenant des calculs tout faits. — *Lhomond* (1727-1794), grammairien français, auteur d'une *grammaire latine*.

Son extérieur répondait parfaitement à son intérieur. Il avait quelque chose de pauvre, d'étriqué, d'incomplet, qui faisait peine à voir et donnait envie de rire en même temps. Sa tête, bizarrement bossuée, luisait à travers quelques cheveux gris ; ses sourcils blancs se hérissaient en buisson sur deux petits yeux vert de mer, clignotants et enfouis dans une patte d'oie de rides horizontales. Son nez, long comme une flûte d'alambic, tout diapré de verrues, tout barbouillé de tabac, se penchait amoureusement sur son menton.

Aussi, lorsqu'on jouait aux petits jeux, et qu'il fallait embrasser quelqu'un pour pénitence, c'était toujours lui que les jeunes filles choisissaient en présence de leur mère ou de leur amant.

Ces avantages naturels étaient merveilleusement rehaussés par le costume de leur propriétaire : il portait d'habitude un habit noir râpé avec des boutons larges comme des tabatières, les bas et la culotte de couleur incertaine ; des souliers à boucles et un chapeau à trois cornes que mon oncle avait porté deux ans avant de lui en faire cadeau.

O digne Jacobus Pragmater, qui aurait pu s'empêcher de rire en te voyant arriver par la porte du jardin, le nez au vent, les manches pendantes de ton grand habit flottant au long de ton corps, comme si elles eussent été un rouleau de papier sortant à demi de ta poche ! Tu aurais déridé le front du Spleen en personne.

Il nous embrassa selon sa coutume, piqua les joues pote-lées de Maria à la brosse de sa barbe, me donna un petit coup sur l'épaule, et tira de sa poche un cœur de pain d'épice enveloppé d'un papier chamarré d'or et de paillon qu'il partagea entre Maria et moi.

Il nous demanda si nous avions été bien sages. La réponse, sans hésiter, fut affirmative, comme on peut le croire.

Pour nous récompenser, il nous promit à chacun une image coloriée.

Les galoches de Berthe sonnèrent dans le haut de l'escalier ; le service de mon oncle ne la retenait plus, elle vint s'asseoir au coin du feu avec nous.

Maria quitta aussitôt le genou où Pragmater la retenait presque malgré elle ; car, en dépit de toutes ses caresses, elle ne le pouvait souffrir, et courut se mettre sur les genoux de Berthe.

Elle lui raconta ce que nous avions entendu, et lui répéta même quelques couplets de la ballade qu'elle avait retenus.

Berthe l'écouta gravement et avec bonté, et dit, quand elle eut fini, qu'il n'y avait rien d'impossible à Dieu, que les

grillons étaient le bonheur de la maison, et qu'elle se croirait perdue si elle en tuait un, même par mégarde.

Pragmater la tança vivement d'une croyance aussi absurde, et lui dit que c'était pitié d'inculquer des superstitions de bonne femme à des enfants, et que, s'il pouvait attraper celui de la cheminée, il le tuerait, pour nous montrer que la vie ou la mort d'une méchante bête était parfaitement insignifiante.

J'aimais assez Pragmater, parce qu'il me donnait toujours quelque chose ; mais, en ce moment, il me parut d'une férocité de cannibale, et je l'aurais volontiers dévisagé. Même à présent que l'habitude de la vie et le train des choses m'ont usé l'âme et durci le cœur, je me reprocherais comme un crime le meurtre d'une mouche, trouvant, comme le bon Tobie, que le monde est assez large pour deux.

Pendant cette conversation, le grillon jetait imperturbablement ses notes aiguës et vibrantes à travers la voix sourde et cassée de Pragmater, la couvrant quelquefois et l'empêchant d'être entendue.

Pragmater, impatienté, donna un coup de pied si violent du côté d'où le chant paraissait venir, que plusieurs flocons de suie se détachèrent et avec eux la cellule du grillon, qui se mit à courir sur la cendre aussi vite que possible pour regagner un autre trou.

Par malheur pour lui, le rancunier maître d'école l'aperçut, et, malgré nos cris, le saisit par une patte au moment où il entrait dans l'interstice de deux briques. Le grillon, se voyant perdu, abandonna bravement sa patte, qui resta entre les doigts de Pragmater comme un trophée, et s'enfonça profondément dans le trou.

Pragmater jeta froidement au feu la patte toute frémissante encore.

Berthe leva les yeux au ciel avec inquiétude, en joignant les mains. Maria se mit à pleurer ; moi, je lançai à Pragmater le meilleur coup de poing que j'eusse donné de ma vie ; il n'y prit seulement pas garde.

Cependant la figure triste et sérieuse de Berthe lui donna un moment d'inquiétude sur ce qu'il avait fait ; il eut une lueur de doute ; mais le voltairianisme reprit bientôt le dessus, et un bah ! fortement accentué résuma son plaidoyer intérieur.

Il resta encore quelques minutes ; mais, ne sachant trop quelle contenance faire, il prit le parti de se retirer.

Nous nous en allâmes coucher, le cœur gros de pressentiments funestes.

## IV

Plusieurs jours s'écoulèrent tristement ; mais rien d'extraordinaire n'était venu réaliser les appréhensions de Berthe.

Elle s'attendait à quelque catastrophe : le mal fait à un grillon porte toujours malheur.

« Vous verrez, disait-elle, Pragmater, qu'il vous arrivera quelque chose à quoi nous ne nous attendons pas. »

Dans le courant du mois, mon oncle reçut une lettre venant de loin, toute constellée de timbres, toute noire à force d'avoir roulé. Cette lettre lui annonçait que la maison du banquier T\*\*\*, sur laquelle son argent était placé, venait de faire banqueroute et était dans l'impossibilité de solder ses créanciers.

Mon oncle était ruiné, il ne lui restait plus rien que sa modique prébende.

Pragmater, à demi ébranlé dans sa conviction, se faisait, à part lui, de cruels reproches. Berthe pleurait, tout en filant avec une activité triple pour aider en quelque chose.

Le grillon, malade ou irrité, n'avait pas fait entendre sa voix depuis la soirée fatale. Le tournebroche avait inutilement essayé de lier conversation avec lui : il restait muet au fond de son trou.

La cuisine se ressentit bientôt de ce revers de fortune. Elle fut réduite à une simplicité évangélique. Adieu les poulardes blondes, si appétissantes dans leur lit de cresson, la fine perdrix au corset de lard, la truite à la robe de nacre semée d'étoiles rouges ! Adieu, les mille gourmandises dont les religieuses et les gouvernantes des prêtres connaissent seules le secret ! Le bouilli filandreux avec sa couronne de persil, les choux et les légumes du jardin, quelques quartiers aigus de fromage, composaient le modeste dîner de mon oncle.

Le cœur saignait à Berthe quand il lui fallait servir ces plats simples et grossiers ; elle les posait dédaigneusement sur le bord de la table, et en détournait les yeux. Elle se cachait presque pour les apprêter, comme un artiste de haut talent qui fait une enseigne pour dîner. La cuisine, jadis si gaie et si vivante, avait un air de tristesse et de mélancolie.

Le brave Tom lui-même semblait comprendre le malheur qui était arrivé : il restait des journées entières assis sur son

derrière, sans se permettre la moindre gambade ; le coucou retenait sa voix d'argent et sonnait bien bas ; les casseroles, inoccupées, avaient l'air de s'ennuyer à périr ; le gril étendait ses bras noirs comme un grand désœuvré ; les cafetières ne venaient plus faire la causette auprès du feu ; la flamme était toute pâle, et un maigre filet de fumée rampait tristement au long de la plaque.

Mon oncle, malgré toute sa philosophie, ne put venir à bout de vaincre son chagrin. Ce beau vieillard, si gras, si vermeil, si épanoui, avec ses trois mentons et son mollet encore ferme, ce gai convive qui chantait après boire la petite chanson, vous ne l'auriez certainement pas reconnu.

Il avait plus vieilli dans un mois que dans trente ans. Il n'avait plus de goût à rien. Les livres qui lui faisaient le plus de plaisir dormaient oubliés sur les rayons de la bibliothèque. Le magnifique exemplaire (elzévir) des *Confessions de saint Augustin*, exemplaire auquel il tenait tant et qu'il montrait avec orgueil aux curés des environs, n'était pas remué plus souvent que les autres ; une araignée avait eu le temps de tisser sa toile sur son dos.

Il restait des journées entières dans son fauteuil de tapisserie à regarder passer les nuages par les losanges de sa fenêtre, plongé dans une mer de douloureuses réflexions ; il songeait avec amertume qu'il ne pourrait plus, les jours de Pâques et de Noël, réunir ses vieux camarades d'école qui avaient mangé avec lui la maigre soupe du séminaire, et se réjouir d'être encore si vert et si gaillard après tant d'anniversaires célébrés ensemble.

Il fallait devenir ménager de ces bonnes bouteilles de vin vieux, toutes blanches de poussière, qu'il tenait sous le sable, au profond de sa cave, et qu'il réservait pour les grandes occasions ; celles-là bues, il n'y avait plus d'argent pour en acheter d'autres. Ce qui le chagrinait surtout, c'était de ne pouvoir continuer ses aumônes, et de mettre ses pauvres dehors avec un *Dieu vous garde !*

Ce n'était qu'à de rares intervalles qu'il descendait au jardin ; il ne prenait plus aucun intérêt aux plantations de Pragmater, et l'on aurait marché sur les tournesols sans lui faire dire : *Ah !*

Le printemps vint. Ses fleurs avaient beau pencher la tête pour lui dire bonjour, il ne leur rendait pas leur salut, et la gaieté de la saison semblait même augmenter sa mélancolie.

Ses affaires ne s'arrangeant pas, il crut que sa présence serait nécessaire pour les vider entièrement.

Un voyage à \*\*\* était pour lui une entreprise aussi terrible que la découverte de l'Amérique ; il le différa autant qu'il put, car il n'avait jamais quitté, depuis sa sortie du séminaire, son village, enfoui au milieu des bois comme un nid d'oiseau, et il lui en coûtait beaucoup pour se séparer de son presbytère aux murailles blanches, aux contrevents verts, où il avait si longtemps caché sa vie aux yeux méchants des hommes.

En partant, il remit entre les mains de Berthe une petite bourse assez plate pour subvenir aux besoins de la maison pendant son absence, et promit de revenir bientôt.

Il n'y avait là rien que de fort naturel sans doute ; pourtant nous étions profondément émus, et, je ne sais pourquoi, il me semblait que nous ne le reverrions plus et que c'était pour la dernière fois qu'il nous parlait. Aussi, Maria et moi, nous l'accompagnâmes jusqu'au pied de la colline, trottant, de toutes nos forces, de chaque côté de son cheval, pour être plus longtemps avec lui.

« Assez, mes petits, nous dit-il ; je ne veux pas que vous alliez plus loin, Berthe serait inquiète de vous. »

Puis il nous hissa sur son étrier, nous appuya un baiser bien tendre sur les joues, et piqua des deux ; nous le suivîmes de l'œil pendant quelques minutes.

Étant parvenu au haut de l'éminence, il retourna la tête pour voir encore une fois, avant qu'il s'enfonçât tout à fait sous l'horizon, le clocher de l'église paroissiale et le toit d'ardoise de sa petite maison.

Nous ayant aperçus à la même place, il nous fit un geste amical de la main, comme pour nous dire qu'il était content ; puis il continua sa route.

Un angle du chemin l'eut bientôt dérobé à nos yeux.

Alors, un frisson me prit, et les pleurs tombèrent de mes yeux. Il me parut qu'on venait de fermer sur lui le couvercle de la bière, et d'y planter le dernier clou.

« Oh ! mon Dieu ! dit Maria avec un grand soupir, mon pauvre oncle ! il était si bon ! »

Et elle tourna vers moi ses yeux purs, nageant dans un fluide abondant et clair.

Une pie, perchée sur un arbre, au bord de la route, déploya, à notre aspect, ses ailes bigarrées, s'envola en poussant des cris discordants, et s'alla reposer sur un autre arbre.

« Je n'aime pas à entendre les pies, dit Maria, en se serrant contre moi, d'un air de doute et de crainte.

— Bah ! répliquai-je, je vais lui jeter une pierre : il faudra bien qu'elle se taise, la vilaine bête. »



Je quittai le bras de Maria, je ramassai un caillou, et je le jetai à la pie ; la pierre atteignit une branche au-dessus, dont elle écorcha l'écorce ; l'oiseau sautilla, et continua ses criailleries moqueuses et enrôées.

« Ah ! c'est trop fort ! m'écriai-je ; tu me veux donc narquer ! »

Et une seconde pierre se dirigea, en sifflant, vers l'oiseau ; mais j'avais mal visé : elle passa entre les premières feuilles et alla tomber, de l'autre côté, dans un champ de luzerne.

« Laisse-la tranquille, dit la petite en posant sa main délicate sur mon épaule, nous ne pouvons l'empêcher. »

Et nous continuâmes notre chemin.

Le temps était gris terne, et, quoiqu'on fût au printemps, il soufflait une bise assez piquante ; il y avait de la tristesse dans l'air comme aux derniers jours d'automne. Maria était pâle ; une légère auréole bleuâtre cernait ses yeux languissants ; elle avait l'air fatigué et s'appuyait plus fortement que d'habitude ; j'étais fier de la soutenir, et, quoique je fusse presque aussi las qu'elle, j'aurais marché encore deux heures.

Nous rentrâmes.

Le prieuré n'avait plus le même aspect ; lui naguère si gai, si vivant, il était silencieux et mort ; l'âme de la maison était partie, ce n'était plus que le cadavre.

Pragmater, malgré son incrédulité, hochait soucieusement la tête. Berthe filait toujours, et Tom, assis en face d'elle, et agitant gravement sa queue, suivait les mouvements du rouet.

Je me serais mortellement ennuyé sans les promenades que nous allions faire, avec Maria, dans les grands bois, le long des champs, pour prendre des hannetons et des demoiselles.



## V

Le grillon ne chantait que rarement, et nous n'entendions plus rien à son chant ; nous en vînmes à croire que nous étions le jouet d'une illusion.

Cependant, un soir, nous nous retrouvâmes seuls dans la cuisine, assis tous deux sur la même chaise, comme au jour où il nous avait parlé. Le feu flambait à peine. Le grillon éleva la voix, et nous pûmes parfaitement comprendre ce qu'il disait : il se plaignait du froid. Pendant qu'il chantait le feu s'était éteint presque tout à fait.

Maria, touchée de la plainte du grillon, s'agenouilla, et se mit à souffler avec sa bouche ; le soufflet était accroché à un clou, hors de notre portée.

C'était un plaisir de la voir, les joues gonflées, illuminées des reflets de la flamme ; tout le reste du corps était plongé dans l'ombre ; elle ressemblait à ces têtes de chérubin, cravatées d'une paire d'ailes, que l'on voit dans les tableaux d'église, dansant en rond autour des gloires<sup>1</sup> mystiques de la Vierge et des saints.

Au bout de quelques minutes, moyennant une poignée de branches sèches que j'y jetai, l'âtre se trouva vivement éclairé, et nous pûmes voir, sur le bord de son trou, notre ami le grillon tendant ses pattes de devant au feu, comme deux petites mains, et ayant l'air de prendre un singulier plaisir à se chauffer ; ses yeux, gros comme une tête d'épingle, rayonnaient de satisfaction ; il chantait avec une vivacité surprenante, et sur un air très gai, des paroles sans suite que je n'entendais pas bien, et que je n'ai pas retenues.

Quelques mois se passèrent, pas plus de nouvelles de mon oncle que s'il était mort !

Un soir, Pragmater, ne sachant à quoi tuer le temps, monta dans la bibliothèque pour prendre un livre ; quand il ouvrit la porte, un violent courant d'air éteignit sa chandelle ; mais, comme il faisait clair de lune, et qu'il connaissait les aîtres de la maison, il ne jugea pas à propos de redescendre chercher de la lumière.

Il alla du côté où il savait qu'était placée la bibliothèque. La porte se ferma violemment, comme si quelqu'un l'eût

---

1. *Gloire* (terme de peinture), cercle lumineux figuré autour de la tête des saints.

poussée. Un rayon de lune, plus vif et plus chatoyant, traversa les vitres jaunes de la fenêtre.

A sa grande stupéfaction, Pragmater vit descendre sur ce filet de lumière, comme un acrobate sur une corde tendue, un fantôme d'une espèce singulière : c'était le fantôme de mon oncle, c'est-à-dire le fantôme de ses habits ; car lui-même était absent ; son habit tombait à longs plis, et, au bout des manches vides, une paire de gants moulait ses mains ; une perruque tenait la place de sa tête, et à l'endroit des yeux scintillait, comme des vers phosphoriques, une énorme paire de besicles. Cet étrange personnage entra droit dans la chambre, et se dirigea droit à la bibliothèque ; on eût dit que les semelles de ses souliers étaient doublées de velours, car il glissait sur les dalles sans que le moindre craquement, le son le plus fugitif pût faire croire qu'il les eût effleurées.

Après avoir touché et déplacé quelques volumes, il enleva de sa planche le *Saint Augustin* (elzévir) et le porta sur la table ; puis il s'assit dans le grand fauteuil à ramages, éleva un de ses gants à la hauteur où son menton aurait dû être, ouvrit le livre à un passage marqué par un signet de faveur bleue, comme quelqu'un que l'on aurait interrompu, et se prit à lire en tournant les feuillettes avec vivacité.

La lune se cacha ; Pragmater crut qu'il ne pourrait point continuer. Mais les verres de ses lunettes, semblables aux yeux des chats et des hiboux, étaient lumineux par eux-mêmes, et reluisaient dans l'ombre comme des escarboucles. Il en partait des lueurs jaunes qui éclairaient les pages du livre, aussi bien qu'une bougie l'eût pu faire. L'activité qu'il mettait à sa lecture était telle qu'il tira de sa poche un mouchoir blanc, qu'il passa à plusieurs reprises sur la place vide qui représentait son front, comme s'il eût sué à grosses gouttes...

L'horloge sonna successivement, avec sa voix fêlée, dix heures, onze heures, minuit... Au dernier coup de minuit, le fantôme se leva, remit le précieux bouquin à sa place.

Le ciel était gris ; les nues, échevelées, couraient rapidement de l'est à l'ouest ; la lune remontra sa face blanche par une déchirure ; un rayon parti de ses yeux bleus plongea dans la chambre. Le mystérieux lecteur monta dessus en s'appuyant sur sa canne, et sortit de la même manière qu'il était entré.

Abasourdi de tant de prodiges, mourant de peur, claquant des dents, ses genoux cagneux se heurtant en rendant un son sec comme une crécelle, le digne maître d'école ne put se tenir plus longtemps sur ses pieds ; un frisson de fièvre

le prit aux cheveux, et il tomba tout de son long à la renverse. Berthe, ayant entendu la chute, accourut tout effrayée : elle le trouva gisant sur le carreau, sans connaissance, sa main étreignant la chandelle éteinte.

Pragmater, malgré ses idées voltairiennes, eut beaucoup de peine à s'expliquer la vision étrange qu'il venait d'avoir ; sa physionomie en était toute troublée. Cependant le doute ne lui était pas permis, il était lui-même son propre garant, il n'y avait pas de supercherie possible ; aussi tomba-t-il dans une profonde rêverie et restait-il des heures entières sur sa chaise, dans l'attitude d'un homme singulièrement perplexe.

Vainement Tom, le brave matou, venait-il frotter sa moustache contre sa main pendante, et Berthe lui demandait-elle, du ton le plus engageant :

« Pragmater, croyez-vous que la vendange sera bonne ? »



## VI

On n'avait aucune nouvelle de mon oncle.

Un matin Pragmater le vit raser, comme un oiseau, le sable de l'allée du jardin, sur le bord de laquelle ses soleils favoris penchaient mélancoliquement leurs disques d'or pleins de graines noires ; avec sa main d'ombre, ou son ombre de main, il essayait de relever une des fleurs que le vent avait courbée, et tâchait de réparer de son mieux la négligence des vivants.

Le ciel était clair, un gai rayon d'automne illuminait le jardin ; deux ou trois pigeons, posés sur le toit, se toilettaient au soleil ; une bise nonchalante jouait avec quelques feuilles jaunes, et deux ou trois plumes blanches, tombées de l'aile des colombes, tournoyaient mollement dans la tiède atmosphère. Ce n'était guère la mise en scène d'une apparition, et un fantôme un peu adroit ne se serait pas montré dans un lieu si positif et à une heure aussi peu fantastique.

Une plate-bande de soleils, un carré de choux, des oignons montés, du persil et de l'oseille, à onze heures du matin, rien n'est plus allemand<sup>1</sup>.

Jacobus Pragmater fut convaincu, cette fois, qu'il n'y avait pas moyen de mettre l'apparition sur le dos d'un effet de lune et d'un jeu de lumière.

Il entra dans la cuisine, tout pâle et tout tremblant, et raconta à Berthe ce qui venait de lui arriver.

« Notre bon maître est mort, dit Berthe en sanglotant ; mettons-nous à genoux, et prions pour le repos de son âme ! »

Nous récitâmes ensemble les prières funèbres. Tom, inquiet, rôdait autour de notre groupe, en nous jetant avec ses prunelles vertes des regards intelligents et presque surhumains ; il semblait nous demander le secret de notre douleur subite, et poussait, pour attirer l'attention sur lui, de petits miaulements plaintifs et suppliants.

« Hélas ! pauvre Tom, dit Berthe en lui flattant le dos de la main, tu ne te chaufferas plus, l'hiver, sur le genou de Monsieur, dans la belle chambre rouge, et tu ne mangeras plus les têtes de poisson sur le coin de son assiette. »

Le grillon ne chantait que bien rarement. La maison semblait morte ; le jour avait des teintes blafardes et ne péné-

---

1. *Allemand*, prosaïque, terre à terre (sens rare).

trait qu'avec peine les vitres jaunes ; la poussière s'entassait dans les chambres inoccupées, les araignées jetaient sans façon leur toile d'un angle à l'autre et provoquaient inutilement le plumeau ; l'ardoise du toit, autrefois d'un bleu si vif et si gai, prenait des teintes plombées ; les murailles verdissaient comme des cadavres ; les volets se déjetaient ; les portes ne joignaient plus ; la cendre grise de l'abandon descendait fine et tamisée sur tout cet intérieur naguère si riant et d'une si curieuse propreté.

La saison avançait ; les collines frileuses avaient déjà sur leurs épaules les rouses fourrures de l'automne ; de larges bancs de brouillard montaient du fond de la vallée, et la bruine rayait de ses grêles hachures un ciel couleur de plomb.

Il fallait rester des journées entières à la maison ; car les prairies mouillées, les chemins défoncés ne nous permettaient plus que rarement le plaisir de la promenade.

Maria dépérissait à vue d'œil et devenait d'une beauté étrange ; ses yeux s'agrandissaient et s'illuminaient de l'aurore de la vie céleste ; le ciel prochain y rayonnait déjà. Ils roulaient moelleusement sur leurs longues paupières, comme deux globes d'argent bruni, avec des langueurs de clair de lune et des rayons d'un bleu velouté que nul peintre ne saurait rendre : les couleurs de ses joues, concentrées sur le haut des pommettes en petit nuage rose, ajoutaient encore à l'éclat divin de ces yeux surnaturels où se concentrait une vie près de s'envoler ; les anges du ciel semblaient regarder la terre par ces yeux-là.

A l'exception de ces deux taches vermeilles, elle était pâle comme de la cire vierge ; ses tempes et ses mains transparentes laissaient voir un délicat laciné de veines azurées ; ses lèvres décolorées s'exfoliaient en petites pellicules lamelleuses ; elle était poitrinaire.

Comme j'avais l'âge d'entrer au collège, mes parents me firent revenir à la ville, d'autant plus qu'ils avaient appris la mort de mon oncle, qui avait fait une chute de cheval dans un chemin difficile, et s'était fendu la tête.

Un testament trouvé dans sa poche instituait Berthe et Pragmater ses uniques héritiers, à l'exception de sa bibliothèque, qui devait me revenir, et d'une bague en diamants de sa mère, destinée à Maria.

Mes adieux à Maria furent des plus tristes ; nous sentions que nous nous reverrions plus. Elle m'embrassa sur le seuil de la porte, et me dit à l'oreille :

« C'est ce vilain Pragmater qui est cause de tout ; il a voulu tuer le grillon. Nous nous reverrons chez le bon Dieu.

Voilà une petite croix en perles de couleur que j'ai faite pour toi ; garde-la toujours. »

Un mois après, Maria s'éteignit. Le grillon ne chanta plus à dater de ce jour-là ; l'âme de la maison s'en était allée. Berthe et Pragmater ne lui survécurent pas longtemps ; Tom mourut, bientôt après, de langueur et d'ennui.

J'ai toujours la croix de perles de Maria. Par une délicatesse charmante dont je ne me suis aperçu que plus tard, elle avait mis quelques-uns de ses beaux cheveux blonds pour enfilez les grains de verre qui la composent ; chaste amour enfantin si pur, qu'il pouvait confier son secret à une croix !



## VII

Ces scènes de ma première enfance m'ont fait une impression qui ne s'est pas effacée ; j'ai encore au plus haut degré le sentiment du foyer et des voluptés domestiques.

Comme celle du grillon, ma vie s'est écoulée, près de l'âtre, à regarder les tisons flamber. Mon ciel a été le manteau de la cheminée ; mon horizon, la plaque noire de suie et blanche de fumée ; un espace de quatre pieds où il faisait moins froid qu'ailleurs, mon univers.

J'ai passé de longues années avec la pelle et la pincette ; leurs têtes de cuivre ont acquis sous mes mains un éclat pareil à celui de l'or, si bien que j'en suis venu à les considérer comme une partie intégrante de mon être. La pomme de mes chenets a été usée par mes pieds, et la semelle de mes pantoufles s'est couverte d'un vernis métallique dans ses fréquents rapports avec elle. Tous les effets de lumière, tous les jeux de la flamme, je les sais par cœur ; tous les édifices fantastiques que produit l'écroulement d'une bûche ou le déplacement d'un tison, je pourrais les dessiner sans les voir.

Je ne suis jamais sorti de ce microcosme.

Aussi, je suis de première force pour tout ce qui regarde l'intérieur de la cheminée ; aucun poète, aucun peintre n'est capable d'en tracer un tableau plus exact et plus complet. J'ai pénétré tout ce que le foyer a d'intime et de mystérieux, je puis le dire sans orgueil ; car, c'est l'étude de toute mon existence.

Pour cela, je suis resté étranger aux passions de l'homme, je n'ai vu du monde que ce qu'on en pouvait voir par la fenêtre. Je me suis replié en moi ; cependant j'ai vécu heureux, sans regret d'hier, sans désir de demain. Mes heures tombent une à une dans l'éternité, comme des plumes d'oiseau au fond d'un puits, doucement, doucement, et si l'horloge de bois, placée à l'angle de la muraille, ne m'avertissait de leur chute avec sa voix criarde et éraillée comme celle d'une vieille femme, certes je ne m'en apercevrais pas.

Quelquefois seulement, au mois de juin, par un de ces jours chauds et clairs où le ciel est bleu comme la prune d'une Anglaise, où le soleil caresse d'un baiser d'or les façades sales et noires des maisons de la ville, lorsque chacun se retire au plus profond de son appartement, abat ses jalou-



sies, ferme ses rideaux et reste étendu sur sa molle ottomane, le front perlé de gouttes de sueur, je me hasarde à sortir.

Je m'en vais me promener, habillé comme à mon ordinaire, c'est-à-dire en drap, ganté, cravaté et boutonné jusqu'au cou.

Je prends alors dans la rue le côté où il n'y a pas d'ombre, et je marche les mains dans mes poches, le chapeau sur l'oreille et penché comme la tour de Pise, les yeux à demi fermés, mes lèvres comprimant avec force une cigarette dont la blonde fumée se roule, autour de ma tête, en manière de turban, tout droit devant moi, sans savoir où, insoucieux de l'heure ou de toute autre pensée que celle du présent, dans un état parfait de quiétude morale et physique.

Ainsi je vais... vivant pour vivre, ni plus ni moins qu'un dogue qui se vautre dans la poussière, ou que ce bambin qui fait des ronds sur le sable.

Lorsque mes pieds m'ont porté longtemps, et que je suis las, alors je m'assois au bord du chemin, le dos appuyé contre un tronc d'arbre, et je laisse flotter mes regards à droite, à gauche, tantôt au ciel, tantôt sur la terre.

Je demeure là des demi-journées, ne faisant aucun mouvement, les jambes croisées, les bras pendants, le menton dans la poitrine, ayant l'air d'une idole, chinoise ou indienne, oubliée dans le chemin par un bonze ou un bramane.

Pourtant, n'allez pas croire que le temps ainsi passé soit du temps perdu. Cette mort apparente est ma vie.

Cette solitude et cette inaction, insupportables pour tout autre, sont pour moi une source de voluptés indéfinissables.

Mon âme ne s'éparpille pas au dehors, mes idées ne s'en vont pas à l'aventure parmi les choses du monde, sautant d'un objet à un autre; toute ma puissance d'animation, toute ma force intellectuelle se concentrent en moi; je fais des vers, excellente occupation d'oisif, ou je pense à la petite Maria, qui avait des taches roses sur les joues.

1839.



LA  
TOISON D'OR  
*NOUVELLE*





# LA TOISON D'OR

---

---

## NOTICE

**L**a *Toison d'or*, qui devait paraître en 1837 dans le *Don Quichotte* sous le titre de *Madeleine*, fut d'abord imprimée dans le journal *la Presse* des 6, 7, 8, 9, 11 et 12 août 1839.

Cette nouvelle reparut en volume dans le tome II du *Fruit défendu*, recueil collectif publié en 1840 par Désessart. Les deux volumes du *Fruit défendu* furent remis en vente en 1843, chez le même éditeur, sous le titre de *la Coupe amère*. A partir de 1845, *la Toison d'or* entra dans le recueil des nouvelles de Th. Gautier, publié par l'éditeur Charpentier (in-18 ; réédité en 1852, 1856, 1858, 1860, 1863, 1867, 1874, 1876, 1879, 1882, 1889). Ce conte a été publié avec *Jettatura* en 1887 chez Marpon et Flammarion, et avec *Mademoiselle Dafné* en 1881, in-32, chez Charpentier.

Cette nouvelle ne se recommande pas seulement par l'élégance et le charme de la fantaisie ; elle a de plus la valeur d'un document. Car, sous les traits des héros de *la Toison d'or*, on reconnaît l'auteur lui-même ; il s'est peint dans les divers personnages de ses contes ; dans Tiburce, la ressemblance est particulièrement frappante. La nonchalance immobile d'une rêverie prolongée, où se complait le jeune dilettante, était chère à Th. Gautier. Et que ce fût « sur son divan, flanqué de deux piles de coussins », ou dans la rue même au milieu des passants, sa rêverie était celle d'un poète en quête de beauté, de beauté artistique plus encore que de beauté vivante.

Comme Tiburce, Th. Gautier associait intimement les souvenirs d'art et la réalité ; il les confondait ; son imagination opérait de curieux échanges entre les portraits et les visages, et, parce qu'il « regardait avec les yeux du peintre », c'était tout naturellement que dans sa vie sentimentale même, comme dans ses descriptions et dans ses poésies, il « transposait » la réalité en impressions ou en souvenirs artistiques ; car « la réalité lui répugnait », dit-il de Tiburce ; et, en parlant de lui-même, il affirmait : « J'ai toujours préféré la statue à la femme et le marbre à la chair. »

# LA TOISON D'OR

---

## I

**T**IBURCE était réellement un jeune homme fort singulier ; sa bizarrerie avait surtout l'avantage de n'être pas affectée : il ne la quittait pas comme son chapeau et ses gants en rentrant chez lui ; il était original entre quatre murs, sans spectateurs, pour lui tout seul.

N'allez pas croire, je vous prie, que Tiburce fût ridicule et qu'il eût une de ces manies agressives, insupportables à tout le monde ; il ne mangeait pas d'araignées, ne jouait d'aucun instrument et ne lisait de vers à personne ; c'était un garçon posé, tranquille, parlant peu, écoutant moins, et dont l'œil à demi ouvert semblait regarder en dedans.

Il vivait accroupi sur le coin d'un divan, étayé de chaque côté par une pile de coussins, s'inquiétant aussi peu des affaires du temps que de ce qui se passe dans la lune. Il y avait très peu de substantifs qui fissent de l'effet sur lui, et jamais personne ne fut moins sensible aux grands mots. Il ne tenait en aucune façon à ses droits politiques et pensait que le peuple est toujours libre au cabaret.

Ses idées sur toutes choses étaient fort simples ; il aimait mieux ne rien faire que de travailler ; il préférait le bon vin à la piquette, et une belle femme à une laide ; en histoire naturelle, il avait une classification on ne peut plus succincte : ce qui se mange et ce qui ne se mange pas. Il était d'ailleurs parfaitement détaché de toute chose humaine, et tellement raisonnable qu'il paraissait fou !

Il n'avait pas le moindre amour-propre ; il ne se croyait pas le pivot de la création, et comprenait fort bien que la terre pouvait tourner sans qu'il s'en mêlât ; il ne s'estimait pas beaucoup plus que l'acarus du fromage ou les anguilles du vinaigre ; en face de l'éternité et de l'infini, il ne se sentait pas le courage d'être vaniteux ; ayant quelquefois regardé par le microscope et le télescope, il ne s'exagérait pas l'importance humaine ; sa taille était de cinq pieds quatre pouces, mais il se disait que les habitants du soleil pouvaient bien avoir huit cents lieues de haut.

Tel était notre ami Tiburce.

On aurait tort de croire, d'après ceci, que Tiburce fût dénué de passions. Sous les cendres de cette tranquillité, couvait plus d'un tison ardent. Pourtant, on ne lui connaissait pas de maîtresse en titre, et il se montrait peu galant envers les femmes. Tiburce, comme presque tous les jeunes gens d'aujourd'hui, sans être précisément un poète ou un peintre, avait lu beaucoup de romans et vu beaucoup de tableaux ; en sa qualité de paresseux, il préférait vivre sur la foi d'autrui ; il aimait avec l'amour du poète ; il regardait avec les yeux du peintre, et connaissait plus de portraits que de visages ; la réalité lui répugnait, et, à force de vivre dans les livres et les peintures, il en était arrivé à ne plus trouver la nature vraie.

Les madones de Raphaël<sup>1</sup>, les courtisanes du Titien<sup>2</sup> lui rendaient laides les beautés les plus notoires : la Laure de Pétrarque<sup>3</sup>, la Béatrix de Dante<sup>4</sup>, l'Haïdée de Byron<sup>5</sup>, la Camille d'André Chénier<sup>6</sup>, lui faisaient paraître vulgaires les femmes en chapeau, en robe et en mantelet dont il aurait pu devenir l'amant ; il n'exigeait cependant pas un idéal avec des ailes à plumes blanches et une auréole autour de la tête ; mais ses études sur la statuaire antique, les écoles d'Italie, la familiarité des chefs-d'œuvre de l'art, la lecture des poètes, l'avaient rendu d'une exquise délicatesse en matière de forme, et il lui eût été impossible d'aimer la plus belle âme du monde, à moins qu'elle n'eût les épaules de la Vénus de Milo. Aussi Tiburce n'était-il amoureux de personne.

Cette préoccupation de la beauté se trahissait par la quantité de statuettes, de plâtres moulés, de dessins et de gravures qui encombraient et tapissaient sa chambre, qu'un bourgeois eut trouvé une habitation peu vraisemblable ; car il n'avait d'autres meubles que le divan cité plus haut et quelques carreaux de diverses couleurs épars sur le tapis. N'ayant pas de secrets, il se passait facilement de secrétaire, et l'incommodité des commodes était un fait démontré pour lui.

Tiburce allait rarement dans le monde, non par sauvagerie, mais par nonchalance ; il accueillait très bien ses amis et ne leur rendait jamais de visite. Tiburce était-il heureux ? Non ; mais il n'était pas malheureux ; seulement, il aurait

1. Peintre, sculpteur et architecte de l'école romaine, né à Urbino, mort à Rome (1483-1520).

2. Peintre italien, né à Pieve di Cadore, mort de la peste à Venise (1477-1576).

3. Poète et humaniste italien, né à Arezzo, mort à Arquà, près de Padoue (1304-1374).

4. Dante Alighieri, poète italien, né à Florence, mort à Ravenne (1265-1321).

5. Poète anglais, né à Londres, mort à Missolonghi (1788-1824).

6. Poète français, né à Constantinople, mort à Paris, sur l'échafaud (1762-1794).

bien voulu pouvoir s'habiller de rouge. Les gens superficiels l'accusaient d'insensibilité, et les femmes entretenues ne lui trouvaient pas d'âme ; mais, au fond, c'était un cœur d'or, et sa recherche de la beauté physique trahissait aux yeux attentifs d'amères déceptions dans le monde de la beauté morale. A défaut de la suavité du parfum, il cherchait l'élégance du vase ; il ne se plaignait pas ; il ne faisait pas d'élégies ; il ne portait pas ses manchettes en pleureuses ; mais l'on voyait bien qu'il avait souffert autrefois, qu'il avait été trompé, et qu'il ne voulait plus aimer qu'à bon escient. Comme la dissimulation du corps est bien plus difficile que celle de l'âme, il s'en tenait à la perfection matérielle ; mais, hélas ! un beau corps est aussi rare qu'une belle âme. D'ailleurs, Tiburce, dépravé par les rêveries des romanciers, vivant dans la société idéale et charmante créée par les poètes, l'œil plein des chefs-d'œuvre de la statuaire et de la peinture, avait le goût dédaigneux et superbe, et ce qu'il prenait pour de l'amour n'était que l'admiration d'artiste. Il trouvait des fautes de dessin dans sa maîtresse ; sans qu'il s'en doutât, la femme n'était pour lui qu'un modèle.

Un jour, ayant fumé son hooka, regardé la triple Léda du Corrège<sup>1</sup> dans son cadre à filets, retourné en tous sens la dernière figurine de Pradier<sup>2</sup>, pris son pied gauche dans sa main droite et son pied droit dans sa main gauche, posé ses talons sur le bord de la cheminée, Tiburce, au bout de ses moyens de distraction, fut obligé de convenir vis-à-vis de lui-même qu'il ne savait que devenir, et que les grises araignées de l'ennui descendaient le long des murailles de sa chambre toute poudreuse de somnolence.

Il demanda l'heure ; on lui répondit qu'il était une heure moins un quart, ce qui lui parut décisif et sans réplique. Il se fit habiller et se mit à courir les rues ; en marchant, il réfléchit qu'il avait le cœur vide et sentit le besoin de faire une passion, comme on dit en argot parisien.

Cette louable résolution prise, il se posa les questions suivantes : « Aimerai-je une Espagnole au teint d'ambre, aux sourcils violents, aux cheveux de jais ? une Italienne aux linéaments antiques, aux paupières orangées cernant un regard de flamme ? une Française fluette avec un nez à la Roxelane<sup>3</sup> et un pied de poupée ? une Juive rouge avec une

1. Tableau admirable de grâce se trouvant à Berlin. — Le Corrège, célèbre peintre italien (1491-1534).

2. Sculpteur français (1794-1852) ; artiste très habile, gracieux et délicat, il s'est surtout attaché à l'étude de la beauté féminine.

3. Nez retroussé. Roxelane, esclave, puis sultane de Soliman II, fut la mère de Sélim II (1505-1561).

peau bleu de ciel et des yeux verts ? une négresse noire comme la nuit et luisante comme un bronze neuf ? Aurai-je une passion brune ou une passion blonde ? » Perplexité grande !

Comme il allait tête baissée, songeant à tout cela, il se cogna contre quelque chose de dur qui fit un saut en arrière en proférant un horrible jurement. Ce quelque chose était un peintre de ses amis ; ils entrèrent tous deux au Musée. Le peintre, grand enthousiaste de Rubens, s'arrêtait de préférence devant les toiles du Michel-Ange néerlandais qu'il louait avec une furie d'admiration tout à fait communicative. Tiburce, rassasié de la ligne grecque, du contour romain, du ton fauve des maîtres d'Italie, prenait plaisir à ces formes rebondies, à ces chairs satinées, à ces carnations épanouies comme des bouquets de fleurs, à toute cette santé luxurieuse que le peintre d'Anvers fait circuler sous la peau de ses figures en réseaux d'azur et de vermillon. Son œil caressait avec une sensualité complaisante ces belles épaules nacrées et ces croupes de sirènes inondées de cheveux d'or et de perles marines. Tiburce, qui avait une très grande faculté d'assimilation, et qui comprenait également bien les types les plus opposés, était en ce moment-là aussi flamand que s'il fût né dans les polders et n'eût jamais perdu de vue le fort de Lillo et le clocher d'Antwerpen.

« Voilà qui est convenu, se dit-il en sortant de la galerie, j'aimerai une Flamande. »

Comme Tiburce était l'homme le plus logique du monde, il se posa ce raisonnement tout à fait victorieux, à savoir que les Flamandes devaient être beaucoup plus communes en Flandre qu'ailleurs, et qu'il était urgent pour lui d'aller en Belgique — *au pourchas du blond*. — Ce Jason d'une nouvelle espèce, en quête d'une autre toison d'or, prit le soir même la diligence de Bruxelles avec la précipitation d'un banqueroutier las du commerce des hommes et sentant le besoin de quitter la France, cette terre classique des beaux-arts, des belles manières et des gardes du commerce.

Au bout de quelques heures, Tiburce vit paraître, non sans joie, sur les enseignes des cabarets, le lion belge sous la figure d'un caniche de nankin, accompagné de l'inévitable *Verkoopt men dranken*. Le lendemain soir, il se promenait à Bruxelles sur la Magdalena-Strass, gravissait la Montagne aux herbes potagères, admirait les vitraux de Sainte-Gudule et le beffroi de l'hôtel de ville, et regardait, non sans inquiétude, toutes les femmes qui passaient.

Il rencontra un nombre incalculable de négresses, de mulâtresses, de quarteronnes, de métisses, de griffes, de femmes



jaunes, couleur de revers de botte, mais pas une seule blonde ; s'il avait fait un peu plus chaud, il aurait pu se croire à Séville ; rien n'y manquait, pas même la mantille noire.

Pourtant, en rentrant dans son hôtel, rue d'Or, il aperçut une jeune fille qui n'était que châtain foncé, mais elle était laide ; le lendemain, il vit aussi, près de la résidence de Laëken<sup>1</sup>, une Anglaise avec des cheveux rouge carotte et des brodequins vert tendre ; mais elle avait la maigreur d'une grenouille enfermée depuis six mois dans un bocal pour servir de baromètre, ce qui la rendait peu propre à réaliser un idéal dans le goût de Rubens.

Voyant que Bruxelles n'était peuplé que d'Andalouses au *sein bruni*, ce qui s'explique du reste aisément par la domination espagnole qui pesa longtemps sur les Pays-Bas, Tiburce résolut d'aller à Anvers, pensant avec quelque apparence de raison que les types familiers à Rubens et si constamment reproduits sur ses toiles, devaient se trouver fréquemment dans sa ville natale et bien-aimée.

En conséquence, il se rendit à la station du chemin de fer qui va de Bruxelles à Anvers. Le cheval de vapeur avait déjà mangé son avoine de charbon ; il renâclait d'impatience et soufflait par ses naseaux enflammés, avec un râle strident, d'épaisses bouffées de fumée blanche, entremêlées d'aigrettes d'étincelles. Tiburce s'assit dans sa stalle en compagnie de cinq Wallons immobiles à leurs places comme des chanoines au chapitre, et le convoi partit. La marche fut d'abord modérée ; on n'allait guère plus vite que dans une chaise de poste à dix francs de guides ; bientôt le cheval s'anima et fut pris d'une incroyable furie de vitesse. Les peupliers du chemin fuyaient à droite et à gauche comme une armée en déroute ; le paysage devenait confus et s'estompait dans une grise vapeur ; le colza et l'œillette tиграient vaguement de leurs étoiles d'or et d'azur les bandes noires du terrain ; de loin en loin, une grêle silhouette de clocher se montrait dans les roulis des nuages et disparaissait sur-le-champ comme un mât de vaisseau sur une mer agitée ; de petits cabarets rose tendre et vert pomme s'ébauchaient rapidement au fond de leurs courtils sous leurs guirlandes de vigne vierge ou de houblon ; çà et là, des flaques d'eau, encadrées de vase brune, papillotaient aux yeux comme les miroirs des pièges d'alouettes. Cependant, le monstre de fonte éructait avec un bruit toujours croissant son haleine d'eau bouillante ; il sifflait comme un cachalot asthmatique ; une sueur ardente couvrait ses flancs

---

1. Résidence royale à Bruxelles.

de bronze. Il semblait se plaindre de la rapidité insensée de sa course et demander grâce à ses noirs postillons qui l'éperonnaient à grandes pelletées de tourbe. Un bruit de tampons et de chaînes qui se heurtaient se fit entendre ; on était arrivé.

Tiburce se mit à courir à droite et à gauche sans dessein arrêté, comme un lapin qu'on sortirait tout à coup de sa cage ; il prit la première rue qui se présenta à lui, puis une seconde, puis une troisième, et s'enfonça bravement au cœur de la vieille ville, cherchant le blond avec une ardeur digne des anciens chevaliers d'aventures.

Il vit une grande quantité de maisons peintes en gris de souris, en jaune serin, en vert céladon, en lilas clair, avec des toits en escaliers, des pignons à volute, des portes à bossages vermiculés, à colonnes trapues, ornées de bracelets quadrangulaires comme celles du Luxembourg, des fenêtres Renaissance à mailles de plomb, des mascarons, des poutres sculptées, et mille curieux détails d'architecture qui l'auraient enchanté en toute autre occasion ; il jetait à peine un regard distrait sur les madones enluminées, sur les christs qui portent des lanternes au coin des carrefours, les saints de bois ou de cire avec leurs dorloteries et leur clinquant, tous ces emblèmes catholiques si étranges pour un habitant de nos villes voltairiennes. Un autre soin l'occupait ; ses yeux cherchaient, à travers les teintes bitumineuses des vitres enfumées, quelque blanche apparition féminine, un bon et calme visage brabançon vermillonné des fraîcheurs de la pêche et souriant dans son auréole de cheveux d'or. Il n'aperçut que des vieilles femmes faisant de la dentelle, lisant des livres de prières, ou tapies dans des encoignures et guettant le passage de quelque rare promeneur réfléchi par les glaces de leur espion ou la boule d'acier poli suspendue à la voûte.

Les rues étaient désertes et plus silencieuses que celles de Venise ; l'on n'entendait d'autre bruit que celui des heures sonnant aux carillons des diverses églises sur tous les tons possibles au moins pendant vingt minutes ; les pavés, encadrés d'une frange d'herbe comme ceux des maisons abandonnées, montraient le peu de fréquence et le petit nombre de passants. Rasant le sol comme les hirondelles furtives, quelques femmes, enveloppées discrètement dans les plis sombres de leur faille, filaient à petit bruit le long des maisons, suivies quelquefois d'un petit garçon portant leur chien. Tiburce hâtait le pas pour découvrir leurs figures enfouies sous les ombres du capuchon, et trouvait des têtes maigres et pâles à lèvres serrées, avec des yeux cerclés de bistre, des mentons prudents, des nez fins et circonspects, de

vraies physionomies de dévotes romaines ou de duègnes espagnoles ; son œillade ardente se brisait contre des regards morts, des regards de poisson cuit.

De carrefour en carrefour, de rue en rue, Tiburce finit par aboutir sur le quai de l'Escaut par la porte du Port. Ce spectacle magnifique lui arracha un cri de surprise : une quantité innombrable de mâts, d'agrès et de vergues simulait sur le fleuve une forêt dépouillée de feuilles et réduite au simple squelette. Les guibres et les antennes s'appuyaient familièrement sur le parapet du quai comme des chevaux qui reposent leur tête sur le col de leur voisin d'attelage ; il y avait là des orques hollandaises à croupe rebondie avec leurs voiles rouges, des bricks américains effilés et noirs avec leurs cordages menus comme des fils de soie ; des koffs norvégiens couleur de saumon, exhalant un pénétrant arôme de sapin raboté ; des chalands, des chasse-marée, des sauniers bretons, des charbonniers anglais, des vaisseaux de toutes les parties du monde. Une odeur indéfinissable de hareng saur, de tabac, de suif rance, de goudron fondu, relevée par les âcres parfums des navires arrivant de Batavia, chargés de poivre, de cannelle, de gingembre, de cochenille, flottait dans l'air par épaisses bouffées comme la fumée d'une immense cassolette allumée en l'honneur du commerce.

Tiburce, espérant trouver dans la classe inférieure le vrai type flamand et populaire, entra dans les tavernes et les estaminets ; il y but du faro, du lambick, de la bière blanche de Louvain, de l'ale, du porter, du whiskey, voulant faire par la même occasion connaissance avec le Bacchus septentrional. Il fuma aussi des cigares de plusieurs espèces, mangea du saumon, de la sauer-kraut, des pommes de terre jaunes, du roast-beef saignant, et s'assimila toutes les jouissances du pays.

Pendant qu'il dînait, des Allemandes à figures brusquées, basanées comme des Bohêmes, avec des jupons courts et des béguins d'Alsaciennes, vinrent piauler piteusement devant sa table un liedert lamentable en s'accompagnant du violon et autres instruments disgracieux. La blonde Allemagne, comme pour narguer Tiburce, s'était barbouillée du hâle le plus foncé ; il leur jeta tout en colère une poignée de *cents* qui lui valut un autre liedert de reconnaissance plus aigu et plus barbare que le premier.

Le soir, il alla voir dans les musicos les matelots danser avec leurs maîtresses ; toutes avaient d'admirables cheveux noirs vernis et brillants comme l'aile du corbeau ; une fort jolie créole vint même s'asseoir près de lui et trempa familièrement ses lèvres dans son verre, suivant la coutume du pays, et essaya de lier conversation avec lui en fort bon espa-

gnol, car elle était de la Havane ; elle avait des yeux d'un noir si velouté, un teint d'une pâleur si chaude et si colorée, un si petit pied, une taille si mince que Tiburce, exaspéré, l'envoya à tous les diables, ce qui surprit fort la pauvre créature, peu accoutumée à un pareil accueil.

Parfaitement insensible aux perfections brunes des danseuses, Tiburce se retira à son hôtel des Armes du Brabant. Il se déshabilla fort mécontent, et, en s'entortillant de son mieux dans ces serviettes ouvrees qui servent de draps en Flandre, il ne tarda pas à s'endormir du sommeil des justes.

Il fit les rêves les plus blonds du monde.

Les nymphes et les figures allégoriques de la galerie de Médicis, dans le déshabillé le plus galant, vinrent lui faire une visite nocturne ; elles le regardaient tendrement avec leurs larges prunelles azurées, et lui souriaient, de l'air le plus amical du monde, de leurs lèvres épanouies comme des fleurs rouges dans la blancheur de lait de leurs figures rondes et potelées. L'une d'elles, la Néréide du tableau du *Voyage de la reine*, poussait la familiarité jusqu'à passer dans les cheveux du dormeur éperdu d'amour ses jolis doigts effilés enlumines de carmin. Une draperie de brocart ramagé cachait fort adroitement la difformité de ses jambes squameuses terminées en queue fourchue ; ses cheveux blonds étaient coiffés d'algues et de corail, comme il sied à une fille de la mer ; elle était adorable ainsi. Des groupes d'enfants joufflus et vermeils comme des roses nageaient dans une atmosphère lumineuse, soutenant des guirlandes de fleurs d'un éclat insoutenable, et faisaient descendre du ciel une pluie parfumée. A un signe que fit la Néréide, les nymphes se mirent sur deux rangs et nouèrent ensemble le bout de leurs longues chevelures rousses, de façon à former une espèce de hamac en filigrane d'or pour l'heureux Tiburce et sa maîtresse à nageoires de poisson ; ils s'y placèrent en effet, et les nymphes les balançaient en remuant légèrement la tête sur un rythme d'une douceur infinie.

Tout à coup, un bruit sec se fit entendre, les fils d'or se rompirent, Tiburce roula par terre. Il ouvrit les yeux, et ne vit plus qu'une horrible figure couleur de bronze qui fixait sur lui de grands yeux d'émail dont le blanc seul paraissait.

« Mein herr, voilà le déjeuner de vous, dit une vieille négresse hottentote, servante de l'hôtel, en posant sur un guéridon un plateau chargé de vaisselle et d'argenterie.

— Ah ça ! j'aurai dû aller en Afrique pour trouver des blondes, grommela Tiburce en attaquant son beefsteak d'une façon désespérée. »

## II

Tiburce, convenablement repu, sortit de l'hôtel des Armes du Brabant dans l'intention consciencieuse et louable de continuer la recherche de son idéal. Il ne fut pas plus heureux que la veille ; de brunes ironies, débouchant de toutes les rues, lui jetaient des sourires sournois et railleurs. L'Inde, l'Afrique, l'Amérique, défilèrent devant lui en échantillons plus ou moins cuivrés ; on eût dit que la digne ville, prévenue de son dessein, cachait par moquerie, au fond de ses plus impénétrables arrière-cours et derrière ses plus obscurs vitrages, toutes celles de ses filles qui eussent pu rappeler de près ou de loin les figures de Jordaëns<sup>1</sup> et de Rubens<sup>2</sup> ; avare de son or, elle prodiguait son ébène.

Outré de cette espèce de dérision muette, Tiburce visita, pour y échapper, les musées et les galeries. L'Olympe flamand rayonna de nouveau à ses yeux. Les cascades de cheveux recommencèrent à ruisseler par petites ondes rousses avec un frissonnement d'or et de lumière ; les épaules des allégories, ravivant leur blancheur argentée, étincelèrent plus vivement que jamais ; l'azur des prunelles devint plus clair ; les joues en fleur s'épanouirent comme des touffes d'œillets ; une vapeur rose réchauffa la pâleur bleuâtre des genoux, des coudes et des doigts de toutes ces blondes déesses ; des luisants satinés, des moires de lumière, des reflets vermeils glissèrent en se jouant sur les chairs rondes et potelées ; les draperies gorge-de-pigeon s'enflèrent sous l'haleine d'un vent invisible et se mirent à voltiger dans la vapeur azurée ; la fraîche et grasse poésie néerlandaise se révéla tout entière à notre voyageur enthousiaste.

Mais ces beautés sur toile ne lui suffisaient pas. Il était venu chercher des types vivants et réels. Depuis assez longtemps, il se nourrissait de poésie écrite et peinte, et il avait pu s'apercevoir que le commerce des abstractions n'était pas des plus substantiels. Sans doute, il eût été beaucoup plus simple de rester à Paris et de devenir amoureux d'une jolie femme, ou même d'une laide, comme tout le monde ; mais Tiburce ne comprenait pas la nature, et ne pouvait la lire que dans les traductions. Il saisissait admirablement bien

---

1. Peintre flamand, né et mort à Anvers (1593-1678).

2. Peintre flamand, né à Sieghen, mort à Anvers (1577-1640).

tous les types réalisés dans les œuvres des maîtres, mais il ne les aurait pas aperçus de lui-même s'il les eût rencontrés dans la rue ou dans le monde ; en un mot, s'il eût été peintre, il aurait fait des vignettes sur les vers des poètes ; s'il eût été poète, il eût fait des vers sur les tableaux des peintres. L'art s'était emparé de lui trop jeune et l'avait corrompu et faussé ; ces caractères-là sont plus communs que l'on ne pense dans notre extrême civilisation, où l'on est plus souvent en contact avec les œuvres des hommes qu'avec celles de la nature.

Un instant, Tiburce eut l'idée de transiger avec lui-même, et se dit cette phrase lâche et malsonnante : « C'est une jolie couleur de cheveux que la couleur châtain. » Il alla même, le sycophante, le misérable, l'homme de peu de foi, jusqu'à s'avouer que les yeux noirs étaient fort vifs et très agréables. Il est vrai de dire, pour l'excuser, qu'il avait battu en tout sens, et cela sans le moindre résultat, une ville que tout autorisait à croire essentiellement blonde. Un peu de découragement lui était bien permis.

Au moment où il prononçait intérieurement ce blasphème, un charmant regard bleu, enveloppé d'une mantille, scintilla devant lui et disparut comme un feu follet par l'angle de la place de Meir.

Tiburce doubla le pas, mais il ne vit plus rien ; la rue était déserte dans toute sa longueur. Sans doute, la fugitive vision était entrée dans une des maisons voisines, ou s'était éclipsée par quelque passage inconnu ; le Tiburce désappointé, après avoir regardé le puits à volutes de fer, forgé par Quentin Metzys<sup>1</sup>, le peintre serrurier, eut la fantaisie, faute de mieux, d'examiner la cathédrale, qu'il trouva badigeonnée de haut en bas d'un jaune serin abominable. Heureusement, la chaire en bois sculpté de Verbruggen, avec ses rinceaux chargés d'oiseaux, d'écureuils, de dindons faisant la roue et de tout l'attirail zoologique qui entourait Adam et Ève dans le paradis terrestre, rachetait cet empatement général par la finesse de ses arêtes et le précieux de ses détails ; heureusement, les blasons des familles nobles, les tableaux d'Otto Venius<sup>2</sup>, de Rubens et de Van Dyck<sup>3</sup> cachaient en partie cette odieuse teinte si chère à la bourgeoisie et au clergé.

Quelques béguines en prières étaient disséminées sur le

---

1. Peintre flamand, surnommé le Forgeron d'Anvers, né à Louvain, mort à Anvers (1466-1530).

2. Peintre flamand, né à Leyde, mort à Bruxelles (1558-1629).

3. Peintre flamand, né à Anvers, mort à Blackfriars, près de Londres (1599-1641).

pavé de l'église ; mais la ferveur de leur dévotion inclinait tellement leurs visages sur leurs livres de prières à tranche rouge, qu'il était difficile d'en distinguer les traits. D'ailleurs la sainteté du lieu et l'antiquité de leur tournure empêchaient Tiburce d'avoir envie de pousser plus loin ses investigations.

Cinq ou six Anglais, tout essoufflés d'avoir monté et descendu les quatre cent soixante et dix marches du clocher, que la neige de colombe dont il est recouvert en tout temps fait ressembler à une aiguille des Alpes, examinaient les tableaux, et, ne s'en rapportant qu'à demi à l'érudition bavarde de leur cicerone, cherchaient dans leur *Guide du voyageur* les noms des maîtres, de peur d'admirer une chose plus que l'autre, et répétaient à chaque toile, avec un flegme imperturbable : *It is a very fine exhibition*. Ces Anglais avaient des figures carrées, et la distance prodigieuse qui existait de leur nez à leur menton montrait la pureté de leur race. Quant à l'Anglaise qui était avec eux, c'était celle que Tiburce avait déjà vue près de la résidence de Laëken ; elle portait les mêmes brodequins verts et les mêmes cheveux rouges. Tiburce, désespérant du blond de la Flandre, fut presque sur le point de lui décocher une œillade assassine ; mais les couplets de vaudeville contre la perfide Albion lui revinrent à la mémoire fort à propos.

En l'honneur de cette compagnie, si évidemment britannique, qui ne se remuait qu'avec un cliquetis de guinées, le bedeau ouvrit les volets qui cachent les trois quarts de l'année les deux miraculeuses peintures de Rubens : *le Crucifiement* et *la Descente de croix*.

*Le Crucifiement* est une œuvre à part, et, lorsqu'il le peignit, Rubens rêvait de Michel-Ange. Le dessin est âpre, sauvage, violent comme celui de l'école romaine ; tous les muscles ressortent à la fois, tous les os et tous les cartilages apparaissent, des nerfs d'acier soulèvent des chairs de granit. Ce n'est plus là le vermillon joyeux dont le peintre d'Anvers saupoudre insouciamment ses innombrables productions ; c'est le bistre italien dans sa plus fauve intensité ; les bourreaux, colosses à formes d'éléphant, ont des mufles de tigre et des allures de férocité bestiale ; le Christ lui-même, participant à cette exagération, a plutôt l'air d'un Milon de Crotone cloué sur un chevalet par des athlètes rivaux, que d'un Dieu se sacrifiant volontairement pour le rachat de l'humanité. Il n'y a là de flamand que le grand chien de Sneyders<sup>1</sup>, qui aboie dans un coin de la composition.

1. Peintre flamand, né et mort à Anvers (1579-1657).

Lorsque les volets de *la Descente de croix* s'entr'ouvrirent, Tiburce éprouva un éblouissement vertigineux, comme s'il eût regardé dans un gouffre de lumière ; la tête sublime de la Madeleine flamboyait victorieusement dans un océan d'or, et semblait illuminer des rayons de ses yeux l'atmosphère grise et blafarde tamisée par les étroites fenêtres gothiques. Tout s'effaça autour de lui ; il se fit un vide complet, les Anglais carrés, l'Anglaise rouge, le bedeau violet ; il n'aperçut plus rien.

La vue de cette figure fut pour Tiburce une révélation d'en haut ; des écailles tombèrent de ses yeux : il se trouvait face à face avec son rêve secret, avec son espérance inavouée ; l'image insaisissable qu'il avait poursuivie de toute l'ardeur d'une imagination amoureuse, et dont il n'avait pu apercevoir que le profil ou un dernier pli de robe, aussitôt disparu ; la chimère capricieuse et farouche, toujours prête à déployer ses ailes inquiètes, était là devant lui, ne fuyant plus, immobile dans la gloire de sa beauté. Le grand maître avait copié dans son propre cœur la maîtresse pressentie et souhaitée ; il lui semblait avoir peint lui-même le tableau ; la main du génie avait dessiné fermement et à grands traits ce qui n'était qu'ébauché confusément chez lui, et vêtu de couleurs splendides son obscure fantaisie d'inconnu. Il reconnaissait cette tête qu'il n'avait pourtant jamais vue.

Il resta là, muet, absorbé, insensible, comme un homme tombé en catalepsie, sans remuer les paupières, et plongeant les yeux dans le regard infini de la grande repentante.

Un pied du Christ, blanc d'une blancheur exsangue, pur et mat comme une hostie, flottait avec toute la mollesse inerte de la mort sur la blonde épaule de la sainte, escabeau d'ivoire placé là par le maître sublime pour descendre le divin cadavre de l'arbre de rédemption. Tiburce se sentit jaloux du Christ. Pour un pareil honneur, il eût volontiers enduré la passion. La pâleur bleuâtre des chairs le rassurait à peine. Il fut aussi profondément blessé que la Madeleine ne détournât pas vers lui son œil onctueux et lustré, où le jour mettait ses diamants et la douleur ses perles ; la persistance douloureuse et passionnée de ce regard qui enveloppait le corps bien-aimé d'un suaire de tendresse lui paraissait mortifiante pour lui et souverainement injuste. Il aurait voulu que le plus imperceptible mouvement lui donnât à entendre qu'elle était touchée de son amour ; il avait déjà oublié qu'il était devant une peinture, tant la passion est prompte à prêter son ardeur même aux objets incapables d'en ressentir. Pygmalion dut être étonné comme d'une



chose surprenante que sa statue ne lui rendît pas caresse pour caresse ; Tiburce ne fut pas moins atterré de la froideur de son amante peinte.

Agenouillée dans sa robe de satin vert aux plis amples et puissants, elle continuait à contempler le Christ avec une expression de volupté douloureuse comme une maîtresse qui veut se rassasier des traits d'un visage adoré qu'elle ne doit plus revoir ; ses cheveux s'effilaient sur ses épaules en franges lumineuses ; un rayon de soleil égaré par hasard rehaussait la chaude blancheur de son linge et de ses bras de marbre doré ; sous la lueur vacillante, sa gorge semblait s'enfler et palpiter avec une apparence de vie ; les larmes de ses yeux fondaient et ruisselaient comme des larmes humaines.

Tiburce crut qu'elle allait se lever et descendre du tableau.

Tout à coup il se fit nuit ; la vision s'éteignit.

Les Anglais s'étaient retirés après avoir dit : *Very well, a pretty picture*, et le bedeau, ennuyé de la longue contemplation de Tiburce, avait poussé les volets et lui demandait la rétribution habituelle. Tiburce lui donna tout ce qu'il avait dans sa poche ; les amants sont généreux avec les duègnes ; — le bedeau anversois était la duègne de la Madeleine, et Tiburce, pensant déjà à une autre entrevue, avait à cœur de se le rendre favorable.

Le Saint Christophe colossal et l'Ermite portant une lanterne, peints sur l'extérieur des panneaux, morceaux cependant fort remarquables, furent loin de consoler Tiburce de la fermeture de cet éblouissant tabernacle, où le génie de Rubens étincelle comme un ostensor chargé de pierreries.

Il sortit de l'église emportant dans son cœur la flèche barbelée de l'amour impossible ; il avait enfin rencontré la passion qu'il cherchait, mais il était puni par où il avait péché ; il avait trop aimé la peinture ; il était condamné à aimer un tableau. La nature délaissée pour l'art se vengeait d'une façon cruelle ; l'amant le plus timide auprès de la femme la plus vertueuse garde toujours dans un coin de son cœur une furtive espérance : pour Tiburce, il était sûr de la résistance de sa maîtresse et savait parfaitement qu'il ne serait jamais heureux ; aussi sa passion était-elle une vraie passion, une passion extravagante, insensée et capable de tout ; elle brillait surtout par le désintéressement.

Que l'on ne se moque pas trop de l'amour de Tiburce ; combien ne rencontre-t-on pas de gens très épris de femmes qu'ils n'ont vues qu'encadrées dans une loge de théâtre, à qui ils n'ont jamais adressé la parole, et dont ils ne connaissent pas même le son de voix ? Ces gens-là sont-ils beau-

coup plus raisonnables que notre héros et leur idole impalpable vaut-elle la Madeleine d'Anvers ?

Tiburce marchait d'un air mystérieux et fier comme un galant qui revient d'un premier rendez-vous. La vivacité de la sensation qu'il éprouvait le surprenait agréablement ; lui qui n'avait jamais vécu que par le cerveau, il sentait son cœur ; c'était nouveau : aussi se laissa-t-il aller tout entier aux charmes de cette fraîche impression ; une femme véritable ne l'eût pas touché à ce point. Un homme factice ne peut être ému que par une chose factice ; il y a harmonie ; le vrai serait discordant. Tiburce, comme nous l'avons dit, avait beaucoup lu, beaucoup vu, beaucoup pensé et peu senti ; ses fantaisies étaient seulement des fantaisies de tête, la passion chez lui ne dépassait guère la cravate ; cette fois, il était amoureux réellement, comme un écolier en rhétorique ; l'image éblouissante de la Madeleine voltigeait devant ses yeux, en taches lumineuses ; le plus imperceptible détail se dessinait nettement dans sa mémoire ; le tableau était toujours présent pour lui. Il cherchait sérieusement dans sa tête les moyens d'animer cette beauté insensible et de la faire sortir de son cadre ; il songea à Prométhée, qui ravit le feu du ciel pour donner une âme à son œuvre inerte ; à Pygmalion, qui sut trouver le moyen d'attendrir et d'échauffer un marbre ; il eut l'idée de se plonger dans l'océan sans fond des sciences occultes, afin de découvrir un enchantement assez puissant pour donner une vie et un corps à cette vaine apparence. Il délirait, il était fou ; vous voyez bien qu'il était amoureux.

Sans arriver à ce degré d'exaltation, n'avez-vous pas vous-même été envahi par un sentiment de mélancolie inexprimable dans une galerie d'anciens maîtres, en songeant aux beautés disparues représentées par leurs tableaux ? Ne voudrait-on pas donner la vie à toutes ces figures pâles et silencieuses qui semblent rêver tristement sur l'outremer verdi ou le noir charbonné qui lui sert de fond ? Ces yeux, dont l'étincelle scintille plus vivement sous le voile de la vétusté, ont été copiés sur ceux d'une jeune princesse ou d'une belle courtisane dont il ne reste plus rien, pas même un seul grain de cendre ; ces bouches entr'ouvertes par des sourires peints rappellent de véritables sourires à jamais envolés. Quel dommage, en effet, que les femmes de Raphaël, de Corrège et de Titien ne soient que des ombres impalpables ! et pourquoi leurs modèles n'ont-ils pas reçu comme leurs peintures le privilège de l'immortalité ? Le sérail du plus voluptueux sultan serait peu de chose à côté de celui que l'on pourrait

composer avec les odalisques de la peinture, et il est vraiment dommage que tant de beauté soit perdue.

Tout les jours, Tiburce allait à la cathédrale et s'abîmait dans la contemplation de sa Madeleine bien-aimée, et chaque soir il en revenait plus triste, plus amoureux et plus fou que jamais. — Sans aimer les tableaux, plus d'un noble cœur a éprouvé les souffrances de notre ami en voulant souffler son âme à quelque morne idole qui n'avait de la vie que le fantôme extérieur, et ne comprenait pas plus la passion qu'elle inspirait qu'une figure coloriée.

À l'aide de fortes lorgnettes, notre amoureux scrutait sa beauté jusque dans les touches les plus imperceptibles. Il admirait la finesse du grain, la solidité et la souplesse de la pâte, l'énergie du pinceau, la vigueur du dessin, comme un autre admire le velouté de la peau, la blancheur et la belle coloration d'une maîtresse vivante : sous prétexte d'examiner le travail de plus près, il obtint une échelle de son ami le bedeau, et, tout frémissant d'amour, il osa porter une main téméraire sur l'épaule de la Madeleine. Il fut très surpris, au lieu du moelleux satiné d'une épaule de femme, de ne trouver qu'une surface âpre et rude comme une lime, gaufrée et martelée en tous sens par l'impétuosité de brosse du fougueux peintre. Cette découverte attrista beaucoup Tiburce, mais, dès qu'il fut redescendu sur le pavé de l'église, son illusion le reprit.

Tiburce passa ainsi plus de quinze jours dans un état de lyrisme transcendantal, tendant des bras éperdus à sa chimère, implorant quelque miracle du ciel. Dans les moments lucides il se résignait à chercher dans la ville quelque type se rapprochant de son idéal, mais ses recherches n'aboutissaient à rien, car l'on ne trouve pas aisément, le long des rues et des promenades, un pareil diamant de beauté.

Un soir, cependant, il rencontra encore à l'angle de la place de Meïr le charmant regard bleu dont nous avons parlé ; cette fois, la vision disparut moins vite, et Tiburce eut le temps de voir un délicieux visage encadré d'opulentes touffes de cheveux blonds, un sourire ingénu sur les lèvres les plus fraîches du monde. Elle hâta le pas lorsqu'elle se sentit suivie, mais Tiburce, en se maintenant à distance, put la voir s'arrêter devant une bonne vieille maison flamande, d'apparence pauvre, mais honnête. Comme on tardait un peu à lui ouvrir, elle se retourna un instant, sans doute par un vague instinct de coquetterie féminine, pour voir si l'inconnu ne s'était pas découragé du trajet assez long qu'elle lui avait fait parcourir. Tiburce, comme illuminé par une lueur subite, s'aperçut qu'elle ressemblait d'une manière frappante à la Madeleine.

### III

La maison où était entrée la svelte figure avait un air de bonhomie flamande tout à fait patriarcal ; elle était peinte couleur rose sèche avec de petites raies blanches pour figurer les joints de la pierre ; le pignon denticulé en marches d'escalier, le toit fenestré de lucarnes à volute, l'imposte représentant avec une naïveté toute gothique l'histoire de Noé raillé par ses fils, le nid de cigogne, les pigeons se toilettant au soleil, achevaient d'en compléter le caractère ; on eût dit une de ces fabriques si communes dans les tableaux de Van der Heyden<sup>1</sup> ou de Teniers<sup>2</sup>.

Quelques brindilles de houblon tempéraient par leur verdoyant badinage ce que l'aspect général pouvait avoir de trop strict et de trop propre. Des barreaux faisant le ventre grillaient les fenêtres inférieures, et sur les deux premières vitres étaient appliqués des carrés de tulle semés de larges bouquets de broderie à la mode bruxelloise ; dans l'espace laissé vide par le renflement des barres de fer, se prélassaient deux pots de faïence de la Chine contenant quelques œillets étiolés et d'apparence malade, malgré le soin évident qu'en prenait leur propriétaire ; car leurs têtes languissantes étaient soutenues par des cartes à jouer et un système assez compliqué de petits échafaudages de brins d'osier. Tiburce remarqua ce détail, qui indiquait une vie chaste et contenue, tout un poème de jeunesse et de pureté.

Comme il ne vit pas ressortir, au bout de deux heures d'attente, la belle Madeleine au regard bleu, il en conclut judicieusement qu'elle devait demeurer là ; ce qui était vrai ; il ne s'agissait plus que de savoir son nom, sa position dans le monde, de lier connaissance avec elle et de s'en faire aimer : peu de chose en vérité. Un Lovelace de profession n'y eût pas été empêché cinq minutes ; mais le brave Tiburce n'était pas un Lovelace ; au contraire, il était hardi en pensée, timide en action ; personne n'était moins habile à passer du général au particulier, et il avait en affaire d'amour le plus formel besoin d'un honnête Pandarus qui vantât ses perfections et lui arrangeât ses rendez-vous. Une fois en train, il ne manquait pas d'éloquence ; il débitait avec assez d'aplomb la tirade langoureuse, et faisait l'amoureux au

---

1. Peintre hollandais, né à Gorkum, mort à Amsterdam (1637-1712).

2. Né et mort à Anvers (1582-1649) ; peintre flamand, dit *le Vieux* (pour le distinguer de son fils David, dit *le Jeune*, qui fut également peintre).

moins aussi bien qu'un jeune premier de province ; mais, à l'opposé de Petit-Jean, l'avocat du chien Citron, ce qu'il savait le moins bien c'était son commencement.

Aussi devons-nous avouer que le bon Tiburce nageait dans une mer d'incertitudes, combinant mille stratagèmes plus ingénieux que ceux de Polybe pour se rapprocher de sa divinité. Ne trouvant rien de présentable, comme don Cléofas du *Diable boiteux*, il eut l'idée de mettre le feu à la maison, afin d'avoir l'occasion d'arracher son infante du sein des flammes et lui prouver ainsi son courage et son dévouement, mais il réfléchit qu'un pompier, plus accoutumé que lui à courir sur les poutres embrasées, pourrait le supplanter, et que d'ailleurs cette manière de faire connaissance avec une jolie femme était prévue par le Code.

En attendant mieux, il se grava bien nettement au fond de la cervelle la configuration du logis, prit le nom de la rue et s'en retourna à son auberge assez satisfait, car il avait cru voir se dessiner vaguement derrière le tulle brodé de la fenêtre la charmante silhouette de l'inconnue, et une petite main écarter le coin de la trame transparente, sans doute pour s'assurer de sa persistance vertueuse à monter la faction, sans espoir d'être relevé, au coin d'une rue déserte d'Antwerpen. Était-ce une fatuité de la part de Tiburce, et n'avait-il pas une de ces bonnes fortunes ordinaires aux myopes qui prennent les linges pendus aux croisées pour l'écharpe de Juliette penchée vers Roméo et les pots de giroflée pour des princesses en robe de brocart d'or ? Toujours est-il qu'il s'en alla fort joyeux, et se regardant lui-même comme un des séducteurs les plus triomphants. L'hôtesse des Armes du Brabant et sa servante noire furent étonnées des airs d'Amilcar et de tambour-major qu'il se donnait. Il alluma son cigare de la façon la plus résolue, croisa ses jambes et se mit à faire danser sa pantoufle au bout de son pied avec la superbe nonchalance d'un mortel qui méprise parfaitement la création et qui sait des bonheurs inconnus au vulgaire des hommes ; il avait enfin trouvé le blond. Jason ne fut pas plus heureux en décrochant de l'arbre enchanté la toison merveilleuse.

Notre héros est dans la meilleure des situations possibles : un vrai cigare de la Havane à la bouche, des pantoufles aux pieds, une bouteille de vin du Rhin sur sa table, avec les journaux de la semaine passée et une jolie petite contrefaçon des poésies d'Alfred de Musset<sup>1</sup>.

1. Poète français, né et mort à Paris (1810-1857).

Il peut boire un verre et même deux de Tockayer, lire *Namouna* ou le compte rendu du dernier ballet ; il n'y a donc aucun inconvénient à ce que nous le laissions seul pour quelques instants ; nous lui donnons de quoi se désennuyer, si tant est qu'un amoureux puisse s'ennuyer. Nous retournerons sans lui, car ce n'est pas un homme à nous en ouvrir les portes, à la petite maison de la rue Kipdorp, et nous nous servirons d'introducteur. Nous vous ferons voir ce qu'il y a derrière les broderies de la fenêtre basse, car, pour premier renseignement, nous devons vous dire que l'héroïne de cette nouvelle habite au rez-de-chaussée, et qu'elle s'appelle Gretchen, nom qui, pour n'être pas si euphonique qu'Éthelwina ou Azélie, paraît d'une suffisante douceur aux oreilles allemandes et néerlandaises.

Entrez après avoir soigneusement essuyé vos pieds, car la propreté flamande règne ici despotiquement. En Flandre, l'on ne se lave la figure qu'une fois la semaine, mais en revanche les planchers sont échaudés et grattés à vif deux fois par jour. Le parquet du couloir, comme celui du reste de la maison, est fait de planches de sapin dont on conserve le ton naturel, et dont aucun enduit n'empêche de voir les longues veines pâles et les nœuds étoilés ; il est saupoudré d'une légère couche de sable de mer soigneusement tamisé, dont le grain retient le pied et empêche les glissades si fréquentes dans nos salons où l'on patine plutôt que l'on ne marche. La chambre de Gretchen est à droite ; c'est cette porte d'un gris modeste dont le bouton de cuivre écuré au tripoli reluit comme s'il était d'or ; frottez encore une fois vos semelles sur ce paillason de roseaux ; l'empereur lui-même n'entrerait pas avec des bottes crottées.

Regardez un instant ce doux et tranquille intérieur ; rien n'y attire l'œil ; tout est calme, sobre, étouffé ; la chambre de Marguerite elle-même n'est pas d'un effet plus virginalement mélancolique ; c'est la sérénité de l'innocence qui préside à tous ces petits détails de charmante propreté.

Les murailles, brunes de ton et revêtues à hauteur d'appui d'un lambris de chêne, n'ont d'autre ornement qu'une madone de plâtre colorié, habillée d'étoffes comme une poupée, avec des souliers de satin, une couronne de moelle de roseau, un collier de verroterie et deux petits vases de fleurs artificielles placés devant elle. Au fond de la pièce, dans le coin le plus noyé d'ombre, s'élève un lit à quenouilles de forme ancienne et garni de rideaux de serge verte et de pentes à grandes dents ourlées de galons jaunes ; au chevet, un

christ, dont le bas de la croix forme bénitier, étend ses bras d'ivoire sur le sommeil de la chaste créature.

Un bahut qui miroite comme une glace à contre-jour, tant il est bien frotté ; une table à pieds tors posée auprès de la fenêtre et chargée de pelotes, d'écheveaux de fil et de tout l'attirail de l'ouvrière en dentelle ; un grand fauteuil en tapisserie, quelques chaises à dossier de forme Louis XIII, comme on en voit dans les vieilles gravures d'Abraham Bosse<sup>1</sup>, composent cet ameublement d'une simplicité presque puritaine.

Cependant, nous devons ajouter que Gretchen, pour sage qu'elle fût, s'était permis le luxe d'un miroir en cristal de Venise à biseau entouré d'un cadre d'ébène incrusté de cuivre. Il est vrai que, pour sanctifier ce meuble profane, un rameau de buis bénit était piqué dans la bordure.

Figurez-vous Gretchen assise dans le grand fauteuil de tapisserie, les pieds sur un tabouret brodé par elle-même, brouillant et débrouillant avec ses doigts de fée les imperceptibles réseaux d'une dentelle commencée ; sa jolie tête penchée vers son ouvrage est égayée, en dessous, par mille reflets folâtres qui argentent de teintes fraîches et vaporeuses l'ombre transparente qui la baigne ; une délicate fleur de jeunesse veloute la santé un peu hollandaise de ses joues dont le clair-obscur ne peut atténuer la fraîcheur ; la lumière, filtrée avec ménagement par les carreaux supérieurs, satine seulement le haut de son front et fait briller comme des vrilles d'or les petits cheveux follets en rébellion contre la morsure du peigne. Faites courir un brusque filet de jour sur la corniche et sur le bahut, piquez une paillette sur le ventre des pots d'étain ; jaunissez un peu le christ, fouillez plus profondément les plis roides et droits des rideaux de serge, brunissez la pâleur modernement blafarde du vitrage, jetez au fond de la pièce la vieille Barbara armée de son balai, concentrez toute la clarté sur la tête, sur les mains de la jeune fille, et vous aurez une toile flamande du meilleur temps, que Terburg<sup>2</sup> ou Gaspard Netscher<sup>3</sup> ne refuserait pas de signer.

Quelle différence entre cet intérieur si net, si propre, si facilement compréhensible, et la chambre d'une jeune fille française, toujours encombrée de chiffons, de papier de musique, d'aquarelles commencées, où chaque objet est hors de sa place, où les robes dépliées pendent sur le dos des

1. Peintre, graveur et littérateur français, né et mort à Tours (1602-1676).

2. Peintre hollandais, né à Zwolle, mort à Deventer (vers 1608-1681).

3. Peintre allemand, né à Heidelberg, mort à La Haye (1639-1684).

chaises, où le chat de la maison déchiffre avec ses griffes le roman oublié à terre ! Comme l'eau où trempe cette rose à moitié effeuillée est limpide et cristalline ! comme ce linge est blanc, comme ces verreries sont claires ! Pas un atome voltigeant, pas une peluche égarée.

Metzu, qui peignait dans un pavillon situé au milieu d'une pièce d'eau pour conserver l'intégrité de ses teintes, eût travaillé sans inquiétude dans la chambre de Gretchen. La plaque de fonte du fond de la cheminée y reluit comme un bas-relief d'argent.

Maintenant, une crainte vient nous saisir : est-ce bien l'héroïne qui convient à notre héros ? Gretchen est-elle véritablement l'idéal de Tiburce ? Tout cela n'est-il pas bien minutieux, bien bourgeois, bien positif ? n'est-ce pas là plutôt le type hollandais que le type flamand, et pensez-vous, en conscience, que les modèles de Rubens fussent ainsi faits ? N'était-ce pas de préférence de joyeuses commères, hautes en couleur, abondantes en appas, d'une santé violente, à l'allure dégingandée et commune, dont le génie du peintre a corrigé la réalité triviale ? Les grands maîtres nous jouent souvent de ces tours-là. D'un site insignifiant, ils font un paysage délicieux ; d'une ignoble servante, une Vénus ; ils ne copient pas ce qu'ils voient, mais ce qu'ils désirent.

Pourtant Gretchen, quoique plus mignonne et plus délicate, ressemble vraiment beaucoup à la Madeleine de Notre-Dame d'Anvers, et la fantaisie de Tiburce peut s'y arrêter sans déception. Il lui sera difficile de trouver un corps plus magnifique au fantôme de sa maîtresse peinte.

Vous désirez sans doute, maintenant que vous connaissez aussi bien que nous-même Gretchen et sa chambre, — l'oiseau et le nid, — avoir quelques détails sur sa vie et sa position. Son histoire est la plus simple du monde : Gretchen, fille de petits marchands qui ont éprouvé des malheurs, est orpheline depuis quelques années ; elle vit avec Barbara, vieille servante dévouée, d'une petite rente, débris de l'héritage paternel, et du produit de son travail ; comme Gretchen fait ses robes et ses dentelles, qu'elle passe même chez les Flamands pour un prodige de soin et de propreté, elle peut, quoique simple ouvrière, être mise avec une certaine élégance et ne guère différer des filles de bourgeois ; son linge est fin ; ses coiffes se font toujours remarquer par leur blancheur ; ses brodequins sont les mieux faits de la ville ; car, dût ce détail déplaire à Tiburce, nous devons avouer que Gretchen a un pied de comtesse andalouse, et se chausse en conséquence. C'est du reste une fille bien élevée ; elle sait



lire, écrit joliment, connaît tous les points possibles de broderie, n'a pas de rivale au monde pour les travaux d'aiguille et ne joue pas du piano. Ajoutons qu'elle a en revanche un talent admirable pour les tartes de poires, les carpes au bleu et les gâteaux de pâte ferme, car elle se pique de cuisine comme toutes les bonnes ménagères, et sait préparer, d'après les recettes particulières, mille petites friandises fort recherchées.

Ces détails paraîtront sans doute d'une aristocratie médiocre, mais notre héroïne n'est ni une princesse diplomatique, ni une délicieuse femme de trente ans, ni une cantatrice à la mode ; c'est tout uniment une simple ouvrière de la rue Kipdorp, près du rempart, à Anvers ; mais, comme à nos yeux les femmes n'ont de distinction réelle que leur beauté, Gretchen équivaut à une duchesse à tabouret, et nous lui comptons ses seize ans pour seize quartiers de noblesse.

Quel est l'état du cœur de Gretchen ? L'état de son cœur est des plus satisfaisants ; elle n'a jamais aimé que des tourterelles café au lait, des poissons rouges et d'autres menus animaux d'une innocence parfaite, dont le jaloux le plus féroce ne pourrait s'inquiéter. Tous les dimanches, elle va entendre la grand'messe à l'église des Jésuites, modestement enveloppée dans sa faille et suivie de Barbara qui porte son livre, puis elle revient et feuillette une Bible « où l'on voit Dieu le Père en habit d'empereur » et dont les images gravées sur bois font pour la millième fois son admiration. Si le temps est beau, elle va se promener du côté du fort de Lillo ou de la Tête de Flandre en compagnie d'une jeune fille de son âge, aussi ouvrière en dentelle ; dans la semaine, elle ne sort guère que pour aller reporter son ouvrage ; encore Barbara se charge-t-elle la plupart du temps de cette commission. Une fille de seize ans qui n'a jamais songé à l'amour serait improbable sous un climat plus chaud ; mais l'atmosphère de Flandre, alourdie par les fades exhalaisons des canaux, voiture très peu de parcelles aphrodisiaques ; les fleurs y sont tardives et viennent grasses, épaisses, pulpeuses ; leurs parfums, chargés de moiteur, ressemblent à des odeurs d'infusions aromatiques ; les fruits sont aqueux ; la terre et le ciel, saturés d'humidité, se renvoient des vapeurs qu'ils ne peuvent absorber et que le soleil essaye en vain de boire avec ses lèvres pâles ; les femmes plongées dans ce bain de brouillard n'ont pas de peine à être vertueuses, car, selon Byron, ce coquin de soleil est un grand séducteur, et il a fait plus de conquêtes que don Juan.

Il n'est donc pas étonnant que Gretchen, dans une atmo-

sphère si morale, soit restée étrangère à toute idée d'amour, même sous la forme du mariage, forme légale et permise s'il en fut. Elle n'a pas lu de mauvais romans, ni même de bons ; elle ne possède aucun parent mâle, cousin, ni arrière-cousin. Heureux Tiburce ! D'ailleurs les matelots avec leur courte pipe culottée, les capitaines au long cours qui promènent leur désœuvrement, et les dignes négociants qui se rendent à la Bourse agitant des chiffres dans les plis de leur front, et jettent, en longeant le mur, leur silhouette fugitive dans l'espion de Gretchen ne sont guère faits pour enflammer l'imagination.

Avouons cependant que, malgré sa virginale ignorance, l'ouvrière en dentelle avait distingué Tiburce comme un cavalier bien tourné et de figure régulière ; elle l'avait vu plusieurs fois à la cathédrale en contemplation devant *la Descente de croix* et attribuait son attitude extatique à un excès de dévotion bien édifiant dans un jeune homme. Tout en faisant circuler ses bobines, elle pensait à l'inconnu de la place du Meir, et s'abandonnait à d'innocentes rêveries. Un jour même, sous l'impression de cette idée, elle se leva, et sans se rendre compte de son action, fut à son miroir qu'elle consulta longuement ; elle se regarda de face, de trois quarts, sous tous les jours possibles, et trouva, ce qui était vrai, que son teint était plus soyeux qu'une feuille de papier de riz ou de camellia ; qu'elle avait des yeux bleus d'une admirable limpidité, des dents charmantes dans une bouche de pêche, et des cheveux du blond le plus heureux. Elle s'apercevait pour la première fois de sa jeunesse et de sa beauté ; elle prit la rose blanche qui trempait dans le beau verre de cristal, la plaça dans ses cheveux et sourit de se voir si bien parée avec cette simple fleur ; la coquetterie était née ; l'amour allait bientôt la suivre.

Mais voici bien longtemps que nous avons quitté Tiburce ; qu'a-t-il fait à l'hôtel des Armes du Brabant pendant que nous donnions ces renseignements sur l'ouvrière en dentelle ? Il a écrit sur une fort belle feuille de papier quelque chose qui doit être une déclaration d'amour, à moins que ce ne soit un cartel ; car plusieurs feuilles barbouillées et chargées de ratures, qui gisent à terre, montrent que c'est une pièce de rédaction très difficile et très importante. Après l'avoir achevée, il a pris son manteau et s'est dirigé de nouveau vers la rue Kipdorp.

La lampe de Gretchen, étoile de paix et de travail, rayonnait doucement derrière le vitrage, et l'ombre de la jeune fille penchée vers son œuvre de patience se projetait sur le

tulle transparent. Tiburce, plus ému qu'un voleur qui va tourner la clef d'un trésor, s'approcha à pas de loup du grillage, passa la main entre les barreaux et enfonça dans la terre molle du vase d'œillets le coin de sa lettre pliée en trois doubles, espérant que Gretchen ne pourrait manquer de l'apercevoir lorsqu'elle ouvrirait la fenêtre le matin pour arroser les pots de fleurs.

Cela fait, il se retira d'un pas aussi léger que si les semelles de ses bottes eussent été doublées de feutre.



#### IV

La lueur bleue et fraîche du matin faisait pâlir le jaune maladif des lanternes tirant à leur fin ; l'Éscout fumait comme un cheval en sueur, et le jour commençait à filtrer par les déchirures du brouillard, lorsque la fenêtre de Gretchen s'entr'ouvrit. Gretchen avait encore les yeux noyés de langueur, et la gaufrure imprimée à sa joue délicate par un pli de l'oreiller attestait qu'elle avait dormi sans changer de place, dans son petit lit virginal, de ce sommeil dont la jeunesse a seule le secret. Elle voulait voir comment ces chers œillets avaient passé la nuit, et s'était enveloppée à la hâte du premier vêtement venu ; ce gracieux et pudique désordre lui allait à merveille, et, si l'idée d'une déesse peut s'accorder avec un petit bonnet de toile de Flandre enjolivé de malines et un peignoir de basin blanc, nous vous dirons qu'elle avait l'air de l'Aurore *entr'ouvrant les portes de l'Orient* ; cette comparaison est peut-être un peu trop majestueuse pour une ouvrière en dentelle qui va arroser un jardin contenu dans deux pots de faïence ; mais à coup sûr l'Aurore était moins fraîche et moins vermeille, surtout l'Aurore de Flandre, qui a toujours les yeux un peu battus.

Gretchen, armée d'une grande carafe, se préparait à arroser ses œillets, et il ne s'en fallut pas de beaucoup que la chaleureuse déclaration de Tiburce ne fût noyée sous un moral déluge d'eau froide ; heureusement la blancheur du papier frappa Gretchen, qui déplanta la lettre et fut bien surprise lorsqu'elle en eut vu le contenu. Il n'y avait que deux phrases, l'une en français, l'autre en allemand ; la phrase française était composée de deux mots : « Je t'aime ; » la phrase allemande de trois : « *Ich dich liebe,* » ce qui veut dire exactement la même chose. Tiburce avait pensé au cas où Gretchen n'entendrait que sa langue maternelle ; c'était, comme vous voyez, un homme d'une prudence parfaite.

Vraiment, c'était bien la peine de barbouiller plus de papier que Malherbe<sup>1</sup> n'en usait à fabriquer une stance, et de boire, sous prétexte de s'exciter l'imagination, une bouteille d'excellent tockayer, pour aboutir à cette pensée ingénieuse et nouvelle ! Eh bien ! malgré son apparente simplicité, la lettre de Tiburce était peut-être un chef-d'œuvre de roue-

---

1. Poète lyrique français, né à Caen, mort à Paris (1555-1628).

rie, à moins qu'elle ne fût une bêtise, ce qui est encore possible. Cependant, n'était-ce pas un coup de maître que de laisser tomber ainsi, comme une goutte de plomb brûlant, au milieu de cette tranquillité d'âme, ce seul mot : « Je t'aime », et sa chute ne devait-elle pas produire, comme à la surface d'un lac, une infinité d'irradiations et de cercles concentriques ?

En effet, que contiennent toutes les plus ardentes épîtres d'amour ? que reste-t-il de toutes les ampoules de la passion quand on les pique avec l'épingle de la raison ? Toute l'éloquence de Saint-Preux se réduit à un mot, et Tiburce avait réellement atteint à une grande profondeur en concentrant dans cette courte phrase la rhétorique fleurie de ses brouillons primitifs.

Il n'avait pas signé ; d'ailleurs, qu'eût appris son nom ? il était étranger dans la ville, il ne connaissait pas celui de Gretchen, et, à vrai dire, s'en inquiétait peu. La chose était plus romanesque, plus mystérieuse ainsi. L'imagination la moins fertile pouvait bâtir là-dessus vingt volumes in-octavo plus ou moins vraisemblables. Était-ce un sylphe, un pur esprit, un ange amoureux, un beau capitaine, un fils de banquier, un jeune lord, pair d'Angleterre et possesseur d'un million de rente, un boyard russe avec un nom en *off*, beaucoup de roubles et une multitude de collets de fourrure ? Telles étaient les graves questions que cette lettre d'une éloquence si laconique allait inmanquablement soulever. Le tutoiement, qui ne s'adresse qu'à la Divinité, montrait une violence de passion que Tiburce était loin d'éprouver, mais qui pouvait produire le meilleur effet sur l'esprit de la jeune fille, l'exagération paraissant toujours plus naturelle aux femmes que la vérité.

Gretchen n'hésita pas un instant à croire le jeune homme de la place Meir auteur du billet ; les femmes ne se trompent point en pareille matière ; elles ont un instinct, un flair merveilleux, qui supplée à l'usage du monde et à la connaissance des passions. La plus sage en sait plus long que don Juan avec sa liste.

Nous avons peint notre héroïne comme une jeune fille très naïve, très ignorante et très honnête ; nous devons pourtant avouer qu'elle ne ressentit point l'indignation vertueuse que doit éprouver une femme qui reçoit un billet écrit en deux langues, et contenant une aussi formelle incongruité. Elle sentit plutôt un mouvement de plaisir, et un léger nuage rose passa sur sa figure. Cette lettre était pour elle comme un certificat de beauté ; elle la rassurait sur elle-même et lui donnait un rang ; c'était le premier regard qui eût plongé

dans sa modeste obscurité ; la modicité de sa fortune empêchait qu'on ne la recherchât. Jusque-là, on ne l'avait considérée que comme une enfant ; Tiburce la sacrait jeune fille ; elle eut pour lui cette reconnaissance que la perle doit avoir pour le plongeur qui l'a découverte dans son écaille grossière sous le ténébreux manteau de l'Océan.

Ce premier effet passé, Gretchen éprouva une sensation bien connue de tous ceux dont l'enfance a été maintenue sévèrement et qui n'ont jamais eu de secret ; la lettre la gênait comme un bloc de marbre, elle ne savait qu'en faire. Sa chambre ne lui paraissait pas avoir d'assez obscurs recoins, d'assez impénétrables cachettes pour la dérober aux yeux ; elle la mit dans le bahut derrière une pile de linge, mais au bout de quelques instants elle la retira ; la lettre flamboyait à travers les planches de l'armoire comme le microcosme du docteur Faust dans l'eau-forte de Rembrandt. Gretchen chercha un autre endroit plus sûr ; Barbara pouvait avoir besoin de serviettes ou de draps, et la trouver. Elle prit une chaise, monta dessus, et posa la lettre sur la corniche de son lit ; le papier lui brûlait les mains comme une plaque de fer rouge. Barbara entra pour faire la chambre. Gretchen, affectant l'air le plus détaché du monde, se mit à sa place ordinaire et reprit son travail de la veille ; mais à chaque pas que Barbara faisait du côté du lit, elle tombait dans des transes horribles ; ses artères sifflaient dans ses tempes, la chaude sueur de l'angoisse lui perlait sur le front, ses doigts s'enchevêtraient dans les fils, il lui semblait qu'une main invisible lui serrât le cœur. Barbara lui paraissait avoir une mine inquiète et soupçonneuse qui ne lui était pas habituelle. Enfin la vieille sortit, un panier au bras, pour aller faire son marché. La pauvre Gretchen respira et reprit sa lettre qu'elle serra dans sa poche ; mais bientôt elle la démangea ; les craquements du papier l'effrayaient, elle la mit dans sa gorge ; car c'est là que les femmes logent tout ce qui les embarrasse. Un corset est une armoire sans clef, un arsenal complet de fleurs, de tresses de cheveux, de médaillons et d'épîtres sentimentales ; une espèce de boîte aux lettres où l'on jette à la poste toutes la correspondance du cœur.

Pourquoi donc Gretchen ne brûlait-elle pas ce chiffon de papier insignifiant qui lui causait une si vive terreur ? D'abord, Gretchen n'avait pas encore éprouvé de sa vie une si poignante émotion ; elle était à la fois effrayée et ravie ; puis, dites-nous pourquoi les amants s'obstinent à ne pas détruire les lettres qui, plus tard, peuvent les faire découvrir et causer leur perte ? C'est qu'une lettre est une âme visible ;

c'est que la passion a traversé de son fluide électrique cette vaine feuille et lui a communiqué la vie. Brûler une lettre, c'est faire un meurtre moral ; dans les cendres d'une correspondance anéantie, il y a toujours quelques parcelles de deux âmes.

Gretchen garda donc sa lettre dans le pli de son corset, à côté d'une petite croix d'or bien étonnée de se trouver en voisinage d'un billet d'amour.

En jeune homme bien appris, Tiburce laissa le temps à sa déclaration d'opérer. Il fit le mort et ne reparut plus dans la rue Kipdorp. Gretchen commençait à s'inquiéter, lorsqu'un beau matin, elle aperçut dans le treillage de la fenêtre un magnifique bouquet de fleurs exotiques. Tiburce avait passé par là : c'était sa carte de visite.

Ce bouquet fit beaucoup de plaisir à la jeune ouvrière, qui s'était accoutumée à l'idée de Tiburce, et dont l'amour-propre était secrètement choqué du peu d'empressement qu'il avait montré après un si chaud début ; elle prit la gerbe de fleurs, remplit d'eau un de ses jolis pots de Saxe rehaussés de dessins bleus, délia les tiges et les mit tremper pour les conserver plus longtemps. Elle fit, à cette occasion, le premier mensonge de sa vie en disant à Barbara que ce bouquet était un présent d'une dame chez qui elle avait porté de la dentelle et qui connaissait son goût pour les fleurs.

Dans la journée, Tiburce vint faire le pied de grue devant la maison, sous prétexte de tirer le crayon de quelque architecture bizarre ; il resta là fort longtemps, labourant avec un style époiné un méchant carré de vélin. Gretchen fit la morte à son tour ; pas un pli ne remua, pas une fenêtre ne s'ouvrit ; la maison semblait endormie. Retranchée dans un angle, elle put, au moyen du miroir de son espion, considérer Tiburce tout à son aise. Elle vit qu'il était grand, bien fait, avec un air de distinction sur toute sa personne, la figure régulière, l'œil triste et doux, la physionomie mélancolique, ce qui la toucha beaucoup, accoutumée qu'elle était à la santé rubiconde des visages brabançons. D'ailleurs, Tiburce, quoiqu'il ne fût ni un lion ni un merveilleux, ne manquait pas d'élégance naturelle, et devait paraître un fashionable accompli à une jeune fille aussi naïve que Gretchen ; au boulevard de Gand, il eut semblé à peine suffisant ; rue Kipdorp, il était superbe.

Au milieu de la nuit, Gretchen, par un enfantillage adorable, se leva pieds nus pour aller regarder son bouquet ; elle plongea sa figure dans les touffes et elle baisa Tiburce sur les lèvres rouges d'un magnifique dahlia ; elle roula sa

tête avec passion dans les vagues bigarrées de ce bain de fleurs, savourant à longs traits leurs enivrants parfums, aspirant à pleines narines jusqu'à sentir son cœur se fondre et ses yeux s'alanguir. Quand elle se redressa, ses joues scintillaient tout emperlées de gouttelettes, et son petit nez charmant, barbouillé le plus gentiment du monde par la poussière d'or des étamines, était d'un très beau jaune. Elle s'essuya en riant, se recoucha et se rendormit ; vous pensez bien qu'elle vit passer Tiburce dans tous ses rêves.

Dans tout ceci qu'est devenue la Madeleine de *la Descente de croix* ? Elle règne toujours sans rivale au cœur de notre jeune enthousiaste ; elle a sur les plus belles femmes vivantes l'avantage d'être impossible ; avec elle point de déception, point de satiété ; elle ne désenchante pas par des phrases vulgaires ou ridicules ; elle est là immobile, gardant religieusement la ligne souveraine dans laquelle l'a renfermée le grand maître, sûre d'être éternellement belle et racontant au monde, dans son langage silencieux, le rêve d'un sublime génie.

La petite ouvrière de la rue Kipdorp est vraiment une charmante créature ; mais comme ses bras sont loin d'avoir ce contour onduleux et souple, cette puissante énergie enveloppée de grâce ! Comme ses épaules ont encore la gracilité juvénile, et que le blond de ses cheveux est pâle auprès des tons étranges et riches dont Rubens a réchauffé la ruisellante chevelure de la sainte pécheresse ! Tel était le langage que tenait Tiburce à part lui, en se promenant sur le quai de l'Escaut.

Pourtant, voyant qu'il n'avancait guère dans ses amours en peinture, il se fit les raisonnements les plus sensés du monde sur son insigne folie. Il revint à Gretchen, non sans pousser un long soupir de regret ; il ne l'aimait pas, mais, du moins, elle lui rappelait son rêve comme une fille rappelle une mère adorée qui est morte. — Nous n'insisterons pas sur les détails de cette liaison : chacun peut aisément les supposer. Le hasard, ce grand entremetteur, fournit à nos deux amants une occasion très naturelle de se parler. Gretchen était allée se promener, selon son habitude, à la Tête de Flandre, de l'autre côté de l'Escaut, avec sa jeune amie. Elles avaient couru après les papillons, fait des couronnes de bluets, et s'étaient roulées sur le foin des meules, tant et si bien que le soir était venu et que le passeur avait fait son dernier voyage sans qu'elles l'eussent remarqué. Elles étaient là toutes deux assez inquiètes, un bout du pied dans l'eau, et criant de toute la force de leurs petites voix argentines qu'on eût à les venir



prendre ; mais la folle brise emportait leurs cris, et rien ne leur répondait que la plainte douce du flot sur le sable. Heureusement, Tiburce courait des bordées dans un petit canot à voile ; il les entendit et leur offrit de les passer, ce que l'amie s'empressa d'accepter, malgré l'air embarrassé et la rougeur de Gretchen. Tiburce la reconduisit chez elle et eut soin d'organiser une partie de canot pour le dimanche suivant, avec l'agrément de Barbara, que son assiduité aux églises et sa dévotion au tableau de *la Descente de croix* avaient très favorablement disposée.

Tiburce n'éprouva pas une grande résistance de la part de Gretchen. Elle était si pure qu'elle ne se défendit pas, faute de savoir qu'on l'attaquait, et d'ailleurs elle aimait Tiburce ; car, bien qu'il parlât fort gaiement et qu'il s'exprimât sur toutes choses avec une légèreté ironique, elle le devinait malheureux, et l'instinct de la femme c'est d'être consolatrice : la douleur les attire comme le miroir les alouettes.

Quoique le jeune Français fût plein d'attentions pour elle et la traitât avec une extrême douceur, elle sentait qu'elle ne le possédait pas entièrement, et qu'il y avait dans son âme des recoins où elle ne pénétrait jamais. Quelque pensée supérieure et cachée paraissait l'occuper, et il était évident qu'il faisait des voyages fréquents dans un monde inconnu ; sa fantaisie enlevée par des battements d'ailes involontaires perdait pied à chaque instant et battait le plafond, cherchant, comme un oiseau captif, une issue pour se lancer dans le bleu du ciel. Souvent il l'examinait avec une attention étrange pendant des heures entières, ayant l'air tantôt satisfait, tantôt mécontent. Ce regard-là n'était pas le regard d'un amant. Gretchen ne s'expliquait pas ces façons d'agir, mais, comme elle était sûre de la loyauté de Tiburce, elle ne s'en alarmait pas autrement.

Tiburce, prétendant que le nom de Gretchen était difficile à prononcer, l'avait baptisée Madeleine, substitution qu'elle avait acceptée avec plaisir, sentant une secrète douceur à être appelée par son amant d'un nom mystérieux et différent, comme si elle était pour lui une autre femme. Il faisait aussi de fréquentes visites à la cathédrale, irritant sa manie par d'impuissantes contemplations ; ces jours-là, Gretchen portait la peine des rigueurs de la Madeleine : le réel payait pour l'idéal. Il était maussade, ennuyé, ennuyeux, ce que la bonne créature attribuait à des maux de nerfs ou bien à des lectures trop prolongées.

Cependant, Gretchen est une charmante fille qui vaut

d'être aimée pour elle-même. Dans toute les Flandres, le Brabant et le Hainaut, vous ne trouveriez pas une peau plus blanche et plus fraîche, et des cheveux d'un plus beau blond ; elle a une main potelée et fine à la fois, avec des ongles d'agate, une vraie main de princesse, et, — perfection rare au pays de Rubens, — un petit pied.

Ah ! Tiburce, Tiburce, qui voulez enfermer dans vos bras un idéal réel, et baiser votre chimère à la bouche, prenez garde, les chimères, malgré leur gorge ronde, leurs ailes de cygne et leur sourire scintillant, ont les dents aiguës et les griffes tranchantes. Les méchantes pomperont le pur sang de votre cœur et vous laisseront plus sec et plus creux qu'une éponge ; n'ayez pas de ces ambitions effrénées, ne cherchez pas à faire descendre les marbres de leurs piédestaux, et n'adressez pas des supplications à des toiles muettes : tous vos peintres et vos poètes étaient malades du même mal que vous ; ils ont voulu faire une création à part dans la création de Dieu. Avec le marbre, avec la couleur, avec le rythme, ils ont traduit et fixé leur rêve de beauté : leurs ouvrages ne sont pas les portraits des maîtresses qu'ils avaient, mais de celles qu'ils auraient voulu avoir, et c'est en vain que vous chercheriez leurs modèles sur la terre. Allez acheter un autre bouquet pour Gretchen qui est une belle et douce fille ; laissez là les morts et les fantômes, et tâchez de vivre avec les gens de ce monde.



## V

Oui, Tiburce, dût la chose vous étonner beaucoup, Gretchen vous est très supérieure. Elle n'a pas lu les poètes, et ne connaît seulement pas les noms d'Homère ou de Virgile ; les plaintes du Juif errant, d'Henriette et Damon, imprimées sur bois et grossièrement coloriées, forment toute sa littérature, en y joignant le latin de son livre de messe, qu'elle épelle consciencieusement chaque dimanche ; Virginie n'en savait guère plus au fond de son paradis de magnoliers et de jam-roses.

Vous êtes, il est vrai, très au courant des choses de la littérature. Vous possédez à fond l'esthétique, l'ésotérique, la plastique, l'architectonique et la poétique ; Marphurius et Pancrace n'ont pas une plus belle liste de connaissances en *ique*. Depuis Orphée<sup>1</sup> et Lycophron<sup>2</sup> jusqu'au dernier volume de M. de Lamartine<sup>3</sup>, vous avez dévoré tout ce qui s'est forgé de mètres, aligné de rimes et jeté de strophes dans tous les moules possibles ; aucun roman ne vous est échappé. Vous avez parcouru de l'un à l'autre bout le monde immense de la fantaisie ; vous connaissez tous les peintres depuis André Rico de Candie<sup>4</sup> et Bizzamano<sup>5</sup>, jusqu'à MM. Ingres<sup>6</sup> et Delacroix<sup>7</sup> ; vous avez étudié la beauté aux sources les plus pures : les bas-reliefs d'Égine, les frises de Parthénon, les vases étrusques, les sculptures hiératiques de l'Égypte, l'art grec et l'art romain, le gothique et la renaissance ; vous avez tout analysé, tout fouillé ; vous êtes devenu une espèce de maquignon de beauté dont les peintres prennent conseil lorsqu'ils veulent faire choix d'un modèle, comme l'on consulte un écuyer pour l'achat d'un cheval. Assurément, personne ne connaît mieux que vous le côté physique de la femme ; vous êtes sur ce point de la force d'un statuaire

---

1. Poète et musicien thrace, fils d'Éagre, roi de Thrace, suivant les uns ; fils d'Apollon et de la nymphe Calliope, suivant d'autres, et regardé comme le plus grand musicien de l'antiquité.

2. Poète grec du III<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, né à Chalcis.

3. Poète et homme politique français, né à Mâcon, mort à Paris (1790-1869).

4. Un des premiers peintres grecs du moyen âge qui envoyèrent leurs œuvres en Italie, Rico de Candie mourut en 1105.

5. Peintre qui vécut dans le XII<sup>e</sup> siècle.

6. Peintre français, né à Montauban, mort à Paris (1780-1867).

7. Peintre français, né à Saint-Maurice (Seine), mort à Paris (1799-1863).

athénien, mais vous avez, tant la poésie vous occupait, supprimé la nature, le monde et la vie. Vos maîtresses n'ont été pour vous que des tableaux plus ou moins réussis ; pour les belles et les jolies, votre amour était dans la proportion d'un Titien à un Boucher<sup>1</sup> ou à un Vanloo<sup>2</sup> ; mais vous ne vous êtes jamais inquiété si quelque chose palpitait et vibrât sous ces apparences. Quoique vous ayez le cœur bon, la douleur et la joie vous semblent deux grimaces qui dérangent la tranquillité des lignes : la femme est pour vous une statue tiède.

Ah ! malheureux enfant, jetez vos livres au feu, déchirez vos gravures, brisez vos plâtres, oubliez Raphaël, oubliez Homère, oubliez Phidias<sup>3</sup>, puisque vous n'avez pas le courage de prendre un pinceau, une plume ou un ébauchoir ; à quoi vous sert cette admiration stérile ? où aboutiront ces élans insensés ? N'exigez pas de la vie plus qu'elle ne peut donner. Les grands génies ont seuls le droit de n'être pas contents de la création. Ils peuvent aller regarder le sphinx entre les deux yeux, car ils devinent ses énigmes. Mais vous n'êtes pas un grand génie ; soyez simple de cœur, aimez qui vous aime, et, comme dit Jean-Paul<sup>4</sup>, ne demandez ni clair de lune, ni gondole sur le lac Majeur, ni rendez-vous à l'Isola-Bella.

Faites-vous avocat philanthrope ou portier ; mettez vos ambitions à devenir électeur et caporal dans votre compagnie ; ayez ce que dans le monde on appelle un état ; devenez un bon bourgeois. A ce mot, sans doute, votre longue chevelure va se hérissier d'horreur, car vous avez pour le bourgeois le même mépris que le Bursch allemand professe pour le Philistin, le militaire pour le pékin, et le brahme pour le paria. Vous écrasez d'un ineffable dédain tout honnête commerçant qui préfère un couplet de vaudeville à un tercet du Dante, et la mousseline des peintres de portraits à la mode à un écorché de Michel-Ange. Un pareil homme est pour vous au-dessous de la brute ; cependant il est de ces bourgeois dont l'âme (ils en ont) est riche de poésie, qui sont capables d'amour et de dévouement, et qui éprouvent des

1. Peintre et graveur français, né et mort à Paris (1703-1770).

2. Jean-Baptiste naquit et mourut à Aix (Bouches-du-Rhône) [1684-1745] ; Carle est né à Nice et mort à Paris (1705-1765). Deux fils de Jean-Baptiste furent également peintres. C'est de Jean-Baptiste dont il est parlé ici.

3. Le plus grand sculpteur de l'ancienne Grèce, né à Athènes entre 496 et 488, mort à Olympie vers 431 avant Jésus-Christ.

4. Jean-Paul Richter, dit Jean-Paul, écrivain allemand, né à Wunsiedel, mort à Bayreuth (1763-1821).

émotions dont vous êtes incapable, vous dont la cervelle a anéanti le cœur.

Voyez Gretchen qui n'a fait toute sa vie qu'arroser des œillets et croiser des fils ; elle est mille fois plus poétique que vous, monsieur l'artiste, comme on dit maintenant ; elle croit, elle espère, elle a le sourire et les larmes ; un mot de vous fait le soleil et la pluie sur son charmant visage ; elle est là dans son grand fauteuil de tapisserie, à côté de sa fenêtre, sous un jour mélancolique, accomplissant sa tâche habituelle ; mais comme sa jeune tête travaille, comme son imagination marche, que de châteaux en Espagne elle élève et renverse ! La voici qui rougit et qui pâlit, qui a chaud et qui a froid comme l'amoureuse de l'ode antique ; sa dentelle lui échappe des mains ; elle a entendu sur la brique du trottoir un pas qu'elle distingue entre mille, avec toute l'acutesse de perception que la passion donne aux sens ; quoique vous arriviez à l'heure dite, il y a longtemps que vous êtes attendu. Toute la journée, vous avez été son occupation unique ; elle se demandait : « Où est-il maintenant ? que fait-il ? pense-t-il à moi qui pense à lui ? Peut-être est-il malade ; hier, il m'a semblé plus pâle qu'à l'ordinaire, il avait l'air triste et préoccupé en me quittant ; lui serait-il arrivé quelque chose ? aurait-il reçu de Paris des nouvelles désagréables ? » et toutes ces questions que se pose la passion dans sa sublime inquiétude.

Cette pauvre enfant si opulente de cœur a déplacé le centre de son existence ; elle ne vit plus qu'en vous et par vous. En vertu du magnifique mystère de l'incarnation d'amour, son âme habite votre corps, son esprit descend sur vous et vous visite ; elle se jetterait au-devant de l'épée qui menacerait votre poitrine ; le coup qui vous atteindrait la ferait mourir, et cependant vous ne l'avez prise que comme un jouet, pour la faire servir de mannequin à votre fantaisie. Pour mériter tant d'amour, vous avez lancé quelques œillades, donné quelques bouquets et débité d'un ton chaleureux des lieux communs de roman. Un mieux aimant eût échoué peut-être ; car, hélas ! pour inspirer de l'amour, il faut n'en pas ressentir soi-même. Vous avez de sang-froid troublé à tout jamais la limpidité de cette modeste existence. En vérité, maître Tiburce, adorateur du blond et contempteur du bourgeois, vous avez fait là une méchante action ; nous sommes fâchés de vous le dire.

Gretchen n'était pas heureuse ; elle devinait entre elle et son amant une rivale invisible ; la jalousie la prit ; elle épia les démarches de Tiburce, et vit qu'il n'allait qu'à son hôtel

des Armes du Brabant et à la cathédrale sur la place de Meir. Elle se rassura.

« Qu'avez-vous donc, lui dit-elle une fois, à regarder toujours la figure de la sainte Madeleine qui soutient le corps du Sauveur dans le tableau de *la Descente de croix* ?

— C'est qu'elle te ressemble, avait répondu Tiburce. »

Gretchen rougit de plaisir et courut à la glace vérifier la justesse de ce rapprochement ; elle reconnut qu'elle avait les yeux onctueux et lustrés, les cheveux blonds, le front bombé, toute la coupe de figure de la sainte.

« C'est donc pour cela que vous m'appelez Madeleine et non pas Gretchen ou Marguerite qui est mon véritable nom ?

— Précisément, répondit Tiburce d'un air embarrassé.

— Je n'aurais jamais cru être si belle, fit Gretchen, et cela me rend toute joyeuse, car vous m'en aimerez mieux. »

La sérénité se rétablit pour quelque temps dans l'âme de la jeune fille, et nous devons avouer que Tiburce fit de vertueux efforts pour combattre sa passion insensée. La crainte de devenir monomane se présenta à son esprit ; et, pour couper court à cette obsession, il résolut de retourner à Paris.

Avant de partir, il se rendit une dernière fois à la cathédrale, et se fit ouvrir les volets de *la Descente de croix* par son ami le bedeau.

La Madeleine lui sembla plus triste et plus éplorée que de coutume ; de grosses larmes coulaient sur ses joues pâlies, sa bouche était contractée par un spasme douloureux, un iris bleuâtre entourait ses yeux attendris, le rayon du soleil avait quitté ses cheveux, et il y avait, dans toute son attitude, un air de désespoir et d'affaissement ; on eût dit qu'elle ne croyait plus à la résurrection de son bien-aimé. En effet, le Christ avait ce jour-là des tons si blafards, si verdâtres, qu'il était difficile d'admettre que la vie pût revenir jamais dans ses chairs décomposées. Tous les autres personnages du tableau partageaient cette crainte ; ils avaient des regards ternes, des mines lugubres, et leurs auréoles ne lançaient plus que des lueurs plombées ; la lividité de la mort s'était étendue sur cette toile si chaude naguère et si vivace.

Tiburce fut touché de l'expression de suprême tristesse répandue sur la physionomie de la Madeleine, et sa résolution de départ en fut ébranlée. Il aima mieux l'attribuer à une sympathie occulte qu'à un jeu de lumière. Le temps était gris, la pluie hachait le ciel à fils menus, et un filet de jour trempé d'eau et de brouillard filtrait péniblement à travers les vitres inondées et fouettées par l'aile de la rafale : cette raison était beaucoup trop plausible pour être admise par Tiburce.

« Ah ! se dit-il à voix basse, — en se servant du vers d'un de nos jeunes poètes, — comme je t'aimerais demain si tu vivais ! Pourquoi n'es-tu qu'une ombre impalpable, attachée à jamais aux réseaux de cette toile et captive derrière cette mince couche de vernis ? Pourquoi as-tu le fantôme de la vie sans pouvoir vivre ? Que te sert d'être belle, noble et grande, d'avoir dans les yeux la flamme de l'amour terrestre et de l'amour divin, et sur la tête la splendide auréole du repentir, n'étant qu'un peu d'huile et de couleur étalées d'une certaine manière ? O belle adorée, tourne un peu vers moi ce regard si velouté et si éclatant à la fois ; pécheresse, aie pitié d'une folle passion, toi, à qui l'amour a ouvert les portes du ciel ; descends de ton cadre, redresse-toi dans ta longue jupe de satin vert ; car il y a longtemps que tu es agenouillée devant le sublime gibet ; les saintes femmes garderont bien le corps sans toi et suffiront à la veillée funèbre.

« Viens, viens, Madeleine, tu n'as pas versé toutes tes buires de parfums sur les pieds du maître céleste ; il doit rester assez de nard et de cinname au fond du vase d'onyx pour redonner leur lustre à tes cheveux souillés par la cendre de la pénitence. Tu auras comme autrefois des unions de perles, des pages nègres et des couvertures de pourpre de Sidon. Viens, Madeleine, quoique tu sois morte il y a deux mille ans, j'ai assez de jeunesse et d'ardeur pour ranimer ta poussière. Ah ! spectre de beauté, que je te tienne une minute entre mes bras, et que je meure ! »

Un soupir étouffé, faible et doux comme le gémissement d'une colombe blessée à mort, résonna tristement dans l'air. Tiburce crut que la Madeleine lui avait répondu.

C'était Gretchen qui, cachée derrière un pilier, avait tout vu, tout entendu, tout compris. Quelque chose s'était rompu dans son cœur ; elle n'était pas aimée.

Le soir, Tiburce vint la voir ; il était pâle et défait. Gretchen avait une blancheur de cire. L'émotion du matin avait fait tomber les couleurs de ses joues, comme la poudre des ailes d'un papillon.

« Je pars demain pour Paris ; veux-tu venir avec moi ?

— A Paris et ailleurs ; où vous voudrez, répondit Gretchen, en qui toute volonté semblait éteinte ; ne serai-je pas malheureuse partout ? »

Tiburce lui lança un coup d'œil clair et profond.

« Venez demain matin, je serai prête ; je vous ai donné mon cœur et ma vie. Disposez de votre servante. »

Elle alla avec Tiburce aux Armes du Brabant pour l'aider

dans ses préparatifs de départ ; elle lui rangea ses livres, son linge et ses gravures, puis elle revint à sa petite chambre de la rue Kipdorp ; elle ne se coucha pas et se jeta tout habillée sur son lit.

Une invincible mélancolie s'était emparée de son âme ; tout semblait attristé autour d'elle ; les bouquets étaient fanés dans leur cornet de verre bleu, la lampe grésillait et jetait des lueurs intermittentes et pâles ; le christ d'ivoire inclinait sa tête désespérée sur sa poitrine, et le buis bénit prenait des airs de cyprès trempé dans l'eau lustrale.

La petite vierge de sa petite chambre la regardait étrangement avec ses yeux d'émail, et la tempête, appuyant son genou sur le vitrage de la fenêtre, faisait gémir et craquer les mailles de plomb.

Les meubles les plus lourds, les ustensiles les plus insignifiants avaient un air de compassion et d'intelligence ; ils craquaient douloureusement et rendaient des sons lugubres. Le fauteuil étendait ses grands bras désœuvrés ; le houblon du treillage passait familièrement sa petite main verte par un carreau cassé ; la bouilloire se plaignait et pleurait dans les cendres ; les rideaux du lit pendaient en plis plus flasques et plus désolés ; toute la chambre semblait comprendre qu'elle allait perdre sa jeune maîtresse.

Gretchen appela sa vieille servante qui pleurait, lui remit ses clefs et les titres de la petite rente, puis elle ouvrit la cage de ses deux tourterelles café au lait et leur rendit la liberté.

Le lendemain, elle était en route pour Paris avec Tiburce.





## VI

Le logis de Tiburce étonna beaucoup la jeune Anversoise, accoutumée à la rigidité et à l'exactitude flamandes ; ce mélange de luxe et d'abandon renversait toutes ses idées. Ainsi une housse de velours incarnadin était jetée sur une méchante table boiteuse ; de magnifiques candélabres du goût le plus fleuri qui n'eussent pas déparé le boudoir d'une maîtresse de roi ne portaient que de misérables bobèches de verre commun que la bougie avait fait éclater en brûlant jusqu'à la racine ; un pot de la Chine d'une pâte admirable et du plus grand prix avait reçu un coup de pied dans le ventre, et des points de suture en fil de fer maintenaient ses morceaux étoilés ; des gravures très rares et avant la lettre étaient accrochées au mur par des épingles ; un bonnet grec coiffant une Vénus antique, et une multitude d'ustensiles incongrus, tels que pipes turques, narguilés, poignards, yatagans, souliers chinois, babouches indiennes encombraient les chaises et les étagères.

La soigneuse Gretchen n'eut pas de repos que tout cela ne fût nettoyé, accroché, étiqueté ; comme Dieu, qui tira le monde du chaos, elle tira de ce fouillis un délicieux appartement. Tiburce, qui avait l'habitude de son désordre, et qui savait parfaitement où les choses ne devaient pas être, eut d'abord peine à s'y retrouver ; mais il finit par s'y faire. Les objets qu'il dérangeait retournaient à leur place comme par enchantement. Il comprit, pour la première fois, le confortable. Comme tous les gens d'imagination, il négligeait les détails. La porte de sa chambre était dorée et couverte d'arabesques, mais elle n'avait pas de bourrelet ; en vrai sauvage qu'il était, il aimait le luxe et non le bien-être ; il eût porté, comme les Orientaux, des vestes de brocart d'or doublées de toile à torchon.

Cependant, quoiqu'il parût prendre goût à ce train de vie plus humain et plus raisonnable, il était souvent triste et préoccupé ; il restait des journées entières sur son divan, flanqué de deux piles de coussins, sans sonner mot, les yeux fermés et les mains pendantes ; Gretchen n'osait l'interroger, tant elle avait peur de sa réponse. La scène de la cathédrale était restée gravée dans sa mémoire en traits douloureux et ineffaçables.

Il pensait toujours à la Madeleine d'Anvers ; l'absence la

lui faisait plus belle ; il la voyait devant lui comme une lumineuse apparition. Un soleil idéal criblait ses cheveux de rayons d'or, sa robe avait des transparences d'émeraude, ses épaules scintillaient comme du marbre de Paros. Ses larmes s'étaient évaporées et la jeunesse brillait dans toute sa fleur sur le duvet de ses joues vermeilles ; elle semblait tout à fait consolée de la mort du Christ, dont elle ne soutenait plus le pied bleuâtre qu'avec négligence, et détournait la tête du côté de son amant terrestre. Les contours sévères de la sainteté s'amollissaient en lignes ondoyantes et souples ; la pécheresse reparaissait à travers la repentie ; sa gorgerette flottait plus librement, sa jupe bouffait à plis provocants et mondains, ses bras se déployaient amoureusement et comme prêts à saisir une proie voluptueuse. La grande sainte devenait courtisane et se faisait tentatrice. Dans un siècle plus crédule, Tiburce aurait vu là quelque sombre machination de celui qui va rôdant, *quærens quem devoret* ; il se serait cru la griffe du diable sur l'épaule et bien et dûment ensorcelé.

Comment se fait-il que Tiburce, aimé d'une jeune fille charmante, simple d'esprit, spirituelle de cœur, ayant la beauté, l'innocence, la jeunesse, tous les vrais dons qui viennent de Dieu et que nul ne peut acquérir, s'entête à poursuivre une folle chimère, un rêve impossible, et comment cette pensée si nette et si puissante a-t-elle pu arriver à ce degré d'aberration ? Cela se voit tous les jours ; n'avons-nous pas chacun dans notre sphère été aimés obscurément par quelque humble cœur, tandis que nous cherchions de plus hautes amours ? n'avons-nous pas foulé aux pieds une pâle violette au parfum timide, en cheminant les yeux baissés vers une étoile brillante et froide qui nous jetait son regard ironique du fond de l'infini ? L'abîme n'a-t-il pas son magnétisme et l'impossible sa fascination ?

Un jour, Tiburce entra dans la chambre de Gretchen portant un paquet ; il en tira une jupe et un corsage à la mode antique, en satin vert, une chemisette de forme surannée et un fil de grosses perles. Il pria Gretchen de se revêtir de ces habits qui ne pouvaient manquer de lui aller à ravir et de les garder dans la maison ; il lui dit par manière d'explication qu'il aimait beaucoup les costumes du XVI<sup>e</sup> siècle, et qu'en se prêtant à cette fantaisie, elle lui ferait un plaisir extrême. Vous pensez bien qu'une jeune fille ne se fait guère prier pour essayer une robe neuve ; elle fut bientôt habillée, et, quand elle entra dans le salon, Tiburce ne put retenir un cri de surprise et d'admiration.

Seulement, il trouva quelque chose à redire à la coiffure,

et, délivrant les cheveux pris dans les dents du peigne, il les étala par larges boucles sur les épaules de Gretchen comme ceux de la Madeleine de *la Descente de croix*. Cela fait, il donna un tour différent à quelques plis de la jupe, lâcha les lacets du corsage, fripa la gorgerette trop roide et trop empestée ; et, reculant de quelques pas, il contempla son œuvre.

Vous avez sans doute, à quelque représentation extraordinaire, vu ce qu'on appelle des *tableaux vivants*. On choisit les plus belles actrices du théâtre, on les habille et on les pose de manière à reproduire une peinture connue : Tiburce venait de faire le chef-d'œuvre du genre, — vous eussiez dit un morceau découpé de la toile de Rubens.

Gretchen fit un mouvement.

« Ne bouge pas, tu vas perdre la pose ; tu es si bien ainsi ! » cria Tiburce d'un ton suppliant.

La pauvre fille obéit et resta immobile pendant quelques minutes. Quand elle se retourna, Tiburce s'aperçut qu'elle avait le visage baigné de larmes.

Tiburce sentit qu'elle savait tout.

Les larmes de Gretchen coulaient silencieusement le long de ses joues, sans contraction, sans efforts, comme des perles qui débordaient du calice trop plein de ses yeux, délicieuses fleurs d'azur d'une limpidité céleste ; la douleur ne pouvait troubler l'harmonie de son visage et ses larmes étaient plus gracieuses que le sourire des autres.

Gretchen essuya ses pleurs avec le dos de sa main, et, s'appuyant sur le bras d'un fauteuil, elle dit d'une voix amoilie et trempée d'émotion :

« Oh ! Tiburce, que vous m'avez fait souffrir ! Une jalousie d'une espèce nouvelle me torturait le cœur ; quoique je n'eusse pas de rivale, j'étais cependant trahie ; vous aimiez une femme peinte ; elle avait vos pensées, vos rêves ; elle seule vous paraissait belle ; vous ne voyiez qu'elle au monde ; abîmé dans cette folle contemplation, vous ne vous aperceviez seulement pas que j'avais pleuré. Moi qui avais cru un instant être aimée de vous, tandis que je n'étais qu'une doubleure, une contre-épreuve de votre passion ! Je sais bien qu'à vos yeux, je ne suis qu'une petite fille ignorante, qui parle français avec un accent allemand qui vous fait rire ; ma figure vous plaît comme souvenir de votre maîtresse idéale ; vous voyez en moi un joli mannequin que vous drapez à votre fantaisie ; mais, je vous le dis, le mannequin souffre et vous aime... »

Tiburce essaya de l'attirer sur son cœur, mais elle se dégagea et continua :

« Vous m'avez tenu de ravissants propos d'amour ; vous m'avez appris que j'étais belle et charmante à voir ; vous avez loué mes mains et prétendu qu'une fée n'en avait pas de plus mignonnes ; vous avez dit de mes cheveux qu'ils valaient mieux que le manteau d'or d'une princesse, et de mes yeux que les anges descendaient du ciel pour s'y mirer, et qu'ils y restaient si longtemps qu'ils s'attardaient et se faisaient gronder par le bon Dieu ; et tout cela avec une voix douce et pénétrante, un accent de vérité à tromper de plus expérimentées. Hélas ! ma ressemblance avec la Madeleine du tableau vous allumait l'imagination et vous prêtait cette éloquence factice ; elle vous répondait par ma bouche ; et je lui prêtais la vie qui lui manque, et je servais à compléter votre illusion. Si je vous ai donné quelques moments de bonheur, je vous pardonne le rôle que vous m'avez fait jouer. Après tout, ce n'est pas votre faute si vous ne savez pas aimer, si l'impossible seul vous attire, si vous n'avez envie que de ce que vous ne pouvez atteindre. Vous avez l'ambition de l'amour ; vous vous trompez sur vous-même ; vous n'aimerez jamais. Il vous faut la perfection, l'idéal et la poésie — tout ce qui n'existe pas. — Au lieu d'aimer dans une femme l'amour qu'elle a pour vous, de lui savoir gré de son dévouement et du don de son âme, vous cherchez si elle ressemble à cette Vénus de plâtre qui est dans votre cabinet. Malheur à elle si la ligne de son front n'a pas la coupe désirée ! Vous vous inquiétez du grain de sa peau, du ton de ses cheveux, de la finesse de ses poignets et de ses chevilles, de son cœur jamais. Vous n'êtes pas amoureux, mon pauvre Tiburce, vous n'êtes qu'un peintre. Ce que vous avez pris pour de la passion n'était que de l'admiration pour la forme et la beauté ; vous étiez épris du talent de Rubens, et non de Madeleine ; votre vocation de peintre s'agitait confusément en vous et produisait ces élans désordonnés dont vous n'étiez pas le maître. De là viennent toutes les dépravations de votre fantaisie. J'ai compris cela, parce que je vous aimais. L'amour est le génie des femmes ; leur esprit ne s'absorbe pas dans une égoïste contemplation. Depuis que je suis ici, j'ai feuilleté vos livres, j'ai relu vos poètes, je suis devenue presque savante. Le voile m'est tombé des yeux. J'ai deviné bien des choses que je n'aurais jamais soupçonnées. Ainsi j'ai pu lire clairement dans votre cœur. Vous avez dessiné autrefois, reprenez vos pinceaux. Vous fixerez vos rêves sur la toile, et toutes ces grandes agitations se calmeront d'elles-mêmes. Si je ne puis être votre maîtresse, je serai du moins votre modèle. »

Elle sonna et dit au domestique d'apporter un chevalet, une toile, des couleurs et des brosses.

Quand le domestique eut tout préparé, la chaste fille fit tomber ses vêtements avec une impudeur sublime, et, relevant ses cheveux comme Aphrodite sortant de la mer, elle se tint debout sous le rayon lumineux.

« Ne suis-je pas aussi belle que votre Vénus de Milo ? » dit-elle avec une petite moue délicate.

Au bout de deux heures, la tête vivait déjà et sortait à demi de la toile ; en huit jours, tout fut terminé. Ce n'était pas cependant un tableau parfait ; mais un sentiment exquis d'élégance et de pureté, une grande douceur de tons et la noble simplicité de l'arrangement le rendaient remarquable, surtout pour les connaisseurs. Cette svelte figure blanche et blonde se détachant sans effort sur le double azur du ciel et de la mer, et se présentant au monde souriante et nue, avait un reflet de poésie antique et faisait penser aux belles époques de la sculpture grecque.

Tiburce ne se souvenait déjà plus de la Madeleine d'Anvers.

« Eh bien ! dit Gretchen, êtes-vous content de votre modèle ? »

— Quand veux-tu publier nos bans ? répondit Tiburce.

— Je serai la femme d'un grand peintre, dit-elle en sautant au cou de son amant ; mais n'oubliez pas, monsieur, que c'est moi qui ai découvert votre génie, ce précieux diamant, moi, la petite Gretchen de la rue Kipdorp ! »



# TABLE DES MATIÈRES

---

LE ROMAN DE LA MOMIE . . . . .	5
L'ÂME DE LA MAISON . . . . .	167
LA TOISON D'OR . . . . .	193





# GRANDS ÉCRIVAINS DU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE

## (Éditions Bibliothèque Larousse)

.....

**STENDHAL** : *La Chartreuse de Parme* (biographie et notice, par Aug. DUPOUY), 2 vol. — *Le Rouge et le Noir* (Introduction par C. STRYIENSKI), 2 vol. — *Chroniques italiennes*, 1 vol.

Si Stendhal n'a pas été seulement un romancier, c'est par ses romans toutefois qu'il mérite la renommée dont il jouit de nos jours. Sa prédiction : « j'aurai peut-être du succès vers 1880 » s'est plus que réalisée. Sans aller jusqu'à dire avec Taine, que « c'est le plus grand psychologue du siècle, le peintre par excellence des mouvements du cœur, de la vie de l'esprit », il faut avouer qu'il est l'égal des meilleurs. Il l'est, non moins par ses *Chroniques italiennes*, pur chef-d'œuvre de récits colorés, émouvants et comme vécus, que pour avoir créé, soit dans *le Rouge et le Noir* la sombre et énergique figure d'un Julien Sorel, soit dans *la Chartreuse de Parme*, où, selon Balzac, « le sublime éclate de chapitre en chapitre », celle plus riante et plus sympathique de son Fabrice del Dongo.

**BALZAC** : *Le Père Goriot*, 1 vol. — *Le Lys dans la vallée*, 1 vol. — *Eugénie Grandet*, 1 vol. — *Le Cousin Pons*, 1 vol. — *La Rabouilleuse*, 1 vol. — *La Peau de chagrin*, 1 vol. — *Le Médecin de campagne*, 1 vol. — *La Cousine Bette*, 2 vol.

Choisir dans la colossale épopée qu'est *la Comédie humaine*, non des parties de romans, mais des romans entiers, susceptibles de faire connaître dans toute sa force et dans toute sa diversité, le génie de ce créateur infatigable de types, était chose plus que malaisée. En ne donnant qu'un nombre restreint de ses romans, donner en quelque sorte Balzac tout entier, là gisait la difficulté. Ces neuf volumes semblent bien l'avoir pleinement surmontée. Ils permettent à coup sûr d'apprécier sciemment et d'admirer cette « œuvre étonnante », — c'est V. Hugo qui parle — « où l'on voit aller, venir, se mouvoir toute notre civilisation contemporaine ; livre merveilleux que l'écrivain a intitulé comédie et qu'il aurait pu intituler : Histoire ! »

**LAMARTINE** : *Œuvres choisies*, en sept volumes, avec biographie et notices, par G. Roth. *Poésies choisies*, 2 vol. — *Jocelyn*, 1 vol. — *Graziella*, 1 vol. — *Raphaël*, 1 vol. — *Œuvres choisies en prose*, 2 vol.

Si le poète a sa large place ici — et comment ne pas la faire au poète des *Méditations*, des *Harmonies* et de *Jocelyn*, au poète qui a fait de la poésie, comme il l'a dit lui-même, « l'écho profond, réel, sincère, des plus hautes conceptions de l'intelligence, des plus mystérieuses impressions de l'âme » — n'était-il pas juste de la faire non moins large au conteur si gracieux et si émouvant tout ensemble de *Raphaël* et de *Graziella*, comme



aussi à l'historien sagace et éloquent, à l'orateur vibrant et enflammé, au mémorialiste si poétiquement véridique, voire au critique délicat et original ? Et puisqu'enfin, toujours et partout, c'est bien le même Lamartine que l'on retrouve dans ses diverses œuvres, comment était-il possible de sacrifier le Lamartine historien au Lamartine poète, le Lamartine orateur au Lamartine romancier : les séparer, c'eût été les trahir tous.

A. DE MUSSET : *Œuvres complètes*, en huit volumes, *Premières poésies*, 1 vol. — *Poésies nouvelles*, 1 vol. — *Comédies et Proverbes*, 3 vol. — *La Confession d'un enfant du siècle*, 1 vol. — *Contes*, 1 vol. — *Nouvelles*, 1 vol.

Musset ! Le Musset des *Nuits* ! le Musset de : *On ne badine pas avec l'amour* ! le Musset d'*Emmeline* ou de *Mimi Pinson* ! Qui n'a célébré sa verve malicieuse ou sa grâce attendrie ! Qui n'a exalté en lui ou le poète de la fantaisie avec son badinage spirituel, mi-souriant, mi-ému, ou le poète de la passion avec ses plaintes mélancoliques ou ses cris désespérés ! Et ce n'est que justice. La poésie, tantôt légère et gracieuse, tantôt touchante et pathétique, déborde toujours et partout, et jusque dans les moindres pages de prose. C'est que personne, plus et mieux que lui, n'a illustré le fameux vers de Chénier : « L'art ne fait que des vers ; le cœur seul est poète » ; c'est qu'il a été fidèle à son propre précepte : « Ah ! frappe-toi le cœur ! c'est là qu'est le génie ». Aussi Taine a-t-il pu écrire à son sujet, éloge rare : « Celui-là n'a jamais menti. Il a dit ce qu'il sentait, et il l'a dit comme il le sentait ».

A. DE VIGNY : *Œuvres illustrées* en sept volumes, avec biographie et notices par GAUTHIER-FERRIÈRES. *Œuvre poétique*, 1 vol. — *Journal d'un poète*, 1 vol. — *Cinq-Mars*, 2 vol. — *Servitude et Grandeur militaires*, 1 vol. — *Stello*, 1 vol. — *Théâtre*, 1 vol.

On ne sait ce qu'il faut le plus admirer chez Vigny ou de ces poèmes à l'inspiration si haute et à la forme si pure, ou de ces romans si attachants par l'élévation des pensées et par la peinture des caractères, ou de ces drames si vigoureux et si pathétiques. Ici, comme là, l'âme noble et fière, sensible et émue, fouguese même à ses heures, de ce gentilhomme homme de lettres, se manifeste avec une séduction irrésistible. Et le *Journal d'un poète* vient jeter encore sur la vie, les œuvres, les aspirations du chantre d'*Eloa* une éclatante et non moins poétique lumière !

.....

*Dans la même collection :*

Œuvres de CHATEAUBRIAND, B. CONSTANT, P. MÉRIMÉE, Victor HUGO, P.-L. COURIER, Ch. NODIER, GÉRARD DE NERVAL, BAUDELAIRE, etc.

*Demander la liste complète*

F



